

Tome XIV

OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

Léon TOLSTOÏ.

SUR L'INSTRUCTION DU PEUPLE

Compositions

et adaptations pour les enfants

Traduction
de

J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris

CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

XIV

SUR L'INSTRUCTION DU PEUPLE

1875

Compositions et adaptations pour les enfants.

1869-1872

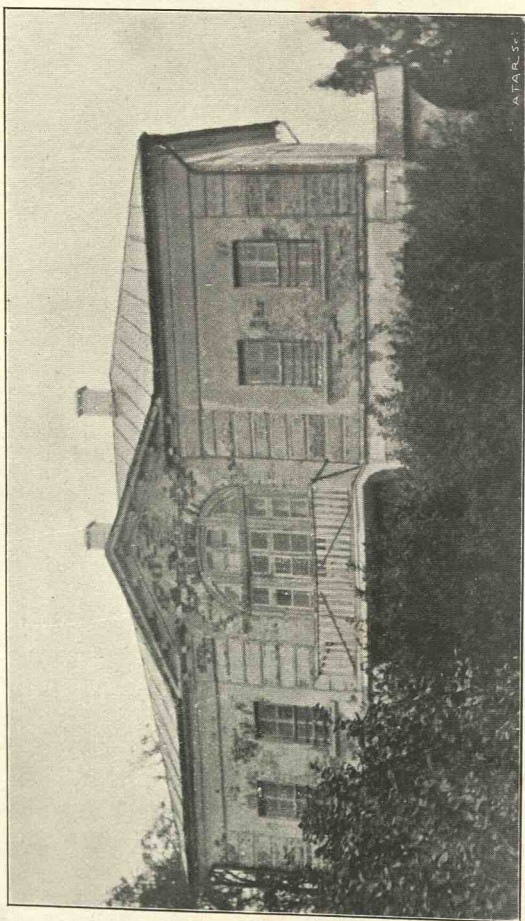
Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en novembre 1905.

Cette édition définitive des Œuvres Complètes du C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par M. J.-W. Bienstock.

Cette traduction littérale et intégrale est révisée et annotée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov,

Ce quatorzième volume des Œuvres Complètes est orné de la photographie de l'école de Iasnaïa-Poliana en 1861-1862.



L'ÉCOLE DE IASNAÏA-POLIANA EN 1861-62

Ino. 8629

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

XIV

328978

SUR L'INSTRUCTION DU PEUPLE

1875

Compositions et adaptations pour les enfants.

1869-1872

24668



PARIS. — 1^{er} ARR.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

1906



C/953

1961

L

RC123/66



*Il a été tiré à part de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

B.C.U. Bucuresti



C24668

ARTICLES PÉDAGOGIQUES

1875

SUR L'INSTRUCTION DU PEUPLE

Je pense que chacun de nous a eu l'occasion d'observer des phénomènes monstrueux, insensés, auxquels il a donné pour base un principe si important, qui éclaire ces phénomènes, que, dans le jeune âge et même dans l'âge mûr, nous commençons à douter et à nous demander : ces phénomènes sont-ils vraiment monstrueux, ne nous trompons-nous pas ? Et, n'étant capables de décider ni si ces phénomènes monstrueux sont salutaires, ni si la protection du principe important est justifiée, ni si ce principe est autre chose qu'un mot, nous restons envers ces phénomènes dans l'état d'hésitation. Je me suis trouvé en tel état, et je pense que plusieurs parmi nous s'y trouvent

aussi, à l'égard du principe du *développement*, qui domine la pédagogie en ce qui concerne l'art de la lecture et de l'écriture. Mais l'instruction du peuple est une œuvre trop chère à mon cœur, je m'en suis trop occupé pour rester longtemps indécis. Je ne pouvais trouver bons les phénomènes monstrueux du soi-disant développement, mais je ne pouvais aussi me convaincre que le développement de l'élève fût mauvais. C'est pourquoi je me suis efforcé de rechercher ce qu'est ce *développement*. Je ne crois pas inutile de communiquer les conclusions auxquelles je fus amené.

Pour définir ce qu'on entend sous ce mot *développement*, je prends les manuels de MM. Bounakov et Evtouchevsky, œuvres récentes qui renferment toutes les conclusions de la pédagogie allemande destinées à guider les maîtres des écoles populaires et que les partisans de la méthode phonétique ont choisies pour être en usage dans leurs écoles. En discutant sur quoi doit être basé le choix de tel ou tel moyen d'enseigner à lire et à écrire, M. Bounakov dit : « Non, discuter les méthodes d'enseignement établies sur des bases si chancelantes (c'est-à-dire l'expérience) serait trop douteux. *Seule une base théorique* fondée sur l'étude de la nature humaine peut permettre, dans ce champ, un raisonnement solide, indépendant des hasards divers, et garanti au plus haut degré contre des fautes grossières. En conséquence, pour choisir la meil-

leure méthode d'enseignement de la lecture et de l'écriture, il faut s'arrêter, avant tout, aux bases théoriques, établies sur les raisonnements précédents et dont les conditions communes donnent à l'une ou à l'autre méthode le droit réel de se dire satisfaisante au point de vue pédagogique.

« Voici ces conditions : La méthode choisie doit, 1^o développer les forces intellectuelles de l'enfant, afin qu'il apprenne à lire et à écrire en même temps que se développe et se fortifie sa pensée ; 2^o introduire dans l'enseignement l'intérêt personnel de l'enfant, qui doit être stimulé par l'attrait et non par la contrainte ; 3^o offrir un procédé d'enseignement par soi-même, qui excite, soutienne et dirige le travail de l'enfant ; 4^o se baser sur les impressions de l'ouïe, comme sens principal pour l'étude de la langue ; 5^o unir l'analyse à la synthèse, en commençant par la décomposition d'un tout complexe en parties simples et passant ensuite à la réunion des parties simples en tout complexe (1). »

Ainsi, voilà sur quoi doit se baser la méthode d'enseignement. Je ferai observer, non par contradiction mais pour la simplicité et la clarté, que les deux dernières propositions sont tout à fait inutiles, car sans l'union de l'analyse et de la synthèse

(1) *L'École et la famille*, 1871, tome II (article « La langue maternelle comme objet d'étude », page 35), par N. Bou-nakov.

ne peut exister non seulement aucune étude mais aucune activité de la pensée. Tout l'enseignement, sauf celui des sourds-muets, est basé sur l'ouïe. Ces deux conditions ne sont mises là que pour embellir le style mais aussi le rendre plus confus ainsi qu'il arrive fréquemment dans les discussions pédagogiques, et, par conséquent, elles n'ont aucun sens. Mais les trois premières, de prime abord, paraissent tout à fait justes comme programme, et chacun, sans doute, sera heureux de savoir par quels moyens cette méthode aidera au développement, pourquoi elle mettra en jeu *l'intérêt personnel de l'élève et offrira un procédé d'enseignement par soi-même*. Si vous demandez comment ce procédé réunit toutes les qualités, vous ne trouverez point de réponse, et cela, non seulement dans les livres de MM. Bounakov et Evtouchevsky, mais dans aucune œuvre pédagogique se rapportant à cette école, vous ne trouverez qu'un raisonnement vague dans le genre de celui-ci : Chaque étude doit être basée sur l'union de l'analyse à la synthèse et sur l'ouïe, etc., ou vous trouverez chez M. Evtouchevsky l'explication de la formation chez l'homme des impressions, des sensations, des représentations et des conceptions.

Vous trouverez cette règle : *qu'il faut partir de l'objet et amener l'élève à l'idée et non commencer par l'idée qui n'a avec sa conscience aucun point d'attache*, etc. De pareils raisonnements en arri-

vent toujours à conclure que le procédé proposé par messieurs les pédagogues produit le seul développement, véritable, nécessaire.

Après la définition citée, quelle doit être la bonne méthode? M. Bounakov expose comment il faut enseigner aux enfants, et après l'exposé de ses procédés qui, j'en suis convaincu d'après mon expérience personnelle, mènent à des buts absolument opposés, il dit tout carrément :

« Au point de vue des principales propositions établies plus haut pour l'appréciation des moyens d'apprendre à lire et à écrire, la méthode que nous venons d'exposer à grands traits présente diverses qualités; à savoir : 1° En tant que procédé phonétique elle conserve entièrement les particularités de tous les procédés phonétiques; elle part des impressions de l'ouïe, en établissant du premier coup le véritable rapport entre elles et le langage, puis après s'unit aux impressions de la vue en distinguant très nettement le son, la matière, la lettre et son image; 2° En tant que méthode unissant la lecture à l'écriture, elle commence par la décomposition et passe à la réunion, unissant ainsi l'analyse à la synthèse; 3° En tant que méthode qui de l'étude des objets passe à l'étude des mots et des sons, elle marche par la voie naturelle, aide à la formation régulière des représentations et des conceptions et développe à la fois toutes les facultés des enfants; elle les amène à l'observation, à la gé-

néralisation, à sa transmission verbale, et *développe les sentiments, l'esprit, l'imagination, la mémoire, l'élocution, l'attention, la personnalité, l'habitude du travail en commun, le respect de l'ordre*; 4^o comme moyen d'action sur toutes les forces intelligentes de l'enfant, elle apporte dans l'enseignement l'intérêt personnel, provoque chez les enfants le désir et l'amour de l'étude, en faisant de cette étude un procédé d'enseignement par soi-même. »

M. Evtouchevsky fait la même chose. Mais pourquoi? C'est incompréhensible pour qui cherche des raisons réelles et n'est pas intimidé par les mots : psychologie, didactique, méthodique, heuristique, etc. Je conseille à tous ceux qui n'ont pas de penchant pour la philosophie, et qui, par cela même, n'ont pas le désir de contrôler personnellement toutes ces conclusions pédagogiques, de ne pas s'effrayer de ces paroles et de croire que tout ce qui n'est pas clair ne peut servir de base à rien, et principalement, à une chose si importante et si simple que l'instruction du peuple. Tous les pédagogues de cette école, les Allemands surtout, s'appuient sur cette pensée fausse que ces questions philosophiques qui sont restées des questions sans solutions pour les philosophes, de Platon à Kant, sont résolues définitivement par ces pédagogues, et si définitivement que les procédés de l'acquisition des impressions, des sensations, des représentations, des conceptions, sont élaborés par

eux jusqu'aux moindres détails, que les parties de ce que nous appelons l'âme ou l'essence de l'homme sont analysées par eux, divisées, et, tout cela si solidement qu'on peut, sans erreur, édifier la science pédagogique sur cette connaissance. Cette fantaisie est si étrange que je ne crois plus nécessaire de la discuter, d'autant plus que je l'ai fait dans mes précédents articles pédagogiques. Je dirai seulement que les raisonnements philosophiques que les pédagogues de cette école mettent à la base de leur théorie, non seulement ne sont pas absolument justes et n'ont rien de commun avec la philosophie réelle, mais n'ont aucune explication claire, nette, sur laquelle la majorité des pédagogues soit d'accord.

Mais la théorie elle-même des pédagogues de la nouvelle école, bien qu'appuyée maladroitement sur la philosophie, recèle peut-être quelques qualités ? Examinons donc en quoi elle consiste.

M. Bounakov dit (1) :

« Il faut communiquer à ces petits sauvages (c'est-à-dire aux élèves) les principes essentiels de l'enseignement scolaire et faire pénétrer dans leur conscience les idées premières qu'ils rencontreront dès les premières leçons de dessin, de lecture, d'écriture et de tout enseignement élémentaire, comme par exemple : la droite et la gauche,

(1) *L'École et la famille*, p. 18.

à droite et à gauche, en haut, en bas, à côté, puis, en avant, en arrière, vite, lentement, à voix basse, à haute voix, etc.

« Si simples que soient ces conceptions, je sais par expérience que même les enfants des villes, de familles aisées, viennent souvent à l'école élémentaire sans pouvoir distinguer le côté droit du côté gauche. Je crois qu'il n'est pas utile d'aller loin pour prouver la nécessité qu'il y a d'expliquer ces conceptions aux enfants de la campagne, et quiconque a eu affaire à une école de village le sait aussi bien que moi. »

Et M. Evtouchevsky dit à son tour : « Sans entrer dans le vaste domaine de la question des capacités innées de l'homme, nous voyons seulement que l'enfant n'a pas la représentation et la conception innées des objets réels ; il est nécessaire de les lui former, et de l'art avec lequel l'éducateur les formera, dépendent leur exactitude et leur solidité. Dans les soins du développement de l'âme de l'enfant, il faut apporter beaucoup plus de prudence que dans ceux de son corps. Si l'on choisit avec soin, au point de vue de la qualité et de la quantité, la nourriture et les exercices physiques nécessaires au développement du corps humain, il est d'autant plus nécessaire d'être attentif dans le choix de la nourriture et des exercices de l'esprit. Le choix a-t-il été mauvais, alors la base sera chancelante et peu solide. »

M. Bogoujakov (1) conseille de communiquer les conceptions de la façon suivante : « Le maître peut commencer la conversation de la manière qu'il lui plaira. L'un demande à chaque élève son nom ; un autre demande ce qui se passe dans la cour, un autre d'où chacun vient, où il habite, qu'est-ce qui se fait à la maison, et ensuite le maître passe à l'objet principal : « — Où es-tu assis maintenant? — Pourquoi es-tu venu ici? — Que ferons-nous dans cette chambre? — Oui, nous travaillerons dans cette chambre et nous l'appellerons la salle de classe. Regardez tous ce qu'il y a en bas, sous vos pieds. Regardez, mais ne le dites pas. Celui que j'indiquerai le dira. Dis ce que tu vois en bas, sous tes pieds? Répétez tous ce que vous avez appris et dit sur cette chambre. Dans quelle chambre sommes-nous assis? Quelle sont les parties essentielles de cette chambre? Qu'est-ce qu'il y a sur le mur? Qu'est-ce qu'il y a sur le parquet? »

« Le maître, dès le commencement, établit l'ordre nécessaire pour le succès de l'enseignement : chacun doit répondre seulement quand on l'interroge, les autres doivent écouter et pouvoir répéter les paroles du maître ainsi que celles de leurs camarades ; les élèves doivent, en levant la main gauche, exprimer le désir de répondre quand le maître s'adresse à tous ; ils doivent articuler lentement, sans bâiller,

(1) *L'École et la famille*, pages 18-19.

à voix haute et intelligible, et le maître doit leur donner l'exemple vivant par sa prononciation haute, correcte et nette, en montrant ainsi la différence entre bas, haut, nettement, correctement, lentement, vite. Le maître doit observer que tous les enfants prennent part au travail en les forçant de répéter les réponses des autres, tantôt séparément, tantôt tous en chœur, et, principalement, pour stimuler les paresseux, les distraits, les dissipés, il doit animer les premiers par des questions fréquentes, tenir l'attention des deuxièmes fixée sur l'objet de l'étude, et refréner les troisièmes. Les premiers temps on doit exiger des enfants des réponses complètes, c'est-à-dire qui contiennent en même temps la question : Nous sommes assis dans la classe, (et non tout court : dans la classe). Au-dessus de notre tête, il y a le plafond. Le mur de gauche a trois fenêtres, etc. »

M. Evtouchevsky (1), pour enseigner les nombres de 1 à 10, commence ici les cent vingt leçons qui doivent se continuer toute l'année. « La conception *un*. » Le maître montre aux élèves un cube et demande : « — Combien ai-je de cubes ? Il prend dans l'autre main quelques cubes et demande : — Et là ! combien ? Plusieurs, quelques-uns. »

— « Nommez un objet, un seul, dont il y a plusieurs dans la classe ? — Un banc, une fenêtre,

(1) page 121.

un mur, un cahier, un crayon d'ardoise, un élève, etc. — Nommez un objet qui soit unique dans la classe? Le tableau noir, le poêle, la porte, le plafond, le parquet, l'icône, le maître, etc. — Si je cache ce cube dans ma poche, combien en aurai-je dans ma main? Pas un. — Et combien dois-je en mettre dans ma main pour en avoir autant qu'auparavant? Un seul. — Comment faut-il comprendre quand on dit : Un jour, Petia est tombé. Combien de fois Petia est-il tombé? Est-il tombé encore d'autres fois? Pourquoi donc dit-on un jour? Parce qu'on ne parle que de ce seul cas, on ne parle pas des autres. — Prenez vos ardoises (ou le cahier); faites un trait de cette grandeur (le maître fait au tableau noir un trait de quelques centimètres ou montre cette longueur sur la règle). Effacez-le. Combien reste-t-il de traits? Pas un. — Faites plusieurs traits pareils. Il n'est pas besoin d'inventer d'autres exercices pour apprendre aux enfants le nombre un. Il suffit de provoquer en eux cette représentation du nombre un qu'ils ont eue sans doute même avant d'aller à l'école. »

Plus loin, M. Bounakov, expose des exercices au tableau, etc., et M. Evtouchevsky disserte sur le nombre *quatre*, avec décompositions. Avant d'examiner la théorie même de la transmission des idées, une question s'impose : toutes ces théories ne se trompent-elles point sur leur but

même? Est-ce bien là le programme que doive se proposer la pédagogie? La première chose qui saute aux yeux c'est ce rapport étrange envers des enfants imaginaires, des enfants que moi, du moins, je n'ai jamais vus dans l'empire Russe. Les causeries et les indications qu'elle donne se rapportent à des enfants de deux ans, car les enfants de deux ans savent déjà tout ce qu'elle raconte. Quant aux réponses on n'en peut demander de telles qu'aux perroquets. Chaque élève de six, sept, huit, neuf ans, ne comprend rien à ces questions, précisément parce qu'il sait tout cela et ne peut comprendre de quoi on lui parle. De pareilles causeries décèlent l'ignorance complète ou l'absence du désir de connaître le degré de développement des élèves. Peut-être des enfants hottentots, nègres, ou quelques enfants allemands ignorent-ils ce qu'on enseigne dans de pareilles causeries, mais tous les enfants russes, sauf les idiots, en arrivant à l'école, non seulement savent ce que c'est que : en bas, en haut, le banc, la table, deux, un, etc., mais je sais par expérience que les enfants de la campagne que les parents envoient à l'école savent exprimer très bien et très correctement leurs pensées. Ils savent comprendre l'idée d'un autre si elle est exprimée en russe; ils savent compter jusqu'à vingt et plus. En jouant aux billes, ils comptent par deux, par six, et savent combien il y a de boules et de paires dans six. Très souvent les élèves qui venaient à

l'école chez moi, apportaient le problème des oies (1) et l'expliquaient.

Mais, en admettant même que les enfants n'aient pas les conceptions que les pédagogues veulent leur communiquer par les causeries, je ne trouve pas que le moyen qu'ils aient choisi soit bon.

M. Bounakov, par exemple, écrit un livre de lecture. Ce livre joint aux causeries doit collaborer à l'enseignement de la langue. En examinant ce livre, j'ai trouvé que, sauf les citations empruntées à d'autres ouvrages, le reste n'est qu'une série de fautes de russe. Il y a même beaucoup de mots qui ne sont pas russes : il y a des fautes d'orthographe grossières, etc.

On retrouve la même ignorance complète de la langue chez M. Evtouchevsky, dans ses problèmes d'arithmétique. Et cependant, M. Evtouchevsky veut, par les problèmes, former les idées des élèves. Avant tout, il devrait veiller à ce que le moyen de transmission des idées, c'est-à-dire la langue, fût correct.

Ce que j'ai dit précédemment se rapporte à la forme dans laquelle on transmet cet enseignement.

(1) Voici le problème des oies : Une oie rencontre un grand nombre d'oies. « Bonjour, les cent oies », dit-elle. Les autres lui répondent : « Nous ne sommes pas cent. Si nous étions encore autant que nous sommes, plus la moitié, plus le quart de ce que nous sommes, et toi avec nous, alors nous serions cent. » Combien y avait-il d'oies ?

N. T.

Examinons maintenant le fond même. M. Bounakov propose de poser les questions suivantes : « Où peut-on voir des chats? Où peut-on voir une pie? Où peut-on voir le sable? Où peut-on voir une guêpe? un zizel? De quoi sont couverts le zizel, la guêpe, le chat? Quelles sont les parties de leurs corps? » (1) (Le zizel est l'animal favori de la nouvelle pédagogie, probablement parce qu'aucun enfant du centre de la Russie ne connaît cet animal).

« Il va sans dire que le maître ne posera pas toujours directement les questions qui forment son programme d'études. Souvent il faut amener la réponse des élèves jeunes et peu développés par une série de questions inductives, en attirant leur attention sur le côté de la question qui, au moment donné, est plus sûr d'être compris, ou en les incitant à se rappeler quelque chose de leurs observations antérieures. Ainsi, le maître peut ne pas poser directement la question : Où peut-on voir la guêpe? mais s'adressant à un élève quelconque, lui demander s'il a vu une guêpe, à quel endroit? Et après avoir reçu la réponse de quelques-uns, demander la réponse à la première question de son programme. En répondant aux questions du maître, très souvent les enfants ajouteront diverses observations sans rapports directs avec la question. On parle, par exemple, des parties du corps de la pie.

(1) Bounakov, page 22.

L'un ajoutera, tout à fait inutilement, que la pie saute, un autre qu'elle crie très drôlement, un troisième qu'elle est voleuse. Qu'ils ajoutent et disent tout ce qui s'est éveillé en leur mémoire et leur imagination ; c'est l'affaire du maître de ramener leur attention au programme, et il doit prendre acte de ces observations pour établir d'autre parties du programme. En abordant un nouveau sujet, les enfants, à chaque occasion, reviendront au sujet déjà étudié. Ainsi, quand ils auront remarqué que la pie est couverte de plumes, le maître demandera : Est-ce que le zizel est aussi couvert de plumes ? De quoi est-il couvert ? Et la poule, de quoi est-elle couverte ? Et le cheval ? Et le renard ? Quand ils auront remarqué que la pie a deux pattes, le maître demandera : Et le chien, combien a-t-il de pattes ? Et le renard ? Et la poule ? Et la guêpe ? Quels animaux connaissez-vous qui ont deux pattes ? quatre pattes, six pattes ? » (1)

Une question se pose d'elle-même : les enfants savent-ils ou non ce qu'on leur raconte si bien dans cette causerie ? S'ils le savent, alors il faut reconnaître que dans la rue, à la maison, partout où il ne faut pas lever la main gauche pour demander la permission de parler, on sait dire tout cela, et en meilleur russe qu'on ne le fait ici. On ne leur dira jamais que le cheval est *couvert* de poils ; alors

(1) Bounakov, p. 22.

pourquoi leur ordonner de répéter ces réponses comme le fait le maître ? Et s'ils ne le savent pas (ce qu'on ne peut admettre, sauf pour le zizel), une question se pose : par quoi se guidera le maître dans ce qu'on appelle, avec tant d'importance, le programme des questions ? Par la science de la zoologie ou par la logique ? ou par la science de l'éloquence ? Et s'il ne se guide par aucune des sciences mais seulement par le désir de causer de ce qui frappe en divers objets, il existe un si grand nombre et une telle variété de choses, qu'un fil conducteur est indispensable, et pour l'enseignement expérimental il n'y a pas, il ne peut y avoir de fil conducteur.

Les connaissances humaines sont divisées exclusivement pour qu'on puisse les unir plus commodément, établir un lien entre elles et les transmettre, et ce sont ces divisions qu'on appelle les sciences. En dehors des divisions scientifiques, on peut parler de tout ce qu'on veut, de n'importe quel galimatias ; comme nous le voyons. En tout cas, le résultat de la causerie sera ou de forcer les enfants à apprendre les paroles du maître sur le zizel, ou à redire ses propres paroles, à les placer en un certain ordre (qui n'est pas toujours correct), à se les rappeler et à les répéter. C'est pourquoi, dans les manuels de cette sorte, en général, tous les exercices de développement ont le tort d'être, d'une part, d'un arbitraire absolu, d'autre part tout à fait inutiles. Par

exemple, on trouve chez Bounakov le petit récit suivant, le seul qui n'ait pas l'air emprunté à d'autres ouvrages (1).

« Un paysan vint se plaindre à un chasseur de ses ennuis : un renard lui a dérobé deux poulets et un canard, et il ne craint nullement le chien de garde Stchegol qui est attaché à une chaîne et aboie toute la nuit. Le paysan a essayé de tendre un piège avec un morceau de viande rôtie. Le lendemain matin, aux traces fraîches laissées sur la neige, il a constaté que le rusé renard roux avait rôdé autour de la maison, mais n'était pas tombé dans le piège. Le chasseur, ayant écouté le récit du paysan, lui dit : — « Eh bien, maintenant, nous verrons qui l'emportera en ruse ! » Toute la journée, le chasseur, avec son fusil et ses chiens, suivit les traces du renard pour savoir par où il pénétrait dans la cour. Durant le jour, le rusé dormait dans son trou et ne se méfiait de rien. Le moment était propice pour le prendre. Sur son chemin le chasseur creusa un trou, le recouvrit de planches, de terre et de neige et, à quelques pas de là, il plaça un morceau de cheval crevé. Le soir, armé d'un fusil, il s'installa à son poste d'observation de manière à tout voir, et à tirer au moment favorable, et il attendit. La nuit vint. La lune monta lentement. Le renard, prudemment, sortit de son trou, leva le nez, flaira et, aussitôt, sentit

(1) *Leçons de lecture* de M. Bounakov, liv. III.

TOLSTOÏ. — XIV. — *Articles pédagogiques.*



869

l'odeur de la chair de cheval. Il courut au petit trot vers cet endroit et, tout à coup, s'arrêta en dressant l'oreille ; il devina le piège : le petit monticule n'était pas là la veille. Evidemment ce monticule le gênait et le faisait réfléchir. Il fit un grand détour, flaira, écouta et regarda longtemps, de loin, la chair de cheval, si bien que le chasseur ne pouvait tirer sur lui, il était trop éloigné. Le renard pensait, pensait ; tout à coup il passa en courant entre la viande et le monticule. Notre chasseur se garda de tirer : il comprit que le rusé voulait voir s'il n'y avait pas quelqu'un derrière ce monticule. S'il tirait sur lui, il le manquerait sans doute et ne le reverrait plus. Maintenant, le renard s'est rassuré, le monticule ne l'effraye plus. Bravement, au pas, il s'approche de la viande, la mange avec beaucoup de plaisir et le chasseur vise prudemment, sans se hâter, pour ne pas le manquer. Boum ! le renard bondit de douleur et tombe mort. »

Tout, dans ce récit, est arbitraire. Il est arbitraire que l'hiver un renard ait pu voler un canard à un paysan, que le paysan tende un piège au renard, que celui ci dorme le jour dans son trou, tandis qu'en réalité il ne dort que la nuit. Il est arbitraire que le trou, creusé l'hiver, recouvert de planches, ne serve à rien. Il est arbitraire que le renard mange la chair du cheval, ce qu'il ne fait jamais ; arbitraire la soi-disant ruse du renard qui court devant le chasseur, arbitraires le monticule et le chasseur

qui ne tire pas pour ne pas manquer son coup. C'est-à-dire que tout, du commencement à la fin, est absurde et n'importe quel enfant de paysan pourrait en remontrer à l'auteur de cette petite histoire si on l'autorisait à parler sans avoir à lever la main.

Ensuite, dans les *Leçons* de M. Bounakov (1), on rencontre une série de soi-disant exercices composés de demandes telles que celles-ci : Qui prépare le pain ? Qui coupe le bois ? Qui se sert du fusil ? Et l'élève doit répondre : Le boulanger ; le bûcheron ; le tireur, tandis qu'il peut répondre avec la même exactitude que c'est la femme qui prépare le pain, la hache qui coupe, le maître qui tire s'il a un fusil. C'est tout aussi arbitraire que cette phrase : *le pharynx est une partie de la bouche*, etc.

Tous les autres exercices sont de ce genre : « Les canards volent et que font les chiens ? » Ou : « Le tilleul et le bouleau sont des arbres, et qu'est le cheval ? » Ils sont tous absolument inutiles.

En outre il faut remarquer que si les entretiens de cette sorte avec les élèves sont considérés en effet comme des causeries (ce qui n'arrive jamais), c'est-à-dire si l'on permet aux élèves de parler et de poser des questions, alors le maître, même sur les sujets les plus simples (et ils sont ordinairement très difficiles), reste cloué à chaque pas, soit par

(1) *Leçons de lecture* de M. Bounakov, liv. III, p. 10.

ignorance, soit en vertu de cet adage : EIN NARR KANN MEHR FRAGEN ALS ZEHN WEISE ANTWORTEN (un sot peut demander plus que dix sages ne peuvent répondre).

Dans l'enseignement de l'arithmétique basé sur les mêmes principes pédagogiques, il se passe absolument la même chose. On raconte également aux élèves ce qu'ils savent ou on leur enseigne tout à fait arbitrairement des combinaisons qui ne reposent sur rien. La leçon citée et toutes les autres jusqu'à la dixième ne sont que la transmission de ce que savent tous les élèves. Si, souvent, ils ne répondent pas aux questions de cette sorte c'est que parfois la question elle-même (comme celle des chariots) est mal formulée ou mal comprise des enfants. Ils éprouvent à répondre à pareille question la même difficulté qu'un enfant bien doué à répondre sans hésiter à cette interrogation : Noé avait trois fils, Sem, Cham et Japhet; qui était leur père? Ici la difficulté n'est pas mathématique, elle est syntaxique, elle provient de ce que dans l'énoncé du problème le sujet n'est pas le même que dans la réponse, et, quand à la différence syntaxique, s'ajoute l'incorrection grammaticale de l'énoncé, alors l'élève éprouve une grande difficulté, mais cette difficulté n'est aucunement mathématique.

Je défie quiconque de comprendre du premier coup le problème suivant posé par M. Evtouchevsky : « Un enfant avait quatre noix, un autre cinq ; le

second a donné au *premier* toutes ses noix, et celui-ci a donné à un *troisième* trois noix et a distribué le reste en parties égales à *trois autres* camarades. Combien chacun de ces derniers a-t-il reçu de noix? » Posez le problème de la façon suivante : Un enfant avait quatre noix, on lui en a donné encore cinq ; il a donné trois noix et a partagé le reste entre trois camarades. Combien chacun d'eux a-t-il de noix? Si le problème est ainsi posé, un enfant de cinq ans le résoudra, car il n'y a là aucun problème et la difficulté ne peut provenir que du mauvais énoncé de la question ou du manque de mémoire. Et, c'est cette difficulté syntaxique, vaincue par les enfants après de longs et difficiles exercices, qui permet au maître de penser qu'en enseignant aux enfants ce qu'ils savent déjà il leur apprend quelque chose. Il est aussi tout à fait arbitraire, en arithmétique, d'enseigner aux enfants la composition et la décomposition des nombres d'après un certain procédé qui n'a de base que la fantaisie du maître. M. Evtouchevsky écrit (1) :

« *Quatre* : 1^o) Formation du nombre. En haut du tableau, le maître place côte à côte trois petits cubes 1. 1. 1. Combien y a-t-il de cubes? Ensuite il ajoute le quatrième. Combien y en a-t-il maintenant? 1. 1. 1. 1. Comment donc obtient-on quatre cubes avec 3 et 1? Il faut à trois cubes en ajouter un.

(1) *Manuel d'arithmétique* de V. Evtouchevsky, 1843, p. 128.

2°) Décomposition du nombre. Comment peut-on obtenir quatre cubes? Ou comment peut-on séparer quatre cubes? Avec quatre cubes on peut en séparer 2 et 2, c'est-à-dire 1. 1. et 1. 1. Avec quatre cubes on peut grouper d'abord 1. 1. 1. cubes, puis encore 1, ou prendre quatre cubes un par un. On peut aussi les séparer en 3 et 1; 1. 1. 1. et 1, on peut prendre un, un et deux ensemble, 1-1 et 1. 1. Peut-on décomposer d'une autre façon quatre cubes? Les élèves se rendent compte qu'on ne peut les décomposer d'autre façon que celles indiquées. Si les élèves commencent à décomposer quatre cubes de la façon suivante, un, deux et encore un, ou deux, un et un, alors il sera facile au maître de montrer que ces décompositions sont la répétition des décompositions déjà faites, mais dans un autre ordre.

« A chaque démonstration de nouveaux procédés de décomposition proposés par les élèves, le maître met les cubes dans l'ordre que nous avons indiqué plus haut; de cette façon, dans le cas que nous avons choisi, au haut du casier il y aura quatre cubes ensemble; sur la deuxième planche, les cubes seront deux par deux, sur la troisième, ils seront un par un; sur la quatrième trois seront ensemble et un à part, sur la cinquième, deux seront séparés et deux ensemble.

3°) Décomposition du nombre, en ordre. Il est possible que les enfants aient déjà compris la dé-

composition logique du nombre, mais même dans ce cas le troisième exercice ne peut être regardé comme superflu. Pour établir l'ordre de la composition on propose à la classe des questions telles que celles-ci : — Vous avez composé quatre cubes avec deux cubes ensemble et deux séparés ; avec trois ensemble et un à part, dans quel ordre vaudra-t-il mieux placer les cubes sur le casier ? Par quoi commencerons-nous la séparation des quatre cubes ? — Par la décomposition en cubes séparés. — Comment former quatre cubes avec des cubes séparés ? — Il faut prendre quatre cubes un par un. — Comment former quatre cubes deux par deux ? — Il faut en prendre deux et ensuite deux, deux fois deux cubes, deux paires de cubes. — Comment faut-il ensuite décomposer quatre cubes ? — On peut d'abord en prendre trois et ensuite un, ou un et trois. On explique aux élèves que la dernière composition, c'est-à-dire 1. 1. 2, ne s'accorde pas avec l'ordre admis et n'est que le changement d'une des trois premières décompositions. »

Pourquoi M. Evtouchevsky n'admet-il pas cette dernière décomposition ! Pourquoi cet ordre qu'il a indiqué ? Tout cela n'est que de l'arbitraire et de la fantaisie. En réalité, chaque homme intelligent comprend facilement qu'il n'y a dans toutes les mathématiques qu'un seul fondement de composition et de décomposition. Ce fondement le voici : $1 + 1 = 2$; $2 + 1 = 3$; $3 + 1 = 4$, etc., ce que les en-

fants apprennent toujours chez eux et que le peuple appelle savoir compter jusqu'à 10, jusqu'à 20, etc. Chaque élève connaît ce procédé et quelque décomposition que fasse M. Evtouchovsky, elle s'explique par cela seul. L'enfant qui sait compter jusqu'à 4 regarde déjà ce nombre comme une unité, de même 3, de même 2, de même 1. Alors il sait bien que quatre est formé par les additions successives de l'unité. Il sait également que quatre est formé de l'addition de 2 et 2 puisqu'il sait que 2 fois 1 font 2. Qu'apprennent donc ici les enfants? soit ce qu'ils savent déjà, soit ce procédé de calcul que la fantaisie du maître les oblige d'apprendre par cœur? Récemment il m'est arrivé d'être témoin d'une leçon d'arithmétique d'après la méthode de Groubé. On demande à un élève : Combien font 8 et 7? L'enfant se hâte et dit 16. Son voisin se hâtant aussi, sans lever la main gauche, dit : 8 et 8 font 16, moins 1, 15. Le maître l'arrêta sévèrement, et obligea le premier d'ajouter à 8 une unité après l'autre jusqu'au nombre 15, or le garçon savait depuis longtemps qu'il s'était trompé. Dans cette classe on était à l'étude du nombre 15 et 16 devait être *inconnu*.

Je crains que bien des gens, en lisant mes longues objections à ce procédé d'enseignement d'après Groubé, ne disent : « Mais à quoi bon parler, n'est-il pas évident que tout cela est un galimatias qui ne vaut pas la peine d'être réfuté? Pourquoi

examiner les fautes des Bounakov, des Evtouchevsky et critiquer ce qui est au-dessous de toute critique ? » Moi-même j'étais de cet avis jusqu'au jour où je me suis rendu compte de ce qui se passe dans le monde pédagogique et me suis convaincu que MM. Bounakov, Evtouchevsky ne sont pas *quelconques* mais des autorités pédagogiques qui font loi dans nos écoles. Dans des villages reculés on peut déjà trouver des instituteurs et des institutrices qui, ouvrant devant eux les manuels d'Evtouchevsky et de Bounakov, demandent d'après eux combien font une plume et une plume et de quoi est couverte la poule ? Oui, tout cela serait ridicule si ce n'était qu'une invention théorique délaissée en pratique et s'il ne s'agissait pas de l'œuvre la plus importante, — l'éducation des enfants. Quand je lisais cela au point de vue théorique, je le trouvais amusant ; mais quand j'appris et vis qu'on le mettait en pratique avec les enfants, je ressentis de la pitié et de la honte. Sous le rapport théorique, sans parler de la fausse définition qu'ils font du but des études, les pédagogues de cette école commettent cette faute essentielle qu'ils s'écartent des conditions de tout l'enseignement, que cet enseignement soit au plus haut ou au plus bas degré, à l'université ou à l'école populaire.

La condition essentielle de chaque enseignement consiste à choisir, parmi la diversité innombrable des phénomènes, ceux qui présentent une certaine

analogie et à enseigner aux élèves les lois qui les gouvernent. Ainsi, dans l'enseignement de la langue (lecture et écriture) on communique aux élèves les lois de la parole ; dans les mathématiques, les lois des nombres. L'enseignement de la langue consiste à apprendre les lois de la décomposition et de la composition des syllabes, des mots, des sons et ce sont ces lois qui font l'objet de l'étude. L'enseignement des mathématiques consiste à énoncer les lois de la composition et de la décomposition des nombres (je prie de remarquer que ce n'est pas le procédé de la composition et de la décomposition des nombres, mais la communication des *lois* de cette composition et décomposition). Ainsi la première loi : c'est qu'on peut considérer un groupement d'unités comme une unité d'un autre groupement. Ce que fait chaque enfant, en disant 2 et 1, 3. Il considère 2 comme une certaine unité. Sur cette loi sont basées les lois suivantes de la numération, de l'addition, de toutes les mathématiques. Mais les causeries arbitraires sur la *guêpe*, sur le *renard*, etc., ou le problème jusqu'à dix de toutes les décompositions possibles, ne peuvent former l'objet de l'étude puisque : 1° ils sortent des limites de l'enseignement et, 2° ne traitent point de ses lois.

L'œuvre me paraît telle au point de vue théorique, mais souvent le critique théorique peut se tromper, et c'est pourquoi j'ai tâché de contrôler mes conclusions par des résultats pratiques. M. P...

m'a communiqué les spécimens des résultats pratiques de l'enseignement par la simple vue et de l'enseignement de l'arithmétique par la méthode Groubé. A l'un des élèves, un grand, on a dit : Mets ta main sous le livre. On a dit cela pour montrer aux assistants qu'il connaît déjà les conceptions sur et sous, et l'enfant intelligent qui savait distinguer *sur* de *sous* (j'en suis convaincu) quand il avait trois ans, a mis la main *sur* le livre quand on lui a dit de la mettre *sous* le livre. J'ai vu maints exemples pareils et ils montrent mieux que tout combien cet enseignement est étranger à l'esprit des enfants russes, et combien il est absurde. L'enfant russe ne peut et ne veut croire (il a trop de respect pour le maître et pour soi) qu'on l'interroge sérieusement quand on lui demande si le plafond est en bas ou en haut, ou combien il a de pieds ! Nous avons vu la même chose en arithmétique : les élèves ne savaient pas même écrire les chiffres et tout le temps de la classe s'exerçaient à des calculs par cœur, jusqu'à 10, et pendant une demi-heure ne cessaient de répondre des bêtises aux questions les plus diverses que le maître leur posait sans dépasser le nombre 10. Alors l'enseignement du calcul mental n'a rien donné, et la difficulté syntaxique qui consiste dans l'analyse de la question mal posée restait pour eux telle qu'auparavant. Ainsi les résultats pratiques de l'examen n'ont pas confirmé l'utilité du *développement*. Mais je veux être tout-à-fait

exact et de bonne foi. Les procédés de développement, qui au commencement se bornent moins à l'étude qu'à l'analyse de ce que les élèves savent déjà, donnent peut-être des résultats dans la suite. Peut-être que le maître, s'emparant d'abord par l'analyse de l'entendement des enfants les fait avancer ensuite facilement, fermement, du domaine étroit des descriptions de la table et du calcul limité à deux et un dans le domaine réel de la science où les élèves ne s'en tiennent plus à l'étude de ce qu'ils savent mais apprennent déjà du nouveau par des moyens neufs, faciles et plus rationnels. Cette supposition se confirme par ce fait que tous les pédagogues allemands et leurs partisans, de ce nombre Bounakov, disent tout nettement que l'enseignement visuel doit servir de préface à *la connaissance du pays natal et à celle des sciences naturelles*. Mais nous chercherions en vain, dans le manuel de M. Bounakov, comment il faut enseigner cette *connaissance du pays*, si l'on entend par là des connaissances réelles quelconques et non la description de l'isba et du vestibule ce que les enfants connaissent déjà. M. Bounakov, à la page 200, après avoir expliqué comment il faut enseigner où est le plafond, où est le poêle, dit très brièvement : « Maintenant il faut passer au troisième degré de l'enseignement visuel dont je définis le contenu de la façon suivante : Etude du pays, du district, de la province, de toute la patrie avec ses produits

naturels, sa population, dans les traits généraux, sous forme d'aperçus de la connaissance de la patrie, et l'initiation aux sciences naturelles avec la prédominance de la lecture qui, s'appuyant sur les observations directes des deux premiers degrés, élargit le cercle intellectuel des élèves, la sphère de leur représentation et de leurs conceptions ». Il résulte de cette définition que l'enseignement visuel apparaît comme le complément de la lecture expliquée et des récits du maître. Et alors ce que nous avons dit sur les matières enseignées en troisième année se rapporte plutôt à l'examen de celles de la deuxième année qui rentrent dans le sujet appelé langue maternelle — lecture expliquée.

Passons à la troisième année, à la lecture expliquée, mais là-bas nous ne trouvons absolument rien qui indique comment il faut transmettre la nouvelle science, sauf cette observation qu'il est inutile de lire tel ou tel livre et, pendant la lecture, de poser telle ou telle question. Et les questions sont très étranges (au moins pour moi). Par exemple la comparaison de l'article d'Ouchinsky sur l'eau et de celui d'Aksakov, et le fait d'exiger des élèves qu'ils expliquent qu'Aksakov considère l'eau comme un phénomène de la nature et Ouchinsky comme la matière, etc. Ainsi là encore on impose aux élèves les opinions, les subdivisions (la plupart inexactes) du maître, et on ne trouve

pas un mot, pas une allusion aux moyens par lesquels on peut transmettre de nouvelles connaissances.

On ne connaît pas ce qui fera l'objet de l'enseignement : l'histoire naturelle ou la géographie ? Il n'y a rien, sauf la lecture avec des questions dans le genre de celles que j'ai citées. Dans d'autres parties de l'enseignement de la langue — grammaire et orthographe, — nous chercherions également en vain un nouveau procédé d'enseignement basé sur le précédent : Toujours la même vieille grammaire de Pérevlevsky qui commence par des définitions philosophiques et passe ensuite à l'analyse logique et qui sert de base à toutes les nouvelles grammaires et manuels de M. Bounakov. En arithmétique en vain chercherions-nous, à ce degré où commence l'enseignement réel des mathématiques, quelque chose de nouveau, de plus facile, basé sur les deux années d'études précédentes, où l'on a étudié jusqu'à 20. Là où se rencontrent les réelles difficultés de l'arithmétique, où il faut expliquer à l'élève la question sous toutes ses faces, par exemple, dans la numération, l'addition, la soustraction, la multiplication, la division et la division des fractions, on ne trouve rien qui soit facilité, pas une explication neuve ; il n'y a que les citations des vieux manuels d'arithmétique. Le caractère de cet enseignement reste partout le même. Tous les efforts tendent à enseigner ce que l'élève

sait déjà. Et comme l'élève récite au goût du maître tout ce qu'on lui demande, le maître pense qu'il apprend quelque chose à ses élèves et que ceux-ci font de grands progrès, et, sans faire attention à ce qui est le plus difficile dans l'enseignement, c'est-à-dire d'enseigner des choses nouvelles, le maître reste tranquillement à la même place. Il en résulte que notre littérature pédagogique est envahie de manuels pour l'enseignement visuel, de manuels sur la direction des jardins d'enfants (une des créations les plus monstrueuses de la nouvelle pédagogie), avec les tableaux, les livres de lecture où se repètent toujours les mêmes récits, sur le renard, le tétras, les mêmes vers qui, on ne sait pourquoi, sont écrits en prose, en diverses combinaisons et explications. Mais nous n'avons pas un seul nouveau livre de lecture pour les enfants, pas une seule grammaire russe, ou slave, ni un dictionnaire slave, ni une bonne arithmétique, ni une géographie, ni une histoire à l'usage des écoles populaires. Tous les efforts portent sur les manuels pour enseigner aux enfants ce qu'il est impossible, même inutile, de leur apprendre à l'école, ce que tous les enfants apprennent dans la vie. Et, naturellement, des livres de cette sorte il peut en paraître indéfiniment car il ne peut y avoir qu'une arithmétique, mais les digressions et les exercices du genre de ceux que j'ai cités, de Bounakov, et les exemples de décomposition des nombres, d'Evtouchevsky,

peuvent exister en quantités innombrables. La pédagogie se trouve dans une situation semblable à celle où se trouverait la science qui rechercherait comment l'homme doit marcher, qui se mettrait à formuler des règles pour la marche et à les enseigner aux enfants, leur prescrivant de contracter certains muscles, d'en relâcher certains autres, etc., etc. Cette nouvelle situation de la pédagogie provient directement de ces deux propositions fondamentales : 1^o que le but de l'école est le développement et non la science ; 2^o que le développement et les moyens de l'atteindre peuvent être définis théoriquement. De là résulte cette situation misérable et souvent triste où se trouve l'école. Les forces sont dépensées en vain. En ce moment, le peuple qui cherche l'instruction, qui l'attend, comme une herbe sèche attend l'eau, qui est prêt à l'accepter, qui l'implore, au lieu de ce pain, reçoit une pierre et il est tout étonné : Ne s'est-il pas trompé en attendant l'instruction comme un bien, ou y a-t-il quelque chose d'erroné dans ce qu'on lui propose. Que les choses soient ainsi, quiconque se donne la peine d'étudier la théorie actuelle de l'enseignement scolaire et connaît l'opinion réelle qu'en a le peuple, n'en peut douter. Mais involontairement se pose une question : Comment des hommes honnêtes, instruits, qui aiment franchement leur œuvre et désirent le bien, — je regarde comme tels la majorité de mes contradicteurs —

comment peuvent-ils se mettre dans une situation si étrange et se tromper si profondément ?

Cette question m'a tourmenté et je tâcherai de donner la réponse que j'en ai trouvée. Les causes de ce fait sont nombreuses. La plus naturelle, qui a amené la pédagogie sur cette voie fausse où elle se trouve, c'est la critique de l'ancienne méthode, la critique pour la critique sans remplacer par de nouveaux principes ceux qu'on a rejetés. Tout le monde sait que la critique est facile et qu'elle est absolument inutile, sinon funeste, lorsqu'on ne montre pas les principes sur quoi l'on s'appuie pour critiquer. Si l'on dit : « c'est mal » parce que cela ne plaît pas, ou parce que c'est l'opinion générale, ou même parce que c'est en effet mal, mais qu'on ne sait comment faire mieux, alors cette critique sera toujours inutile et nuisible. Les opinions des pédagogues de la nouvelle école sont basées avant tout sur la critique des procédés anciens. Même maintenant, alors que de toute vraisemblance on ne peut plus frapper ce qui est à terre, dans chaque manuel, dans chaque causerie, nous lisons et entendons qu'il est *pernicieux de lire sans comprendre, qu'on ne peut pas apprendre par cœur la définition du nombre et les opérations arithmétiques, qu'apprendre par cœur sans comprendre est nuisible, ainsi que de savoir opérer sur des millions sans savoir compter 2 et 3, etc.* Le point de départ principal, c'est la critique des vieux procédés et l'invention de nouveaux le

plus possible contraires aux anciens, et nullement la création de nouvelles bases pédagogiques d'où pourraient sortir de nouveaux procédés.

Il est très facile de critiquer les vieilles méthodes d'enseignement de la lecture et de l'écriture qui consistent à apprendre par cœur des pages entières des psaumes, et l'enseignement de l'arithmétique en apprenant par cœur la définition du nombre, etc. Je remarquerai : 1^o qu'il n'est plus nécessaire d'attaquer ces procédés, attendu qu'il est douteux que des maîtres les défendent, et 2^o que si l'on fait pareille critique pour me faire sentir que je suis le défenseur des vieilles méthodes d'enseignement, c'est seulement parce que mes contradicteurs, probablement en raison de leur jeune âge, ne savent pas qu'il y a vingt ans, j'ai employé toutes mes forces à lutter contre les vieux procédés de la pédagogie et que j'ai contribué à leur défaveur. Ainsi, on trouve que les vieilles méthodes d'enseignement ne sont bonnes à rien, et, sans poser aucune base nouvelle, on s'est mis à chercher de nouveaux procédés. Et moi, je dis, sans poser de nouvelles bases, il n'en existe que deux solides en pédagogie :

1^o Le critérium de ce qu'il faut enseigner et, 2^o le critérium de la façon d'enseigner, c'est-à-dire la définition des objets d'enseignement nécessaires et des moyens d'enseignement les meilleurs.

Personne ne fait même attention à ces points fondamentaux, mais chaque école, pour se justifier,

s'est fabriqué certains raisonnements quasi-philosophiques qui, soi-disant, la légitiment. Mais précisément ces fondements théoriques, comme s'exprime M. Bounakov, et, par hasard, tout à fait justement, ne peuvent être regardés comme une base, car le vieux système d'enseignement avait absolument le même fondement théorique.

Et la question réelle, essentielle, de la pédagogie que depuis quinze ans je tâche de montrer dans toute son importance, cette question : *Qu'enseigner et comment enseigner?* n'a même pas été effleurée. La conséquence c'est qu'aussitôt qu'il devint évident que l'ancien système n'était pas bon, on n'a pas cherché quel système serait meilleur ni pourquoi, mais aussitôt on s'est mis à la recherche d'un autre moyen qui soit le plus possible en contradiction avec l'ancien. On a agi comme un homme qui, l'hiver, ayant froid dans sa maison, sans chercher les causes du froid et le moyen d'y remédier, irait chercher une autre maison différant le plus possible de la sienne.

Alors que je me trouvais à l'étranger, je me rappelle avoir rencontré, par toute l'Europe, des ambassadeurs cherchant une nouvelle croyance, c'est-à-dire des fonctionnaires du Ministère de l'Instruction publique qui étudiaient la pédagogie allemande (1).

(1) Allusion à une légende historique racontée dans les Annales où il est dit que le prince Vladimir de Kiev, alors

Nous avons adopté les procédés d'enseignement de nos plus proches voisins, les Allemands, 1^o parce que nous sommes toujours particulièrement enclins à imiter les Allemands; 2^o parce que c'était le moyen le plus compliqué et le plus habile et que, s'il faut emprunter à l'étranger, il faut naturellement prendre ce qu'il y a de plus rusé au monde; et 3^o parce que ce moyen était plus contraire à nos vieilles méthodes. Ainsi les nouveaux procédés sont empruntés aux Allemands et non seulement les procédés mais leur base théorique, c'est-à-dire leur justification quasi-philosophique. Et cette base théorique a rendu et rend de grands services. Aussitôt que les parents ou, simplement, des gens de bon sens qui s'intéressent à l'enseignement, expriment le doute en la perfection de ces procédés, on leur répond : Et le célèbre Pestalozzi, et Disterweg, et Delitch, et Wurtz et la méthodique, l'heuristique, la didactique, le concentrisme? Et les audacieux, avec un geste des mains, disent : « Dieu soit avec eux, ils savent mieux que nous ! » Ces procédés allemands ont aussi un grand avantage pour le maître (c'est la seule cause pour laquelle on y tient), parce que le maître n'a pas besoin de se donner beaucoup de peine ; il faut seulement avancer et avancer. Inutile de se perfectionner et

païen, envoya des ambassadeurs dans divers pays à la recherche d'une nouvelle religion.

de travailler les méthodes d'enseignement. D'après cette méthode, le maître enseigne ce que les enfants savent déjà et même il l'enseigne d'après les manuels ; ce n'est donc pas difficile pour lui. Et, inconsciemment, le maître tient à cette méthode qui flatte la paresse humaine. C'est très agréable, en ayant la ferme conviction qu'on enseigne et accomplit une œuvre importante, la plus perfectionnée, de raconter aux enfants, d'après un livre, des histoires sur le zizel ou de dire que les chevaux ont quatre pieds ou de placer des cubes par deux ou par trois et de demander combien il y en a de paires ; mais si au lieu de zizel il fallait raconter ou lire quelque chose de vraiment intéressant, exposer les éléments de la grammaire, de la géographie, de l'histoire sainte, les quatre opérations, le maître serait aussitôt obligé de travailler lui-même, de relire beaucoup de choses, de rafraîchir ses connaissances.

Ainsi la vieille méthode tombe sous la critique : une nouvelle est empruntée aux Allemands ; cette méthode est si étrangère, si opposée à notre esprit russe, dénué de pédanterie, ses défauts sautent tellement aux yeux, qu'elle semblerait ne pouvoir se greffer en Russie, et cependant elle y est usitée, en petites proportions, il est vrai, mais usitée cependant, et, sous certains rapports, elle donne parfois de meilleurs résultats que la vieille méthode des écoles ecclésiastiques. La raison de ce fait c'est que cette méthode, étant apparue chez

nous à la suite de la critique de l'ancienne, a rejeté tous les défauts de l'ancienne méthode, bien que dans cette complète opposition des procédés nouveaux aux procédés anciens, opposition poussée jusqu'à l'extrême, grâce au pédantisme coutumier des Allemands, soient apparus de nouveaux défauts, plus grands parfois que les anciens. Autrefois nous enseignions à lire et à écrire en ajoutant aux consonnes de longs suppléments inutiles : (*bouki*, *bb-ouki*, *viédi*, *w-iedi*) ; chez les Allemands on ajoutait une voyelle aux consonnes tantôt avant, tantôt après *es*, *en*, *de*, *ce*, etc. ; c'était la différence. Maintenant on est tombé dans l'excès contraire et l'on veut prononcer les consonnes sans y joindre de voyelles, ce qui évidemment est impossible. Dans la grammaire d'Ouchinsky (l'inventeur d'une grammaire phonétique) et dans tous les manuels phonétiques, les consonnes sont définies de la façon suivante : *Les sons qu'on ne peut prononcer isolément* (1). Et c'est ce qu'on apprend avant tout aux élèves. Quand j'observais qu'on ne peut, à mon avis, prononcer isolément *bb* et qu'on obtient toujours *be* on me donnait cette raison que tous ne savent pas prononcer, qu'il faut un certain art pour prononcer les consonnes, et j'ai vu moi-même comment le maître corrigeait une dizaine de fois un élève qui, selon moi, avait prononcé très bien et très brièvement *b*. Et c'est par ces *bb*, *ssss*, sons qu'on

(1) *Langue maternelle*, 3^e année.

ne peut prononcer, d'après la définition même d'Ouchinsky, ou qu'on ne peut prononcer sans être un virtuose, c'est par ces sons que commence l'enseignement de la lecture et de l'écriture d'après les manuels pédagogiques allemands.

Avant, on enseignait les syllabes par cœur, sans aucun sens (c'était mal), pour que la nouvelle méthode soit totalement opposée à l'ancienne on prescrivit de ne pas séparer du tout les syllabes, ce qui est absolument impossible dans un mot très long et ce qui, en réalité, ne se fait jamais. Chaque maître, d'après la méthode phonétique, sent la nécessité de laisser l'élève se reposer sur une partie du mot et de le prononcer séparément. Avant on lisait le recueil de psaumes dont le sens très élevé et très profond est incompréhensible pour les enfants (c'était mal). Au contraire, maintenant, on les force à lire des phrases qui n'ont absolument aucun sens, à expliquer les mots les plus connus ou à apprendre par cœur ce qu'il ne comprennent pas. Dans l'ancienne école le maître ne parlait pas du tout aux élèves, maintenant il est prescrit au maître de causer avec les élèves, de leur dire n'importe quoi, mais uniquement ce qu'ils savent déjà ou ce qu'il n'est pas besoin de savoir. En arithmétique, autrefois, on apprenait la définition des opérations, maintenant on ne fait déjà plus les opérations, puisque d'après Evtouchesky, ce n'est qu'en troisième année qu'on commence la numération et on suppose qu'il faut une

année entière pour apprendre aux enfants à compter jusqu'à dix. Autrefois, on obligeait les élèves à effectuer les opérations avec de grands nombres abstraits sans faire attention à l'autre côté de l'arithmétique, l'explication du problème (la formation des équations). Maintenant on enseigne la résolution des problèmes, la composition des équations avec de petits nombres, avant même que les élèves connaissent la numération, tandis que l'expérience montre à chaque maître qu'on ne peut vaincre la difficulté de la forme des équations ou de la solution des problèmes que par le développement général non de l'école, mais de la vie. On a remarqué, et tout à fait justement, que le meilleur moyen d'aider l'élève qui a de la difficulté à résoudre un problème avec de grands nombres, c'est de lui donner le même problème avec de petits nombres. Un élève qui, par la vie, a appris à résoudre un problème avec de petits nombres, par intuition comprend le procédé de résolution de ce problème et le transporte au problème avec des nombres élevés. Partant de ce principe, le nouveau pédagogue tâche de n'enseigner les résolutions des problèmes qu'avec des petits nombres, c'est-à-dire d'apprendre ce qui ne peut être l'objet de l'enseignement, mais qui est l'œuvre de la vie. Dans l'enseignement de la grammaire la nouvelle école est restée aussi fidèle à son point de départ : la critique de la vieille méthode et l'adoption de la méthode la plus opposée.

Auparavant on apprenait par cœur la définition des parties du discours et l'on passait de l'étymologie à la syntaxe ; maintenant on ne commence pas seulement par la syntaxe, mais par la logique qu'on tâche d'expliquer aux enfants. Dans le manuel de M. Bounakov qui est l'abrégé de la grammaire de Perelevsky, avec les mêmes exemples, l'étude de la grammaire commence par l'analyse syntaxique qui est si difficile pour la langue russe, je dirai même si incertaine et qui ne concorde pas du tout avec la fameuse classification de la syntaxe. De sorte que, en général, la nouvelle école a écarté quelques défauts dont les principaux sont : les suppléments inutiles aux consonnes, l'habitude d'apprendre par cœur des définitions et, en cela, elle est supérieure à l'ancienne méthode, et, pour la lecture et l'écriture, elle donne parfois de meilleurs résultats. Mais, en revanche, elle a introduit de nouveaux défauts, à savoir : les sujets de lecture sont les plus ineptes, et l'arithmétique, comme science, n'est déjà plus du tout enseignée.

Dans la pratique, (je prends à témoin tous les inspecteurs d'écoles, tous les délégués qui les visitent, tous les instituteurs), dans la plupart des écoles où la méthode allemande est en vigueur, voici, à de rares exceptions près ce qui se passe : Les enfants apprennent non d'après les méthodes phonétiques mais, d'après la méthode de composition des lettres, au lieu de *bb* ils prononcent

la consonne *be* et divisent les mots en syllabes; l'enseignement d'après les objets visuels est tout à fait écarté; l'arithmétique ne va pas du tout et les enfants n'ont rien à lire. Les maîtres, sans même s'en rendre compte, s'écartent des bases théoriques et se rendent aux exigences du peuple. Ce résultat pratique qui se produit partout est, semblerait-il, la preuve de l'erreur de la méthode elle-même. Mais dans le milieu des pédagogues, de ceux qui composent les manuels et établissent les règles, l'ignorance est si absolue, le désir de connaître le peuple et ce qu'il veut est si faible que l'influence de la réalité sur ces méthodes n'entrave nullement la marche de leur œuvre. Il est difficile de se faire une idée de l'opinion générale que l'on a du peuple, dans ce monde de pédagogues, opinion d'où découlent leur méthode et tous les autres procédés d'enseignement. Afin de prouver combien l'enseignement visuel et le développement sont nécessaires pour les enfants des écoles russes, M. Bounakov, avec une naïveté extraordinaire, cite ces paroles de Pestalozzi : « Que celui qui vit parmi le peuple simple contredise mes paroles qu'il n'y a rien de plus difficile que de transmettre une conception quelconque aux êtres. Mais personne ne fait à cela d'objections, les curés suisses affirment que les gens du peuple qui viennent chez eux pour s'instruire ne comprennent pas ce qu'ils leur disent. Les citadins qui s'établissent à la

campagne s'étonnent devant la difficulté qu'éprouve le peuple pour parler. Il faut des années avant que les domestiques de la campagne apprennent à s'expliquer avec leurs maîtres. »

C'est ce rapport du simple peuple suisse envers les classes instruites qu'on met à la base du même rapport chez nous. Je crois inutile de m'étendre sur ce fait universellement connu que dans toute l'Allemagne le peuple parle sa langue particulière qu'on appelle *platedeutch*, et qu'en Suisse allemande, ce *plate deutch* est particulièrement différent de l'allemand, tandis qu'en Russie, au contraire, *c'est nous* qui parlons souvent très mal alors que le peuple parle toujours une très belle langue ; le mot de Peztałozzi, en Russie, serait toujours plus juste s'il s'appliquait aux paysans parlant de leurs maîtres.

Un paysan ou un enfant de la campagne aura tout à fait raison en disant qu'il est très difficile de comprendre ce que disent ces êtres, les maîtres. Les pédagogues ignorent le peuple à tel point qu'ils se représentent comme des sauvages ceux qui fréquentent les écoles de villages, et c'est pourquoi on leur enseigne ce que signifie *en bas*, *en haut*, que le tableau noir est sur un chevalet. Ils ne pensent pas que si les élèves interrogeaient les maîtres, ceux-ci, fort souvent, seraient pris au dépourvu ; si, par exemple, on enlevait le verni du tableau, presque chaque enfant pourrait dire de quel bois il est fait :

sapin, tilleul, bouleau, ce que le maître ne pourrait pas dire ; un élève parlera beaucoup mieux du chat ou de la poule que le maître, parce qu'il les a observés mieux que lui ; au lieu d'un problème quelconque sur le chariot, l'enfant connaît ceux des corbeaux, ceux du bétail, ceux des oies. (Voici le problème des corbeaux : Des corbeaux volent en bande, des chênes se trouvent sur leur chemin. Si deux corbeaux s'arrêtent sur chaque arbre, il n'y aura pas assez de corbeaux ; si un seul s'arrête sur chaque arbre, il n'y aura pas assez de chênes. Combien y a-t-il de corbeaux ? combien y a-t-il de chênes ? Le problème du bétail est le suivant : On veut pour cent roubles acheter cent têtes de bétail ; un petit veau coûte cinquante kopeks, une vache trois roubles, un bœuf dix roubles. Combien peut-on acheter de bœufs, de vaches et de veaux ?)

Les pédagogues de l'école allemande ne comprennent même pas cette finesse, ce véritable développement par la vie, ce dégoût de toute fausseté, cette raillerie toujours à l'affût de tout ce qui est faux, toutes choses qui caractérisent l'esprit des enfants des paysans russes, et c'est pour cela seul qu'ils exercent leur métier si hardiment (comme je l'ai vu moi-même) sous le feu de quarante paires d'yeux d'enfants très intelligents qui se moquent d'eux. C'est pourquoi un vrai maître qui connaît le peuple et ses élèves, malgré les prescriptions les plus sévères d'enseigner aux enfants des paysans

les notions *en bas* et *en haut*, deux et trois font cinq, se gardera de le faire.

Ainsi, les causes principales qui nous ont conduits à cette erreur étrange sont : 1^o notre ignorance du peuple ; 2^o la facilité très séduisante d'apprendre aux élèves ce qu'ils savent déjà ; 3^o notre penchant à tout emprunter aux Allemands et 4^o la critique de la vieille méthode sans donner de nouvelles bases à l'enseignement. Cette dernière cause a mené les pédagogues de la nouvelle école à ceci : que malgré les différences extérieures considérables entre l'ancienne méthode et la nouvelle, elles sont identiques par leur base et, par suite, par leurs procédés d'enseignement et par leurs résultats.

La base fondamentale de l'une et de l'autre méthode est que celui qui enseigne sait imperturbablement ce qu'il faut enseigner et comment l'enseigner, et cette connaissance, il la puise non dans les besoins du peuple ou dans l'expérience, mais il a décidé une fois pour toutes, théoriquement, qu'il faut enseigner *cela de telle façon*. Le pédagogue de l'ancienne école que, pour abrégé, j'appellerai *ecclésiastique*, sait absolument qu'il faut enseigner en faisant apprendre par cœur le livre de prières et le psautier et il n'admet aucune modification. De même le maître de la nouvelle école allemande sait fermement, indubitablement, qu'il faut enseigner d'après Bounakov et Evtouchesky, demander ce que veut dire *en haut* et *en bas*, faire un récit sur l'ani-

mal favori, le zizel et n'admettre aucun changement à ces procédés. Tous les deux se basent sur la ferme conviction que ce sont eux qui connaissent infailliblement les meilleurs procédés. La similitude des bases entraîne la ressemblance ultérieure. Si vous dites au maître de l'école ecclésiastique que d'après sa méthode les enfants apprennent lentement et difficilement à lire et à écrire, il vous répondra qu'il ne s'agit pas de lire et d'écrire mais de l'étude religieuse, sous laquelle il entend l'étude des livres de l'Eglise. Vous recevrez la même réponse du maître de langue russe qui enseigne d'après la méthode allemande. Il dira (tous le disent et l'écrivent) qu'il ne s'agit pas de la rapidité à acquérir l'art de lire, d'écrire, de compter, mais du développement. Tous les deux mettent le but de l'étude dans quelque chose d'indépendant de la lecture, de l'écriture et du calcul, c'est-à-dire de la science, mais en quelque autre chose qui est nécessaire, indiscutable.

Cette ressemblance se maintient jusque dans les moindres détails. Avec l'une et l'autre méthode, toute étude avant l'école, toute connaissance acquise en dehors d'elle est négligée. Tous les élèves, à leur arrivée, sont tenus pour ignorants et sont forcés d'apprendre au commencement. Si un enfant qui sait lire les lettres *a, b*, et les syllabes entre à l'école ecclésiastique, on le force à reprendre l'alphabet d'après *bouki, az-ba*. Même pro-

cédé à l'école allemande. De même dans l'une et l'autre école il arrive qu'à certains élèves l'art de lire et d'écrire devient inaccessible.

De même, dans l'une et l'autre école, le côté mécanique de l'enseignement l'emporte sur le côté intellectuel ; dans l'une et l'autre les élèves se distinguent par une belle écriture et une bonne prononciation, par la lecture ponctuelle, c'est-à-dire non pas comme on prononce mais comme on écrit. Dans l'une et l'autre école domine toujours l'ordre extérieur, les enfants soumis à une crainte perpétuelle ne peuvent être dirigés qu'avec une extrême sévérité. M. Korolev mentionne en passant qu'avec la méthode phonétique on ne néglige pas les gifles. Je l'ai vu dans les écoles de la méthode allemande, et je crois que dans ces nouvelles écoles on ne peut même se passer de gifles, parce que, comme les écoles ecclésiastiques, elles enseignent sans demander ce que les élèves désirent savoir et leur font apprendre ce que d'après ses convictions le maître trouve nécessaire. C'est pourquoi cette école ne peut être basée que sur la contrainte. Et la contrainte, chez les enfants, est ordinairement accompagnée de coups.

L'école ecclésiastique et la nouvelle école allemande partant d'une même base et arrivant aux mêmes résultats sont absolument semblables, mais s'il me fallait choisir, je choiserais l'école ecclésiastique. Les défauts sont les mêmes, mais

l'école ecclésiastique a pour elle une tradition millénaire et l'autorité de l'Eglise qui a tant de force sur le peuple. En terminant l'analyse et la critique de l'école allemande, je crois nécessaire de répéter que la critique n'est salutaire que si, en blâmant ce qui est mauvais, elle montre ce qui serait mieux. Je crois nécessaire de parler des bases de l'enseignement qui me semblent justes et sur lesquelles j'ai fondé ma méthode d'enseignement.

Pour exprimer ce que je tiens pour les bases fondamentales de toute l'activité pédagogique, je dois me répéter, c'est-à-dire reproduire ce que j'ai écrit il y a quinze ans dans la revue pédagogique *Iasnaïa-Poliana*, que j'étais. Cette répétition ne sera pas sans utilité pour les pédagogues de la nouvelle école, puisque ce que j'écrivis alors, s'il n'a pas été oublié, n'a jamais été pris en considération par les pédagogues, et, cependant, je continue de penser que ce que nous fîmes alors pouvait seul servir de base solide à la pédagogie théorique.

Il y a quinze ans, quand je me mis à l'œuvre de l'instruction du peuple sans aucune théorie préconçue, n'ayant que le seul désir d'aider directement à cette œuvre, étant le maître dans mon école, je me heurtai aussitôt à deux questions : que faut-il enseigner et comment l'enseigner ?

Alors comme maintenant les plus grandes différences existaient dans les réponses à ces questions.

Je sais que certains pédagogues, enfermés dans leur cercle étroit et théorique, s'imaginent que la lumière ne vient que par les fenêtres, si bien que toute contradiction leur paraît impossible. Je demande à ceux qui pensent ainsi d'observer que cela n'est pour eux qu'une apparence et qu'il en est de même pour ceux d'un autre cercle qui pensent le contraire. Mais parmi la foule d'hommes qui s'intéressent à l'instruction, il existe, comme autrefois, les plus grandes divergences. A cette époque comme maintenant, les uns, en répondant à la question : Que faut-il enseigner ? disaient qu'en dehors de la lecture et de l'écriture les connaissances les plus utiles à l'école primaire sont les sciences naturelles. D'autres disaient et disent encore aujourd'hui que cette étude n'est pas nécessaire, qu'elle est même nuisible ; autrefois comme aujourd'hui, les uns proposaient l'histoire, la géographie, les autres niaient leur utilité ; ceux-ci proposaient la langue slave, la grammaire, l'instruction religieuse, ceux-là les tenaient pour inutiles et attribuaient l'importance principale au développement général. Sur la question : *Comment faut-il enseigner ?* il y avait comme maintenant des divergences encore plus grandes. On professait les méthodes les plus opposées pour enseigner la lecture, l'écriture, le calcul. Dans les librairies, côte à côte se vendaient les manuels pour apprendre soi-même à lire d'après *bouki, az-ba*, les leçons de M. Bounakov, les tableaux

de Zolotov, les syllabaires de madame Daragan, et tous avaient leurs partisans. N'ayant pas trouvé dans la littérature russe les réponses à ces questions, je me suis adressé à la littérature européenne. Après avoir lu tout ce qui a été écrit à ce sujet, après avoir fait connaissance avec ceux qu'on appelle les meilleurs représentants de la science pédagogique en Europe, non seulement je n'avais pas les réponses aux questions qui m'occupaient, mais je m'étais convaincu que pour la pédagogie comme science, cette question n'existe pas, que chaque pédagogue d'une certaine école croit fermement que les procédés qu'il emploie sont les meilleurs, parce qu'ils sont basés sur la vérité absolue, et qu'il serait inutile de les critiquer. Soit parce que je m'étais adonné à l'œuvre de l'instruction publique sans aucune théorie ni aucun parti pris, soit parce que je ne me contentais pas de prescrire des lois sur la façon d'enseigner, mais devenais moi-même maître dans une école de village perdu dans les champs, je ne pouvais renoncer à cette idée qu'il doit être un critérium d'après lequel on peut résoudre la question : *Que vaut-il mieux enseigner et comment ?* Faut-il faire apprendre par cœur les psaumes ou la classification des organismes ? Faut-il enseigner d'après la méthode phonétique, d'après l'alphabet emprunté à l'allemand ou d'après le livre de prières ? Un certain flair pédagogique dont je suis doué, et surtout la participation directe et passionnée que

je pris à cette œuvre, m'ont aidé à résoudre ces questions, en me mettant d'un coup en contact le plus intime, le plus immédiat, avec les quarante petits paysans qui formaient mon école. (Je les appelle des petits paysans parce que j'ai trouvé chez eux ces traits de sagacité, cette forte dose de savoir donnés par la vie pratique, cette humeur plaisante, cette simplicité, ce dégoût pour tout ce qui est faux, qui distinguent, en général, le paysan russe.) Aussitôt que je me rendis compte de leur aptitude à acquérir les connaissances dont ils avaient besoin, je sentis que l'ancienne méthode ecclésiastique de l'enseignement était surannée et ne valait plus rien pour eux, et je me mis à essayer les autres méthodes d'enseignement. Mais comme la contrainte dans l'enseignement me répugne, par conviction et par caractère, je ne les contraignais en rien et dès que je remarquais qu'ils n'acceptaient pas volontiers certaines choses, je n'insistais pas et je cherchais un autre biais.

De ces expériences, il résulta pour moi et pour les maîtres qui travaillaient avec moi à lasnaïa-Poliana et en d'autres écoles et plaçaient à la base de l'enseignement la liberté, que presque tout ce qu'on écrit pour les écoles dans le monde pédagogique est séparé de la réalité par un gouffre infini et que, parmi les méthodes professées, plusieurs procédés comme l'enseignement visuel, les sciences naturelles, la méthode phonétique et autres, provo-

quent le dégoût et la risée et ne sont pas acceptés des élèves. Nous nous sommes mis à chercher les sujets et les procédés acceptés volontiers par les élèves et nous avons trouvé ce qui constitue une méthode d'enseignement. Mais cette méthode prenait rang avec toutes les autres, et la question, pourquoi est-elle meilleure que les autres? restait également irrésolue. C'est alors que la question : En quoi consiste le critérium de ce qu'il faut enseigner et de la façon de le faire? acquit pour moi une importance encore plus grande. Seulement après l'avoir résolue je pouvais être sûr que mon enseignement n'était ni nuisible, ni inutile. Cette question, alors comme maintenant, était pour moi la pierre de touche de toute la pédagogie et c'est à sa solution que j'ai consacré la revue pédagogique *Iasnaïa-Poliana*. Dans quelques articles (je ne renie pas ce que j'ai dit alors), j'ai tâché de poser cette question dans toute son importance et de la résoudre autant que je le pouvais. A cette époque, je ne trouvais dans la littérature pédagogique, ni sympathie, ni antagonisme, ce fut l'indifférence la plus absolue pour la question que j'avais posée. Il y eut quelques objections sur des questions de détails, sur des petites choses; mais la question elle-même, évidemment, n'intéressait personne. J'étais jeune alors et cette indifférence m'attristait. Je ne comprenais pas qu'avec ma question : Que faut-il enseigner et comment enseigner? j'étais

semblable à un homme qui, par exemple, dans une réunion de pachas turcs qui discutent les moyens de faire rendre au peuple le plus d'impôts, proposerait la question suivante : Messieurs, pour savoir de qui et combien prendre d'impôts, il faut d'abord résoudre cette question : sur quoi est basé notre droit de percevoir des impôts ? Il est évident que tous les pachas continueraient leur discussion sur les moyens de prélever les impôts et n'opposeraient que le silence à cette question inopportune. Mais on ne peut éluder la question. Il y a quinze ans on n'y faisait aucune attention et les pédagogues de chaque école déclaraient que tous les autres se trompaient et qu'eux seuls avaient raison et ils prescrivaient tranquillement leurs lois en basant leurs principes sur la philosophie de qualité très douteuse qu'ils tâchaient d'adapter à leur théorie. Et cependant cette question n'est pas si difficile si seulement nous renonçons entièrement aux théories de parti pris. J'ai tâché d'expliquer cette question et de la résoudre et, sans répéter les arguments que peuvent lire dans mon article ceux qui le désirent, j'exposerai les résultats auxquels j'ai été amené. « Le seul critérium de la pédagogie, c'est la liberté ; la seule méthode, l'expérience. » Et maintenant, après quinze ans, je ne changerais pas d'un iota mon opinion. Mais je crois nécessaire d'exposer plus clairement ce que j'entends par ces mots et non seulement en tant qu'ap-

pliqués à l'enseignement, en général, mais appliqués aussi à la question particulière de l'enseignement populaire à l'école primaire. Il y a cent ans, ni en Europe, ni chez nous, ne pouvait se poser la question : qu'enseigner et comment ? L'enseignement était lié indissolublement à la religion. Apprendre à lire et à écrire, cela signifiait apprendre les Saintes Écritures. Dans les populations mahométanes, jusqu'à ce jour, ce lien entre l'art de lire et d'écrire et la religion existe dans toute sa force. Apprendre, cela signifie apprendre le Coran, et, par conséquent, la langue arabe. Mais aussitôt que la religion a cessé d'être le critérium de ce qu'il faut apprendre, quand l'école s'en est affranchie, cette question devait se poser. Mais elle ne s'est pas posée parce que l'école ne s'est pas délivrée d'un coup de sa dépendance, elle ne s'est affranchie qu'à pas imperceptibles. Maintenant tout le monde reconnaît que la religion ne peut être ni le fondement, ni le guide de la méthode d'enseignement mais que l'enseignement a besoin d'une autre base. En quoi donc consiste ce besoin, sur quoi s'appuie-t-il ? Pour que ces bases soient indiscutables, il faut prouver ou que, philosophiquement, elles sont inattaquables ou qu'au moins tous les gens instruits les reconnaissent. En est-il ainsi ? Il est hors de doute que la philosophie n'a pas fourni de bases sur lesquelles pût s'édifier la définition de ce qu'il faut enseigner, d'autant plus que l'œuvre de l'enseignement elle-même n'est pas une affaire

abstraite mais une œuvre pratique qui dépend de plusieurs conditions de la vie. On peut trouver encore ces bases dans l'accord général de tous les hommes qui s'occupent de cette œuvre, dans l'accord que nous pourrions accepter pour base pratique comme l'expression du bon sens général. Non seulement dans l'œuvre de l'enseignement du peuple mais aussi dans l'œuvre de l'enseignement supérieur, nous voyons le désaccord complet entre les meilleurs représentants de l'enseignement, par exemple à propos de l'enseignement classique et de l'enseignement scientifique. Et, cependant, malgré l'absence de principes fondamentaux, nous voyons que l'enseignement suit son chemin et dans la masse ne se guide que d'un seul principe, à savoir la liberté. Côte à côte existent l'école classique et l'école scientifique, chacune d'elles est prête à se considérer comme la seule vraie et toutes les deux ont leur raison d'être puisque les parents envoient leurs enfants dans l'une et dans l'autre.

Dans l'école du peuple aussi, ce droit de définir ce qu'il faut enseigner, de quelque côté que nous examinions cette question, appartient au peuple ; c'est-à-dire soit aux élèves, soit aux parents qui envoient leurs enfants à l'école, et c'est pourquoi le peuple, seul, peut fournir la réponse à la question : Que faut-il enseigner aux enfants dans les écoles populaires ? Peut-être dirons-nous que nous, les gens instruits, ne devons pas nous soumettre

aux besoins du peuple grossier, que nous devons indiquer au peuple ce qu'il doit désirer. Plusieurs pensent ainsi. Mais, à cela, je ne puis dire qu'une chose : donnez le motif solide, indiscutable, qui vous a fait choisir ceci plutôt que cela. Montrez-moi la société où il n'existe pas, sur l'instruction, deux opinions diamétralement opposées, où le peuple n'est pas instruit dans un sens, si l'enseignement est entre les mains du clergé, et dans un autre s'il est entre les mains des progressistes. Montrez-moi la société où cet état de choses n'existe pas et je serai d'accord avec vous. Mais jusque-là il n'y a pas d'autre critérium que la liberté de l'élève, et à la place des enfants qui apprennent se placent leurs parents, c'est-à-dire les besoins du peuple. Ces besoins non seulement sont très clairement définis, mais ils sont les mêmes pour toute la Russie, et ils sont si raisonnables et si larges qu'ils embrassent les exigences les plus diverses des hommes qui discutent la question de ce qu'il faut apprendre au peuple. Ces exigences sont les suivantes : la lecture et l'écriture en russe et en vieux-slave et le calcul. Le peuple partout, également, et sans exception, demande ce programme, et partout s'en contente, tandis qu'il tient pour des balivernes tout à fait inutiles, l'histoire naturelle, la géographie, l'histoire (sauf l'histoire sainte), tout l'enseignement visuel.

Ce programme est remarquable non seulement



par son unité et sa définition précise, par la largeur de ses exigences et sa sûreté. Le peuple admet deux sortes de sciences, les plus exactes et celles qui sont immuables : les langues vivantes et les mathématiques. Tout le reste lui semble futile. Je pense que le peuple a parfaitement raison, 1^o parce que ces sciences ne peuvent admettre le demi-savoir et l'à-peu-près ; et, 2^o parce que leur domaine est immense. La grammaire russe et vieux-slave et le calcul, c'est-à-dire la connaissance d'une langue vivante et d'une langue morte avec leurs formes étymologique et syntaxique et la littérature, puis l'arithmétique, c'est-à-dire la base de toute la mathématique, font un programme scientifique que possèdent, malheureusement, peu de gens des classes instruites ; 3^o le peuple a raison parce que, selon ce programme, à l'école primaire il n'apprendra que ce qui peut lui ouvrir toutes les voies du savoir, car il est évident que la connaissance parfaite de deux langues et de leurs formes et, en plus, la connaissance de l'arithmétique, ouvrent entièrement la voie pour l'acquisition de tout autre savoir. Le peuple, comme s'il sentait la fausseté de ce procédé dont il est victime quand on lui propose les déchets de diverses sciences, repousse ce mensonge et dit : « Je n'ai besoin que de savoir une chose : la langue de l'Église et la mienne et les lois des nombres, tant qu'aux autres sciences, si j'en ai besoin, je les apprendrai moi-même. » Ainsi, en

admettant la liberté comme critérium de ce qu'il faut enseigner, le programme des écoles populaires sera, jusqu'à nouvelles réclamations, très nettement défini. Les langues vieux-slave et russe et l'arithmétique jusqu'au plus haut degré, et *rien* de plus. C'est la définition des limites du programme de l'école populaire ; cependant, on ne peut pas dire que la mesure de l'enseignement exigé soit la même pour les trois sciences. Un égal succès dans ce triple enseignement serait sans doute très désirable, mais on ne peut dire que la prédominance de l'un sur l'autre serait nuisible. Le but est surtout de ne pas sortir des limites du programme. Il peut arriver, à cause des exigences des parents, et surtout d'après les connaissances du maître, qu'un sujet soit enseigné tout particulièrement : chez le prêtre, le vieux-slave, chez le maître sorti de l'école du district, la langue russe ou l'arithmétique. Dans tous les cas les besoins du peuple seront satisfaits et l'enseignement ne s'éloignera pas de son critérium.

La seconde partie de la question : Comment faut-il enseigner ? c'est-à-dire comment savoir quelle méthode est la meilleure, est également restée insoluble.

Comme pour la première partie de la question : Que faut-il enseigner ? la supposition qu'on peut baser le programme des études sur les discussions théoriques conduit à la création d'écoles contradictoires. La même chose se produit avec la question : Comment faut-il enseigner ?

Prenons le premier degré de l'enseignement de la lecture et de l'écriture. L'un affirme que l'enseignement est plus facile d'après la méthode des tableaux, l'autre d'après *bb*, *vv*, l'autre d'après la méthode de Korf, l'autre d'après *be*, *ve*, etc. On dit que les fillettes élevées au couvent apprennent à lire en six semaines d'après *bouki*, *az-ba*, et chaque maître est convaincu de la supériorité de sa méthode et prouve cette supériorité, soit parce que ses élèves apprennent plus vite que les autres, soit par un raisonnement du genre de ceux de M. Bounakov et des pédagogues Allemands.

Actuellement, avec les centaines d'exemples que nous avons, il faut enfin savoir au juste par quoi guider son choix. Ni la théorie, ni le raisonnement, ni même le résultat de la méthode ne peuvent l'indiquer entièrement. L'enseignement, l'étude, sont examinés, d'ordinaire, d'une façon arbitraire, c'est-à-dire qu'on examine cette question : quel est le moyen, le meilleur et le plus facile, d'obtenir avec un certain sujet (un enfant ou un groupe d'enfants) un certain résultat des études ? Cette opinion est absolument erronée. Toute instruction ou étude ne peut être examinée autrement que comme un certain rapport de deux personnes ou de deux groupes de personnes ayant pour but l'instruction ou l'étude. Cette définition, plus générale que toutes les autres, s'applique surtout à l'instruction d'une grande quantité de personnes où ne peut

exister la question d'une instruction idéale.

En général, dans l'instruction du peuple on ne peut pas plus poser la question de cette façon : Comment peut-on donner la meilleure instruction ? qu'on ne peut demander au sujet de la nourriture du peuple : Comment peut-on préparer le pain le meilleur et le plus nourrissant ? Mais il faut poser ainsi la question : Comment peut-on établir le meilleur rapport entre les personnes qui désirent apprendre et celles qui désirent enseigner ? ou : Comment, avec cette farine-là, préparer le meilleur pain ? Ainsi la question : Comment faut-il enseigner, quelle est la meilleure méthode ? se réduit à celle-ci : Quels doivent être les meilleurs rapports entre le maître et les élèves ?

Personne, je crois, ne niera que le meilleur rapport entre le maître et l'élève est le rapport naturel, que les rapports contraires au naturel sont basés sur la contrainte. S'il en est ainsi, la mesure de toute méthode varie suivant que les rapports mutuels sont plus ou moins naturels, et, conséquemment, suivant que la contrainte à l'étude est plus ou moins grande. Moins les enfants apprennent avec contrainte, meilleure est la méthode ; plus ils sont contraints plus elle est mauvaise. Je suis très heureux de ne pas avoir à prouver cette vérité évidente. Tous sont d'accord que l'enseignement ne peut comporter la nécessité d'apprendre aux enfants ce qui les ennuie et leur déplaît, qu'une pareille

nécessité, si elle existait, prouverait l'imperfection de la méthode, de même qu'en hygiène les aliments, les remèdes, les exercices qui excitent le dégoût du malade ne sauraient être utiles. Quiconque a enseigné a remarqué, sans doute, que moins le maître connaît le sujet qu'il enseigne, moins il l'aime, et plus il doit employer la sévérité et la contrainte. Au contraire, plus le maître connaît et aime ce qu'il enseigne, plus son enseignement est naturel et libre. Tous les pédagogues de l'école adverse de la mienne sont d'accord que pour obtenir le succès dans l'enseignement, la contrainte n'est point nécessaire, mais qu'il faut exciter l'intérêt de l'élève. La différence entre nous tient à ce que le principe que l'enseignement doit exciter l'intérêt de l'enfant est, chez les pédagogues de cette école, perdu parmi les propositions sur le progrès qui contredisent ce principe, lesquelles propositions sont pour eux la certitude même et constituent l'objet de leurs contraintes, tandis que moi, je considère l'excitation de l'intérêt de l'élève comme le meilleur ressort et par suite la liberté et le naturel de l'enseignement comme la condition la plus essentielle et la plus importante pour la qualité des études.

Si nous examinons, attentivement, l'histoire de la pédagogie chacun de ses mouvements en avant consiste en un rapprochement plus ou moins grand du naturel des rapports entre le maître et les

élèves, en une moindre contrainte et une plus grande liberté des études.

On m'a objecté, autrefois, et l'on m'objectera sans doute encore maintenant : Comment trouver cette limite de la liberté qui doit être admise à l'école ? Je répondrai à cela que cette limite se définit par le maître, par son savoir, par sa capacité de diriger l'école, que cette liberté ne peut être fixée. La mesure de cette liberté n'est que le résultat du savoir plus ou moins grand et du talent du maître. Cette liberté n'est pas une règle, mais elle sert à contrôler les écoles entre elles et les nouveaux procédés qui sont introduits dans l'enseignement scolaire. Une école où règne moins de contrainte est meilleure que celle où il y en a davantage. Le procédé dont l'introduction n'exige pas l'augmentation de la discipline est bon, et celui qui exige une plus grande sévérité est assurément mauvais.

Prenez, par exemple, une école plus ou moins libre, telle que sont nos écoles, et essayez d'y introduire les causeries sur les tables, ou le plafond, ou de changer de place de petits cubes, et vous verrez quel désordre se fera dans la classe et quel besoin il y aura de ramener le calme par la sévérité. Essayez de raconter une histoire intéressante quelconque, ou posez un problème, ou faites écrire un élève au tableau et obligez les autres à corriger ses fautes et permettez à tous de descendre

de leurs bancs, et vous verrez que tous seront occupés, qu'il n'y aura pas de vacarmé, qu'il ne sera pas nécessaire de redoubler de sévérité. On peut donc dire avec certitude que le procédé est bon.

Dans mes articles pédagogiques j'ai exposé les causes théoriques qui me font croire que la seule base de tout enseignement c'est le libre choix des élèves de ce qu'il leur faut apprendre et de la façon de l'apprendre. Mais en pratique, d'abord en de grandes proportions, puis en proportions moindres, j'ai toujours appliqué ces règles aux écoles que je dirigeais et les résultats en étaient toujours bons, tant pour les maîtres que pour les élèves, de même que pour l'élaboration de nouveaux procédés, ce que j'affirme très hardiment puisque des centaines de visiteurs de l'école de Isnaïa-Poliana l'ont vu et connu.

Pour les maîtres, les conséquences de pareils rapports envers les élèves sont les suivants : les maîtres ne regardent pas leur méthode comme la meilleure et tâchent de s'en assimiler d'autres ; pour cela, ils se mettent en contact avec d'autres maîtres pour apprendre leurs méthodes, puis ils en font l'expérience, et, principalement, ils essaient sans cesse de se perfectionner. Un maître ne se permettrait jamais de penser que les élèves étaient coupables de l'insuccès, que c'était leur paresse, leur dissipation, leur bêtise, leur surdité, leur bégaiement qui en étaient cause, il était convaincu que lui

seul en était coupable, et à chaque défaut de l'élève — ou des élèves — il tâchait de trouver un remède. Pour les élèves les conséquences étaient qu'ils apprenaient très volontiers, qu'ils demandaient toujours que le maître leur fit la classe du soir, en hiver, et ils étaient tout à fait libres en classe, ce qui, d'après ma conviction et mon expérience, est la condition principale de la bonne marche des études. Entre les maîtres et les élèves toujours les rapports étaient amicaux, naturels, les seuls qui permettent au maître de bien connaître ses élèves. S'il me fallait définir les différences des impressions extérieures produites par les écoles ecclésiastique, allemande et par la mienne, je dirais : Dans l'école ecclésiastique on entend des cris particuliers, monotones, non naturels, de tous les élèves et, de temps en temps, les cris sévères du maître. Dans l'école allemande, on n'entend qu'une seule voix, celle du maître et, de temps en temps, la voix timide des écoliers. Dans la mienne, on entend ensemble la voix très forte du maître et celles des élèves.

Pour les études la conséquence était qu'aucune méthode n'était acceptée ou rejetée suivant qu'elle plaisait ou déplaisait, mais seulement parce que les élèves l'adoptaient sans aucune contrainte. Mais outre les bons résultats que, sans exception, donna toujours l'application de ma méthode, par moi et par tous les maîtres (plus de vingt) qui enseignaient d'après

elle, (je dis sans exception, en ce sens qu'il n'y eût pas un seul cas d'un élève n'ayant pas appris à lire et à écrire), outre ces résultats, dis-je, l'application des principes dont j'ai parlé a été cause que durant ces quinze années toutes les modifications qu'a éprouvées ma méthode d'enseignement, non seulement ne l'ont pas éloignée du peuple mais l'en ont rapprochée de plus en plus. Le peuple, au moins chez nous, connaît la méthode elle-même, la juge et la préfère à celle des églises, ce que je ne puis pas dire de la méthode phonétique. Dans les écoles où ma méthode est en usage, le maître ne peut rester scientifiquement stationnaire, tandis que c'est possible dans les écoles où l'on emploie la méthode phonétique. D'après la nouvelle méthode allemande, si le maître désire avancer et se perfectionner il doit suivre la littérature pédagogique, c'est-à-dire lire toutes les nouvelles inventées à propos des causeries sur les zizels, les déplacements de cubes, etc. Je ne pense pas que cela avance son instruction personnelle. Au contraire, dans mon école, comme l'enseignement de la langue et de l'arithmétique exige des connaissances positives, chaque maître en faisant avancer ses élèves sent le besoin d'apprendre lui-même. Ce fait s'est répété avec tous les maîtres qui furent chez moi.

En outre, la méthode d'enseignement elle-même n'étant pas moulée une fois pour toutes, mais tendant à se rapprocher des méthodes les plus faciles

et les plus simples, se modifie et s'améliore d'après les indications que cherche le maître dans les rapports des élèves envers son enseignement. Je vois en cela tout le contraire de ce qui, malheureusement, se fait dans les écoles où s'emploie la méthode allemande, qui, ces derniers temps, s'est introduite chez nous artificiellement. Le fait de ne pas reconnaître qu'avant de résoudre la question : que faut-il enseigner et comment l'enseigner ? il est nécessaire de décider comment nous pouvons le savoir, ce fait a amené les pédagogues à un désaccord absolu avec la réalité, et cet abîme qu'on sentait il y a quinze ans entre la théorie et la pratique a atteint maintenant ses dernières limites.

Maintenant que de tous côtés le peuple demande l'instruction et que l'œuvre pédagogique est allée à l'extrême de la fantaisie personnelle, cette contradiction est arrivée jusqu'à la plus frappante monstruosité. Ce désaccord entre les exigences de la pédagogie et de la réalité, dans les derniers temps, paraît particulièrement net, non seulement dans l'œuvre elle-même de l'enseignement, mais dans cet autre côté — très important — de l'enseignement, à savoir, l'administration des écoles. Pour montrer dans quelle situation s'est trouvée, se trouve et pourrait se trouver cette œuvre, je parlerai du district Krapivinsky, de la province de Toula, où je demeure, que je connais très bien et

qui, par sa situation, est le type général des districts de la Russie centrale.

En 1862, dans l'arrondissement de dix mille âmes où j'étais arbitre territorial, on a ouvert quatorze écoles. En outre, dans le même arrondissement il y avait une dizaine d'écoles, chez le sacristain et des particuliers. Dans les trois autres arrondissements du district, à ma connaissance, il existait une quinzaine de grandes écoles et une trentaine de petites, chez les sacristains et les particuliers. Sans parler du nombre des élèves qui, je le pense, n'était pas inférieur à celui d'aujourd'hui, sans parler des études elles-mêmes qui étaient et mauvaises et bonnes, mais en général pas plus mauvaises que celles d'à présent, je dirai comment et sur quoi était alors basée l'œuvre scolaire. Toutes les écoles d'alors, à de très rares exceptions près, étaient basées sur des contrats libres entre les maîtres et les parents des élèves qui payaient tant par mois pour les études, ou sur les contrats des maîtres avec les communes des paysans qui payaient pour tout le monde. De tels rapports entre les parents ou les communes et les maîtres se rencontrent encore maintenant en quelques rares endroits de notre district et de notre province. Chacun conviendra, qu'en laissant de côté la question de la qualité de l'enseignement, ce rapport des maîtres envers les parents et les communes est le plus équitable, le plus naturel et le plus souhai-

table. Mais avec la promulgation de l'arrêté de 1864, ce rapport a disparu de plus en plus. Or, quiconque connaît en pratique l'œuvre scolaire remarquera qu'avec la disparition de ce rapport, le peuple participe de moins en moins à l'œuvre de son instruction, et pourtant il est naturel qu'il y participe. Dans certains zemstvos même la redevance des paysans pour les écoles est transformée en impôts rendus obligatoires par les zemstvos, et la rémunération du maître, sa nomination, la distribution des écoles, tout cela est fait indépendamment de ceux qui y sont les plus intéressés. (En théorie, il est vrai, les paysans sont membres des zemstvos, mais en pratique, par cette voie indirecte ils n'ont déjà plus aucune influence sur leurs écoles.) Il est probable que personne ne trouvera juste cet état de choses, mais on dira : Les paysans illettrés ne peuvent pas juger ce qui est bien et ce qui est mauvais, et c'est nous qui devons le faire pour eux comme nous l'entendons. Mais pour quelle raison le savons-nous ? Le savons-nous même indubitablement ? Sommes-nous tous d'accord sur l'organisation des écoles ? Parfois n'est-ce pas pire quand nous substituons notre initiative à la leur ? Il en résulte qu'au point de vue administratif de l'œuvre scolaire, je dois me placer sur le même principe de liberté pour résoudre cette troisième question : Pourquoi sommes-nous plus capables d'organiser et de distribuer les écoles ? A cette question la pédago-

gie allemande donne une réponse tout à fait conséquente avec son système. Elle sait quelle école est la meilleure, elle s'est créé un idéal clair, net, jusqu'aux moindres détails, jusqu'aux bâtiments, jusqu'à la fabrication des bancs, la limitation des heures d'études, etc., et elle répond : L'école doit être conçue d'après ce modèle, c'est la seule bonne et toutes les autres sont mauvaises. Je sais que le désir d'Henri IV que le paysan pût mettre la poule au pot tous les dimanches n'était pas réalisable, cependant on ne peut trouver ce désir répréhensible. Mais l'affaire devient tout autre quand la soupe est encore de qualité très douteuse, et quand au lieu de la poule c'est quelque chose de fort indigeste. Et cependant, comme la prétendue science de la pédagogie, en l'occurrence, est liée indissolublement avec le pouvoir, et en Allemagne et chez nous, elle nous prescrit une certaine école idéale : école d'une classe, de deux classes. L'autorité pédagogique et administrative ne veut même pas savoir comment le peuple lui-même désirerait organiser ses écoles. Voyons maintenant comment s'est reflétée en pratique cette opinion sur l'enseignement du peuple. A partir de 1862, dans le peuple, chez nous, commençait à s'affermir de plus en plus la pensée que l'instruction est nécessaire. De divers côtés, des sacristains, des maîtres de différentes sortes, des sociétés, fondèrent des écoles. Ces écoles étaient-elles bonnes ou mau-

vaïses ? Elles étaient en tous les cas bien russes et semblaient surgir des besoins du peuple. Après la promulgation de l'arrêté de 1864, ce courant augmenta, et encore en 1870, dans le district Krapivinsky, d'après les comptes rendus, il y avait jusqu'à soixante écoles. Depuis que les fonctionnaires du ministère et les membres du zemstvo se sont insinués de plus en plus dans la question des écoles, dans le district Krapivinsky on a fermé quarante écoles et il est défendu d'ouvrir de nouvelles écoles élémentaires. Je sais que ceux qui ont fermé ces écoles affirment qu'elles n'existaient qu'anormalement et étaient très mauvaises : mais je ne puis le croire, car dans les trois villages Trosny, Lamintzow et Iasnaïa-Poliana, je connais des élèves qui ont très bien appris là à lire et à écrire ; et cependant ces écoles sont fermées. Je sais aussi que plusieurs ne comprendront pas ce que signifie l'interdiction d'ouvrir des écoles. Cela signifie que, se basant sur la circulaire du ministère de l'Instruction publique, pour ne pas admettre d'instituteurs peu sûrs (on pensait probablement aux anarchistes), le Conseil supérieur de l'enseignement a ordonné la fermeture des petites écoles des sacristains, des soldats en retraite, etc., que les paysans ouvraient eux-mêmes et qui, sûrement, n'étaient pas visées par la circulaire. Mais il existe une vingtaine d'écoles avec des maîtres tenus pour bons parce qu'ils reçoivent deux cents roubles d'appointements

et que les zemstvos leur ont envoyé les livres d'Ouchinsky ; ces écoles s'appellent les écoles d'une classe, on y étudie d'après un programme et toute l'année, c'est-à-dire aussi l'été, excepté en juillet et août.

Laissant de côté la question de la qualité des anciennes écoles, examinons la partie administrative et comparons ce qu'elle était à ce qu'elle est maintenant. Vu de l'extérieur, le côté administratif de l'œuvre scolaire présente cinq points principaux si étroitement liés à l'œuvre scolaire elle-même que de leur bonne ou mauvaise organisation dépendent en grande partie le succès et la propagation de l'instruction du peuple. Ces cinq points sont les suivants : 1^o construction de l'école ; 2^o emploi du temps scolaire ; 3^o distribution des écoles dans les provinces ; 4^o choix des instituteurs ; 5^o et c'est le point principal, ressources matérielles, honoraires des maîtres.

Pour ce qui est de la construction, le peuple, quand il fonde lui-même une école, s'embarrasse rarement : si la commune est riche, s'il y a un local communal quelconque, une grange, un débit abandonné, la commune l'arrange ; s'il n'y en a pas, elle en achète un à un propriétaire ou elle le construit elle-même. Si la commune n'est ni riche, ni grande, elle loue le local à un paysan ou même établit un tour de rôle, si bien que le maître passe d'une isba à l'autre. Si la commune, comme cela se fait

le plus souvent, choisit pour instituteur quelqu'un des siens : un paysan qui a été domestique, un soldat en retraite, un sacristain, alors l'école se fait chez le maître et la commune ne se charge que du chauffage. En tout cas, je n'ai jamais entendu dire que la question du local ait embarrassé la commune et que la moitié des sommes destinées à l'instruction ait été dépensée pour cela, comme le fait le Conseil des écoles, ni même qu'on ait dépensé un sixième ou un dixième de ces sommes. Les communes de paysans s'arrangeaient d'une façon ou d'une autre, mais la question du local n'était jamais embarrassante. C'est seulement sous l'influence des autorités supérieures qu'on voit les communes construire pour les écoles des maisons en maçonnerie avec des toits de tôle. Les paysans pensent que ce n'est pas le bâtiment qui fait l'école, mais le maître, et que l'école ne doit pas être un établissement éternel, mais qu'aussitôt que les parents sauront lire et écrire, la génération suivante, sans école, saura également lire et écrire. Au contraire, l'administration du ministère et des zemstvos suppose toujours, — puisque pour elle le seul but est de reviser et classer, — que le principal pour l'école, c'est le bâtiment, que l'école est d'une utilité permanente, et c'est pourquoi elle dépense maintenant pour les bâtiments plus de la moitié de l'argent, et inscrit les écoles vides dans les registres des écoles de troisième catégorie.

Dans le zemstvo du district Krapivinsky, sur deux mille roubles on dépense sept cents roubles pour la construction. L'administration du ministère et des zemstvos ne peut pas admettre que le maître (ce maître, — un pédagogue instruit, — qu'on suppose pour le peuple) puisse s'abaisser à marcher comme un tailleur d'une isba à l'autre ou à faire la classe dans le vieux débit abandonné. Mais le peuple ne suppose rien, il ne sait qu'une chose, qu'avec son argent il peut choisir qui bon lui semble et que si les propriétaires qui engagent le maître vivent dans des isbas sans cheminées, le maître salarié par eux ne doit pas les dédaigner.

Quant à la deuxième question : l'emploi du temps scolaire, partout et toujours, le peuple réclame ceci : que les classes n'aient lieu que *pendant l'hiver*. Partout, les parents, à partir du printemps, cessent d'envoyer leurs enfants à l'école et ceux qui continuent d'y aller, — le quart ou la cinquième partie, — les tout petits enfants ou les enfants de parents riches, y viennent contre leur volonté. Quand la commune loue elle-même le maître, elle l'engage toujours pour l'hiver et le paie au mois. L'administration des zemstvos et du ministère suppose que dans l'école de village d'une classe il doit n'y avoir que deux mois de vacances comme dans les autres établissements scolaires. A leur point de vue le ministère et les zemstvos ont raison : les enfants n'oublieront pas ce qu'ils ont appris, le maître sera

garanti pour toute l'année, et pour les inspecteurs c'est commode de visiter les écoles pendant l'été. Mais le peuple ne l'entend pas ainsi et son bon sens lui dit que l'hiver les enfants dorment dix heures par jour, c'est pourquoi leurs têtes sont fraîches, que l'hiver les enfants n'ont ni travail, ni amusements et que si l'hiver, il faut étudier un peu plus et veiller, alors avec une lampe du prix d'un rouble et demi et du pétrole pour la même somme, ils auront suffisamment de temps, sans compter que l'été les enfants mêmes sont nécessaires aux paysans et que l'été il y a l'école de la vie qui est plus importante que l'autre. Le peuple dit : puisque nous ne pouvons pas payer un maître toute l'année, il vaut mieux l'augmenter pour les mois d'hiver, ce sera plus avantageux pour lui, et nous trouverons plus facilement un maître pour vingt-cinq roubles par mois pendant sept mois que pour douze roubles par mois pour toute l'année, et pendant l'été le maître trouvera une autre occupation.

Quant à la troisième question, la répartition des écoles dans la province, l'opinion du peuple diffère absolument de celle du Conseil supérieur de l'enseignement. Premièrement, la répartition des écoles, c'est-à-dire leur nombre plus ou moins grand dans une certaine région, quand le peuple lui-même en est le maître, dépend des caractères de la population. Là où le peuple s'occupe le plus d'industrie, où il y a plus de gens vivant côte à côte pour

gagner leur vie, où la proximité des grands centres est plus grande, où l'instruction élémentaire est plus nécessaire, il y a plus d'écoles ; là où la population est plus clairsemée, plus agricole, il y en a moins. Deuxièmement, quand le peuple est le maître, il distribue les écoles de telle façon que les parents aient la possibilité d'en profiter pour leur argent, c'est-à-dire d'y envoyer leurs enfants. Les paysans des petits villages isolés dont la population totale est de trente à quarante âmes, — plus de la moitié de la population est répartie en de tels villages, — préfèrent avoir chez eux un maître bon marché qu'un maître très cher au centre de l'arrondissement où leurs enfants ne peuvent aller ni à pied ni en charrette. Étant donné cette répartition de la population, il en résulte que les écoles organisées par le peuple s'éloignent des modèles qu'on exige, mais elles prennent les formes les plus diverses et partout s'adaptent aux conditions locales. Dans un village, c'est un sacristain qui fait la classe à huit garçons, dans son propre logis, à raison de cinquante kopeks par mois. Ailleurs le petit village a loué un soldat à raison de huit roubles pour tout l'hiver et il vient dans les isbas. Ici un riche propriétaire a pris pour ses enfants un maître qu'il paie cinq roubles par mois et qu'il nourrit, et les paysans voisins s'adjoignent au propriétaire en versant au maître un supplément de deux roubles par enfant. Dans un grand village

très peuplé, on a réuni quinze kopeks par tête et pour les douze cents habitants on a loué un maître à raison de cent quatre-vingts roubles par hiver. Là, c'est un prêtre qui enseigne, recevant en récompense soit de l'argent, soit de la main-d'œuvre, soit l'un et l'autre. Sous ce rapport la différence essentielle entre l'opinion des paysans et celle des zemstvos, c'est que les paysans, selon les conditions locales plus ou moins avantageuses pour eux, organisent des écoles, meilleures ou pires, mais toujours en faisant en sorte que pas un village n'en soit privé, tandis qu'avec le système des zemstvos la plus grande partie de la population reste sans aucune possibilité de *jouir de l'instruction, même dans un avenir très lointain*. Quant aux petits villages, qui représentent partout la moitié de la population, l'administration des zemstvos et du ministère agit envers eux très résolument et dit : nous créons une école dans les villages qui ont un local à lui affecter et qui ont réuni l'argent nécessaire pour entretenir un maître qui sera payé deux cents roubles par an. Les zemstvos ajouteront les sommes supplémentaires et l'école sera fondée. Les parents éloignés de l'école pourront y envoyer leurs enfants s'ils le désirent.

Naturellement les paysans n'y envoient pas leurs enfants parce que c'est trop loin, mais ils paient. Ainsi dans le village du district de Iassenky tous paient pour trois écoles mais ce sont seulement

trois villages de quatre cent cinquante âmes qui profitent de ces écoles et la population totale est de trente mille âmes, de sorte qu'un septième seulement de la population profite des écoles pour lesquelles tous paient. Dans la commune de Tcher-mochnia, il y a neuf cents âmes et une école ; mais trente élèves seulement fréquentent l'école parce que tous les hameaux de la commune sont dispersés. Sur neuf cents habitants il devrait y avoir quatre cents élèves, et cependant l'on considère que dans les communes de Iassenky et de Tcher-mochnia la distribution des écoles est très satisfaisante.

Pour ce qui est du choix du maître, le peuple se guide aussi par d'autres motifs que les zemstvos. Le peuple, en choisissant son maître, envisage et apprécie uniquement ses qualités pédagogiques. Si le maître a déjà enseigné dans l'arrondissement le peuple connaît les résultats de son enseignement, et selon ceux-ci, le juge bon ou mauvais. En dehors de ses qualités pédagogiques le peuple tient aussi à ce que le maître ne soit pas éloigné de lui, qu'il sache comprendre sa vie et parler la langue russe, c'est pourquoi il donnera toujours la préférence à un villageois contre un citadin. Toutefois le peuple n'a d'antipathie pour aucune classe ; un gentilhomme, un fonctionnaire, un artisan, un soldat, un sacristain, un prêtre, peu lui importe, pourvu que ce soit un homme simple et Russe.

C'est pourquoi les paysans n'ont aucun motif d'exclure les gens d'église de la catégorie d'où l'on recrute les maîtres, ce que font les zemstvos. Les zemstvos choisissent les maîtres parmi les étrangers et les font venir des villes, tandis que le peuple les cherche dans son milieu, et la différence principale sous ce rapport entre l'opinion des communes et des zemstvos, c'est que ces derniers n'ont qu'un type : le maître qui a suivi les cours pédagogiques, qui a terminé les classes du séminaire ou de l'école et qui coûte deux cents roubles, tandis que le peuple, qui n'exclut pas ce maître et l'apprécie, s'il est bon, admet aussi d'autres maîtres avec toutes les gradations possibles. En outre, la plupart des conseils des écoles ont certains types favoris de maîtres, types la plupart étrangers au peuple, s'éloignant de lui et par conséquent mal vus. Par exemple le type favori de plusieurs districts de la province de Toula est celui des maîtresses d'école, et le moins en faveur est celui des ecclésiastiques, et dans tous les districts de Toula et de Krapivinsky, il n'y a pas une seule école dont le maître appartienne à l'Eglise, ce qui, au point de vue administratif, est très remarquable. Dans le district Krapivinsky, il y a cinquante paroisses; les maîtres pris parmi les gens d'église sont moins chers parce qu'ils sont sédentaires et, le plus souvent, peuvent enseigner chez eux avec l'aide de leurs femmes et de leurs filles, et ce sont eux qui sont rebutés comme s'ils étaient les plus

nuisibles. Quant au salaire des maîtres, la différence entre l'opinion du peuple et celle des *zemstvos* est déjà presque entièrement exprimée dans ce qui précède. Cette différence réside en ceci : 1^o Que le peuple prend le maître qu'il peut payer, et il sait par expérience qu'il y a des maîtres à tout prix, depuis deux *pouds* de farine par mois jusqu'à trente roubles ; 2^o qu'il faut rétribuer les maîtres seulement pendant les mois d'hiver, ceux pendant lesquels sont possibles les études ; 3^o que le peuple, tant pour l'installation du local que pour le salaire du maître, ira toujours au meilleur marché, il donnera au maître de la farine, du foin, des œufs, lui prêterá une charrette et diverses petites choses qui ne grèvent pas la commune mais qui améliorent la situation du maître ; 3^o qu'on paie au maître le principal et que les parents des élèves et tous ceux qui tirent profit de l'école ajoutent chaque mois quelque chose, et non l'administration qui n'a pas à l'école d'intérêt direct.

L'administration des *zemstvos* et des ministères, sous ce rapport, ne peut pas agir autrement qu'elle agit ; les appointements du maître modèle sont déterminés, donc il faut se les procurer coûte que coûte. Par exemple, une certaine commune propose d'établir une école ; la commune paie un certain nombre de kopeks par âme, le *zemstvo* discute combien il faut ajouter. S'il n'y a pas d'autres demandes pour les écoles, il donne davantage ; par-

fois le double de ce qu'a donné la commune, si tout l'argent est distribué il donne moins ou refuse tout à fait. Ainsi dans le district Krapivensky il y a une commune qui donne quatre-vingt-dix roubles pour l'école et le *zemstvo* ajoute trois cents roubles; une autre commune donne deux cent cinquante roubles, le *zemstvo* ajoute cinquante roubles; mais une troisième commune propose cinquante-six roubles et le *zemstvo* refuse d'ajouter quelque chose et ne donne pas l'autorisation d'ouvrir l'école parce que la somme proposée est insuffisante pour une école modèle et que tout est déjà distribué. Ainsi les principales différences sous le rapport administratif entre l'opinion du peuple et celle du *zemstvo* sont les suivantes : 1° le *zemstvo* attache une grande importance au local et dépense pour cela beaucoup d'argent, le peuple tourne la difficulté par un moyen d'économie domestique et regarde les écoles élémentaires comme des établissements passagers, provisoires ; 2° l'administration des *zemstvos* et du ministère exige que la classe dure toute l'année, sauf en juillet et août, et n'introduit nulle part la classe du soir ; le peuple n'exige la classe que pour l'hiver et aime la classe du soir ; 3° l'administration des *zemstvos* et du ministère a un certain type défini du maître et n'accepte pas les écoles en ayant d'autres ; elle est opposée aux gens d'église et, en général, aux gens du pays ; le peuple ne reconnaît aucune norme et choisit les

maîtres de préférence parmi les habitants du pays ; 4° l'administration des *zemstvos* et du ministère distribue les écoles au hasard, c'est-à-dire en se guidant par la seule possibilité d'établir une école normale, et elle ne se soucie point de la plus grande moitié de la population qui, avec cette distribution, se trouve en dehors de l'instruction scolaire ; le peuple, non seulement n'admet pas la forme extérieure définie de l'école, mais par les moyens les plus variés il se procure des maîtres, établit des écoles moins bonnes et moins chères avec de petits moyens, meilleures et plus chères avec de grands moyens et, en outre, veille principalement à ce que toutes les localités puissent, pour leur argent, profiter de l'école ; 5° l'administration des *zemstvos* et du ministère fixe un salaire moyen assez élevé et augmente arbitrairement les suppléments fournis par les *zemstvos* ; le peuple exige l'économie la plus grande et répartit les salaires de telle façon qu'ils soient payés par ceux dont les enfants sont à l'école.

Il semble inutile d'insister sur la mesure dans laquelle les exigences du peuple indiquent nettement ses besoins, et sur cette chose artificielle dans laquelle, dès sa naissance, on tâche d'enfermer l'œuvre de l'instruction du peuple. Mais laissant de côté le vent de révolte et de justice qui se soulève spontanément contre un pareil ordre de choses, regardons ce qui se passe : le peuple a senti les

besoins de l'instruction, et il a commencé de travailler pour atteindre son but : outre tous les impôts qu'il paye il s'en impose un nouveau pour l'instruction, c'est-à-dire qu'il rétribue des maîtres; et qu'avons-nous fait ? « Ah ! tu payes, avons-nous dit, eh bien, attends ! tu es bête et grossier, donne-nous ton argent et nous ferons mieux. »

Le peuple a donné de l'argent (comme je l'ai dit, dans plusieurs *zemstvos*, on a directement transformé en impôts l'argent destiné à l'école), on le lui a pris et l'on a organisé son instruction.

Je ne répéterai pas qu'on lui a organisé une instruction artificielle, mais que vaut cette organisation elle-même ? D'après le dernier recensement le district Krapivensky a quarante mille âmes y compris les filles. Selon les tables de Bourniakovsky, tables des âges dressées pour une population orthodoxe de dix mille âmes, en 1862, sur dix mille habitants il devait y avoir dix-huit cent trente-quatre garçons de six à quatorze ans et dix-neuf cent quatre-vingt-neuf filles du même âge; au total trois mille huit cent vingt-neuf. Selon mes observations ce nombre doit être plus grand en raison de l'augmentation de la population, de sorte que la population scolaire peut sans erreur être évaluée à quatre mille.

Dans les écoles des grands centres, il y a, en moyenne, soixante élèves; dans les petites localités, de dix à vingt-cinq. Pour que tous puissent

aller à l'école, pour la plus grande moitié de la population il faut des écoles de villages de dix, quinze et vingt élèves, de sorte que, selon moi, la moyenne de la population scolaire est de trente élèves par école. Combien faut-il donc d'écoles pour seize mille élèves ? A raison de trente élèves par école il faut cinq cent trente écoles. Supposons qu'à l'ouverture des écoles tous les enfants de sept à quinze ans n'entrent pas à l'école et ne poursuivent pas huit années d'études, supprimons un quart des écoles, c'est-à-dire cent trente, par conséquent quatre mille deux cents élèves, il restera quatre cents écoles tandis que vingt seulement ont été ouvertes. Le *zemstvo* a donné deux mille roubles puis en a ajouté mille, ce qui fait trois mille roubles ; on perçoit, des paysans de quelques hameaux, quinze kopeks par âme, ce qui donne, au total, près de quatre mille roubles. Soixante-dix roubles sont affectés à la construction des écoles ; aux cours pédagogiques, pendant une année on a dépensé douze cents roubles. Mais supposons que le *zemstvo* agisse tout à fait simplement et raisonnablement sans dépenser pour les constructions et autres inutilités, supposons que l'on perçoive de tous les paysans le nouvel impôt scolaire de quinze kopeks, quel sera alors l'avenir de cette œuvre ? Les paysans auront fourni six mille roubles, le *zemstvo* trois mille, en tout neuf mille. Supposons que l'on crée encore dix écoles, ces neuf mille roubles suffi-

ront juste à leur entretien. Et c'est dans le cas où le Conseil des écoles agirait le plus raisonnablement, le plus économiquement possible. Ainsi avec l'aide des *zemstvos*, trente écoles c'est le maximum pour quarante mille âmes, c'est la plus grande extension que puisse prendre dans le district l'œuvre scolaire. Et l'œuvre scolaire ne peut atteindre ce résultat que si tous les paysans s'imposent de quinze kopeks par âme, ce qui est très peu probable si l'emploi de cet argent n'est pas confié aux paysans mais au *zemstvo*. Je ne parle pas du supplément possible de la part des *zemstvos* aux trois mille roubles consentis, parce que ce supplément de trois mille roubles pèse en partie sur les paysans mêmes, d'autre part, rien ne le garantit et c'est une subvention tout accidentelle.

Ainsi pour donner à l'œuvre de l'instruction du peuple la situation qu'elle devrait occuper, pour avoir quatre cents écoles pour quarante mille âmes et que ces écoles ne soient pas une plaisanterie mais répondent aux besoins réels du peuple, il faudrait imposer aux paysans non quinze kopeks mais trois roubles par âme afin d'obtenir les trois cents roubles nécessaires par école. Et même alors je ne vois pas pour quelle cause on installerait autant d'écoles qu'il en faut. En effet, quand le plus simple calcul arithmétique montre que les seuls moyens de faire prospérer les écoles sont la simplification des procédés, la simplicité,

le bon marché dans l'installation matérielle, les pédagogues, à l'envi, s'ingénient à rendre l'enseignement plus difficile, plus compliqué, plus onéreux (et je ne puis m'empêcher d'ajouter pire). Chez MM. Bounakov et Evtouchovsky, j'ai calculé que trois cents roubles de manuels scolaires sont, à leur avis, absolument nécessaires pour le fonds d'une école élémentaire. Et dans les cercles pédagogiques on ne parle que de préparer dans les séminaires de si bons maîtres qu'ils ne veulent pas venir à la campagne même pour quatre cents roubles. Dans cette voie de perfectionnement où se trouve la pédagogie il est bien évident pour moi que si l'on réunissait par district cent vingt mille roubles, les pédagogues trouveraient à les dépenser, pour les vingt écoles, en tables pliantes, écoles normales d'instituteurs, etc. N'avons-nous pas vu fermer quarante écoles dans le district de Krapivensky, et ceux qui y contribuèrent sont absolument convaincus d'avoir avancé, par là, l'œuvre scolaire puisqu'ils ont, maintenant, vingt écoles *bonnes*?

Le fait le plus remarquable, c'est que les auteurs de ces exigences ne se demandent nullement si elles sont nécessaires au peuple pour qui ils préparent tout cela, et encore moins qui les paiera! Mais les *zemstvos* sont tellement aveuglés par toutes ces exigences qu'ils ne voient pas le plus simple calcul, la plus élémentaire équité. Si un homme me

demandait de lui acheter en ville deux *pouds* de farine pour un mois [et si avec son rouble je lui achetais une boîte de bonbons nauséeux et lui reprochais son mécontentement l'accusant d'ignorance, ce serait la même chose.

Me conformant à cette règle : que le critique doit expliquer comment il faudrait améliorer ce qu'il ne trouve pas bon, je tâcherai d'indiquer comment on devrait modifier l'œuvre scolaire pour qu'elle ne fût pas un jeu et que l'avenir lui fût ouvert. La solution est la même que celle que j'ai proposée aux deux premières questions : la liberté. Il faudrait laisser au peuple la liberté d'organiser ses écoles, comme il l'entendrait et s'immiscer le moins possible dans l'œuvre scolaire. C'est le seul moyen pour aplanir aussitôt les principaux obstacles qui entravent la multiplication des écoles, et qui paraissent insurmontables. Les obstacles principaux sont : *l'insuffisance des ressources et l'impossibilité de les augmenter.*

Au premier, le peuple répond en employant tous les moyens possibles pour que les écoles soient bon marché; au deuxième, le peuple répond en disant que les ressources se trouveront toujours pourvu qu'il en soit le maître. Mais pour les installations inutiles il ne veut point augmenter les dépenses.

La différence essentielle entre l'opinion du peuple et celle de l'administration des *zemstvos* et

du ministère est la suivante : 1° L'opinion du peuple est qu'il n'existe aucun type défini ni forme de l'école, alors que l'administration des *zemstvos* et du ministère ne veut pas tolérer d'école s'écartant du type modèle. L'école peut présenter des variétés, elle peut être meilleure et plus chère, pire et moins chère, l'on peut profiter même de la plus mauvaise et y apprendre à lire et à écrire. De même que dans une paroisse riche on nomme un prêtre plus capable et on construit une église plus belle, de même une commune riche peut avoir une école bien installée, et un village pauvre aura une école moins belle. Mais on peut prier aussi bien dans une église pauvre que dans une riche ; pour apprendre, c'est la même chose ; 2° Le peuple regarde la diffusion de l'instruction égale pour tous, bien qu'élémentaire, comme la condition essentielle de son instruction, il suppose ensuite l'élévation lointaine, mais encore égale, de son degré d'instruction. A l'administration des *zemstvos* et du ministère, il semble nécessaire de donner à quelques élus, un vingtième de la population, une instruction modèle, bonne ; 3° L'administration des *zemstvos* et du ministère, soit qu'elle ignore, soit qu'elle ne désire pas savoir, a porté toute l'œuvre scolaire à un degré élevé, mais tout à fait étranger au peuple et très onéreux. Avec ce que coûte maintenant l'instruction on ne prévoit pas d'issue à cette situation et le nombre des élèves ne peut augmenter ;

tandis que le peuple qui sait compter et pour cause a probablement fait depuis longtemps le calcul dont j'ai parlé et voit clairement que ces écoles chères, dont chacune coûte quatre cents roubles, tout en étant bonnes, ne sont pas ce qu'il lui faut, par tous les moyens, s'efforce de diminuer les dépenses pour ces écoles.

Comment faut-il donc agir? Que doivent faire maintenant les *zemstvos* pour que cette œuvre ne soit pas un jeu, une plaisanterie, pour qu'elle ait de l'avenir? Il faut se conformer aux besoins du peuple : faire les écoles le moins cher possible, les délivrer de la forme et laisser aux communes les plus larges pouvoirs pour l'installation des écoles.

Pour cela il faut absolument que les *zemstvos* refusent de rassembler les impôts pour les écoles et de les répartir aux écoles de la province, mais laissent ce soin aux paysans eux-mêmes. La fixation du salaire du maître, la construction, l'achat ou la location de la maison d'école, le choix de l'emplacement et du maître lui-même, tout cela doit être entièrement laissé au gré des paysans. Le *zemstvo*, c'est-à-dire le conseil de l'école, doit se borner à demander aux communes de lui communiquer où et comment sont installées les écoles, et cela non pour interdire les écoles, comme on le fait maintenant, mais pour connaître leurs conditions d'existence et leur donner (si les conditions correspondent aux exigences du conseil de

l'enseignement) une certaine subvention, définie une fois pour toutes et représentant suivant le nombre des écoles, les ressources et les décisions du *zemstvo*, la moitié, le tiers, le quart, de ce que coûte l'école à la commune. Par exemple, un hameau de vingt âmes loue un maître pour l'hiver à raison de deux roubles par mois ; le conseil de l'école, c'est-à-dire le délégué dont je parlerai plus loin, dès qu'il reçoit ce renseignement fait venir ce maître, l'interroge sur ce qu'il sait, sur sa façon d'enseigner, et s'il est passable et ne présente point de danger, il lui donne le supplément de la moitié, du tiers, du quart défini par le *zemstvo*. Le délégué agira de même envers le prêtre loué par la commune à raison de cinq roubles par mois, envers le maître loué quinze roubles. Il va sans dire que le délégué agit ainsi envers le maître engagé par la commune elle-même mais si les communes s'adressent au conseil de l'école, il leur recommandera un maître dans les mêmes conditions. Mais en outre le *zemstvo* ne doit pas oublier que les maîtres ne doivent pas être exclusivement, comme cela se pratique maintenant, ceux qui touchent deux cents roubles. Le conseil de l'école doit être le bureau de placement des maîtres de toutes sortes et de tous prix, depuis un rouble jusqu'à trente roubles par mois. Pour les constructions le conseil de l'école ne doit rien dépenser ni ajouter, car c'est la dépense la moins

fructueuse. Mais le *zemstvo* ne doit pas dédaigner, comme il le fait maintenant, les maîtres à bon marché, à deux, trois, quatre, cinq roubles par mois et les locaux dans les vieilles isbas des paysans, pas plus que les locaux provisoires qui changent chaque jour. Le *zemstvo* doit se rappeler que l'école modèle, l'idéal auquel il faut aspirer, n'est pas la maison de pierre au toit de fer avec des tables et des bancs, comme nous le voyons dans les écoles modernes, mais cette même isba qu'habite le paysan, avec les mêmes bancs et tables où il soupe ; que ce n'est pas un maître en redingote ou une maîtresse à chignon qu'il faut, mais un maître en blouse et cafetan, et une maîtresse avec un fichu sur la tête, qu'il ne faut pas une centaine d'élèves, mais cinq, six, dix au plus. Le *zemstvo* ne doit pas avoir de préférences ou de parti pris pour certains types de maîtres, comme maintenant. Par exemple le *zemstvo* de Toula donne la préférence aux maîtresses d'écoles sorties des lycées et des écoles ecclésiastiques, et la plupart des écoles du district de Toula sont entre ces mains. Dans le district Krapivensky on a une étrange antipathie pour le maître appartenant au clergé, de sorte que dans les cinquante paroisses de ce district il n'y a pas un seul maître recruté parmi les gens d'église. Le *zemstvo* doit se guider dans le choix du maître par deux considérations essentielles : 1° Le maître doit être le moins cher possible ; 2° Par son éduca-

tion, il doit être le plus près possible du peuple. Ce n'est que grâce à l'opinion contraire que s'explique, par exemple, ce phénomène incompréhensible que dans le district Krapivensky (presque la même chose se répète dans toute la province et dans la plupart des provinces) il y a cinquante paroisses et vingt écoles seulement, et pas un seul maître ecclésiastique, alors qu'il n'y a pas de paroisse où ne se trouve le prêtre, ou le diacre, ou le sacristain, ou leur fils ou leur femme qui ne prendraient volontiers la place du maître pour un salaire quatre fois moindre que celui que peuvent prendre les maîtres ou les maîtresses qui viennent exprès de la ville à la campagne. Mais, me dira-t-on, quelles seront ces écoles avec les pèlerins, les soldats ivrognes, les scribes, les sacristains chassés de leur service et quel contrôle sera possible sur des écoles si dissemblables ? A cela je répondrai : 1° Que ces maîtres, pèlerins, soldats, sacristains ne sont point aussi mauvais qu'on le pense généralement. Dans mon activité pédagogique j'ai souvent eu affaire aux élèves de ces écoles et quelques-uns d'entre eux lisaient très couramment et écrivaient très bien, et ils abandonnaient vite les mauvaises habitudes prises à ces écoles.

Nous connaissons des moujiks qui savent lire et écrire, tous ont appris à de pareilles écoles, et l'on ne peut dire que ce savoir soit nuisible ou inutile. 2° Que les maîtres de cette sorte sont particulière-

ment mauvais parce que, relégués dans un trou, ils font leur besogne sans aucune aide, sans aucune indication, et maintenant il n'y a pas un seul des vieux maîtres qui ne vous dise avec regret qu'il ne connaît pas les nouveaux procédés, que lui-même a étudié en payant en monnaie de billon, et plusieurs d'entre eux, surtout parmi les gens d'église, parmi les jeunes, sont résolus à étudier les nouvelles méthodes. Ces maîtres ne doivent pas être reniés comme tout à fait mauvais.

Parmi eux il y en a de mauvais et il y en a d'excellents (j'en ai connu de très capables). Il faut les comparer, choisir les meilleurs, les encourager, les mettre en rapports avec de meilleurs, leur donner des leçons, ce qui est très possible et doit précisément constituer l'œuvre du conseil scolaire.

Mais comment les contrôler, comment les suivre, comment les instruire s'il y en a des centaines par district? Selon moi la tâche du *zemstvo* et du conseil scolaire doit se borner à suivre le côté pédagogique de l'œuvre, et c'est possible en prenant les mesures suivantes : Dans chaque *zemstvo* qui a pris à tâche de répandre et d'améliorer l'instruction du peuple, il devrait y avoir une personne, soit un membre du conseil scolaire, qui ne serait pas payé, soit quelqu'un recevant un salaire de mille roubles, délégué par le *zemstvo* et qui s'occuperait du côté pédagogique des écoles du district. Cette personne devrait posséder une instruction

correspondant aux classes des lycées, c'est-à-dire savoir très bien le russe, un peu de slave, posséder très bien l'arithmétique et l'algèbre, et, en outre, être un instituteur, c'est-à-dire connaître la pédagogie pratique.

Cette personne ne doit pas avoir fini ses études depuis très longtemps car j'ai remarqué que très souvent les connaissances d'une personne qui a terminé ses études depuis longtemps et ne s'est pas tenue au courant sont insuffisantes tant pour guider les maîtres que pour les examens dans l'école communale.

Cette personne doit absolument enseigner dans le même pays pour que ses exigences et ses conseils se rapportent à ces mêmes éléments pédagogiques qu'ont les autres maîtres et présentent ce rapport vivant avec la réalité, ce qui est la principale garantie contre les erreurs et les fautes. Si un *zemstvo* n'a pas un tel homme à sa disposition et n'en veut pas engager, selon moi ce *zemstvo* n'a rien à faire dans l'œuvre de l'instruction du peuple, sauf à donner de l'argent, parce que toute immixtion dans la partie administrative de l'œuvre, comme cela se fait maintenant, ne peut être que nuisible.

Ce membre du *zemstvo*, ou cet homme instruit payé par le *zemstvo*, doit tenir avec un aide une école modèle, la meilleure du district. Sauf la direction de cette école où s'expérimenteront les nouvelles méthodes d'enseignement, le directeur doit

surveiller les autres écoles. Cette école ne doit pas être modèle en ce sens qu'on y introduise des cubes, des tableaux et toutes les bêtises qu'inventent les Allemands, mais en ce sens que dans cette école, on expérimentera sur les enfants de paysans, les mêmes qui composent les autres écoles, les procédés les plus simples susceptibles d'être adoptés par la majorité des maîtres, diacres, soldats, puisque, avec l'organisation que je propose, dans les grands centres se formeront sans aucun doute de grandes écoles bien installées dont les maîtres seront pris parmi les jeunes gens ayant terminé les études du séminaire. Alors le maître principal parcourra toutes ces grandes écoles, le dimanche réunira chez lui les maîtres, leur signalera leurs défauts, leur proposera de nouvelles méthodes, leur donnera des conseils et des livres pour leur propre instruction et les invitera le dimanche dans son école. La bibliothèque du maître principal devrait contenir quelques exemplaires de la bible, de la grammaire slave et russe, de l'arithmétique, de l'algèbre. Quand le maître principal aurait le temps il ferait également le tour des petites écoles, inviterait chez lui les maîtres. Mais l'obligation de surveiller les maîtres inférieurs serait imposée à ceux des grandes écoles dont chacun parcourrait les écoles de son district et réunirait les maîtres chez lui, soit le dimanche soit un jour ouvrier.

Le *zemstvo* ou bien paierait au maître les frais de déplacement ou ajouterait une certaine somme égale à celle payée par les communes et ferait des conditions pour que les communes fournissent les moyens de transport pour le parcours. La réunion des maîtres, leur visite des écoles égales ou supérieures aux leurs sont les conditions principales pour le succès de l'entreprise. Aussi le *zemstvo* devrait-il faire une attention particulière à l'organisation de ces réunions et ne pas regretter les dépenses. En outre, dans les grandes écoles où il y aurait plus de cinquante élèves, au lieu des adjoints qui sont maintenant dans les écoles, il faudrait choisir parmi les élèves de l'un et l'autre sexe ceux qui présentent le plus d'aptitudes et les faire servir d'adjoints. Ces aides recevraient des appointements de cinquante kopeks à un rouble par mois. Le maître s'occuperait d'eux à part, le soir, afin qu'ils ne restent pas en arrière des autres. Ces aides, choisis parmi les meilleurs élèves, formeraient les futurs maîtres qui remplaceraient peu à peu ceux des petites écoles. Il va sans dire que l'organisation de ces réunions des maîtres des petites et grandes écoles, les inspections des maîtres supérieurs et la formation des maîtres, des élèves-maîtres, peuvent s'obtenir par les moyens les plus divers. L'important, c'est que l'observation d'un nombre quelconque d'écoles (tout en gardant la proportion d'une école pour cent âmes) est possible de cette façon. Ainsi

organisés, les maîtres des écoles grandes et petites, sentiraient toujours que leurs travaux sont appréciés, qu'ils ne sont pas enterrés à la campagne dans un trou sans issue, qu'ils ont des camarades, des guides, dans l'œuvre de l'enseignement ainsi que dans leur instruction et l'amélioration de leur situation, qu'ils ont des ressources et des chemins ouverts.

Le principal avantage d'une telle organisation, c'est que seule elle donnerait de l'avenir à l'instruction du peuple, c'est-à-dire que l'instruction du peuple sortirait de cette impasse où se sont enfoncés les *zemstvos* à cause des écoles très chères et du manque de nouvelles ressources pour en augmenter le nombre. Quand le peuple choisira lui-même le centre pour les écoles, quand il choisira les maîtres, fixera leurs appointements et profitera des avantages de l'école, seulement alors il augmentera les sommes dépensées pour les écoles, si c'est nécessaire. Je connais des communes qui paient cinquante kopeks par âme pour l'école de leur village. Mais quand tous ne profitent pas de l'école il devient difficile de forcer les paysans à payer même quinze kopeks par âme, et pour les écoles de tous les districts organisées par le *zemstvo*, les paysans n'ajouteront pas un kopek, parce qu'ils sentent qu'ils n'en profiteront pas pour leur argent. C'est par ce procédé seul qu'on trouvera promptement les ressources nécessaires à la bonne installation de

toutes les écoles, même s'il y en a une pour cent âmes, ressources qui, à l'heure actuelle, paraissent absolument impossibles à trouver. En outre, avec ce que je propose, les intérêts des communes, des paysans et des *zemstvos*, représentant l'intelligence du pays, seront liés indissolublement. Supposons que les *zemstvos* donnent un tiers de ce que donnent les paysans, par quelque voie qu'ils donnent cet argent, ils voudront que cet argent ne soit pas dépensé en vain et, par conséquent, ils seront amenés à contrôler en même temps les deux tiers fournis par les communes. Le *zemstvo*, en donnant de l'argent, saura aussi que la commune désire avoir réellement une école puisqu'elle a payé pour cela. A son tour, la commune des paysans, voyant que le *zemstvo* donne sa part d'argent, lui reconnaîtra le droit de contrôler les études, en même temps elle verra la différence entre l'école qui coûte cher et celle qui coûte moins et elle choisira celle qui lui est nécessaire selon la mesure de ses moyens.

Je prends de nouveau le district Krapivensky, que je connais, pour montrer quelle différence peut produire la méthode que je propose et celle qui existe. Pour moi, je ne doute nullement qu'avec l'autorisation donnée au peuple d'ouvrir des écoles où bon lui semblera, un grand nombre d'écoles nouvelles ne s'ouvrent. Je suis convaincu que, dans le district Krapivensky qui compte cinquante paroisses, chacune d'elles aura une école, puisque les paroisses

sont toujours un centre d'agglomération de la population, et que parmi les gens d'église il s'en trouvera toujours au moins un capable d'enseigner, désireux de le faire et y trouvant son profit. Outre les écoles religieuses il est probable que se rouvriront ces quarante écoles qui ont été fermées et que se créeront beaucoup de nouvelles écoles, de sorte que le chiffre des écoles actuelles, qui est de vingt, atteindrait avant peu près de quatre cents. Que l'on me croie ou non, j'estime que dans le district Krapivensky, si l'affaire est laissée aux mains du peuple, trois cent quatre-vingts nouvelles écoles s'ouvriraient. Ainsi il y aura en tout quatre cents écoles, et je tâcherai de définir si l'existence d'un nombre d'écoles vingt fois plus grand que celui d'aujourd'hui est possible, dans les conditions que j'ai supposées en examinant l'état actuel.

En supposant que tous les paysans paient quinze kopeks par âme et que les *zemstvos* donnent trois mille roubles, on aura en tout neuf mille roubles, somme suffisante seulement pour trente écoles dans les conditions actuelles. Que serait-ce avec la nouvelle organisation? Je suppose qu'il reste dix des anciennes écoles et qu'on paie aux maîtres de ces grandes écoles vingt roubles par mois pour sept mois d'hiver, soit quatorze cents roubles.

Je suppose que dans chaque paroisse s'ouvre une école à cinq roubles par mois, ce qui fera pour cinquante écoles mille sept cent cinquante roubles. Je

suppose que dans les autres trois cent quarante écoles bon marché le salaire soit de deux roubles par mois, quinze roubles par école, ce qui fera cinq mille cent roubles pour trois cent quarante écoles. Le total pour les quatre cents écoles sera de huit mille deux cent cinquante roubles. Pour les manuels et les frais de déplacement, mettons sept cent cinquante roubles.

Je n'ai pas pris arbitrairement les chiffres des salaires des maîtres, je les ai évalués à un chiffre supérieur à ce qu'ils reçoivent maintenant. De même pour les maîtres pris parmi les gens d'église, j'ai compté ce qu'ils prennent dans la plupart des cas pour faire l'école. Pour les écoles bon marché, deux roubles par mois, j'ai compté plus cher que les paysans ne paient en réalité, de sorte que ce calcul est très acceptable. Dans ces calculs trouvent place les maîtres supérieurs de dix écoles et ceux de dix écoles religieuses et plus. Il est évident que l'œuvre scolaire ne deviendra une œuvre sérieuse et passible d'un avenir sûr et défini, qu'avec ces calculs. Si ce que je viens d'exprimer ne convainc personne, c'est que je n'ai pas su exprimer ce que je voulais et je ne discuterai avec personne. Je sais qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Je sais ce qui arrive avec les propriétaires sincères. On a acheté une nouvelle machine à battre, on l'a payée cher. Elle est installée et commence à fonctionner.

Elle bat mal ; on a beau arranger les planches, serrer les vis, elle ne marche pas bien et les grains tombent dans la paille. C'est une perte, et il serait plus avantageux de mettre la machine au rebut et de battre autrement, mais l'argent est dépensé, la machine est installée ; « qu'elle batte ! » dit le propriétaire. Ce sera la même chose avec les écoles. Je sais que longtemps encore fleuriront les méthodes visuelles, les petits cubes au lieu d'arithmétique, les sifflements pour enseigner les lettres et vingt écoles allemandes onéreuses au lieu des quatre cents écoles bon marché nécessaires au peuple. Mais j'ai aussi la ferme conviction que le bon sens du peuple russe ne lui permettra pas d'accepter ce système d'enseignement faux et artificiel qu'on lui veut imposer.

Le peuple, le principal intéressé, est le juge. Présentement il ne veut rien entendre de nos propositions plus ou moins spirituelles pour lui préparer au mieux les mets de l'instruction. Tout l'indiffère parce qu'il sait bien que dans la grande œuvre de son développement intellectuel il ne fera pas un faux pas, n'acceptera pas ce qui est mauvais, et les tentatives de l'instruire et de l'éduquer à l'allemande seront repoussées comme la balle frappant le mur.

COMPOSITIONS ET ADAPTATIONS

POUR LES ENFANTS (1869-1872)

COMPOSITIONS ET ADAPTATIONS

POUR LES ENFANTS (1869-1872)

I

LES FABLES D'ÉSOPE ; FABLES ADAPTÉES DE L'INDIEN
ET IMITATIONS

La Fourmi et la Colombe.

Une fourmi descendait près d'un ruisseau dans le but de se désaltérer. L'onde la saisit et faillit la noyer. Une colombe passait portant un petit rameau. Elle aperçut la fourmi qui se noyait et lui jeta le rameau qu'elle tenait. La fourmi grimpa sur la branche et fut sauvée.

A quelque temps de là, un chasseur ayant pris au piège la colombe, allait la saisir, quand la fourmi se glissant jusqu'au chasseur lui piqua le

pied. Le chasseur poussa un cri et laissa choir le piège. La colombe agita ses ailes et s'envola.

La Tortue et l'Aigle.

La tortue demanda à l'aigle de lui apprendre à voler. L'aigle l'en dissuada, jugeant cette idée mauvaise. La tortue insista. L'aigle la prit alors dans ses serres, l'emporta très haut et la laissa tomber. La tortue heurta une pierre et se brisa.

Le Putois.

Un putois vint chez un ciseleur et se mit à lécher une lime. Le sang coula de sa langue. Le putois crut que le sang sortait de la lime, il s'en réjouit et continua de lécher ; il y perdit sa langue.

Le Lion et la Souris.

Un lion dormait. Une souris courut près de lui. Le lion s'éveilla et la saisit. La souris se mit à le supplier : « Si tu me laisses partir, moi aussi je te sauverai, » dit-elle. Le lion rit à cette promesse de la souris et la laissa partir. Quelque temps après des chasseurs capturèrent le lion et, avec des cordes, l'attachèrent à un arbre. La souris entendit les rugissements du lion. Elle accourut, rongea la corde et dit : « Te rappelles-tu que tu t'es moqué

de moi, tu ne pensais pas que ton salut pouvait te venir de moi. Et maintenant tu vois que même une souris peut rendre service. »

Le menteur.

Un garçon gardait des brebis, et, feignant d'apercevoir un loup, il se mit à crier : « Au loup ! Au loup ! » Les paysans accoururent et virent que ce n'était pas vrai. Il recommença trois fois ce même tour, mais une fois le loup vint réellement. Le gamin se mit à appeler au secours : « A moi ! Plus vite ! Un loup ! » Les paysans croyant qu'il voulait comme toujours les tromper, ne l'écoutèrent pas. Le loup, voyant qu'il n'avait rien à craindre, tua à loisir tout le troupeau.

L'âne et le Cheval.

Un homme avait un âne et un cheval. Un jour qu'ils marchaient ensemble, l'âne dit au cheval : « Ma charge est lourde, je ne puis tout porter, prends une partie de mon fardeau. » Le cheval ne l'écouta pas. L'âne tomba de fatigue et mourut. Le maître mit sur le cheval tout ce que portait l'âne et y ajouta encore la peau de l'âne. Et le cheval se mit à geindre. « Malheur à moi. Je n'ai pas voulu l'aider un peu et maintenant je dois tout porter et la peau en plus ! »

Le Choucas et les Pigeons.

Un choucas, ayant remarqué que des pigeons étaient très bien nourris, se peignit en blanc et entra dans le pigeonnier. Tout d'abord les pigeons crurent que c'était un des leurs et le laissèrent entrer. Mais le choucas s'oublia et se mit à crier. Aussitôt les pigeons se mirent à le piquer et le chassèrent. Le choucas s'envola vers les siens. Mais ceux-ci eurent peur de cet oiseau blanc et le chassèrent aussi.

La Femme et la Poule.

Une poule pondait un œuf chaque jour. La maîtresse pensa que si elle lui donnait deux fois plus de nourriture la poule pondrait deux œufs. Ainsi fut fait : la poule devint très grasse et cessa de pondre.

Le Lion, l'Ours et le Renard.

Un lion et un ours ayant trouvé un morceau de viande commencèrent à s'entre-déchirer. Ni l'ours ni le lion ne voulaient céder. Ils se battirent tellement que tous les deux tombèrent épuisés. Un renard aperçut la chair restée entre eux, il la saisit et s'enfuit.

Le Chien, le Coq et le Renard.

Un chien et un coq s'en furent, en amis, faire un voyage. Le soir, le coq s'endormit sur l'arbre et le chien s'installa au pied du même arbre, entre les racines. Quand l'heure fut venue, le coq chanta. Un renard entendit le coq, il accourut et, du bas de l'arbre, il demanda au coq de descendre près de lui, afin, disait-il, de pouvoir le bercer de sa belle voix. Le coq répondit : « Il faut d'abord éveiller le portier ; il dort sous les racines. Qu'il ouvre, alors je descendrai. » Le renard se mit à chercher le portier et à crier. Le chien bondit vivement et étrangla le renard.

Le Cheval et le Cocher.

Un cocher volait l'avoine d'un cheval et la vendait, mais il nettoyait chaque jour le cheval. Et celui-ci lui dit : « Si tu veux vraiment que je sois beau ne vends pas mon avoine. »

La Grenouille et le Lion.

Un lion entendit une grenouille qui coassait très fort. Il crut que c'était un gros animal qui faisait un tel bruit. Il attendit un peu et vit la grenouille sortir de la mare. Le lion l'écrasa sous sa patte disant : « J'ai eu peur et ce n'est rien ! »

La Cigale et les Fourmis.

En automne, les graines amassées par les fourmis furent mouillées. Elles les firent sécher. La cigale, qui avait faim, leur demanda quelque nourriture. La fourmi répondit : « Pourquoi n'as-tu pas amassé de nourriture pendant l'été ? » Elle répondit : « Je n'ai pas eu le temps. Je chantais. » Les fourmis se mirent à rire et lui dirent : « Si tu as chanté pendant l'été, eh bien ! danse pendant l'hiver. »

La Poule aux Œufs d'Or.

Un homme avait une poule qui pondait des œufs d'or. Il voulut avoir plus d'or à la fois et il tua la poule. (Il pensait trouver dans son corps un gros morceau d'or.) Il fut déçu, car elle était comme toutes les autres poules.

L'Ane et la Peau du lion.

Un âne se mit une peau de lion, et tous, gens et bêtes, le prenant pour un lion, s'enfuyaient. Le vent souffla. La peau s'écarta et l'on vit qu'il était âne. Les gens accoururent et le battirent.

La Poule et l'Hirondelle.

Une poule trouva des œufs de serpent et se mit

à les couvrir. L'hirondelle l'aperçut et dit : « Es-tu sotte ! Tu les couves et, quand ils seront éclos, ils te mordront la première. »

Le Vieux Cerf et le jeune Cerf.

Un jeune cerf dit une fois à un vieux : « Père, tu es plus grand et plus vif que les chiens, tu as en plus de grandes cornes pour te défendre, pourquoi donc as-tu peur des chiens ? » Le cerf se mit à rire et dit : « Enfant, tu as raison ; le seul malheur c'est que dès que j'entends les aboiements d'un chien, je n'ai pas le temps de réfléchir, car je cours déjà. »

Le Renard et les Raisins.

Un renard vit des grappes de raisin mûr qui pendaient. Il se mit en devoir de les atteindre. Il fit de longs efforts mais n'y put parvenir. Pour étouffer son dépit il s'écria : « Ils sont encore verts ! »

Les Servantes et le Coq.

Une patronne éveillait ses servantes la nuit et, dès le chant du coq, les mettait à l'ouvrage. Les servantes s'en plaignaient. Elles décidèrent de tuer le coq afin qu'il n'éveillât plus la patronne. Ce projet fut mis à exécution. Mais ce fut bien pis.

La patronne avait peur de dormir et éveillait les servantes encore plus tôt.

Le Pêcheur et le Poisson.

Un pêcheur avait pris un poisson. Celui-ci lui dit : « Pêcheur, jette-moi dans l'eau ; tu vois, je suis petit, tu tireras peu de profit de moi ; si tu me laisses, je grandirai, tu pourras m'attraper et alors tu auras un grand profit. » Mais le pêcheur se dit : « Il serait sot pour atteindre un grand profit d'en laisser échapper un petit ! »

Le Renard et le Bouc.

Un bouc avait soif. Il descendit dans un puits, but beaucoup et devint très lourd. Il voulut alors remonter et n'y put parvenir. Il se mit à bêler. Un renard le vit et lui dit : « Tu n'es qu'un sot ! Si tu avais autant d'esprit que tu as de barbe au menton, avant de descendre dans le puits tu aurais réfléchi au moyen d'en sortir. »

Le Chien et son ombre.

Un chien traversait la rivière sur une planche, tenant dans sa gueule un morceau de viande. En regardant dans l'eau, il crut voir un autre chien portant de la viande. Il laissa tomber celle qu'il tenait

et s'élança vers l'autre chien. Mais il ne trouva rien. L'eau emporta sa proie et le chien resta bredouille.

La Cigogne et la Grue.

Un paysan avait tendu un piège pour les grues qui lui volaient ses semences. Des grues et avec elles une cigogne furent prises au piège. La cigogne dit au paysan : « Laisse-moi, je ne suis pas une grue, mais une cigogne, j'habite sur le toit de ton père. A mon plumage on voit que je ne suis pas une grue. » Mais le paysan répondit : « Je t'ai attrapée avec les grues, je te tuerai avec elles. »

Le Jardinier et ses Enfants.

Un jardinier voulait habituer ses enfants au travail. Quand sa mort fut proche il les fit appeler et leur dit : « Mes enfants, quand je serai mort, cherchez dans mes vignes ce qui s'y trouve enfoui. » Les enfants crurent qu'il y avait là un trésor. Dès que leur père fut mort, ils se mirent à remuer tout le sol. Ils ne trouvèrent pas de trésor. Mais ils avaient si bien remué la vigne que la récolte fut beaucoup plus abondante.

Le Loup et la Grue.

Un loup avait avalé un os et ne pouvait le rejeter. Il appela une grue et lui dit : « Toi qui as un

long cou, introduis ta tête dans mon gosier et retire l'os qui y est resté, je t'en serai reconnaissant. » La grue plongea sa tête, retira l'os et dit : « Eh bien, donne-moi ma récompense. » Le loup grinça des dents et lui répondit : « N'est-ce pas une récompense suffisante que de ne t'avoir pas coupé la tête quand elle était entre mes dents. »

Le Lièvre et les Grenouilles.

Un jour les lièvres se réunirent et se mirent à se plaindre de leur vie. « Les hommes, les chiens, les aigles et tous autres animaux s'attaquent à notre vie, mieux vaut mourir une bonne fois que de vivre dans la crainte et le tourment. Allons nous noyer ! » Les lièvres coururent vers la mare pour s'y noyer. Les grenouilles entendant le trot des lièvres d'un bond furent dans l'eau. Un lièvre dit : « Attendez, mes enfants. Réfléchissons avant de nous noyer. Il est certain que la vie des grenouilles est pire que la nôtre puisqu'elles-mêmes ont peur de nous ! »

Le Père et ses Enfants.

Un père avait recommandé à ses fils de vivre en bonne intelligence. Ceux-ci ne lui obéirent pas. Il ordonna alors d'apporter un fagot et leur dit : « Cassez-le ! » Ils eurent beau s'y efforcer, ce leur fut impossible. Le père délia le fagot et leur com-

manda de casser chaque branche à part, ce qu'ils firent. Et le père leur dit : « Voyez-vous, mes enfants, si vous êtes d'accord, personne ne vous maîtrisera ; mais si vous vous querellez, n'importe qui pourra venir à bout de vous. »

Le Renard.

Un renard tomba dans un piège. Il y laissa sa queue et s'enfuit. Il songea alors au moyen de cacher sa honte. Il rassembla les renards et les exhorta à se couper la queue, leur disant : « La queue est tout à fait inutile, c'est un fardeau superflu que nous traînons derrière nous. » Mais un renard lui répondit : « Tu ne parlerais pas ainsi si ta queue n'était pas coupée. » Notre renard à la queue coupée s'en alla.

L'Ane sauvage et l'Ane domestique.

Un âne sauvage aperçut un âne domestique. Il se rapprocha de lui et se mit à lui faire des compliments sur son poil brillant, sur sa bonne nourriture. Mais, quand on mit le fardeau sur l'âne domestique et que le valet commença à le houspiller avec un bâton, l'âne sauvage s'écria : « Non, mon cher, à présent je ne t'envie plus. Je vois que tu gagnes ta vie avec tes bosses. »

Le Cerf.

Un cerf s'étant approché d'une rivière, pour boire, vit dans l'eau son image et se mit à admirer ses cornes longues et blanches. Puis, voyant ses pattes il se dit : « Seulement mes jambes sont laides et grêles. » Tout-à-coup, un lion bondit sur le cerf. Celui-ci se mit à courir dans la plaine puis bientôt rencontra un bois. Il s'embarrassa les cornes dans les branches et le lion le saisit. Au moment de mourir notre cerf pensa : « Insensé que j'étais ! Ce qu'en moi je trouvais vilain et faible aurait pu me sauver et ce que j'admiraais a causé ma perte. »

Le Chien et le Loup.

Un chien s'était endormi dans une cour. Un loup affamé survint et voulut le dévorer. Le chien lui dit : « Loup ! tu ferais mieux d'attendre pour me manger, en ce moment je suis osseux et maigre. Laisse-moi du temps ; mes maîtres vont célébrer un mariage, à cette occasion j'aurai beaucoup à manger, je deviendrai gras, et alors tu me mangeras. » Le loup le crut et s'en alla. Il revint une autre fois et revit le chien sur le toit : « Eh bien ! demandait-il, le mariage a-t-il eu lieu ? » Le chien lui répondit : « Loup, la prochaine fois que tu me trouveras endormi dans la cour, n'attends plus le mariage. »

Le Lion et le Moucheron.

Un moucheron étant venu chez le lion, lui dit : « Tu te crois plus fort que moi. Tu me fais rire. Tu griffes avec tes ongles, tu grinces des dents, mais c'est ainsi que les femmes battent leurs maris. Je suis plus fort que toi ; veux-tu te battre avec moi ? » Et le moucheron se mit à bourdonner, à piquer le lion sur les joues et sur le nez. Le lion passait ses pattes et ses griffes sur son visage qui bientôt fut tout ensanglanté ; à la fin il resta sans forces. Le moucheron bourdonna joyeusement et s'envola. Mais il tomba chez une araignée qui l'attrapa et le suçà. Le moucheron dit alors : « J'ai eu raison d'un puissant animal et maintenant je pérís victime d'une misérable araignée ! »

Le Cheval et ses Maîtres.

Un jardinier possédait un cheval. Ce cheval, qui avait beaucoup de travail et peu de nourriture, se mit à prier Dieu de lui donner un autre maître. Son vœu fut exaucé. Le jardinier vendit son cheval à un tanneur. L'animal était content ; mais chez le nouveau maître il eut encore plus de travail. Alors le cheval se remit à gémir sur son sort et à prier pour changer encore de maître. De nouveau sa prière fut exaucée. Le tanneur vendit le cheval à

un corroyeur. Quand le pauvre cheval aperçut dans la cour des peaux de chevaux, il se mit à gémir : « Oh ! malheureux que je suis, s'écria-t-il, mieux valait rester chez mes anciens maîtres. Maintenant je vois bien que ce n'est pas pour mon travail que l'on m'a vendu, mais pour ma peau ! »

Le Vieillard et la Mort.

Un jour, un vieillard, ayant coupé du bois, l'emporta sur son dos. Il devait le porter loin et il n'en pouvait plus. Posant alors sa charge, il s'écria : « Oh ! si la mort venait ! » La mort se présenta et lui dit : « Me voici, que veux-tu ? » Le vieillard effrayé répondit : « Que tu m'aides à relever mon fardeau ! »

Le Lion et le Renard.

Un lion, devenu vieux, ne pouvait plus poursuivre sa proie. Il trouva moyen d'y remédier par la ruse. Il s'installa dans son antre, s'allongea et feignit d'être malade. Des bêtes venaient prendre de ses nouvelles. Il mangeait celles qui entraient dans sa caverne. Le renard le comprit. Il s'installa à l'entrée de la caverne et dit : « Eh bien, lion, comment vas-tu ? » Le lion répondit : « Mais pourquoi n'entres-tu pas ? » Et le renard lui dit : « Je n'entre pas, parce que, d'après les traces, je vois

que beaucoup sont entrés et qu'aucun n'est sorti. »

Le Cerf et la Vigne.

Un cerf se cacha des chasseurs dans une vigne ; quand ceux-ci passèrent devant lui, le cerf se mit à manger des feuilles de vigne. Les chasseurs remarquèrent le mouvement des feuilles. Ils tirèrent et blessèrent le cerf. Celui-ci dit en mourant : « J'ai mérité mon sort, puisque je voulais manger ces mêmes feuilles qui m'avaient sauvé. »

Le Chat et les Souris.

Une maison était envahie par les souris. Un chat s'y établit et se mit à leur faire la chasse. Celles-ci, comprenant la gravité de la situation, se dirent : « Ne descendons plus du plafond et le chat ne pourra pas nous attraper ! » Quand les souris cessèrent de descendre, le chat réfléchit au moyen de déjouer leur ruse. Il s'accrocha d'une patte au plafond se laissa pendre et feignit d'être mort. Une souris le regarda et lui dit : « Non, camarade, serais-tu même comme un sac que je n'approcherais pas de toi. »

Le Loup et la Chèvre.

Un loup regardait une chèvre qui paissait sur

une colline rocailleuse et il ne pouvait venir jusqu'à elle. Il lui dit :

— Tu ferais mieux de descendre ; ici le sol est uni et l'herbe est beaucoup plus douce.

Et la chèvre lui répondit :

— Loup, si tu m'appelles en bas, ce n'est pas par souci de ma nourriture, mais de la tienne.

Le Roseau et l'Olivier.

L'olivier et le roseau discutaient pour savoir lequel était le plus fort et le plus vigoureux. L'olivier raillait le roseau qui se courbe sous le moindre vent. Le roseau se taisait. Une tempête survient : Le roseau s'incline, se penche jusqu'à terre, mais ne rompt pas. L'olivier, au contraire, d'abord résista au vent, puis fut brisé.

Deux Amis.

Deux amis traversaient une forêt. Un ours bondit sur eux. L'un d'eux se mit à fuir, grimpa sur un arbre et s'y cacha ; l'autre resta sur la route. Qu'avait-il d'autre à faire ? Il se jeta à terre et feignit d'être mort.

L'ours s'approcha de lui et se mit à le flairer ; l'homme retint son souffle. L'ours lui flaira le visage, crut avoir affaire à un cadavre et s'éloigna.

Quand l'ours fut parti, le camarade descendit de l'arbre et dit en riant :

— Eh bien, qu'est-ce que l'ours t'a chuchoté à l'oreille?

— Il m'a dit que les mauvais sont ceux qui abandonnent leurs amis dans le danger.

Le Loup et l'Agneau.

Un loup aperçut un agneau qui buvait dans la rivière.

Il voulait le manger; il se mit à lui faire des reproches :

— Tu troubles mon eau et m'empêches de boire, lui dit-il.

L'agneau répondit :

— Ah ! loup, comment puis-je troubler ton eau ? J'y trempe à peine le bout de mes lèvres.

Le loup poursuivit :

— Eh bien, l'été dernier, pourquoi as-tu insulté mon père ?

L'agneau répondit :

— Moi, loup ! L'été passé je n'étais pas encore né.

Le loup se fâcha et dit :

— Tu as réponse à tout ; eh bien ! j'ai faim et pour cette raison je te mangerai. »

Le Lion, le Loup et le Renard.

Un lion, vieux, malade, était couché dans son antre. Tous les animaux venaient prendre des nou-

velles du roi, seul, le renard ne se montrait point. Le loup saisit avec joie cette occasion de calomnier le renard devant le lion.

— Le renard, dit-il, n'a aucun respect pour toi. Il n'est pas venu une seule fois s'enquérir de tes nouvelles.

Au même moment accourt le renard. Il a entendu les paroles du loup et pense en lui-même :

— « Attends, loup, je me vengerai ! »

Le lion rugit contre le renard, mais celui-ci lui dit :

— Avant de me tuer, permets-moi de parler. Je ne suis pas venu, faute de temps. Et si le temps m'a manqué c'est que j'ai parcouru le monde entier pour demander à tous les médecins un remède pour toi. Je viens seulement de le trouver et je suis accouru.

Le lion s'écria :

— Et quel est ce remède ?

— Voici : Si tu dépouilles un loup vivant et te recouvres de sa peau encore chaude...

A ces mots, le lion se jeta sur le loup. Et le renard dit en riant :

— Vois-tu, mon ami, il faut toujours raconter aux maîtres le bien et non le mal.

Le Lion, l'Ane et le Renard.

Le lion, l'âne et le renard étaient sortis pour

chercher leur butin. Ils attrapèrent beaucoup d'animaux et le lion ordonna à l'âne de faire le partage. Celui-ci partagea en trois parties égales et dit :

— Eh bien, maintenant, prenez ?

Le lion se fâcha, dévora l'âne et ordonna au renard de faire un nouveau partage. Le renard mit tout en tas ne laissant pour lui qu'un tout petit morceau. Le lion regarda et dit :

— Au moins toi, tu es sage. Qui t'a si bien instruit ?

Le renard répondit :

— Ce qui est arrivé à l'âne !

Le Paysan et le Dieu des ondes.

Un paysan avait laissé tombé sa hache dans le fleuve. Désolé, il s'assit sur le bord et se mit à pleurer.

Le dieu des ondes l'entendit, il eut pitié de lui et lui apporta du fleuve une hache d'or, lui disant :

— Est-ce la tienne ?

— Non, ce n'est pas la mienne, répondit le paysan.

Le dieu en rapporta une seconde, en argent. De nouveau le paysan lui dit :

— Non, ce n'est pas ma hache.

Alors le dieu des ondes lui rapporta sa hache.

— La voici, c'est la mienne, dit le paysan.

En récompense de son honnêteté, le dieu des ondes lui donna les trois haches.

De retour chez lui, le paysan raconta cette histoire à ses camarades.

Un autre paysan résolut de faire la même chose. Il alla au bord du fleuve, y jeta exprès sa hache, puis s'assit sur le bord et se mit à pleurer.

Le dieu lui apporta une hache d'or et lui demanda :

— Est-ce la tienne ?

Tout joyeux, il s'écria :

— C'est la mienne ! oui ! C'est la mienne !

En punition de ce mensonge le dieu des ondes ne lui donna pas la hache d'or et ne lui rendit pas la sienne.

Le Corbeau et le Renard.

Un corbeau, ayant attrapé quelque part un morceau de viande, se percha sur un arbre. Le renard tenté par cette proie s'approcha et lui dit :

— Cher corbeau ! Par la taille et la beauté, tu mérites d'être roi, et sûrement, tu le serais, si tu avais aussi une belle voix.

Le corbeau ouvrit le bec et cria aussi fort qu'il put. Le morceau de viande tomba. Le renard s'en saisit et dit :

— Ah ! corbeau ! Si tu joignais l'esprit à tous tes avantages tu serais certainement le roi !

La tête et la queue du Serpent.

Le queue du serpent discutait avec la tête pour savoir qui d'elles deux devait passer devant.

La tête dit :

— Tu ne peux passer devant parce que tu n'as ni yeux ni oreilles.

La queue répliqua :

— Et pourtant c'est moi qui ai la force, je te fais mouvoir. Si je veux, je m'enroulerai autour d'un arbre, et tu ne pourras t'en aller.

— Séparons-nous, dit la tête.

Et la queue se sépara de la tête et partit en avant, mais aussitôt éloignée de la tête, elle tomba dans un trou et s'y perdit.

Les Fils fins.

Un homme avait commandé à une fileuse des fils fins. La fileuse lui en remit de très fins ; l'homme ne les trouva pas à son idée ; il les voulait encore plus fins.

La fileuse lui dit :

— Si ceux-là ne sont pas assez fins, alors en voici d'autres : et elle lui montra l'espace vide.

— Je ne vois pas les fils, dit-il.

La fileuse reprit :

— Tu ne les vois pas parce qu'ils sont très fins : je ne les vois pas moi-même.

Le sot se réjouit et commanda encore d'autres fils pareils qu'il paya.

Le Partage de l'Héritage.

Un père avait deux fils.

Il leur dit :

— Quand je mourrai, vous partagerez tout par moitié.

Une fois le père mort, les fils se querellèrent pour le partage. Ils prirent pour juge leur voisin. Celui-ci leur demanda comment le père avait ordonné de faire le partage.

Ils lui répondirent :

— Il nous a ordonné de partager tout par moitié.

— Alors, dit le voisin, déchirez en deux tous les habits, cassez en deux la vaisselle et coupez en deux tout le bétail.

Les deux frères suivirent le conseil du voisin, ils détruisirent tout et rien ne leur resta.

Le Singe.

Un homme étant allé dans la forêt abattit du bois et se mit à le scier. Il souleva le bout d'un tronc, s'assit à califourchon sur le morceau et commença à scier. Puis, à l'endroit scié, il enfonça un coin et continua à scier plus loin. Ensuite il ôta le coin et le remplaça encore plus loin.

Un singe, assis sur un arbre, le regardait. Quand l'homme s'endormit, le singe vint se mettre à califourchon sur le tronc et voulut imiter l'homme. Mais quand il ôta le coin, le bois se resserra et lui pinça la queue. Il se mit à se débattre et à crier. L'homme s'éveilla, battit le singe et le ligotta.

Le Singe et le Pois.

Un singe portait deux cosses de pois. Un grain tomba ; le singe voulut le ramasser et en laissa tomber vingt autres. Il se précipita pour les ramasser et dissémina le reste. Alors il se fâcha, piétina tous les pois et partit.

La Vache à lait.

Un homme avait une vache. Elle donnait chaque jour un plein pot de lait. L'homme ayant invité des amis, afin d'avoir plus de lait, pendant dix jours ne tira pas la vache : il pensait que le dixième jour elle lui donnerait dix pots de lait. Mais le lait de la vache s'était gâté et elle donna moins de lait qu'auparavant.

Le Canard et la Lune.

Un canard nageait dans la rivière, cherchant du poisson ; mais de la journée il n'en trouva point.

La nuit venue, il aperçut la lune dans l'eau, et, croyant voir un poisson, il plongea et replongea sans cesse pour le saisir. Les autres canards l'aperçurent et se moquèrent de lui.

Il en fut si honteux, si vexé que, depuis ce jour, il n'osa même plus prendre le poisson qu'il trouvait, et il mourut de faim.

Le Loup dans la poussière.

Un loup cherchait à dérober un agneau d'un troupeau et marchait contre le vent afin que la poussière, soulevée par le troupeau, le dérobât aux regards.

Le chien de garde l'aperçut et lui cria :

— C'est inutile, loup, de marcher dans la poussière ; tu auras mal aux yeux.

Et le loup lui répondit :

— Petit chien, voilà justement le malheur ; c'est que j'ai mal aux yeux depuis bien longtemps, et l'on dit que la poussière que soulève un troupeau d'agneaux est un très bon remède pour les yeux.

La Souris sous la grange.

Une souris vivait sous une grange. Il y avait, dans le plancher de la grange, un petit trou par lequel tombait le blé. La souris vivait dans l'abondance ; elle voulut en tirer vanité. Elle rongea le trou, l'agrandit et invita d'autres souris.

— Venez vous amuser chez moi, leur dit-elle, il y aura de quoi vous régaler toutes !

Quand les souris furent là, elle ne put retrouver le trou : le paysan, apercevant ce grand trou dans le plancher, l'avait bouché.

Les meilleures Poires.

Un maître avait envoyé son domestique lui chercher les poires les meilleures. Le domestique alla dans une boutique et demanda des poires. Le marchand lui en donna, mais le valet dit :

— Non, donnez-moi les meilleures.

Le marchand lui dit :

— Goûtez-en une et vous verrez qu'elles sont très bonnes.

— Mais comment saurai-je qu'elles sont toutes bonnes si je n'en goûte qu'une ? objecta le valet.

Il goûta un peu de chaque poire et les apporta à son maître. Celui-ci le chassa.

Le Faucon et le Coq.

Un faucon s'était si bien familiarisé avec son maître qu'à l'appel de celui-ci, il venait aussitôt se poser sur sa main. Le coq, au contraire, fuyait son maître, il criait à son approche. Un jour le faucon dit au coq :

— Vous autres, coqs, vous n'avez nulle re-

connaissance, vous êtes bien de race servile. Vous n'allez à vos maîtres que poussés par la faim. Quelle différence avec nous, oiseaux sauvages ! Nous sommes forts, notre vol est plus rapide que le vôtre, et, cependant, nous venons nous poser sur leur main, quand ils nous appellent : Nous nous souvenons que nous leur devons notre subsistance.

Le coq lui répondit :

— Vous ne fuyez pas les hommes parce que vous n'avez jamais vu un faucon rôti, tandis que nous voyons journellement rôtir un coq.

Les Chacals et l'Éléphant.

Les chacals ayant mangé tous les cadavres de la forêt, il ne leur restait plus rien pour se nourrir.

Un vieux chacal se mit à songer au moyen de se procurer des vivres. Il alla trouver l'éléphant et lui dit :

— Nous avons un roi, mais il était devenu si bête qu'il nous donnait des ordres impossibles ; nous voulons aujourd'hui nommer un autre roi, et mon peuple m'envoie te chercher. Chez nous, la vie est douce : nous t'obéirons en tout, nous t'entourerons d'honneurs ; viens dans notre royaume.

L'éléphant consentit et suivit le chacal qui l'emmena dans un marécage. Quand l'éléphant se fut embourbé, le chacal lui dit :

— Maintenant, commande, nous sommes prêts à exécuter tes ordres.

L'éléphant dit :

— J'ordonne que vous me retiriez d'ici.

Le chacal se mit à rire et répondit :

— Prends ma queue avec ta trompe et je te retirerai tout de suite.

L'éléphant s'étonna, disant :

— Crois-tu donc que tu pourrais me retirer avec ta queue ?

Et le chacal répliqua :

— Pourquoi alors ordonner ce qu'il est impossible d'exécuter ? C'est précisément pour cette raison que nous avons chassé notre premier roi.

L'éléphant mourut dans le marécage et les chacals accoururent pour le dévorer.

Le Héron, les Poissons et l'Écrevisse.

Un héron qui vivait au bord d'un étang était devenu vieux. Il n'avait plus la force d'attraper les poissons. Il réfléchit à quelle ruse il aurait recours pour subsister. Un jour, il dit aux poissons :

— Hélas, poissons, savez-vous quel malheur vous menace ? J'ai entendu dire aux hommes qu'ils allaient vider l'étang et vous mettre à la poêle. Je connais bien un autre étang, derrière la montagne. Je voudrais bien vous y transporter, mais je suis si vieux qu'il m'est difficile de vous aider.

Les poissons prièrent le héron de les secourir. Celui-ci leur répondit :

— C'est bien, je vais faire mon possible : je vous transporterai l'un après l'autre, car je ne puis vous emporter tous à la fois.

Les poissons exultaient ; tous demandaient :

— Transporte-moi ! transporte-moi !

Et le héron commença le transport.

Il prit un poisson, l'emporta dans le champ voisin et le croqua. Il en mangea ainsi une grande quantité.

Dans ce même temps-là, vivait une vieille écrevisse. Quand elle vit le héron emporter les poissons, elle comprit la ruse et lui dit :

— Eh bien, héron, veux-tu m'emmener à la nouvelle demeure ?

Le héron saisit l'écrevisse et l'emporta.

Arrivé dans le champ, le héron voulut poser l'écrevisse, mais celle-ci aperçut les arêtes des poissons sur la terre : elle serra alors, entre ses pinces le cou du héron et l'étrangla, et elle revint à l'étang où elle raconta tout aux poissons.

Le Dieu des eaux et la Perle.

Un homme, étant en bateau, laissa choir dans la mer une perle précieuse. L'homme retourna sur la rive, prit un seau, et se mit à puiser l'eau qu'il

versait sur la terre. Il fit cela trois jours, sans se lasser.

Le quatrième jour, le dieu marin sortit de la mer et lui demanda :

— Pourquoi puises-tu de l'eau ?

L'homme répondit :

— Je puise l'eau, parce que j'ai laissé tomber une perle.

Le dieu des eaux demanda :

— Cesseras-tu bientôt ?

L'homme répondit :

— Je cesserai quand la mer sera desséchée.

Alors le dieu des eaux retourna à la mer, et rapporta la perle qu'il rendit à l'homme.

L'Aveugle et le Lait.

Un aveugle-né demanda à un voyant :

— De quelle couleur est le lait ?

Le voyant lui répondit :

— Le lait a la couleur du papier blanc.

L'aveugle demanda :

— Est-ce que cette couleur est aussi douce au toucher que le papier ?

Le voyant répondit :

— Non, elle est comme la couleur blanche de la farine.

— Comment ? reprit l'aveugle, est-elle aussi molle et pulvérisée que la farine ?

Le voyant répondit :

— Elle est tout simplement blanche comme le lièvre blanc.

— Alors, dit l'aveugle, elle est aussi velue et douce que le lièvre ?

Le voyant répondit :

— Non, la couleur blanche est comme la neige.

— Alors, reprit l'aveugle, elle est aussi froide que la neige ?

Et malgré tous les exemples que le voyant citait à l'aveugle, celui-ci ne pouvait se représenter la couleur blanche du lait.

Le Loup et l'Arc.

Un chasseur, avec son arc et ses flèches, s'en alla à la chasse. Il tua un chevreuil, le mit sur son dos et l'emporta. Sur sa route, il aperçut un sanglier. Il posa le chevreuil à terre, tira sur le sanglier et le blessa. Le sanglier se jeta sur le chasseur, le blessa mortellement et mourut lui-même sur place. Un loup flaira le sang et s'approcha de l'endroit où gisaient le sanglier, le chevreuil, le chasseur et son arc.

Tout joyeux, le loup pensa :

— Voilà de quoi manger pour longtemps ; seulement il ne faut pas tout manger à la fois, mais l'un après l'autre, pour que rien ne se perde. Je mangerai d'abord ce qui est le plus dur et je gar-

derai pour le dessert ce qui est plus tendre et plus doux.

Le loup flaira successivement le chevreuil, le sanglier et l'homme et se dit :

— Tout cela est tendre ; je vais manger d'abord les cordes de cet arc.

Il se mit à ronger les cordes. Quand il eut rompu les cordes, l'arc se détendit, frappa le loup au ventre, et le tua sur place. Et les autres loups mangèrent l'homme, le chevreuil, le sanglier et le loup.

Les Oiseaux dans le filet.

Un chasseur ayant tendu un filet près d'un étang, y prit beaucoup d'oiseaux. Les oiseaux étaient grands, ils s'envolèrent et emportèrent le filet avec eux. Le chasseur les poursuivit. Un paysan l'ayant aperçu lui dit :

— Où cours-tu ? Peut-on, à pied, rattraper un oiseau ?

Le chasseur dit :

— Si ce n'était qu'un oiseau, je ne l'attraperais pas, tandis que je les rattraperai certainement.

Il en fut ainsi. Le soir venu, les oiseaux, pour se coucher, tirèrent chacun de leur côté : les uns vers la forêt, les autres vers l'étang, d'autres vers un

champ, et tous tombèrent sur le sol, avec le filet, et le chasseur les saisit.

Le Roi et le Faucon.

Un roi, étant à la chasse, lança son faucon favori à la poursuite d'un lièvre et le suivit. Le faucon saisit le lièvre. Le roi le prit et chercha de l'eau pour se désaltérer. Il trouva une source d'où l'eau coulait goutte à goutte. Alors il prit la coupe attachée à sa selle et recueillit cette eau. Quand la coupe fut pleine, le roi la porta à ses lèvres, pour boire. Tout à coup, le faucon s'agita sur la main du roi, battit de l'aile et renversa l'eau. Le roi remplit de nouveau la coupe, ce qui fut long, et dès qu'elle fut pleine, pour la seconde fois il la porta à ses lèvres. Et le faucon s'agita et, de nouveau, renversa la coupe.

Pour la troisième fois, le roi remplit sa coupe et essaya de boire ; mais, de nouveau, le faucon la renversa de son aile. Alors, le roi se fâcha. Il frappa le faucon de toutes ses forces, contre une pierre, et le tua. A ce moment arrivèrent les serviteurs du roi ; l'un d'eux courut vers la source pour remplir la coupe. Mais il ne rapporta pas d'eau ; il revint la coupe vide et dit :

— Il ne faut pas boire cette eau, car, dans la source, un serpent a jeté tout son venin. C'est

heureux que le faucon ait renversé la coupe. Si tu avais bu de cette eau, tu serais mort.

Et le roi dit :

— J'ai bien mal récompensé le faucon ; il m'a sauvé la vie et moi, je l'ai tué !

Le Roi et les Éléphants.

Un roi indien avait ordonné de lui amener tous les aveugles. Quand ils furent là, il ordonna de leur montrer ses éléphants. L'un tâta la jambe, l'autre la queue, un autre le bout de la queue, un autre encore le ventre, celui-ci le dos, celui-là les oreilles, cet autre les défenses, un autre enfin la trompe. Ensuite, le roi fit venir les aveugles près de lui et leur demanda :

— Comment sont mes éléphants ?

Un des aveugles, celui qui avait tâté les jambes, répondit :

— Tes éléphants sont semblables à des poteaux.

Celui qui avait tâté la queue, dit :

— Ils sont semblables aux balais.

Celui qui avait tâté le ventre, dit :

— Tes éléphants sont semblables à un tas de terre.

Celui qui avait tâté les côtes, dit :

— Ils ressemblent à un mur.

Celui qui avait tâté le dos, dit :

— Ils sont comme un monticule.

Celui qui avait tâté les oreilles, dit :

— Ils sont comme des mouchoirs.

Celui qui avait tâté la défense, dit :

— Ils sont semblables à des cornes.

Celui qui avait tâté la trompe, dit :

— Ils sont comme une grosse corde.

Et tous les aveugles se mirent à discuter et à se quereller.

Pourquoi il y a le mal dans le monde.

Un ermite vivait dans la forêt; les bêtes ne le craignaient pas. Ils causaient ensemble et se comprenaient.

Une fois, l'ermite se coucha sous un arbre et le corbeau, le pigeon, le cerf et le serpent se réunirent au même endroit pour passer la nuit.

Les bêtes se mirent à discuter sur la cause du mal dans le monde. Le corbeau dit :

— Le mal dans le monde vient de la faim. Quand on a bien mangé, on s'assoit sur une branche, on croasse, tout semble gai, bon, on se réjouit de tout. Mais il suffit d'avoir faim un ou deux jours pour que tout devienne si odieux que le monde même vous inspire du dégoût. On se sent attiré quelque part, on saute d'une place à l'autre, on ne connaît plus le repos, et si l'on aperçoit de la chair, on devient terrible, on se jette dessus, sans regarder.

Parfois même, malgré les bâtons, les pierres, les loups et les chiens qui vous poursuivent, on ne lâche pas sa proie. Et combien de nous périssent ainsi, de faim ! Tout le mal vient de la faim !

Le pigeon dit :

— Selon moi, le mal ne vient pas de la faim, il vient de l'amour. Si nous vivions isolément, le mal n'existerait pas. Une tête n'est pas pauvre, et si elle est pauvre, elle est seule. Mais nous vivons toujours par deux, et l'on aime tant sa compagne, qu'on n'a point de tranquillité. On y pense toujours : « A-t-elle bien mangé, a-t-elle chaud ? » Et si elle s'éloigne, alors on est tout à fait éperdu, on pense sans cesse : « Oh ! pourvu que l'épervier ou les hommes ne l'attrapent point ! » Et soi-même, on part à sa recherche, et l'on court maints dangers : l'épervier ou le piège. Et si ta compagne est perdue, tout te devient tristesse. On ne mange plus, on ne boit pas, on ne fait que chercher et pleurer. Combien d'entre nous en sont morts ! Tout le mal vient de l'amour et non de la faim.

Le serpent dit à son tour :

— Non, le mal ne vient ni de la faim ni de l'amour, il vient de la méchanceté. Si nous vivions tranquilles, sans nous irriter, alors tout irait bien. Mais arrive-t-il quelque chose qui ne nous va pas, nous nous fâchons, et nous oublions tout. On ne pense qu'à se venger sur quelqu'un. Et, sans se ressaisir, on va, on cherche qui mordre. On n'a

pitié de personne, on mordrait père et mère ; on se mangerait soi-même. Et l'on est souvent victime de sa propre méchanceté. Tout le mal dans le monde vient de la méchanceté.

Enfin, le cerf dit :

— Non, le mal ne vient ni de la méchanceté, ni de l'amour, ni de la faim, il vient de la peur. Si l'on pouvait ne pas avoir peur, tout irait bien. Nos jambes sont agiles, nous avons de la force, nous pourrions nous débarrasser des petits animaux par nos cornes, des grands, par la fuite ; oui, mais nous ne pouvons triompher de la peur. Qu'une branche craque dans la forêt, qu'une feuille tremble, et la peur nous saisit, le cœur bat à se rompre, et l'on fuit aussi vite que possible. Tantôt, c'est un lapin qui court, tantôt, un oiseau qui bat des ailes, tantôt, une branche sèche qui tombe, on s' imagine que c'est une bête, et, juste, on tombe sur elle. On s'enfuit du chien et l'on tombe sur le chasseur. Souvent l'on s'effraye et l'on s'enfuit on ne sait où, et l'on tombe dans un ravin où l'on se tue... On ne dort que d'un œil, on est sans cesse aux écoutes et on a peur. Il n'y a point de repos. Tout le mal vient de la peur.

Alors, l'ermite leur dit :

— Non, ce n'est ni la faim, ni l'amour, ni la méchanceté, ni la peur qui engendrent tous nos maux, c'est notre corps. C'est de lui que viennent la faim, l'amour, la méchanceté et la peur.

Le Loup et les Chasseurs.

Un loup avait mangé une brebis. Les chasseurs s'emparèrent de lui et se mirent à le battre. Le loup leur dit :

— Vous avez tort de me battre, je ne suis pas coupable d'être gris, c'est Dieu qui m'a créé ainsi.

Les chasseurs lui répondirent :

— On ne te bat pas parce que tu es gris, mais parce que tu as mangé une brebis.

Les deux Paysans.

Deux paysans se croisèrent. Leurs traîneaux s'accrochèrent. L'un d'eux cria :

— Laisse-moi passer. Il faut que je me rende au plus vite à la ville !

L'autre reprit :

— C'est toi qui dois me céder la place, il faut que je rentre au plus tôt à la maison.

Ils discutèrent longtemps.

Enfin, un troisième paysan, témoin de leur querelle, leur dit :

— Si vous êtes pressés, alors que chacun de vous se retire en arrière.

Le Paysan et le Cheval.

Un paysan partit à la ville afin d'acheter de

l'avoine pour son cheval. A peine eut-il quitté le village que le cheval tourna bride et revint du côté de la maison. Le paysan fouetta le cheval qui partit en pensant :

— Quel imbécile ! Où veut-il me faire aller ? Ne vaudrait-il pas mieux retourner à la maison ?

Avant d'arriver à la ville, le paysan, remarquant qu'il était fatigant pour le cheval de marcher dans la boue, lui fit prendre le milieu de la chaussée. Et, de nouveau, le cheval tourna bride. Alors le paysan le fouetta de nouveau, et il resta sur la chaussée ; il pensa :

— Pourquoi m'a-t-il conduit sur la chaussée où je vais briser mes fers ? Le sol est si dur !

Le paysan s'arrêta devant une boutique, acheta de l'avoine et s'en retourna. Arrivé à la maison, il donna de l'avoine au cheval. Et, celui-ci, tout en mangeant, songeait :

— Que les hommes sont bêtes ! Ils se croient plus intelligents que les animaux, et ils ont moins d'esprit que nous. Pourquoi tout ce mal ?... Pourquoi ce voyage ? Pourquoi me dérange-t-il ? Nous sommes allés loin et nous voilà de retour. Il eût mieux valu rester à la maison : lui sur son poêle, et moi à manger mon avoine.

Les deux Chevaux.

Deux chevaux tiraient chacun un chariot. Le

cheval de devant tirait bien, l'autre s'arrêtait. On ajouta dans le chariot de devant les fardeaux qui se trouvaient dans celui de derrière. Quand on eut tout transporté, le cheval de derrière dit à l'autre :

— Fatigue-toi, et couvre-toi de sueur, plus tu travailleras, plus on te tourmentera.

Quand on fut à l'auberge, le patron se dit :

— Pourquoi diable nourrirais-je deux chevaux, il n'y en a qu'un qui travaille ? Il vaut mieux que je nourrisse celui-là et que je tue l'autre ; au moins, j'utiliserai sa peau.

Ce qui fut dit fut fait.

La Hache et la Scie.

Deux paysans partirent dans la forêt chercher du bois. L'un avait une hache, l'autre une scie. Ils choisirent un arbre et se mirent à discuter. L'un dit :

— Il faut abattre l'arbre.

Et l'autre :

— Il faut le scier.

Un troisième paysan intervint :

— Je vais vous mettre d'accord, dit-il ; si la hache est tranchante, mieux vaut le couper ; si la scie est affilée, mieux vaut le scier.

Il prit la hache et se mit à frapper l'arbre, mais la hache était si émoussée qu'elle ne pouvait rien couper.

Il prit la scie, elle était ébréchée et ne sciait pas. Alors, il leur dit :

— Cessez de vous disputer : la hache ne coupe pas et la scie ne scie pas. Affûtez d'abord vos outils et, ensuite, vous discuterez.

Mais les paysans se fâchèrent encore davantage l'un contre l'autre, parce que l'un avait une hache émoussée, l'autre une scie ébréchée. Et ils finirent par se battre.

Les Chiens et le Cuisinier.

Un cuisinier préparait le dîner. Les chiens étaient couchés près de la porte de la cuisine. Le cuisinier avait tué un petit veau, il jeta les intestins dans la cour. Les chiens s'en emparèrent, les mangèrent et dirent :

— C'est un bon cuisinier, il travaille bien.

Quelque temps après, le cuisinier, ayant épluché des pois et de l'ail, jeta les épluchures. Les chiens se jetèrent dessus, détournèrent le nez et dirent :

— Le cuisinier s'est gâté : auparavant, il cuisinait bien, maintenant, il ne fait plus rien de bon.

Mais le cuisinier n'écoula point les chiens et continua de préparer le dîner à sa guise. C'étaient les maîtres qui mangeaient le dîner et l'en félicitaient, et non les chiens.

Le Lièvre et le Chien.

Un lièvre dit une fois à un chien courant :

— Pourquoi aboies-tu quand tu cours après moi ? Tu m'attraperais beaucoup plus vite, si tu courais en silence. Par ton aboiement, tu me jettes seulement sur le chasseur : il entend où nous courons, il accourt à notre rencontre avec un fusil pour me tuer, et il ne te donne rien à toi.

Le chien dit :

— Ce n'est pas pour cela que j'aboie. J'aboie seulement parce que ton odeur m'irrite et que je me réjouis à la pensée que je vais t'attraper. Et, je ne sais moi-même pourquoi, mais je ne puis me retenir d'aboyer.

Le Chêne et le Noisetier.

Un vieux chêne avait laissé tomber un gland sous les ramures d'un noisetier. Le noisetier dit au chêne :

— N'as-tu pas assez de place sous tes branches ? Tu pourrais jeter tes glands ailleurs, j'ai à peine assez de place pour mes pousses, et moi, je ne jette pas mes noisettes à terre, je les donne aux hommes.

— Je vis deux cents ans, répondit le chêne, et le petit chêne qui sortira de ce gland, vivra ce même temps.

Alors le noisetier se fâcha et dit :

— Eh bien, j'étoufferai ton petit chêne, et il ne vivra pas même trois jours.

Le chêne ne répondit rien et ordonna à son fils de sortir du gland.

Le gland s'humecta, éclata, un côté de sa pousse s'enfonça dans la terre, l'autre se dressa dans l'air.

Le noisetier l'étouffait et ne lui donnait pas de soleil, mais le petit chêne grandissait, et, à l'ombre du noisetier, il devint encore plus vigoureux. Cent ans se sont écoulés. Le noisetier est desséché depuis longtemps et le chêne, issu du gland, s'est élevé jusqu'au ciel et étend ses branches de tous les côtés.

La Poule et les Poussins.

Une poule avait des poussins et ne savait comment les abriter. Elle leur dit :

— Rentrez dans votre coquille ; quand vous y serez, je me mettrai sur vous, comme autrefois, et vous abriterai.

Les poussins obéirent et essayèrent de rentrer dans leur coquille ; mais ils ne pouvaient y parvenir et abîmaient leurs ailes. Alors un des poussins dit à sa mère :

— Si nous devons rester éternellement dans notre coquille, il valait mieux ne pas nous faire éclore.

Le Râle de genêt et sa Famille.

Un râle de genêt avait tardivement fait son nid dans un champ ; quand vint la fenaison, la femelle couvait encore. De grand matin, les paysans vinrent au champ, ôtèrent leurs cafetans, aiguisèrent leurs faux et, se mettant à la file, commencèrent à couper l'herbe qu'ils couchaient sur une ligne. Le râle de genêt voletait pour observer les faucheurs. Quand il s'aperçut qu'un paysan, levant sa faux, coupa en deux un serpent, il se réjouit, accourut près de sa femelle et dit :

— Ne crains rien des paysans, ils sont venus pour couper les serpents qui nous nuisent depuis si longtemps !

Sa femme lui dit :

— Les paysans coupent l'herbe, et, avec l'herbe, tout ce qui s'y trouve : serpents, nids, et têtes de râles de genêt. Mon cœur ne présage rien de bon, cependant je ne puis ni emporter mes œufs, ni les quitter et les laisser refroidir.

Quand les faucheurs arrivèrent au nid du râle de genêt, un paysan agita sa faux et coupa la tête de la femelle. Il prit les œufs dans son gousset et les donna à ses enfants.

La Vache et le Bouc.

Une vieille femme avait une vache et un bouc.

La vache et le bouc allaient paître dans la prairie, et la vache revenait pour se faire traire. La vieille femme apportait du pain et du sel, en donnait à la vache et lui disait :

— Prends, je t'en donnerai d'autre, ma petite mère, seulement tiens-toi bien tranquille.

Le lendemain son bouc revint du champ avant la vache, écarta les pattes et se mit devant la vieille. Elle le menaça de son torchon, mais le bouc ne bougea pas. Il se souvenait que la vieille avait promis du pain à la vache pour qu'elle se tint tranquille.

La vieille femme, voyant que le bouc ne s'en allait pas, prit un bâton et le frappa.

Lorsque le bouc s'éloigna, il vit la femme donner de nouveau du pain à la vache, en la priant de rester tranquille ; il pensa :

— « Il n'y a point de justice ici-bas ! J'étais plus tranquille qu'elle, et l'on m'a frappé ! »

Alors il fit un écart pour s'élancer, heurta le seau, renversa le lait, et donna un coup à la vieille.

La Queue du Renard.

Un homme, ayant pris un renard, lui demanda :

— Qui a appris aux renards à tromper les chiens par la queue ?

— Comment cela ? Nous ne trompons pas les

chiens, nous fuyons simplement devant eux de toutes nos forces.

L'homme reprit :

— Non, vous les trompez avec la queue. Quand les chiens sont près de vous et veulent vous saisir, vous tournez la queue de l'autre côté, les chiens font brusquement demi-tour du côté de la queue, et, alors, vous courez du côté opposé.

Le renard rit et dit :

— Nous ne faisons pas cela pour tromper les chiens, mais pour changer de direction. Quand le chien est près de nous et que nous voyons que nous ne pouvons nous enfuir tout droit, nous tournons de côté, et, pour tourner de côté d'un coup, il faut d'abord relever la queue de l'autre côté ; c'est ce que vous faites avec les bras, quand, en courant, vous voulez tourner. Ce n'est point une invention à nous, c'est Dieu lui-même qui l'inventa quand il nous créa, afin que les chiens ne puissent attraper tous les renards.

L'Héritage.

Un marchand avait deux fils. L'aîné était le préféré du père qui voulait lui laisser tous ses biens. La mère plaignait le fils cadet et demandait à son mari de ne pas déclarer ses volontés, et de ne pas faire connaître à ses fils comment il ferait le partage de ses biens. Elle voulait, d'une façon quel-

conque, égaliser le sort de ses deux fils. Le marchand l'écouta et ne fit pas connaître sa décision. Un jour, la mère était assise à la fenêtre et pleurait. Un pèlerin s'approcha de la fenêtre et lui demanda la cause de ses larmes. Elle lui dit :

— Comment ne pas pleurer ; j'ai deux fils qui me sont aussi chers l'un que l'autre et le père veut donner tout à l'un et rien à l'autre. J'ai demandé à mon mari de ne rien dire aux enfants jusqu'à ce que j'aie inventé un moyen d'aider au cadet, mais je n'ai pas d'argent à moi et ne sais comment remédier à cet état de choses malheureux.

Le pèlerin lui dit :

— C'est très facile d'y remédier : fais connaître à tes fils que l'aîné aura toute la fortune et que le cadet n'aura rien, alors leurs parts seront égalisées.

Quand le fils cadet apprit qu'il n'aurait rien, il partit à l'étranger, y étudia les sciences et les arts, tandis que l'aîné vivait auprès de son père, n'apprenant rien, puisqu'il savait qu'il serait riche.

Quand le père mourut, l'aîné ne savait rien faire et il dépensa toute sa fortune ; le cadet, au contraire, gagna de l'argent à l'étranger et devint très riche.

L'Ours sur le chariot.

Un montreur d'ours s'arrêta devant un cabaret.

Il attacha son ours à la porte cochère et entra pour boire.

Un postillon qui conduisait une troïka s'approcha du cabaret, attacha le cheval de timon et entra lui aussi. Dans la charrette du postillon il y avait du pain blanc. L'ours flaira le pain, se détacha, s'approcha de la charrette, y monta et se mit à se rouler dans le foin. Les chevaux se retournèrent et se jetèrent du cabaret sur la route. L'ours s'accroche au bord de la charrette ne sachant que faire, tandis que les chevaux courent et s'emporent de plus en plus. Il se cramponne avec ses pattes de devant au bord de la charrette et ne cesse de tourner la tête d'un côté et de l'autre ; et les chevaux se détournent de temps en temps et galopent encore plus vite sur la route qui descend de la montagne... Les passants ont à peine le temps de se garer. La troïka roule à fond de train, l'ours se retient au bord de la charrette et regarde de tous côtés. Il voit qu'il est en danger, que les chevaux vont le tuer ; il commence à grogner. Les chevaux effrayés courent encore plus vite. Ils courent, courent et arrivent à leur maison, dans le village. Tous viennent voir ce que c'est ; les chevaux se heurtent à la porte cochère. La femme du paysan se demande ce qu'il y a, pensant que le maître est revenu et crie. Elle sort dans la cour, mais au lieu du maître elle voit un ours qui descend de la charrette. L'ours descend, s'en va dans les champs et disparaît dans la forêt.

Le Choucas.

Un jour, un ermite aperçut dans la forêt un faucon qui emportait en son nid un morceau de viande. Il le vit déchirer en morceaux sa proie, puis donner à manger à un jeune choucas.

L'ermite fut surpris de voir un faucon nourrir un jeune choucas, et il pensa :

« — Grâce à la Providence, ce jeune choucas ne souffre pas de la faim. Dieu apprend au faucon à nourrir cet orphelin étranger. Dieu pourvoit donc à la nourriture de tous les êtres animés et nous, nous ne pensons qu'à nous-mêmes. Je ne me soucierai plus de moi, et je ne ferai plus de provisions ; puisque Dieu prend soin de ses créatures, il aura soin aussi de moi. »

Il fit ainsi. Il s'assit dans la forêt, ne bougea plus et ne passa son temps qu'à prier Dieu. Il resta ainsi trois jours et trois nuits, sans manger ni boire. Le troisième jour, il était si faible qu'il ne pouvait même plus lever le bras. Il s'endormit de faiblesse et vit en songe un vieillard qui s'approchait de lui et lui disait :

— « Pourquoi ne cherches-tu pas ta nourriture ? Tu crois ainsi être agréable à Dieu et tu commets un péché. Dieu a disposé le monde de façon que chacun subvienne à ses besoins. Il ordonna au faucon de nourrir le jeune choucas parce que, sans le faucon,

le jeune oiseau serait mort de faim, tandis que toi, tu peux travailler de tes mains ; tu veux tenter Dieu, c'est un péché ! Réveille-toi et travaille comme auparavant. »

L'ermite se réveilla et vécut comme il l'avait fait jusqu'à ce jour.

Le Corbeau et ses petits.

Un corbeau avait fait son nid dans une île. Quand ses petits furent grands, il voulut les transporter de l'île sur le continent. Il en prit un d'abord et s'envola au-dessus de la mer. Mais, à mi-chemin, le vieux corbeau se sentit las. Il ralentit son vol et se dit :

— « Maintenant que je suis fort et qu'il est faible, je puis le porter à travers la mer, mais quand il sera grand et que la vieillesse m'affaiblira, me portera-t-il à son tour d'une place à l'autre ? »

Et le vieux corbeau demanda à son fils :

— Quand je serai faible et que tu seras fort, me porteras-tu ? Réponds-moi franchement.

Le petit corbeau, craignant que son père ne le laissât tomber dans la mer, répondit :

— Oui, je te porterai.

Mais le vieux corbeau ne crut pas son fils et desserra ses griffes. Le petit, comme une boule, fut précipité dans l'eau et se noya. Le vieux corbeau retourna seul à son nid. Là il prit un autre petit et

s'envola une seconde fois au-dessus de la mer. Au dessus de la mer, se sentant de nouveau fatigué, il demanda à son petit s'il le porterait de place en place quand il serait vieux.

Animé de la même crainte que son frère, le petit corbeau répondit affirmativement.

Le père ne crut pas davantage son second fils et le laissa tomber dans la mer.

Quand le vieux corbeau revint à son nid, il ne lui restait plus qu'un petit. Il prit son dernier rejeton et s'envola au-dessus de la mer. Arrivé au même endroit, se sentant encore fatigué, il demanda à son petit :

— Me nourriras-tu dans ma vieillesse et me porteras-tu si je suis faible ?

Le jeune corbeau répondit :

— Non, je ne le ferai pas.

— Pourquoi ? demanda le père.

— Quand tu seras vieux, moi je serai fort, j'aurai mon nid à moi et mes petits que je nourrirai et que je devrai porter.

Alors le vieux corbeau pensa : « Il dit la vérité, et pour le récompenser je le porterai à travers la mer. »

Et le vieux corbeau ne lâcha pas son petit. D'un dernier effort il battit des ailes et le porta sur la terre ferme pour qu'il eût, plus tard, des petits.

Le Fils savant.

Un fils revenait de la ville chez son père, à la campagne.

— C'est aujourd'hui la fenaison, lui dit le père, prends ce râteau et viens m'aider.

Mais le fils ne voulait pas travailler, et il répondit :

— J'ai appris les sciences et j'ai oublié tous les mots de la campagne ; qu'est-ce que c'est qu'un râteau ?

Il sortit dans la cour et marcha sur le râteau, dont le manche vint lui frapper le front. Alors il se souvint, se frotta le front et murmura :

— Quel sot a pu laisser là ce râteau !

Les deux Marchands.

Un pauvre marchand, partant en voyage, laissa en garde tout son fer chez un riche marchand. Quand il revint, il se présenta chez son dépositaire, pour reprendre sa marchandise. Mais le riche marchand avait tout vendu, et pour se tirer d'affaire, il dit :

— Il est arrivé malheur à ta marchandise.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je l'avais mise dans le grenier où il y a beaucoup de souris, et celles-ci ont rongé tout ton fer ; je les ai vues moi-même ; si tu ne me crois pas, viens voir toi-même !

Le pauvre marchand ne voulut pas discuter et dit simplement :

— Inutile d'aller voir, je le crois ; je sais que les souris mangent le fer... Adieu !

Et le pauvre marchand s'en alla. Dans la rue, il aperçut un petit garçon qui jouait. C'était le fils du riche marchand. Il le caressa, le prit dans ses bras et l'emporta chez lui.

Le lendemain, le riche marchand rencontra le pauvre et lui conta son malheur. Il lui apprit qu'on lui avait volé son fils, et lui demanda s'il n'avait rien vu ni entendu à ce sujet.

Le pauvre répondit :

— En effet, comme je sortais de chez toi, hier, j'ai aperçu un épervier qui s'abattait sur ton fils. Il l'a saisi et emporté.

Le riche marchand se fâcha et dit :

— N'as-tu pas honte de te moquer de moi ? A-t-on jamais vu un épervier emporter un enfant ?

— Non, je ne ris pas. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un épervier emporte un enfant, quand des souris peuvent manger cent *pounds* de fer... Tout est possible !

Alors le riche marchand comprit et dit :

— Non, les souris n'ont pas mangé ton fer, je l'ai vendu et je te rembourserai le double de sa valeur.

— S'il en est ainsi, l'épervier n'a pas emporté ton fils et je vais te le rendre.

Le Veau sur la glace.

Un veau sautait dans son étable ; il apprit ainsi à faire des tours et des détours. Quand l'hiver vint, on envoya le veau avec le troupeau boire à la source entourée de glace. Toutes les vaches s'approchèrent avec précaution de l'abreuvoir. Le veau courut étourdiment sur la glace, levant la queue, dressant l'oreille, et se mit à tourner. Au premier tour il glissa et se heurta à l'abreuvoir. Alors il se mit à pleurer :

— Malheureux que je suis ! Dans la paille jusqu'aux genoux je sautais sans tomber, et ici, dans un endroit aussi uni, je me laisse glisser.

Une vieille vache lui dit :

— Si tu n'étais pas si jeune, tu saurais que là où il est plus facile de sauter, il est aussi plus difficile de se retenir.

RÉCITS POUR LES ENFANTS

L'Enfant trouvé.

Une pauvre femme avait une fille qui s'appelait Macha.

Un matin, Macha, étant sortie pour chercher de l'eau, aperçut à terre, près de la porte, un objet enveloppé de chiffons. Macha déposa ses cruches et déplia les chiffons. A ce moment, quelque chose se mit à crier : Ouah ! Ouah ! Ouah ! Macha se baissa et vit que c'était un petit enfant, tout rouge, qui criait de toutes ses forces : Ouah ! Ouah !

Elle le prit dans ses bras, le porta à la maison et se mit à lui faire boire du lait, à la cuiller. Sa mère lui dit :

— Qu'as-tu apporté là ?

— Un petit enfant, répondit Macha. Je l'ai trouvé près de notre porte.

Et la mère lui dit :

— Nous sommes déjà si pauvres ! Pouvons-nous nourrir encore un enfant ? J'irai trouver le chef et lui dirai de nous le prendre.

Macha fondit en larmes et dit :

— Maman, il ne mangera pas beaucoup, gardons-le. Regarde comme la peau de ses bras et de ses doigts est rose et ridée !

La mère regarda et eut pitié. Elle garda l'enfant. Macha le faisait manger, l'emmaillotait, et quand il était couché, lui chantait des chansons.

Le Paysan et les Concombres.

Un jour, un paysan s'en fut chez un maraîcher pour lui voler des concombres. Il se glissa vers les concombres et pensa :

« Voilà, je vais en emporter un sac et je les vendrai. Avec l'argent, j'achèterai une poule. La poule pondra des œufs, les couvera et me donnera beaucoup de poussins, que je vendrai. Alors j'achèterai un cochon de lait, une petite truie, qui me donnera des petits cochons. Je vendrai les cochons et j'achèterai une petite jument. La jument aura des poulains ; j'élèverai les poulains et les vendrai. J'achèterai une isba et planterai un potager. Dans le potager je sèmerai des concombres. Je ne me les

laisserai pas voler ; je ferai bonne garde : je paierai des surveillants pour veiller sur mes concombres ; et m'approchant d'eux, je leur crierai : « Hé ! Holà ! Ouvrez l'œil ! » Il cria si fort, que les surveillants l'entendirent ; ils se précipitèrent sur lui et le rouèrent de coups.

L'Incendie.

A l'époque des récoltes, les paysans et les femmes partirent aux champs. Il ne restait au village que les vieillards et les enfants. Dans une isba il y avait une grand'mère et ses trois petits enfants. La grand'mère alluma le poêle, et se coucha pour se reposer. Des mouches vinrent et la piquèrent. Elle se couvrit la tête d'une serviette et s'endormit. L'une des petites filles, Macha (elle avait trois ans), ouvrit le poêle, fit tomber, en tisonnant, des charbons ardents qu'elle entassa dans un tesson, et s'en alla dans le vestibule. Mais là il y avait des gerbes ; les femmes les avaient préparées pour en faire des liens. Macha s'approcha avec les tisons, les plaça sous les gerbes et se mit à souffler. Quand la paille commença à brûler, elle sauta de joie, courut dans l'isba et ramena par la main, son frère Kiruchka (il avait dix-huit mois, il savait à peine marcher). Elle lui dit :

— Regarde, Kiruchka, le beau poêle que j'ai allumé !

Déjà les gerbes flambaient et pétillaient. Quand le vestibule fut plein de fumée, Macha, prise de peur, se précipita dans l'isba. Kiruchka tomba sur le seuil, s'écorcha le nez et se mit à pleurer. Macha l'entraîna dans l'isba, et tous deux se cachèrent sous le banc.

La grand'mère n'avait rien entendu et dormait toujours. L'ainé, Vania (il avait huit ans), se trouvait dans la rue. Voyant une épaisse fumée s'échapper du vestibule, il courut à la porte, pénétra dans l'isba à travers la fumée et réveilla la grand'mère. Celle-ci effrayée, à demi endormie et étourdie, se précipite dehors sans penser aux enfants, et va de cour en cour, chercher de l'aide. Macha, toujours accroupie sous le banc, se taisait ; mais le petit garçon poussait des cris, car il s'était fait grand mal au nez. Vania l'entendit, regarda sous le banc et cria à Macha :

— Cours vite, tu vas être brûlée.

Elle courut au vestibule, mais la flamme et la fumée l'empêchèrent de passer. Elle dut revenir sur ses pas. Alors Vania ouvrit la fenêtre et lui ordonna de sortir par là. Quand elle fut dehors, Vania saisit son frère et l'entraîna. Mais l'enfant était lourd et résistait ; il pleurait et repoussait Vania. Deux fois, Vania tomba avant d'avoir pu le traîner jusqu'à la fenêtre. Le porte de l'isba brûlait déjà. Il passa la tête du petit dans l'ouverture de la fenêtre et voulut le pousser dehors ; mais l'en-

fant avait très peur, il s'accrochait de ses petits bras et ne lâchait pas prise. Alors Vania cria à Macha :

— Tire-le par la tête !

Lui-même le poussa par derrière. Ce fut ainsi qu'ils le sortirent par la fenêtre dans la rue.

Le Vieux Cheval.

Dans notre pays vivait un très vieil homme, Pimen Timothéitch. Il avait quatre-vingt-dix ans. Il ne faisait rien et demeurait chez son petit-fils. Il avait le dos tout voûté, s'appuyait sur un bâton pour marcher et traînait avec peine ses jambes. Il n'avait plus qu'une seule dent, son visage était ridé, sa lèvre inférieure tremblait : lorsqu'il marchait, quand il parlait, ses lèvres se mettaient à trembler et on ne pouvait comprendre ce qu'il disait.

Nous étions quatre frères et tous quatre aimions monter à cheval. Mais nous n'avions pas de monture assez douce pour nous ; on ne nous laissait qu'un vieux cheval appelé Voronok.

Un jour, notre mère nous permit une promenade, et nous courûmes tous à l'écurie avec notre sous-maitre. Le cocher nous sella Voronok, et l'aîné monta le premier. Il chevaucha longtemps, il alla jusqu'à la grange, fit le tour du jardin ; quand il fut près de nous, nous lui criâmes :

— Eh bien ! au galop, maintenant !

Il se mit à frapper le cheval des pieds et de la cravache, et Voronok passa au galop devant nous.

Après l'aîné, ce fut l'autre frère. Lui aussi chevaucha longtemps ; lui aussi, à coups de cravache, mit au galop Voronok, et descendit le coteau à fond de train. Il voulait continuer, mais le troisième frère le supplia de descendre plus vite. Celui-ci, comme les autres, alla jusqu'à la grange, fit le tour du jardin, traversa le village et, au galop, descendit du coteau vers l'écurie. Lorsqu'il fut près de nous, Voronok souffla bruyamment ; son cou et ses épaules étaient noirs de sueur.

Quand ce fut mon tour, je voulus étonner mes frères et leur montrer mon habileté à cheval. Je voulus lancer Voronok de toutes mes forces, mais il ne voulait point s'éloigner de l'écurie, et j'avais beau le frapper, il se refusait à courir : il avait peur et se retournait à tout moment.

Je m'emportai contre le cheval et le frappai à grands coups de cravache et de talons, j'essayai de l'atteindre aux endroits les plus sensibles, je cassai ma cravache et me mis à lui frapper la tête avec le manche brisé. Mais Voronok ne voulait toujours pas galoper.

Alors, je me tournai vers le sous-maître et le priai de me donner une cravache un peu plus forte. Mais il me répondit :

— C'est assez chevauché, monsieur, descendez. Pourquoi martyriser ce cheval ?

Cet ordre me mécontenta, je lui dis :

— Comment! je n'ai pas chevauché du tout! Vous verrez comme je vais galoper. Donnez-moi, je vous prie, une cravache un peu plus forte, je saurai bien l'exciter.

Alors le sous-maître, hochant la tête dit :

— Ah! monsieur, vous n'avez pas de pitié? Pourquoi faire galoper ce cheval? Il a vingt ans. Il est accablé de fatigue, il respire à peine, il est vieux, très vieux!... C'est comme Pimen Timothéitch. Monteriez-vous sur Pimen Timothéitch et le lanceriez-vous au grand galop, à coups de cravache? N'auriez-vous pas de pitié?

Je me souvins de Pimen, et j'obéis au sous-maître. Je descendis de cheval, et quand je vis la pauvre bête, les flancs en nage, respirant avec peine de ses naseaux, et agitant sa queue courte et fournie, je compris combien il avait dû souffrir. Moi qui le croyais aussi joyeux que moi!... J'éprouvai tant de pitié pour Voronok que j'embrassai son cou tout mouillé de sueur, en lui demandant pardon de l'avoir battu.

Depuis lors, j'ai bien grandi, mais j'ai toujours pitié des chevaux, et, quand j'en vois martyriser, je me rappelle toujours Voronok et Pimen Timothéitch.

Comment j'appris à monter à cheval.

Quand j'étais petit, mes frères et moi nous tra-

vaillions toute la semaine ; mais, les dimanches et les fêtes, nous allions nous promener et jouer ensemble.

Un jour, notre père dit :

— Il faut que les aînés apprennent à monter à cheval. Il faut les envoyer au manège.

J'étais le plus petit de tous, et je demandai :

— Et moi, apprendrai-je aussi ?

— Toi, tu tomberais, répondit mon père.

Je me mis à le supplier ; j'étais sur le point de fondre en larmes.

— Eh bien, toi aussi, dit-il. Mais prends garde seulement ; si tu tombes, tâche de ne pas pleurer. On n'apprend jamais à monter à cheval sans tomber.

Quand vint le mercredi on nous mena tous les trois au manège. Nous gravîmes un grand perron, puis un petit, et, de là, nous aperçûmes une salle haute et large, avec du sable au lieu de plancher. Dans cette salle chevauchaient des messieurs, des dames et des jeunes garçons comme nous.

C'était le manège. Il n'y faisait pas très clair, dans ce manège. Ça sentait le cheval ; on n'entendait que des claquements de fouet, les cris des cavaliers à leurs montures, le bruit des sabots heurtant les barrières de bois. D'abord j'eus très peur et ne pus rien regarder. Puis notre sous-maître appela l'écuyer et dit :

— Eh bien ! donnez des chevaux à ces garçons, ils vont apprendre à monter.

— Bien, répondit l'écuyer ; puis me regardant il ajouta :

— Celui-ci est encore trop petit.

Mais le sous-maître intervint :

— Il a promis de ne pas pleurer lorsqu'il tomberait, dit-il.

L'écuyer se mit à rire et partit.

Bientôt on amena trois chevaux attelés. Après avoir ôté nos manteaux, nous prîmes l'escalier qui descendait au manège. L'écuyer tenait le cheval par la longe, et mes frères chevauchaient autour de la piste. Ils allèrent d'abord au pas, puis au trot. On fit venir ensuite un petit cheval, un alezan à la queue coupée court : il s'appelait Tchervontchik.

L'écuyer se mit à rire et me dit :

— Eh bien, cavalier, montez !

J'étais à la fois joyeux et inquiet et m'efforçais que nul ne s'aperçût de mon trouble. Longtemps, j'essayai de mettre le pied dans l'étrier, mais je n'y pouvais parvenir parce que j'étais trop petit. Alors l'écuyer me souleva dans ses bras, et me mit en selle :

— Monsieur n'est pas lourd, deux livres, pas plus, dit-il.

D'abord, il me tint par le bras, mais, ayant remarqué qu'on ne tenait point mes frères, je le priai de me lâcher.

— Vous n'avez donc pas peur ? me dit-il.

Certes, j'avais très peur, mais je répondis :

— Pas du tout.

Ce qui m'épouvantait le plus c'était que Tchervontchik dressait à tout moment l'oreille. Je le croyais fâché contre moi.

— Soit, me dit l'écuyer, mais prenez garde, ne tombez pas.

Et il melâcha. Au commencement, Tchervontchik allait au pas et je me tenais droit. Mais la selle oscillait et j'avais peur de glisser.

— Eh bien! vous sentez-vous ferme? me demanda l'écuyer.

— Je me sens ferme, répondis-je.

— Alors! maintenant, au trot.

Et l'écuyer fit claquer sa langue.

Tchervontchik prit le petit trot. Je commençai à glisser; mais je ne dis rien et m'efforçai de ne pas tomber sur le côté.

L'écuyer me félicita :

— Eh! cavalier, voilà qui est bien!

Ce qui me rendit tout fier. Juste à ce moment, l'écuyer fut accosté par un de ses camarades : il se mit à causer avec lui et cessa de me surveiller. Tout à coup, je me sentis glisser un peu de côté. Je voulus me remettre en selle, mais en vain. J'eus l'intention de crier à l'écuyer d'arrêter, mais, pensant que ce serait honteux pour moi d'agir ainsi, je me tus. L'écuyer ne me voyait pas. Tchervontchik trottait toujours, et moi je me sentais glisser de plus en plus sur le côté. Je regardais l'écuyer

espérant qu'il allait venir à mon aide, mais il continuait à causer avec son camarade et, sans me regarder, répétait de temps en temps :

— Est-il brave, ce cavalier !

J'étais tout à fait penché et j'avais très peur. Je me croyais perdu. Mais crier, quelle honte ! Une dernière secousse de Tchervontchik me désarçonna et je roulai par terre.

Alors le cheval s'arrêta. L'écuyer se retournant s'aperçut que je n'étais plus en selle :

— Tiens, voilà que mon cavalier est tombé ! dit-il.

Et il s'approcha de moi. Quand je lui eus dit que je n'étais pas blessé, il se mit à rire et dit :

— C'est élastique, un corps d'enfant !

J'avais envie de pleurer. Je demandai qu'on me remit en selle ; on m'y remit et je ne tombai plus.

Nous allâmes au manège deux fois par semaine, aussi j'appris bientôt à me tenir à cheval suivant les règles, et je n'eus plus peur.

Le Saule.

Au temps de Pâques, un paysan partit voir si la terre était dégelée.

Il sortit dans le potager, et, de la pointe d'un pieu, tâta le sol. Il constata qu'il s'était amolli. Le paysan s'en fut dans la forêt. Là, les bourgeons des saules se gonflaient déjà. Et le paysan pensa :

« Voilà, je planterai des saules autour de mon potager, ils pousseront et formeront un abri.

Il prit sa hache, coupa une dizaine de saules, se mit à les tailler par le gros bout en forme de pieux, et les enfonça dans la terre. Tous les saules poussèrent, par en haut, des pousses avec des feuilles, et, par en bas, en guise de racines, des pousses semblables. Certains saules s'accrochèrent fortement à la terre et prirent racine, d'autres, moins robustes, languirent et moururent.

Vers l'automne, le paysan contemplait joyeusement ses saules : six avaient bien pris. Au printemps suivant, les brebis en rongèrent quatre ; il n'en resta que deux. Le printemps d'après, ceux-ci furent également rongés par les brebis, l'un d'eux dépérit tout à fait et mourut, l'autre, se redressant, poussa racine sur racine et devint un arbre.

Chaque printemps, les abeilles viennent bourdonner dans le saule. Il s'y pose souvent des essaims dont les paysans s'emparent. Souvent, femmes et paysans s'en vont dîner sous le saule et dormir à son ombre. Et les enfants, grimpent le long de son tronc et y coupent des baguettes.

Celui qui a planté ces saules est mort depuis longtemps, mais le saule grandit toujours. Deux fois le fils aîné en a coupé les branches pour se chauffer ; l'arbre grandit toujours. On le taille en forme de cône ; et, au printemps, il pousse des nouvelles branches, plus minces, mais deux fois

plus longues, comme une crinière de poulain.

Et le fils aîné a cessé d'être le chef de la maison ; le village a émigré, mais le saule croît toujours, dans la plaine. D'autres paysans sont venus et l'ont ébranché — il grandit toujours. La foudre a frappé son sommet, — par les branches latérales il a continué de grandir et de fleurir.

Un paysan a voulu l'abattre à coups de hache pour se tailler une auge dans le tronc ; il a dû y renoncer, le tronc était trop pourri.

Il est tombé sur le flanc, le vieux saule ; il ne tient plus que par un seul côté. Mais il grandit encore, et les abeilles, chaque année, reviennent, en voltigeant, butiner le miel de ses fleurs...

Un jour, des enfants s'assemblèrent sous le saule pour garder des chevaux. C'était au commencement du printemps. Le temps leur parut froid, ils voulurent faire du feu et ramassèrent du chaume, des armoises, des brindilles. L'un d'eux grimpa sur le saule et cassa des branches ; puis, fourrant le tout dans le creux de l'arbre, ils y mirent le feu.

L'arbre entier se mit à siffler, la sève à bouillir ; la fumée s'épaissit, la flamme courut à travers. Tout l'intérieur du tronc devint noir. Les jeunes pousses se tordirent, les fleurs se desséchèrent.

Les enfants ramenèrent les chevaux à la maison.

Le saule, entièrement brûlé, resta seul dans le champ. Un corbeau noir survint, se percha sur lui et se mit à crier :

« Eh bien ! tu viens donc enfin de mourir ? Tu y as mis le temps ! »

Boulka.

J'avais un petit dogue. On l'appelait Boulka. Il était tout noir, sauf le bout des pattes de devant qui était blanc. Les dogues ont la mâchoire inférieure plus longue que la mâchoire supérieure, et leurs dents d'en haut s'emboîtent dans celles d'en bas ; mais chez Boulka, la mâchoire inférieure était si proéminente qu'on aurait pu mettre le doigt entre les deux rangées de dents. Son museau était large, ses yeux grands, noirs et brillants, ses dents blanches, toujours découvertes. Il ressemblait à un nègre. Il n'était pas méchant et ne mordait point, mais il était extraordinairement vigoureux et tenace : quand il s'accrochait à quelque chose, il serrait si fort les dents qu'il restait suspendu comme un chiffon, et il était aussi difficile à chasser que la gale.

Un jour, on le lança sur un ours. Il lui attrapa l'oreille et y resta suspendu comme une sangsue. L'ours avait beau lui donner des coups de griffes, le serrer contre son poitrail, le secouer dans tous les sens, il ne pouvait s'en débarrasser. A la fin il se jeta à terre pour écraser Boulka, mais celui-ci ne lâcha prise que lorsqu'on l'eut arrosé d'eau froide. Je l'avais eu tout petit et l'avais élevé moi-même.

Quand je partis pour le Caucase, ne voulant point l'emmener, je quittai la maison sans bruit après avoir donné l'ordre de l'enfermer.

Au premier relais, au moment où j'allais remonter en voiture, soudain, je vis rouler sur la route quelque chose de noir et de brillant. C'était Boulka avec son collier de cuivre. Il s'élança au relais, se jeta sur moi, puis me léchant la main, il s'étendit à l'ombre sous le traîneau. Sa langue pendait longue comme la main. Tantôt il la rentrait, avalait sa salive, tantôt s'avavançait pour me lécher encore... Il haletait, ses flancs palpitaient, il se tortillait de tous côtés, de sa queue il frappait le sol. J'appris par la suite, qu'après mon départ, il avait sauté par la fenêtre en brisant la vitre, et, me suivant à la piste, avait galopé sur la route, faisant ainsi près de vingt verstes, par une forte chaleur.

Boulka et le Sanglier.

Un jour, au Caucase, nous partîmes pour la chasse au sanglier et Boulka accourut pour m'accompagner. Dès que les chiens courants se mirent à chercher, Boulka, suivant leurs abois, disparut dans la forêt.

C'était en novembre, les sangliers et les porcs sont alors énormes.

Au Caucase, les bois où vivent les sangliers

abondent en fruits savoureux : raisins sauvages, pommes, poires, mûres sauvages, pommes de pin, glands, prunelles. Quand ces fruits sont mûrs et que les premières gelées les font tomber, les sangliers s'en gavent et engraisissent.

A cette époque, le sanglier est si gros qu'il ne peut soutenir longtemps la poursuite du chien. Au bout de deux heures, il se faufile dans un fourré et s'y cache. Alors les chasseurs l'y suivent, et tirent. Les abois des chiens indiquent si la bête est arrêtée ou non : si la bête est lancée, les chiens aboient avec un gémissement comme si on les battait ; et si elle s'arrête, ils aboient comme après un homme, en hurlant un peu.

Ce jour-là, je courus longtemps sans réussir à croiser la voie d'un seul sanglier. Enfin, j'entendis les abois traînants et les cris des chiens couchants et je courus de ce côté.

Je me trouvais déjà assez près d'un sanglier. J'entendais déjà un frôlement bruyant dans l'épaisseur du fourré. C'était la bête traquée par les chiens, mais on devinait aux aboiements qu'ils ne l'avaient pas encore attaquée et tournaient seulement autour d'elle.

Tout à coup, un bruit frappa mon oreille, derrière moi : je me retournai et j'aperçus Boulka. Il avait dû perdre les autres chiens, s'égarer dans la forêt, et, maintenant, entendant leurs abois, il accourait rapidement, comme moi, dans leur direc-

tion. Il galopait à travers la clairière dans l'herbe haute, je ne voyais que sa tête noire et sa langue serrée entre ses dents blanches.

Je l'appelai, mais il me dépassa sans se détourner et se jeta dans le fourré. Je l'y suivis, mais plus j'avancais, plus le hallier s'épaississait. Les branches m'arrachaient mon bonnet, me cinglaient le visage ; ma veste s'accrochait aux épines des ronces. Je me rapprochais des aboiements mais ne pouvais rien voir.

Soudain, j'entendis les chiens aboyer plus fort, quelque chose craqua, et le sanglier, ayant repris haleine, se mit à grogner. Il me sembla que Boulka l'avait joint et s'attaquait à lui. Je rassemblai mes forces pour arriver plus vite, à travers le fourré, sur le lieu de la lutte. Au plus profond du fourré, j'aperçus un chien courant au poil tacheté, qui aboyait et hurlait, et, à deux pas de lui, quelque chose de noir qui se tortillait.

Quand je fus plus près, j'entrevis le sanglier, et Boulka se mit à crier furieusement. La bête, en grognant, marcha sur le chien courant qui recula, la queue entre les jambes. Je découvrais tout le côté du sanglier et sa tête. Je visai dans le flanc et tirai.

J'avais touché juste. L'animal, en grognant et brisant les branches, s'enfuit loin de moi dans l'épaisseur du fourré. Les chiens criaient, aboyaient, suivaient sa trace ; moi, je me jetai dans le fourré,

derrière lui. Soudain, à mes pieds, j'aperçus et entendis quelque chose : c'était Boulka. Il était allongé sur le flanc et poussait des cris, une flaque de sang sous lui. « Mon chien est perdu ! » pensai-je. Mais j'avais un autre souci et je m'éloignai.

Bientôt je vis le sanglier. Les chiens l'assaillaient par derrière ; le sanglier leur faisait tête d'un côté puis de l'autre. A ma vue, il fondit sur moi. Je tirai mon second coup presque à bout portant, si bien que les soies de l'animal prirent feu : il grogna, chancela, et, de tout son poids, s'abattit lourdement sur le sol.

Quand je m'approchai de lui, il était déjà mort ; à peine, par instants, un spasme, un dernier tressaillement. Les chiens hérissés et furieux lui déchiraient le ventre et les cuisses, lapaient le sang de sa plaie.

Alors je me souvins de Boulka et retournai le chercher. Il se traîna à ma rencontre en gémissant.

J'accourus près de lui, et, me baissant, j'examinai sa blessure. Il avait le ventre décousu : ses entrailles pendaient sur les feuilles sèches.

Quand mes compagnons m'eurent rejoint, nous lui remîmes l'intestin en place et recousîmes la plaie. Pendant que nous lui cousions le ventre, perçant sa peau avec l'aiguille, il ne cessait de me lécher les mains.

On attachâ le sanglier à la queue d'un cheval pour l'emporter hors de la forêt. On mit Boulka en

croupe et l'on entra ainsi à la maison. Boulka fut malade six semaines, puis guérit.

Les Faisans.

Au Caucase les poulets sauvages s'appellent des faisans. Il y en a tant qu'ils coûtent moins cher que les poulets domestiques. On chasse les faisans au *chevalet*, à l'*embuscade* et au *chien courant*. Voici comment s'opère la chasse au *chevalet* : On prend de la toile à voile, on la tend sur un châssis, une latte est appliquée au milieu du châssis ; dans la toile à voile on fait un trou. Ce châssis tendu de toile à voile, c'est le *chevalet*.

Avec ce chevalet et un fusil, dès l'aube, on part en forêt. Le chasseur tient devant lui le chevalet et observe les faisans par le trou de la toile. C'est l'heure où ils vont par la clairière quêtant leur nourriture. On rencontre parfois une famille entière, — la poule et ses poussins, — parfois un coq avec sa poule, ou plusieurs coqs ensemble.

Les faisans ne voient pas l'homme ; ils n'ont pas peur de la toile, et laissent le chasseur avancer à leur portée. Alors, celui-ci plante debout son chevalet, sort par le trou le canon de son fusil et tire dans le tas.

Voici maintenant comment se fait la chasse à l'*embuscade*. On lance dans la forêt un petit chien de basse-cour, et on le suit de près. Lorsque le chien

trouve un faisan, il court sur lui. Le faisan vole sur un arbre et alors, le chien se met à japper. Aux abois du chien, le chasseur accourt, et tire le faisan sur l'arbre. Cette chasse serait facile si les faisans se perchaient sur un arbre isolé et dénudé, mais ils choisissent toujours l'arbre le plus touffu, à l'endroit le plus épais du bois, et, dès qu'ils aperçoivent le chasseur, ils se dissimulent dans les branches. Presque toujours, il est difficile de pénétrer dans le fourré jusqu'à l'arbre où le coq reste perché, et malaisé de l'apercevoir. Quand le chien est tout seul à japper, le faisan n'a pas peur. Il se dresse sur sa branche, fait le beau et bat des ailes. Mais dès qu'il aperçoit un homme, l'oiseau s'aplatit, de sorte que seul un chasseur expérimenté peut le découvrir ; un novice restera à côté sans rien voir.

Lorsque les Cosaques, à pas de loup, se sont approchés d'un faisan, ils enfoncent leur bonnet sur leur visage et évitent de regarder en l'air, car si le faisan a peur d'un homme armé d'un fusil, il a surtout peur de ses yeux.

Enfin voici comment se fait la chasse au *chien courant*. On prend un chien courant et l'on s'engage avec lui dans la forêt. Le chien s'en va flairant et reconnaît ainsi les endroits où les faisans ont passé, à l'aube, où ils ont mangé, et il examine leurs traces. Quelque embrouillées que soient leurs voies, un bon chien sait toujours reconnaître

la dernière, la sortie du dernier endroit où ils ont pris de la nourriture. Plus il marchera sur la piste, plus l'odeur qu'il suit sera forte, il arrivera ainsi à l'endroit où le faisan, dans la journée, s'est arrêté dans l'herbe, ou à la voie qu'il vient de prendre. Une fois à proximité, quand son odorat semble lui révéler que le gibier est devant lui, le chien ralentit de plus en plus son allure, de peur de l'effrayer, puis s'arrête pour bondir brusquement et le saisir. Au moment où le chien va l'atteindre, le faisan prend son essor et le chasseur tire.

Milton et Boulka.

Je m'étais procuré, pour chasser le faisan, un chien courant. Il s'appelait Milton ; il était grand, maigre, tacheté de gris, il avait de longues lèvres, de longues oreilles et il était très fort, très intelligent. Milton et Boulka ne se mordaient pas. Aucun chien ne montra jamais les dents à Boulka, mais lui n'avait qu'à montrer les siennes et les chiens se sauvaient, la queue entre les jambes.

Un jour, je partis à la chasse aux faisans avec Milton. Tout à coup, Boulka me rejoignit dans la forêt. Je voulus le chasser, impossible. Il ne fallait pas songer à le ramener à la maison, c'était trop loin. Pensant qu'il ne me gênerait pas, je poursuivis mon chemin ; mais à peine Milton eut-il senti dans les herbes et flairé un faisan que Boulka se

jeta en avant et se mit à fureter en tous sens. Il voulait lever le gibier avant Milton. Ayant entendu quelque chose dans l'herbe, il bondit, se tortilla, mais il avait peu de flair et seul n'aurait pu trouver la piste ; alors, il regarda Milton et courut le rejoindre. Dès que Milton eut empaumé la voie, Boulka sauta en avant. J'eus beau le rappeler, le battre, impossible de le retenir : aussitôt que Milton commençait à chercher, il se précipitait en avant et l'en empêchait.

Je songeais déjà à revenir à la maison, croyant ma chasse gâtée, lorsque Milton, plus avisé que moi, imagina un moyen de tromper Boulka. Voici comment : Dès que Boulka bondissait en avant, Milton abandonnait la piste, se tournait d'un autre côté et faisait semblant de chercher. Boulka se précipitait vers lui ; alors, Milton, me regardant et agitant la queue, reprenait aussitôt la vraie piste. De nouveau Boulka revenait sur Milton et le dépassait, et de nouveau le chien courant, trompant exprès son compagnon, faisait dix pas à droite ou à gauche, puis revenait me mettre dans la voie. C'est ainsi que pendant toute la chasse, il trompa Boulka sans jamais lui permettre de gâter les choses.

La Tortue.

Une fois, j'étais allé à la chasse avec Milton.

Arrivé près de la forêt, il se mit à chercher, la queue tendue, les oreilles dressées, les narines frémissantes. J'armai mon fusil et marchai derrière lui, croyant qu'il flairait perdrix, faisan ou lièvre. Mais Milton ne s'enfonçait pas dans la forêt, il s'en allait par les champs. Je le suivis, regardant en avant. Tout à coup, j'aperçus ce qu'il cherchait. Devant lui cheminait une petite tortue, de la grosseur d'un bonnet. Sa tête nue, d'un gris foncé, emmanchée d'un long cou, s'effilait comme un pistil. Elle marchait en écartant largement ses pattes, nues comme sa tête, et une carapace lui couvrait le dos.

Quand la tortue aperçut le chien, elle rentra sa tête et ses pattes et s'enfonça dans l'herbe, de manière à ne présenter que sa carapace. Milton la saisit et se mit à mordre ; mais ses dents ne purent l'entamer ; car la carapace qui recouvre le dos de la tortue se continue sous le ventre, laissant seulement, par devant, par derrière et sur les côtés, des trous où passent la tête, les pattes et la queue.

J'arrachai la tortue à Milton et j'examinai les dessins de son dos, de sa carapace, et sa manière de s'y cacher. Quand, tenant une tortue à la main, on regarde par les trous de sa carapace, on voit, dans l'intérieur, comme dans une cave, quelque chose de noir et de vivant.

Je laissai tomber la tortue dans l'herbe et m'en allai, mais Milton ne voulut point l'abandonner. Il

la prit dans sa gueule et la porta derrière moi. Tout à coup, il poussa un gémissement et lâcha prise. La tortue, lui glissant une de ses pattes dans la gueule, venait de l'en griffer. Il était si furieux contre elle, qu'il se mit à aboyer et à l'empoigner de nouveau pour l'emporter. Je lui ordonnai de la laisser, Milton ne m'obéit point. Alors je la lui ôtai de force et la jetai. Mais il ne l'abandonna pas ainsi ; avec ses pattes il creusa hâtivement un trou près d'elle, et quand le trou fut assez grand, il y poussa la tortue et la recouvrit de terre.

Les tortues vivent sur la terre et dans l'eau, comme les couleuvres et les grenouilles. Elles se reproduisent par des œufs qu'elles mettent dans le sol. Elles ne couvent pas leurs œufs, mais d'eux-mêmes, comme ceux des poissons, ils se brisent, et les tortues sortent. Les plus petites sont moins grosses qu'une soucoupe, quant aux plus grandes, elles atteignent une longueur d'environ deux mètres, et pèsent dans les trois cents kilogrammes. Les grandes tortues vivent dans les mers.

Une tortue peut pondre, pendant le printemps, des centaines d'œufs.

La carapace de la tortue est constituée par ses côtes ; seulement, tandis que chez l'homme et d'autres animaux, les côtes sont séparées, celles de la tortue sont soudées ensemble. Une autre différence essentielle, c'est que, chez tous les animaux, les côtes se trouvent à l'intérieur, sous la chair ;

chez la tortue les côtes sont en-dessus, recouvrant la chair.

Boulka et le Loup.

La guerre n'était pas terminée quand je quittai le Caucase, et il y avait danger à voyager, la nuit, sans escorte.

Voulant partir à la première heure du matin, je résolus de ne pas me coucher.

Un ami vint me tenir compagnie ; nous passâmes ensemble la soirée et la nuit, assis devant ma cabane, dans la rue du bourg cosaque.

La lune était voilée de brume, malgré cela il faisait si clair qu'on aurait pu lire.

Soudain, au milieu de la nuit, nous entendîmes de l'autre côté de la rue, dans une cour, piauler un cochon de lait. L'un de nous cria :

— C'est un loup qui étrangle un cochon de lait !

Je courus dans la cabane, saisis mon fusil chargé et m'élançai dans la rue. Des gens s'étaient massés à la porte cochère de la maison où piaulait le cochon de lait. Tous me crièrent :

— Par ici ! Par ici !...

Milton me suivit, en bondissant, croyant sans doute que je partais pour la chasse, avec mon fusil. Tant qu'à Boulka, il dressait ses courtes oreilles et allait de côté et d'autre, semblant attendre l'ordre d'enfoncer ses crocs. Comme j'accourais vers la

haie, j'aperçus de l'autre côté, dans la cour, la bête qui venait droit sur moi. C'était un loup. Il courut à la haie et prit son élan pour la franchir. Je me jetai de côté et armai mon fusil. A peine eut-il bondi vers moi que, le couchant en joue, à bout portant, je pressai la détente, mais le fusil fit « tchiik » et le coup ne partit pas. Le loup, sans s'arrêter, traversa rapidement la rue. Milton et Boulka s'élancèrent à sa poursuite. Milton l'eut bientôt rejoint; mais on voyait qu'il n'osait pas l'attaquer; quant à Boulka, il eut beau se hâter sur ses pattes courtes, il ne put l'atteindre. Nous nous mîmes à courir de toutes nos forces, dans la direction de la bête, mais loup et chiens eurent bientôt disparu à nos yeux, et seulement près du fossé, au coin du bourg cosaque, nous entendîmes de rares aboiements, puis une plainte, et nous aperçûmes, à travers le brouillard lunaire, une poussière qui s'élevait et les chiens qui se battaient avec le loup. Quand nous arrivâmes au fossé, le loup avait disparu, les deux chiens s'en revenaient vers nous, la queue dressée, la mine hargneuse. Boulka, en grognant, me poussa de la tête; il semblait vouloir raconter quelque chose, mais ne le pouvait pas.

Nous examinâmes les chiens et nous aperçûmes que Boulka avait, sur la tête, une petite plaie. Il était clair qu'il avait assailli le loup près du fossé, mais n'avait pu le terrasser, et que le loup, mordant un morceau, avait pris la fuite. La plaie

n'était pas grande et ne semblait point dangereuse.

Nous retournâmes à la cabane, et nous causâmes de cet incident. J'étais furieux de l'accroc de mon fusil, et je ne cessais de me dire que si le coup était parti, le loup serait resté sur place. Mon ami s'étonnait que l'animal eût pu pénétrer dans la cour. Un vieux Cosaque ne voyait là rien de surprenant, affirmant que ce n'était pas un loup mais une sorcière, et qu'elle avait jeté un sort sur mon fusil. Ainsi devisions-nous, assis devant la cabane.

Soudain, les chiens se redressèrent : devant nous, au milieu de la rue, nous aperçûmes le même loup ; mais cette fois, à nos cris, il détala si vite que les chiens ne purent l'atteindre.

Cette seconde apparition raffermirait le vieux Cosaque dans son idée que le loup était une sorcière. Moi, je me demandais si ce n'était pas un loup enragé, car je n'avais jamais vu ni entendu dire, qu'un loup chassé d'un endroit y fût revenu.

A tout hasard, je saupoudrai de poudre la plaie de Boulka et y mis le feu. La poudre, s'enflammant, brûla la partie atteinte.

C'était pour brûler la salive enragée, au cas où elle n'eût pas encore pénétré dans le sang. Car si la salive est déjà entrée dans le sang, le poison se répand avec lui par tout le corps, et alors on n'y peut plus remédier.

Ce qu'il advint de Boulka à Piatigorsk.

Du bourg cosaque je ne retournai pas tout droit en Russie; d'abord je m'arrêtai à Piatigorsk et y passai deux mois. J'avais fait présent de Milton à un cosaque chasseur, et j'emmenais Boulka avec moi à Piatigorsk.

La ville de Piatigorsk (Cinq-Montagnes) est ainsi nommée parce qu'elle se trouve sur le mont Bech-Taou; Bech, en tartare, signifiant cinq, et Taou, montagne. De cette montagne sort une source thermale sulfureuse, qui a la température de l'eau bouillante; au-dessus de l'endroit où coule l'eau, la vapeur se dégage constamment comme au-dessus d'un samovar. La ville est dans un site des plus riants; de toute la montagne coulent des eaux thermales; une petite rivière, la Podkoumok, serpente dans la vallée; sur les cimes des montagnes, des forêts; autour de la ville, des champs; au loin, la vue embrasse les grandes montagnes du Caucase. La neige ne fond jamais sur ces montagnes, elles sont toujours blanches comme du sucre. La plus haute, l'Elbrouz, pareille à un blanc pain de sucre, se voit de partout quand le temps est clair. On vient prendre des eaux à Piatigorsk; au-dessus des sources thermales s'élèvent des villas, des kiosques entourés de jardins et de sentiers. Le matin, la musique joue; on boit des verres d'eau,

on se baigne, on se promène. La ville proprement dite se dresse sur la montagne ; dans la vallée, il y a un faubourg. C'était une maison de ce faubourg que j'habitais. Elle était bâtie dans une cour, ses fenêtres donnaient sur un petit jardin où le maître élevait des abeilles, non dans des troncs d'arbres, comme en Russie, mais dans des corbeilles rondes. Ces abeilles étaient si douces, que, chaque matin, je venais avec Boulka m'asseoir dans ce jardin parmi les ruches.

Boulka circulait parmi les ruches, admirait les abeilles, les flairait, les écoutait bourdonner, mais il s'approchait d'elles avec tant de précaution, qu'il ne les dérangeait point, et elles ne le piquaient pas.

Un matin, comme je prenais du café dans le jardin, au retour des eaux, Boulka se mit à se gratter les oreilles, en faisant du bruit avec son collier. Ce bruit troublant les abeilles, j'ôtai au chien son collier. Un moment après j'entendis, venant de la ville, une clameur étrange et effroyable : des chiens aboyaient, gémissaient, hurlaient, des gens criaient à tue-tête, et cette clameur descendait de la montagne et se rapprochait de plus en plus de notre faubourg.

Boulka avait cessé de se gratter, sa large tête aux dents blanches appuyée entre ses pattes, et sortant, par moments, sa langue, il se tenait tranquille auprès de moi. A ce bruit, il dressa les oreilles, comme s'il eût compris de quoi ils s'agissait, montra les dents,

se leva et se mit à gronder. La clameur s'approchait. On eût dit que tous les chiens de la ville étaient là, aboyant, gémissant, hurlant. Je me rendis sur le seuil de la porte cochère pour regarder; la propriétaire de la maison vint m'y rejoindre.

— Qu'est-ce donc? lui demandai-je.

— Ce sont les prisonniers qui assomment les chiens, me répondit-elle. Ils se sont tellement multipliés que la municipalité a ordonné d'assommer tous les chiens errants de la ville.

— Comment, on me tuerait Boulka, s'il tombait entre leurs mains?

— Non, on ne tue pas les chiens qui ont un collier.

Tandis que nous parlions, les prisonniers arrivaient vers notre cour. Des soldats étaient en tête, quatre prisonniers enchaînés suivaient. Deux d'entre eux étaient armés de longs crocs de fer, les deux autres de gourdins. Devant notre porte cochère, l'un d'eux, accrochant de son croc un petit chien de basse-cour, le tira au milieu de la rue, et un autre se mit à l'assommer à coups de gourdin.

Le petit chien poussait des hurlements affreux, mais les prisonniers vociféraient et éclataient de rire. Celui qui tenait le croc retourna le petit chien, puis, voyant qu'il était mort, il retira son croc et jeta un regard circulaire, en quête d'un autre chien.

Juste à ce moment, Boulka, d'un bond, comme

autrefois sur l'ours, sauta sur le prisonnier. Je me souvins qu'il était sans collier et je l'appelai bien vite :

— Boulka ! ici !

Puis je criai aux prisonniers de ne point toucher à mon chien. Mais dès qu'il avait vu Boulka, le prisonnier s'était mis à rire, et d'un coup adroitement lancé l'avait accroché par la cuisse. Boulka se lança en arrière, mais le prisonnier tira à lui, en criant à son camarade :

— Frappe !

L'autre leva son gourdin, Boulka allait être tué, mais il se débattit, la peau de sa cuisse se déchira, et la queue entre les jambes, la cuisse ensanglantée, il courut se réfugier dans la maison, par le guichet, et alla se cacher sous mon lit. Ce qui l'avait sauvé, c'est que sa peau s'était entièrement déchirée à l'endroit même où le croc l'avait saisi.

La fin de Boulka et de Milton.

Boulka et Milton moururent vers la même époque. Le vieux Cosaque n'avait pas su ménager Milton. Non content de chasser des oiseaux avec lui, il voulut le mener au sanglier. Ce même automne, il fut décousu par un sanglier de deux ans. Personne n'ayant pu le recoudre, il mourut. Quant à Boulka, il ne vécut pas longtemps après son aventure avec les prisonniers.

Peu de temps après avoir échappé à la mort, il commença à devenir triste, à lécher tout ce qu'il rencontrait. Il me léchait les mains, mais non plus comme auparavant, pour me caresser. Il léchait longtemps et fortement, en appuyant sa langue, puis cherchait à saisir avec les dents. On voyait qu'il avait besoin de mordre la main, mais s'en retenait.

Je cessai de lui abandonner ma main. Il se mit alors à lécher ma botte, le pied de la table, qu'il mordait ensuite. Cela dura deux jours ; le troisième, il disparut, depuis nul ne le revit, nul n'apprit ce qu'il était devenu. On ne pouvait le voler ; il ne pouvait me fuir. C'était six semaines après la morsure du loup.

Le loup devait être enragé, Boulka, enragé à son tour, était parti. Il lui était venu ce que les chasseurs appellent la rage mue, qui se manifeste, dit-on, par des convulsions dans la gorge. Les animaux atteints veulent boire, mais ne le peuvent pas, l'eau provoque des convulsions encore plus fortes. Alors, le mal et la soif les mettent hors d'eux-mêmes, et ils commencent à mordre. Évidemment Boulka souffrait de ces convulsions lorsqu'il se mit à lécher, puis à mordre ma main et le pied de la table.

Je parcourus tout le pays, en quête de Boulka. Personne ne put me dire où il s'était réfugié, comment il était mort ; s'il avait erré et mordu, comme

le font les chiens enragés, j'aurais entendu parler de lui. Il avait dû se sauver dans quelque fourré perdu, et y mourir seul. Les chasseurs prétendent qu'un chien intelligent, lorsqu'il est atteint de rage mue, s'enfuit dans les champs ou dans les bois pour chercher une herbe dont il a besoin, se roule dans la rosée et se soigne lui-même. Évidemment Boulka n'avait pu se guérir. Il ne revint point et disparut à jamais.

Le Lièvre gris.

Un lièvre gris vivait, l'hiver, près du village. Un soir, à la nuit tombante, il dressa une oreille, écouta, dressa l'autre, agita ses moustaches, flaira et s'assit sur ses pattes de derrière. Puis il sauta une fois, deux fois, sur la neige épaisse, s'assit de nouveau sur ses pattes de derrière et se mit à regarder autour de lui. La neige, en couches onduleuses et brillantes comme du sucre, l'environnait de toutes parts. Au-dessus du lièvre, une buée glacée laissait transparaître les étoiles grandes et brillantes. Le lièvre devait traverser la grand'route pour arriver à l'aire. Sur la grand'route, on entendait le grincement d'un traîneau, l'ébrouement des chevaux, les craquements du siège.

Le lièvre s'arrêta de nouveau près de la route. Des paysans marchaient près du traîneau, le col du cafetan relevé. On voyait à peine leurs visages.

Leurs barbes, leurs moustaches, leurs cils étaient blancs. Une buée sortait de leur bouche et de leur nez. Leurs chevaux étaient couverts de sueur qui se condensait en glaçons. Ils tiraient du collier, s'enfonçaient et retombaient dans l'ornière. Les paysans, les rejoignant, leur donnaient des coups de fouet. Deux vieillards marchaient côte à côte ; l'un racontait à l'autre comment on lui avait volé un cheval.

Quand ils furent passés, le lièvre sauta sur le chemin et, doucement, s'en fut vers l'aire. Le petit chien du convoi l'aperçut, se mit à aboyer et s'élança à sa poursuite. Le lièvre bondit vers l'aire, par les tas de neige ; l'un d'eux arrêta sa course ; et le chien aussi, au dixième bond, fut arrêté par la neige. Le lièvre resta assis un moment sur ses pattes de derrière et repartit tranquillement pour l'aire.

En route, il rencontra, dans un champ de blé, deux lièvres. Ils mangèrent et jouèrent ensemble. Le lièvre s'ébattit un instant avec ses camarades, fit avec eux un trou dans la neige glacée, mangea quelques grains des semailles d'automne et poursuivit son chemin. Tout le village était endormi, les feux éteints ; on n'entendait, de la rue, que les pleurs d'un enfant dans quelque isba et le craquement des poutres gelées. Le lièvre arriva dans l'enclos et trouva là des camarades. Il joua avec eux dans la grange nettoyée, mangea l'avoine d'un cuveau entamé,

monta dans la grange, par le toit couvert de neige, puis, sortant par un trou de la haie, il revint sur ses pas et regagna son gîte. A l'orient, l'aurore s'empourprait, les étoiles commençaient à pâlir, la vapeur glacée s'épaississait au-dessus du sol. Au village voisin, les femmes s'éveillaient, allaient chercher de l'eau ; des paysans passaient, portant le fourrage ; des enfants criaient et pleuraient. Les convois, plus nombreux, cheminaient vers la grand'route ; les charretiers parlaient plus fort.

Le lièvre franchit la route, s'approcha de son ancien gîte, se choisit, un peu plus haut, un autre emplacement, creusa la neige, se coucha au fond de son nouveau gîte, abaissa ses oreilles sur son dos et s'endormit, les yeux ouverts.

**Dieu voit la vérité, mais il ne la dit pas
tout de suite.**

Dans la ville de Vladimir, vivait un jeune marchand du nom d'Aksénov. Il possédait deux boutiques et une maison.

D'un extérieur agréable, Aksénov était blond, frisé, joli garçon, aimant la bombance et les chansons. Dans sa jeunesse, il buvait beaucoup, et quand il avait bu, faisait du tapage. Mais une fois marié, il ne but plus que fort rarement.

Un jour d'été, Aksénov partit à la foire de Nijni-

Novgorod. Comme il faisait ses adieux aux siens, sa femme lui dit :

— Ivan Dmitritch, ne t'en va pas aujourd'hui. J'ai fait un mauvais rêve à ton sujet.

Aksénov se mit à rire et dit :

— Tu as toujours peur que je ne fasse la noce à la foire !

La femme répondit :

— Je ne sais pas au juste, moi-même, de quoi j'ai peur. Seulement j'ai fait un mauvais rêve. Tu revenais de la ville, tu ôtais ton bonnet, et tout à coup... je voyais ta tête toute blanche.

Aksénov continua de rire.

— Eh bien ! C'est bon signe, dit-il. Sois tranquille, je ferai de bonnes affaires et t'apporterai de beaux cadeaux.

Il dit au revoir aux siens et partit.

A moitié chemin il rencontra un marchand de sa connaissance, ils s'arrêtèrent ensemble pour passer la nuit. Ils prirent le thé de compagnie et allèrent se coucher dans deux chambres contiguës. Aksénov dormit peu. Il se réveilla au milieu de la nuit, et, pour voyager plus à son aise, pendant la fraîcheur, il fit lever le postillon et lui donna l'ordre d'atteler. Puis il entra dans l'isba chauffée, paya le patron et partit.

Après avoir parcouru une quarantaine de verstes, il s'arrêta de nouveau pour laisser manger les chevaux, lui-même se reposa dans l'auberge,

sortit sur le perron vers l'heure du dîner et fit préparer le samovar. Puis il prit une guitare et se mit à jouer. Tout à coup, une troïka arrive, avec ses grelots, un fonctionnaire en descend avec deux soldats, s'approche d'Aksénov et lui demande qui il est et d'où il vient.

Aksénov répond à toutes ses questions et l'invite à prendre du thé avec lui. Mais le fonctionnaire continue à le harceler de questions :

— Où as-tu dormi la nuit dernière? Étais-tu seul avec le marchand? As-tu vu le marchand le matin? Pourquoi as-tu quitté l'auberge si précipitamment?

Aksénov, surpris de cet interrogatoire, raconta ce qui était arrivé, puis il dit :

— Pourquoi m'en demandez-vous si long? Je ne suis ni un voleur ni un brigand. Je voyage pour mes affaires et je n'ai de comptes à rendre à personne.

Alors le fonctionnaire appela les soldats et dit :

— Je suis le commissaire de police et si je te questionne c'est que le marchand avec lequel tu as passé la nuit dernière a été égorgé. Montre tes effets... et vous autres, fouillez-le.

On entra dans l'isba; on prit sa malle et son sac, on les ouvrit, on chercha partout. Soudain, le commissaire sortit du sac un couteau et s'écria :

— A qui ce couteau?

Aksénov regarda et vit un couteau taché de sang.

On venait de le retirer de son sac; la terreur l'envahit.

— D'où vient ce sang sur le couteau ?

Aksénov voulait répondre mais ne pouvait articuler un seul mot.

— Moi... je ne sais pas... je... un couteau... moi... il n'est pas à moi.

Alors le commissaire dit :

— Ce matin, on a trouvé le marchand égorgé dans son lit. Personne autre que toi n'a pu commettre le crime. L'isba était fermée en dedans et toi seul y étais. De plus, voici un couteau taché de sang qu'on a trouvé dans ton sac. Du reste, ton crime se lit sur ton visage. Avoue tout de suite comment tu l'as tué, combien d'argent tu as volé.

Aksénov jure qu'il n'est pas coupable, qu'il n'a pas vu le marchand depuis qu'il a pris le thé avec lui, qu'il n'a que son propre argent, huit mille roubles, et que le couteau n'est pas à lui. Mais sa voix est mal assurée, son visage est devenu pâle, et il tremble de peur comme un coupable.

Le commissaire, ayant appelé les soldats, ordonna de le ligoter et de le placer dans la voiture, les pieds garrottés. Aksénov se signa et pleura. On lui prit ses effets et son argent et on l'envoya à la prison de la ville voisine. On ordonna une enquête à Vladimir; tous les marchands et habitants déclarèrent qu'Aksénov, bien qu'ayant aimé la boisson et les plaisirs dans sa jeunesse, était un brave

homme. L'affaire fut jugée. On l'accusait d'avoir tué le marchand de Riazan et de lui avoir volé vingt mille roubles.

La femme d'Aksénov était au désespoir. Ses enfants étaient tout petits : l'un d'eux était encore à la mamelle. Elle les prit tous avec elle et se rendit à la ville où son mari était emprisonné. D'abord on lui refusa de le voir, puis, sur ses instances, on le lui permit. Quand elle aperçut son mari en tenue de prisonnier, enchaîné, confondu avec des brigands, elle tomba sur le sol et resta longtemps sans connaissance. Puis elle plaça ses enfants auprès d'elle, s'assit à côté de son mari, lui rendit compte des affaires de la maison et lui demanda le récit de tout ce qui était arrivé. Il lui raconta tout et elle demanda :

— Que faire à présent ?

Il répondit :

— Il faut supplier le tzar. Ce n'est pas possible qu'un innocent soit puni !

Sa femme lui dit qu'elle avait déjà adressé une supplique au tzar, et que, probablement, elle ne lui aura pas été transmise.

Aksénov ne répondit pas et resta accablé. Sa femme lui dit :

— Mon rêve ne me trompait pas, te souviens-tu, je te voyais avec des cheveux blancs. Te voilà, en effet, tout blanchi par le chagrin. Tu n'aurais pas dû partir, comme je te le demandais.

Et, de la main caressant ses cheveux, elle lui dit :

— Vania, mon cher ami, dis la vérité à ta femme... N'est-ce point toi qui l'as tué?

Aksénov s'exclama :

— Et toi aussi, tu le penses!

Il cacha son visage et pleura.

Un soldat vint prévenir la femme et les enfants qu'il était temps de se retirer. Aksénov dit un dernier adieu à sa famille.

Après le départ de sa femme, il repassa dans son esprit la conversation qu'il venait d'avoir, et à la pensée que sa femme doutait aussi de lui et lui avait demandé si ce n'était point lui qui avait tué le marchand, il se dit : « On voit que personne, sauf Dieu, ne connaît la vérité. C'est lui seul qu'il me faut implorer, et de lui seul attendre ma grâce. »

A dater de ce moment, Aksénov cessa d'envoyer des suppliques ; il ferma son âme à l'espoir et ne fit plus que prier Dieu.

Aksénov fut condamné au knout et aux travaux forcés. Cette sentence fut exécutée.

On le frappa du knout et, quand ses plaies se furent cicatrisées, on l'envoya en Sibérie, avec d'autres forçats.

Aksénov resta vingt-six ans en Sibérie, aux travaux forcés ; ses cheveux devinrent blancs comme la neige et sa barbe longue, étroite et toute

blanche. Toute sa gaité disparut. Il se voûta, commença à n'avoir plus la force de marcher, parla peu, ne rit jamais et pria Dieu.

Aksénov apprit, en prison, à faire des bottes. Avec l'argent qu'il gagna ainsi il s'acheta un martyrologe, qu'il lisait dans la prison, quand il y avait de la lumière. Les jours de fête il allait à la chapelle de la prison, lisait les épîtres et chantait au chœur; il avait conservé sa belle voix. Les chefs l'aimaient pour sa docilité, ses compagnons avaient une grande estime pour lui et l'appelaient le « grand-père » et « l'homme de Dieu ». Quand les prisonniers avaient quelque chose à demander, ils faisaient présenter leur requête par Aksénov, et quand ils se prenaient de querelle, c'était encore Aksénov qu'ils choisissaient comme arbitre.

Aksénov n'avait reçu aucune lettre de sa maison; il ignorait si sa femme et ses enfants vivaient encore.

Un jour on amena au bagne de nouveaux forçats. Le soir, tous les anciens se réunirent autour des nouveaux venus et leur demandèrent de quelles villes, de quels villages ils venaient, et pour quelles causes. Aksénov, lui aussi, s'était approché et, la tête baissée, écoutait ce qui se disait. Parmi les nouveaux forçats se trouvait un vieillard d'une soixantaine d'années, de haute taille, la barbe grise taillée. Il racontait le motif de sa condamnation et disait :

— C'est ainsi, mes frères, on m'a envoyé ici pour rien. J'ai dételé un cheval d'un traîneau, on m'a saisi, en disant que je volais. Moi, j'ai dit : « Je voulais seulement aller plus vite, vous voyez bien que j'ai lâché le cheval... D'ailleurs le postillon est mon ami... Et puis il n'y a pas délit. » — « Non, tu as volé, » me dit-on. Et ils ne savaient ni où, ni quand j'avais volé. A vrai dire, j'ai commis autrefois des méfaits qui auraient dû me conduire ici depuis longtemps, mais jamais on n'a pu me prendre sur le fait. Et aujourd'hui c'est contre toute loi qu'on m'envoie ici. Mais laissez faire... J'ai déjà été en Sibérie et je n'y suis pas resté longtemps...

— Et d'où viens-tu ? demanda l'un des forçats.

— Je suis de Vladimir. Je suis un petit marchand de cette localité. Je m'appelle Makar, et, du nom de mon père, Sémionovitch.

Aksénov leva la tête et demanda :

— Eh ! Sémionov, à Vladimir n'as-tu pas entendu parler des marchands Aksénov ? Vivent-ils encore ?

— Comment donc ! Mais ce sont de riches marchands, bien que leur père soit en Sibérie... Il aura sans doute péché comme nous autres... Et toi-même, vieux, pour quelle affaire es-tu là ?

Aksénov n'aimait point parler de son malheur. Il soupira et dit :

— C'est pour mes péchés que je suis au bagne depuis vingt-six ans.

Makar Sémionov demanda :

— Et pour quels péchés ?

— C'est que je le méritais, répondit simplement Aksénov.

Il ne voulut rien dire de plus. Mais ses compagnons racontèrent aux nouveaux pourquoi Aksénov était en Sibérie : ils dirent que pendant un voyage quelqu'un avait assassiné un marchand et placé dans les effets d'Aksénov un couteau taché de sang, et qu'il avait été, de ce fait, injustement condamné.

Quand Makar Sémionov entendit cela, il jeta un regard sur Aksénov, se frappa les genoux avec les mains et s'écria :

— Ah ! quelle rencontre ! En voilà un prodige ! Ah ! tu as bien vieilli, grand-père !

On lui demanda la cause de son étonnement, où il avait vu Aksénov, mais Makar Sémionovitch ne répondit point, il se contenta de dire :

— C'est extraordinaire, frère, que le sort nous ait réunis ici.

Aksénov comprit, par ces mots, que cet homme devait être l'assassin. Il lui dit :

— As-tu déjà entendu parler de cette affaire, Sémionov, ou bien m'as-tu déjà vu autre part ?

— Comment si j'en ai entendu parler ! Tout le monde en a parlé ; mais c'est déjà vieux et j'ai oublié ce qu'on m'en a dit, fit Makar Sémionov.

— Tu as peut-être appris qui a tué le marchand ? demanda Aksénov.

Makar se mit à rire et dit :

— Mais l'assassin c'est probablement celui dans le sac duquel on a retrouvé le couteau. Si c'est quelqu'un qui a mis le couteau dans tes effets... pas pris, pas coupable. Et d'ailleurs comment aurait-il pu placer un couteau dans ton sac ? Tu l'avais sous ta tête ; tu aurais entendu.

A ces paroles, Aksénov vit bien que cet homme était le meurtrier du marchand. Il se leva et s'en alla. De toute cette nuit, Aksénov ne put dormir.

Il tomba dans un accablement profond. Il eut alors des rêves : tantôt il voyait sa femme telle qu'elle était quand elle l'accompagnait lors de la première foire ; il la voyait, vivante, il voyait son visage, ses yeux ; il l'entendait parler et rire ; tantôt il voyait ses enfants, tels qu'ils étaient alors, tout petits, l'un enveloppé d'un manteau fourré, l'autre au sein.

Et il se revoyait lui-même tel qu'autrefois, gai, jeune, assis et jouant de la guitare sur le perron de l'auberge où il avait été arrêté ; enfin, il se rappelait la place maudite où on l'avait fouetté, et le bourreau, et la foule tout autour, et les fers, et les forçats et ses vingt-six ans de prison. Il songea à sa vieillesse, et une telle douleur l'envahit qu'il aurait voulu se donner la mort. « Et tout cela, à cause de ce misérable ! » pensait-il.

Il éprouvait une telle colère contre Makar, qu'il aurait voulu lui-même périr sur l'heure, pourvu

qu'il se vengeât. Il pria toute la nuit sans pouvoir s'apaiser.

Dans la journée, il ne s'approchait jamais de Makar Sémionov et ne le regardait jamais.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi. Les nuits, Aksénov ne pouvait dormir, et il était en proie à un tel chagrin qu'il ne savait que faire de lui.

Une nuit, comme il se promenait dans la prison, il s'aperçut que de la terre tombait derrière une des planches servant de lit. Il s'arrêta pour voir ce que c'était. Tout à coup, Makar Sémionov sortit vivement de dessous le lit et regarda Aksénov avec une expression d'épouvante. Aksénov voulait passer pour ne pas le voir, mais Makar le saisit par le bras et lui raconta qu'il creusait un trou sous le mur, que chaque jour il emportait de la terre dans la tige de ses bottes pour la jeter dans la route, en allant au travail. Et il ajouta :

— Seulement, n'en dis pas un mot, vieux. Je t'emmènerai avec moi ; si tu parles on me fouettera à mort, mais tu me le payeras ; je te tuerai.

Quand Aksénov aperçut celui qui était cause de sa perte, il trembla de colère, et dégageant son bras, il dit :

— Je n'ai point envie de m'enfuir, et toi, tu n'as pas besoin de me tuer ; tu m'as tué déjà, il y a longtemps. Pour ce qui est de te dénoncer ou non, Dieu en décidera.

Le lendemain, les soldats qui menaient les

forcats au travail remarquèrent que Makar Sémionov vidait de la terre, de ses bottes. Ils firent des recherches dans la prison et découvrirent le trou. Le chef arriva et demanda qui avait creusé le trou. Aucun ne s'accusa.

Ceux qui savaient ne voulaient point trahir Makar Sémionov, car ils savaient bien qu'il serait, pour ce fait, fouetté à mort.

Alors le chef s'adressa à Aksénov ; il savait que c'était un homme franc, et il lui dit :

— Vieillard, toi qui es un homme juste, dis-moi devant Dieu qui a fait cela ?

Makar Sémionov se tenait impassible, il regardait les chefs sans se tourner vers Aksénov. Quant à Aksénov ses mains et ses lèvres tremblaient ; et longtemps il ne put proférer une parole.

— Me taire ! pensait-il... Mais pourquoi lui pardonner, puisque c'est lui qui m'a perdu ! Qu'il expie pour mes tortures... Si je parle... on le fouettera jusqu'au bout, c'est vrai... Et si je me trompe, si ce n'est pas lui l'assassin... Et puis, cela me soulagerait-il ?

Le chef demanda de nouveau :

— Eh bien, vieillard, dis la vérité. Qui a creusé le sol ?

Aksénov regarda Makar Sémionov et répondit :

— Je ne peux pas le dire, Votre Noblesse ; Dieu ne me permet pas de le dire, et je ne vous le dirai

pas. Faites de moi ce qui vous plaira, vous êtes le maître.

Malgré tous les efforts du chef, Aksénov ne parla pas, de sorte qu'on ne put savoir qui avait creusé le trou.

La nuit suivante, quand Aksénov, étendu sur sa planche allait s'endormir, il entendit quelqu'un s'approcher de lui et se mettre à ses pieds. Il regarda dans l'obscurité et reconnut Makar Sémionov. Aksénov lui dit :

— Que me veux-tu encore ? Que fais-tu là ?

Makar Sémionov ne répondit rien. Aksénov se leva et dit :

— Que me veux-tu ? Va-t'en ou j'appelle le gardien.

Makar se pencha sur Aksénov, tout près de lui, et lui dit à voix basse :

— Ivan Dmitritch, pardonne-moi !

— Qu'ai-je à te pardonner ? demanda Aksénov.

— C'est moi qui ai tué le marchand, et c'est moi qui ai placé le couteau dans ton sac. Je voulais te tuer aussi ; mais à ce moment on a fait du bruit dans la cour, j'ai mis le couteau dans ton sac et me suis enfui par la fenêtre.

Aksénov se taisait ne sachant que dire.

Makar Sémionov se laissa glisser du lit, se prosterna jusqu'à terre et dit :

— Ivan Dmitritch, pardonne-moi, au nom de Dieu pardonne ! Je vais déclarer que c'est moi qui ai

tué le marchand, on te rendra la liberté et tu retourneras chez toi.

Et Aksénov dit :

— Cela, c'est facile à dire. Mais voilà trop longtemps que je souffre ici. Où irais-je à présent?... Ma femme est morte, mes enfants m'ont oublié. Je n'ai plus nulle part où aller...

Makar restait toujours prosterné, se frappant le front sur le sol en disant :

— Ivan Dmitritch, pardonne-moi ! J'ai moins souffert sous le knout qu'en te voyant ainsi... Et encore, tu as eu pitié de moi, tu ne m'as pas dénoncé. Pardonne-moi au nom du Christ, pardonne au malfaiteur maudit !

Et il se remit à sangloter. Ses larmes touchèrent Aksénov qui se mit à pleurer lui-même et dit :

— Dieu te pardonnera ! Peut-être suis-je cent fois pire que toi.

Et soudain la joie remplit son âme. Il cessa de regretter sa maison ; il ne désira plus quitter sa prison, et ne songea qu'à sa dernière heure.

Makar Sémionov n'écouta pas Aksénov et il avoua son crime. Quand arriva l'ordre de remettre Aksénov en liberté, celui-ci était déjà mort.

Le Désir est le pire des esclavages.

Étant à la chasse aux ours, mon compagnon tira sur un de ces animaux et le blessa au flanc. L'ours

se sauva, laissant quelques gouttes de sang sur la neige.

Nous nous rejoignîmes dans la forêt et discutâmes sur le parti à prendre : fallait-il se mettre tout de suite à détourner l'ours, ou attendre deux ou trois jours qu'il soit remis de son alarme ?

Nous demandâmes aux paysans meneurs d'ours si l'on pouvait ou non détourner la bête. Le plus vieux nous dit :

— On ne peut pas. Il faut lui laisser le temps de se remettre ; dans cinq jours environ on pourra détourner l'ours ; si on le poursuivait maintenant, on ne ferait que l'effrayer et il ne giterait pas.

Mais le jeune meneur qui discutait avec le vieux n'était pas du même avis et soutenait qu'on pouvait dès maintenant le détourner.

— Sur cette neige, affirmait-il, l'ours n'ira pas très loin : car il est gras. Il ne se couchera pas aujourd'hui, et s'il ne se couche pas, je me fais fort de l'attraper avec mes skis.

Mon compagnon ne voulait pas non plus se remettre en chasse immédiatement, et conseillait d'attendre.

Alors j'intervins :

— Pourquoi discuter ? dis-je. Vous autres, faites comme vous l'entendez ; moi je suivrai la piste avec Démian. Si nous rejoignons l'ours, tant mieux ; si non, tant pis. Je n'ai rien à faire aujourd'hui, et il n'est pas encore tard.

Il en fut ainsi.

Nos compagnons regagnèrent les traîneaux pour retourner au village; Démian et moi, nous prîmes du pain et restâmes dans la forêt.

Restés seuls, nous examinâmes nos fusils, puis, ayant bouclé nos ceintures sous nos pelisses, nous suivîmes la piste.

Le temps était favorable, sec et froid. Mais la marche était difficile sur les skis, la neige était haute et meuble, nullement tassée, car il avait neigé la veille encore, de sorte que les skis s'enfonçaient dans la neige à un quart d'archine et même davantage.

La piste de l'ours se voyait de loin. On distinguait sa trace et les endroits où il s'était enfoncé jusqu'au ventre en faisant jaillir la neige. Nous franchîmes une haute futaie sans perdre de vue la piste, mais comme les traces disparaissaient ensuite dans un petit bois de sapins, Démian s'arrêta.

— Il faut abandonner la piste, dit-il. Il est très possible que l'ours se relaisse ici. Il s'y est déjà reposé, on le voit d'après la neige... Quittons la piste et écartons-nous. Seulement, marchons doucement, sans crier ni tousser, sinon, nous lui ferions peur.

Nous allâmes sur la gauche. Au bout de cinquante pas nous regardons : nous avons, de nouveau, la trace de l'ours devant nous. Nous nous mettons à la suivre, elle nous mène sur la route. Là, nous nous arrêtons cherchant de quel côté l'animal est

allé. Ça et là sur le chemin, des empreintes laissées par la patte et les griffes de l'ours, et, à côté les traces des *lapti* d'un paysan. La bête doit avoir pris la direction du village.

Nous partons sur le chemin. Démian me dit :

— Maintenant, c'est inutile de regarder sur la route, qu'il l'ait quittée à droite ou à gauche, on le verra sur la neige ; s'il a tourné quelque part, il n'est pas allé au village.

Après avoir parcouru à peu près une verste, nous voyons que la piste tourne devant nous. Nous regardons : chose étrange ! la trace ne va pas du chemin à la forêt, mais de la forêt au chemin, comme l'indiquent les griffes dirigées vers le chemin.

— C'est un autre ours, dis-je.

Démian regarda, réfléchit et dit :

— Non, c'est le même, seulement, il s'est mis à ruser. Il a quitté le chemin à reculons.

Nous suivîmes la piste. Démian ne s'était pas trompé : l'ours était sorti du chemin à reculons, avait fait ainsi une dizaine de pas, puis, s'abritant derrière un sapin, s'était retourné et sauvé droit devant lui.

Démian s'arrêta :

— Maintenant, dit-il, nous le traquerons, sûrement. Il n'a plus que ce marais où s'arrêter. Allons le détourner.

Nous entrâmes dans l'épaisse forêt de sapins. J'étais déjà las, la marche devenait plus pénible.

Tantôt je me heurtai à un petit genévrier et m'accrochais à ses branches, tantôt mes jambes s'empêtraient dans un jeune sapin, ou mes skis, glissant faute d'habitude, allaient buter contre une souche ou quelque tronc enfoui sous la neige.

La fatigue m'accablait. J'ôtai ma pelisse, j'étais en sueur. Démian, lui, semblait voguer en nacelle : ses skis glissaient seuls sous lui. Il ne s'accrochait nulle part, ne glissait jamais ; et, bien qu'il se fût embarrassé de ma pelisse qu'il avait jetée sur son épaule, c'était lui qui me stimulait.

Nous fîmes encore près de trois verstes autour du marais. Je commençais à rester en arrière ; mes skis glissaient, mes pieds s'embarrassaient. Tout à coup, Démian s'arrêta devant moi et agita le bras. Je m'approchai ; il se baissa et, étendant la main, murmura à mon oreille :

— Voyez-vous ? La pie jacasse ; elle sent de loin l'odeur de l'ours. Il est là. Nous partîmes en avant, et, après une verste nous rejoignîmes la piste. Ainsi nous avons tourné autour de l'ours, et il était resté au milieu de notre circuit. Nous nous arrê tâmes. J'ôtai mon bonnet, et me déboutonnai entièrement ; j'avais chaud comme dans un bain, et j'étais mouillé comme un rat. Démian, tout rouge, s'essuyait avec sa manche.

— Eh bien, monsieur, dit-il, nous avons réussi ; il faut maintenant nous reposer.

Le couchant commençait à s'empourprer à tra-

vers les arbres. Nous nous assîmes sur nos skis pour nous reposer et nous tirâmes de notre sac le pain et le sel ; j'avalai d'abord un peu de neige puis je mordis dans le pain. Et le pain me parut si bon que, de ma vie, je n'ai jamais rien mangé de pareil.

Nous restâmes assis quelque temps, la nuit tombait. Je demandai à Démian si nous étions loin du village.

— Nous en sommes à une douzaine de verstes, répondit-il. Nous arriverons de nuit. Mais, à présent, il faut se reposer. Prenez donc votre pelisse, monsieur, vous pourriez avoir froid.

Démian cassa des branches de sapin, débaya la neige, improvisa un lit, et nous nous étendîmes côte à côte, les bras sous la tête. Je ne me souviens pas comment je m'endormis. Environ deux heures plus tard, je m'éveillai ; on entendait des craquements.

Mon sommeil avait été si profond, que j'avais oublié l'endroit où je m'étais endormi. Je promenai mes regards autour de moi. Etrange spectacle ! Où suis-je donc ? Au-dessus de moi des palais blancs et des colonnes blanches, tout étincelants de paillettes. Je lève les yeux : des rameaux blancs, et, à travers les rameaux, une voûte sombre où brûlent des feux de diverses couleurs.

A force de regarder, je me rappelai que nous étions dans la forêt ; ce que je prenais pour des

palais à colonnades, c'étaient des arbres couverts de neige et de givre, les feux, c'étaient les astres qui scintillaient dans le ciel, à travers les branches.

Pendant la nuit, le givre était tombé; les branches, ma pelisse, Démian, tout était blanc, et le givre tombait d'en haut. J'éveillai Démian, nous nous dressâmes sur nos skis et partîmes.

Tout était calme dans la forêt; on n'entendait que le bruit de nos skis s'enfonçant dans la neige molle, un craquement d'arbre, et, répandu au loin, un sourd murmure. Une seule fois, un être vivant fit quelque bruit non loin de nous, et s'enfuit.

Je crus que c'était l'ours : nous courûmes à l'endroit d'où était parti le bruit et nous aperçûmes la trace d'un lièvre. Tout alentour l'écorce des trembles était fraîchement rongée. Des lièvres avaient mangé là.

Nous prîmes la route et la suivîmes, après avoir attaché nos skis derrière nous. La marche était très facile. Les skis ballottaient et claquaient sur le chemin; la neige criait sous nos bottes, des glaçons duvetaient nos visages. Et, à travers les branches, les astres couraient l'un au-devant de l'autre, s'allumant, s'éteignant, comme si le ciel eût mené le branle.

Je trouvai mon compagnon endormi; je l'éveillai. Nous racontâmes comment nous avions détourné l'ours; nous donnâmes l'ordre de réunir pour le

matin les paysans rabatteurs, puis, après avoir soupé, nous nous couchâmes.

J'étais si las que j'aurais dormi jusqu'à l'heure du dîner ; mais mon compagnon m'éveilla. Je saute à bas du lit, le regarde : il est déjà tout habillé, et, le fusil à la main, se promène dans la chambre.

— Démian, où est-il ?

— Dans la forêt, depuis longtemps. Il a déjà reconnu le circuit, il est revenu en courant pour repartir avec les rabatteurs.

Ma toilette faite, mes fusils chargés, nous montons en traîneau et partons.

La gelée persistait. Tout était calme ; le soleil ne se montrait pas encore ; un brouillard montait et le froid devenait moins vif.

Au bout de trois verstes, sur le chemin, nous arrivons dans la forêt. Nous voyons sous bois des fumées bleues et des gens debout, des paysans, des femmes, armés de gourdins.

Nous descendons de traîneau et approchons. Les paysans, accroupis, font griller des pommes de terre et rient avec les femmes.

Démian est avec eux. Il les fait tous lever et va les poster le long de notre circuit d'hier. Une trentaine de paysans et de femmes, — dont on n'aperçoit que le buste — s'enfoncent dans la forêt et se dispersent sur un seul rang. Puis, mon compagnon et moi suivons la piste.

Le sentier, quoique foulé, n'est pas commode ; mais on ne risque guère de tomber, on marche comme entre deux murs.

Nous parcourons ainsi près d'une demi-verste et regardons. Démian, sur ses skis, court à notre rencontre, et, avec la main, nous fait signe de le rejoindre. Nous nous avançons ; il nous indique à chacun notre poste. Une fois placé, je jette les yeux autour de moi :

A gauche, un grand sapin ; à travers ses branches, la vue s'étend au loin. Derrière les arbres, un point noir : le paysan rabatteur. A côté de moi, un taillis de jeunes sapins de la grandeur d'un homme, dont les branches s'affaissent et se rejoignent par l'effet de la neige. Au milieu du taillis, un sentier encombré de neige vient droit vers moi. A ma droite, un rideau de hauts sapins, et, derrière, une clairière où je vois Démian postant mon compagnon.

J'examine mes deux fusils, j'en relève les chiens ; puis je cherche en moi-même à quel endroit je serai le mieux placé. Derrière moi, à trois pas, j'avise un grand pin. « Voilà... Je vais me mettre près de cet arbre, j'appuierai mon second fusil contre le tronc. »

Courant au pin, je m'y arrange un petit espace d'une archine et demie, et m'y installe. Je prends un fusil à la main ; j'appuie l'autre contre le pin, les chiens levés. Puis je fais jouer mon couteau

dans sa gaine pour voir si, en cas de besoin, il se tire facilement.

A peine installé, j'entends Démian crier dans la forêt : « Il vient de sortir ! Il est sorti dans l'enceinte ! Il est sorti ! » Des voix diverses tout le long du circuit, répondent à Démian : « Il est sorti ! Hou... hou... hou ! » criaient les paysans : « Aïe ! aïe ! » glapissaient les femmes.

L'ours était à l'intérieur du circuit. Démian se mit en chasse. Les clameurs des gens s'élevaient partout autour de nous. Mon compagnon et moi restions seuls debout, muets et immobiles, attendant l'ours. Je suis debout, je regarde, j'écoute, mon cœur bat. Je m'appuie sur mon fusil, non sans trembler un peu, et je pense : « Voici ce qui va se passer. Il s'élancera, je viserai, je tirerai, il tombera... »

Tout à coup, à ma gauche, mais assez loin, j'entends le bruit d'une chute sur la neige. Je regarde à travers les hauts sapins ; quelque chose de noir et de grand se tient debout, à cinquante pas environ, derrière les arbres.

Je vise et j'attends, me demandant s'il ne va pas se rapprocher un peu plus. Je ne le perds pas de vue : il remue les oreilles, se retourne et marche à reculons. De côté, je le vois tout entier. Une bête énorme ! Je vise fébrilement... Feu ! J'entends ma balle heurter lourdement un tronc. Je regarde à travers la fumée ; mon ours s'enfuit à

reculons et s'enfonce dans la forêt. En moi-même je pense : « Mon coup est manqué. Il ne reviendra plus sur moi, maintenant ; que mon compagnon le tire ou qu'il passe à travers les paysans, il ne reviendra plus sur moi. »

J'étais resté debout, j'avais rechargé mon fusil et j'écoutais. De tous côtés les paysans criaient ; mais à droite, non loin de mon compagnon, j'entendis une femme hurler de toutes ses forces : « Le voilà ! Le voilà ! Le voilà ! Par ici ! Par ici ! Ah ! ah ! ah ! »

Evidemment, l'ours était en vue. Ayant perdu l'espoir qu'il revienne de mon côté, je jette les yeux à droite, sur mon compagnon. Je vois Démian, sans skis, armé d'un bâton, qui accourt dans le sentier vers mon compagnon. Il s'accroupit près de lui, avec son bâton, lui désigne quelque chose, en faisant le geste de viser.

Mon compagnon épaule aussitôt et vise dans la direction indiquée par Démian.

Feu ! Le coup est parti. « Eh bien ! Il l'a tué » pensai-je. Cependant j'ai beau ouvrir les yeux, je ne le vois pas courir vers l'ours. « Le coup a raté, sans doute, ou il a mal visé, me dis-je. Maintenant la bête va se sauver à reculons, et je ne la verrai plus de mon côté. »

Mais quoi ? Devant moi, soudain, j'entends quelqu'un se précipiter comme un tourbillon, et, faisant jaillir la neige, haleter tout près de moi.

Je porte mes regards en avant : l'ours, visible-ment effaré par la fureur, hors de lui, court à toute haleine, et, par le petit sentier à travers le taillis de jeunes sapins vient droit sur moi. Je le voyais à cinq pas, le poitrail noir, la tête large aux poils roux, volant sur moi en soulevant la neige de toutes parts. Aux yeux de l'ours je me rendais compte qu'il ne me voyait pas, mais qu'exaspéré par l'épouvante, il courait sans but de toutes ses forces. C'était sur le pin où je me tenais que le précipitait directement sa fuite insensée.

J'épaule mon fusil, je tire; l'ours s'est encore rapproché. Je regarde : j'ai mal visé, la balle a dévié; l'ours n'entend rien, il vient sur moi, toujours sans me voir.

Je baisse mon fusil, je l'appuie presque contre sa tête. Feu ! Je l'ai touché en plein, mais je ne l'ai pas tué.

Il relève un peu la tête, rabat ses oreilles, contracte son facies, et fond sur moi. Je saisis l'autre fusil, mais à peine ai-je le temps de m'en emparer que l'ours est sur moi : il me renverse dans la neige et me passe sur le corps. Je pense : « Eh bien ! j'ai de la chance qu'il m'ait laissé ! »

Je commençais à me relever, quand je sentis une pression violente. Non, il ne m'avait pas laissé. Emporté par son élan, quand il s'était jeté sur moi, il m'avait dépassé, mais, se retournant aussitôt, il s'était jeté sur moi à plein poitrail.

Je sens quelque chose de lourd peser sur moi, un souffle chaud haleter au-dessus de mon visage... Il me prend la tête dans sa gueule. Mon nez est déjà dans sa bouche, et je respire l'odeur chaude de son sang. Il me serre les épaules entre ses pattes : il m'est impossible de bouger.

Cependant je réussis à replier ma tête contre ma poitrine, et, avec effort, je dégage mon nez et mes yeux de sa gueule. Mais lui guette l'occasion de planter ses crocs juste dans mes yeux et mon nez. Je sens qu'il applique sa mâchoire supérieure sur mon front, au-dessous des cheveux, et sa mâchoire inférieure au-dessous de mes yeux. Il serre les dents, il commence à presser. Des couteaux, me semble-t-il, entrent dans ma tête. Je me débats, je m'évertue ; et lui, il se dépêche et me ronge comme un chien.

Je me dégage ; il me saisit de nouveau. « Ma fin est venue ! » pensé-je.

Tout à coup, je sens que le poids qui m'écrase s'allège. Je regarde, il n'est plus là ; il m'a lâché, il est parti.

Aussitôt que mon compagnon et Démian avaient vu que l'ours, après m'avoir renversé dans la neige, se mettait à me dévorer, ils s'étaient jetés à mon secours. Mon compagnon, dans sa hâte d'arriver plus vite, s'était trompé ; au lieu de prendre le sentier battu, il s'était fourvoyé à travers champs et était tombé. Tandis qu'il se relevait pénible-

ment de la neige, l'ours continuait à me déchirer.

Quant à Démian, étant sans fusil, sans autre arme qu'une branche sèche, il avait lancé le petit chien en criant :

— Il dévore le seigneur ! Il dévore le seigneur !

Puis, courant à l'ours, il criait :

— Que fais-tu, canaille ! Lâche-le ! Lâche-le !

L'ours écouta, me lâcha et partit. Lorsque je me relevai, il y avait sur la neige autant de sang que si l'on eût saigné un mouton. Au-dessus de mes yeux, la chair pendait par lambeaux ; mais, dans l'entraînement de la lutte, je ne sentais pas la douleur.

Mon compagnon arriva ; nos gens s'assemblèrent ; on examina ma plaie, on la frotta avec de la neige. Moi, oubliant mes blessures, je demandai :

— Où est l'ours ? De quel côté est-il allé ?

Soudainles cris : Le voilà ! Le voilà ! retentirent.

Et nous voyons l'ours s'élancer de nouveau dans notre direction. Nous nous précipitons sur nos fusils, mais avant que personne ait pu tirer, il a déjà passé, en courant. Ivre de rage, il revenait sans doute pour achever sa proie ; mais, à la vue de tant de monde, il avait eu peur.

Nous remarquâmes, à la piste, que le sang coulait de la tête de l'ours. Nous voulûmes nous mettre à sa poursuite, mais ma tête commençait à me faire souffrir, et nous partîmes pour la ville, à la recherche d'un médecin.

Le médecin recousit mes plaies avec de la soie, et elles guérèrent.

Un mois après, nous revînmes chasser ce même ours, mais je ne réussis pas à l'achever. Il ne sortait pas de l'enceinte, mais ne cessait de courir le long du circuit, en poussant d'horribles grognements. Ce fut Démian qui l'acheva. Mon coup de fusil lui avait brisé la mâchoire inférieure et cassé une dent.

C'était une bête énorme ; sa peau noire était magnifique.

Je l'ai fait empailler et placer dans ma chambre. Les plaies de mon front sont si bien guéries, qu'il est difficile d'en distinguer les traces.

Cambyse et Psamménit.

Histoire vraie.

Quand le roi des Perses, Cambyse, eut conquis l'Égypte, il fit prisonnier le roi Psamménit, et le fit amener sur la place publique, en même temps que deux mille autres Égyptiens et sa propre fille. Il fit revêtir de vieilles hardes la fille de Psamménit ainsi que les filles des plus nobles Égyptiens et les envoya porter de l'eau.

Lorsque les jeunes filles, en larmes, passèrent devant leurs pères, ceux-ci se mirent à pleurer. Seul Psamménit ne pleura point ; il baissa seulement les yeux.

Puis Cambyse fit défiler les fils de Psamménit et ceux des autres Égyptiens, tous bâillonnés et la corde au cou, marchant au supplice. Psamménit, à cette vue, comprit que son fils allait à la mort. Mais, comme devant sa fille, tandis que les Égyptiens pleuraient, il se contint et baissa les yeux.

Ensuite, Psamménit vit passer devant lui un de ses anciens compagnons, son parent ; auparavant il était riche et maintenant il mendiait. Aussitôt que Psamménit l'aperçut il l'appela, se frappa la tête de désespoir et fondit en larmes.

Cette douleur inattendue surprit Cambyse, qui lui fit dire par ses envoyés :

— Psamménit, ton maître Cambyse demande pourquoi tu ne pleuras point lorsque ta fille fut mise en esclavage et ton fils conduit à la mort, alors que la vue d'un pauvre mendiant t'émeut ?

Psamménit répondit :

— Cambyse ! mon propre malheur est si grand que je ne puis plus même le déplorer, mais j'ai pitié de mon ami, qui autrefois si riche est devenu si pauvre dans sa vieillesse.

Cressus, un autre roi, lui aussi prisonnier, se trouvait là ; quand il entendit les paroles de Psamménit, son malheur lui apparut plus grand et il se mit à pleurer.

Et tous les Perses présents se mirent à pleurer. Cambyse lui-même parut s'émouvoir. Il ordonna d'amener devant lui le fils de Psamménit et Psam-

ménit lui-même ; mais le jeune homme était déjà mort.

On amena donc Psamménit seul devant Cambyse qui lui fit grâce.

Le Requin.

Notre navire avait jeté l'ancre sur la côte d'Afrique. La journée était belle, une brise fraîche venait de la mer. Mais, vers le soir, le temps changea ; on suffoquait ; un air chaud soufflait du désert du Sahara comme d'une fournaise.

Avant le coucher du soleil, le capitaine monta sur le pont et ordonna à l'équipage de se baigner. Aussitôt les matelots descendirent une tente, l'attachèrent au navire et improvisèrent une salle de bain. Il y avait avec nous deux jeunes garçons ; ils sautèrent dans l'eau les premiers, mais, se trouvant à l'étroit dans cet entourage de toile, ils filèrent au large et se mirent à la course.

Tous deux prenaient leurs ébats comme deux lézards et nageaient à toute vitesse vers l'endroit où flottait le pivot de l'ancre .

L'un d'eux prit d'abord de l'avance sur son camarade, mais bientôt se laissa devancer. Le père de l'enfant, un vieil artilleur, était sur le pont et admirait son fils. Le gamin ayant ralenti sa marche, le père lui cria :

— Ne te laisse pas devancer ! Encore un effort !
Tout à coup, sur le pont, quelqu'un s'écrie :

— Un requin !

Et tous nous aperçûmes sur l'eau le dos du monstre.

Il nageait droit sur les enfants.

— Arrière ! Arrière ! Revenez vite ! Un requin !
criait l'artilleur.

Mais ils ne l'entendirent point ; ils riaient, s'amusaient, nageaient plus loin et riaient encore plus fort. L'artilleur pâle, immobile ne quittait pas les enfants des yeux.

Les matelots détachèrent vivement une barque dans laquelle ils se jetèrent, et, ramant à briser les avirons, ils volèrent au secours des enfants. Mais ils étaient encore loin d'eux tandis que le requin n'en était qu'à vingt brassées.

Les enfants n'avaient rien vu ni entendu, mais, soudain, l'un d'eux se retourna. Nous entendîmes un cri d'épouvante, puis ils se séparèrent. Ce cri tira l'artilleur de sa torpeur, il courut au canon, ajusta, visa et prit la mèche ; nous tous restions pétrifiés d'horreur, dans l'attente de ce qui allait se passer. Le coup retentit, et nous vîmes l'artilleur retomber auprès de son canon, en se cachant le visage de ses mains. Pendant un moment la fumée nous empêcha de voir ce qu'étaient devenus le requin et les enfants ; mais lorsque la fumée se dissipa, nous entendîmes un doux murmure qui se

changea bientôt en un cri de joie générale. Le vieil artilleur découvrit son visage, se leva et regarda la mer.

Le ventre jaune du requin était ballotté par les vagues, et, un instant après, la barque ramenait les deux enfants à bord du navire.

Une Puntion sévère.

Conte.

Un paysan alla un jour au marché et acheta de la viande. On lui donna de la mauvaise viande et on le trompa sur le poids : Aussi s'en revint-il chez lui tout en colère. Le roi le rencontra et lui demanda :

— Qui donc injuriez-tu ?

Le paysan répondit :

— Celui qui m'a trompé. J'ai payé le prix de trois livres de viande et l'on ne m'en a donné que deux livres et encore de mauvaise qualité.

Le roi lui dit :

— Retournons au marché ; tu me montreras celui qui t'a trompé.

L'homme revint avec le roi et lui désigna le marchand.

Le roi fit peser devant lui la viande et constata, qu'en effet, on avait trompé le paysan.

Le roi dit alors :

— Eh bien, comment veux-tu que je punisse ce marchand ?

Le paysan répondit :

— Ordonne qu'on prélève sur son dos la quantité de viande qu'il me doit.

Le roi reprit :

— C'est bien ! Prends ce couteau et ôte une livre de viande au dos du marchand. Seulement fais bien attention que le poids soit juste, car si tu coupes plus ou moins d'une livre tu seras puni !

L'homme ne répondit rien et s'éloigna.

Les Frères du roi.

Récit.

Un roi se promenait dans la rue. Un mendiant l'accosta, lui demandant l'aumône. Le roi ne lui donna rien. Alors, le mendiant lui dit :

— Roi, tu as sans doute oublié que Dieu est notre père à tous, que nous sommes tous frères et devons tout partager ?

A ces mots le roi s'arrêta et dit :

— Tu as raison, nous sommes frères, il faut que nous partagions.

Et il donna une pièce d'or au mendiant.

Le pauvre prit la pièce d'or et dit :

— Tu me donnes bien peu ! Est-ce ainsi que l'on partage entre frères ? Il faut partager par moitié :

Tu possèdes un million de pièces et tu ne m'en as donné qu'une.

— C'est vrai, dit le roi, j'ai un million de pièces et ne t'en ai donné qu'une, mais j'ai autant de frères que de pièces d'argent.

Polycrate de Samos.

Histoire.

Il y avait un roi grec, nommé Polycrate, à qui la fortune souriait toujours. Il avait conquis beaucoup de villes et était devenu très riche. Polycrate écrivit à son ami le roi d'Egypte, Amasis, une lettre dans laquelle il lui raconta tout le bonheur de sa vie.

Amasis lut la lettre et répondit à Polycrate en ces termes : « Il m'est très agréable de savoir mon ami heureux, mais ton bonheur même m'inquiète. Selon moi il est préférable qu'un homme réussisse en quelque entreprise et échoue en une autre, que sa chance varie. Ecoute-moi et suis ce conseil : Prends ce que tu as de plus cher et jette-le en un lieu où il ne puisse tomber entre les mains des hommes, et alors ton bonheur alternera avec le malheur. »

Polycrate lut cette réponse et suivit le conseil de son ami. Voici comment : Il possédait une bague très précieuse ; il prit cette bague, convia un grand nombre de gens, et les fit monter sur des bateaux ;

ensuite il donna l'ordre de gagner le large, et quand ils furent loin, derrière les îles, devant tout le peuple, il jeta sa bague à la mer et retourna chez lui. Cinq jours plus tard, un pêcheur eut la chance d'attraper un magnifique poisson, et il voulut en faire présent au roi. Il vint au palais chez Polycrate, et quand il fut en présence du roi il lui dit : « Roi, j'ai pris ce poisson et te l'ai apporté parce qu'un roi seul peut manger un poisson aussi beau. » Polycrate remercia le pêcheur et l'invita à dîner avec lui. Le pêcheur donna son poisson puis revint chez le roi.

Les cuisiniers, en ouvrant le poisson, trouvèrent dans son corps cette même bague que Polycrate avait jetée à la mer ; quand ils lui apportèrent cette bague, le roi leur demanda comment ils l'avaient trouvée, et il écrivit une autre lettre à son ami le roi d'Egypte, Amasis. Il lui raconta comment il avait jeté la bague dans la mer et comment elle lui avait été rendue. Amasis lut la lettre et pensa : « Cela n'est pas bon signe. Evidemment nul ne peut éviter sa destinée ; mais il vaut mieux pour moi me séparer de mon ami que d'avoir dans la suite à plaindre son infortune. » Et il fit savoir à Polycrate que leur amitié était rompue.

A cette époque, vivait un homme nommé Héroidès, qui en voulait à Polycrate et cherchait à le perdre. Et voici quelle ruse il inventa. Il écrivit à Polycrate que le roi des Perses, Cambyse, l'avait

offensé et voulait le tuer et qu'il lui avait échappé. Et Héroidès ajoutait dans sa lettre : « J'ai beaucoup de richesses mais je ne sais où aller vivre. Donne-moi l'hospitalité chez toi, avec mes richesses, et alors, tous les deux ensemble, nous deviendrons les rois les plus puissants ; si tu ne crois pas à l'existence de mes richesses, envoie quelqu'un pour t'en assurer. »

Polycrate envoya un serviteur pour voir s'il était vrai qu'Héroidès fût aussi riche qu'il le disait. Quand l'envoyé fut venu pour examiner les richesses, Héroidès le trompa de la façon suivante : Il réunit beaucoup de bateaux, les chargea de pierres, et par-dessus les pierres, il mit de l'or.

Quand le serviteur de Polycrate vit les bateaux, il crut qu'ils étaient pleins d'or jusqu'aux bords et il en informa Polycrate. Alors, celui-ci voulut aller en personne chez Héroidès afin de voir de ses propres yeux ses richesses. Cette même nuit la fille de Polycrate vit en songe que son père était pendu. Elle le supplia de ne pas aller chez Héroidès, mais Polycrate se fâcha et lui dit qu'il ne lui permettrait jamais de se marier si elle ne se taisait immédiatement. Et la fille lui dit : « Je consens à ne jamais me marier, mais ne va pas chez Héroidès, je crains qu'un malheur ne t'arrive. »

Le roi ne l'écouta pas et partit. Quand il arriva, Héroidès le saisit et le fit pendre. Ainsi le rêve de sa fille se réalisait.

Et ainsi que l'avait prévu Amasis, le grand bonheur de Polycrate se terminait par un grand malheur.

La Fondation de Rome.

Histoire.

Il y avait un roi qui avait deux fils : Numitor et Amulius. A son lit de mort il leur dit : « Comment voulez-vous vous partager mes biens ; qui de vous prendra mon royaume, et qui prendra mes richesses ? » Numitor prit le royaume et Amulius les richesses. Amulius, qui avait pris les richesses, devint envieux de la royauté de son frère, et il commença à distribuer des cadeaux aux soldats en leur demandant de chasser Numitor et de le choisir pour roi. Les soldats l'écoutèrent et Amulius devint roi. Numitor avait une fille. Cette fille mit au monde deux jumeaux, tous deux forts et beaux. Amulius eut peur que le peuple ne les prit pour rois quand ils seraient devenus grands. Il appela son serviteur Faustin et lui dit : « Prends ces deux enfants et jette-les dans le fleuve. » Le fleuve s'appelait le Tibre.

Faustin mit les deux enfants dans un berceau, les porta au bord du fleuve et les y abandonna. Il pensait qu'ils périraient là. Mais le Tibre ayant débordé, arriva jusqu'au berceau, il le souleva, l'emporta et le déposa au pied d'un grand arbre.

La nuit une louve vint, et allaita les deux jumeaux;

Les enfants grandirent et devinrent forts et beaux. Ils vivaient dans la forêt, non loin de la ville où habitait Amulius ; ils apprirent à chasser et ils se nourrissaient du produit de leur chasse. Le peuple les connaissait et les aimait pour leur beauté. On appelait le plus grand Romulus et le plus petit Rémus.

Un jour, les bergers de Numitor et d'Amulius, qui gardaient le bétail non loin de la forêt, se prirent de querelle. Les bergers d'Amulius s'emparèrent des troupeaux de Numitor. A cette vue, les jumeaux poursuivirent les bergers, les rattrapèrent et reprirent le bétail.

Les bergers de Numitor en gardèrent rancune aux jumeaux, et, profitant de l'absence de Romulus, ils arrêtaient Rémus, le conduisirent près de Numitor et lui dirent : « Deux frères vivent dans la forêt. Ils volent le bétail et se livrent au brigandage. En voilà un que nous avons capturé et que nous ramenons. » Numitor ordonna de conduire Rémus chez le roi. Amulius s'écria : — « Ils ont offensé les bergers de mon frère, à lui de les juger. » On conduisit de nouveau Rémus chez Numitor.

Celui-ci le fit appeler et lui demanda : — « D'où viens-tu et qui es-tu ? » Rémus répondit : — « Nous sommes deux frères. Quand nous étions petits, on nous apporta dans un berceau, au pied d'un arbre, sur le bord du Tibre, et là nous fûmes nourris par

les bêtes sauvages et par les oiseaux ; et nous avons grandi là-bas. Pour reconnaître notre origine nous n'avons que notre berceau. Il est orné de petites plaques de cuivre et sur ces plaques il y a quelque chose d'écrit. »

Numitor s'étonna et se demanda si ces jeunes gens n'étaient pas ses petits-enfants. Il garda chez lui Rémus et envoya chercher Faustin pour l'interroger.

Pendant ce temps, Romulus cherchait son frère et ne pouvait le trouver. Quand les bergers lui dirent qu'on avait emmené son frère dans la ville, il prit avec lui le berceau et partit pour le retrouver. Faustin reconnut aussitôt le berceau et il déclara au peuple que ces enfants étaient les petits-fils de Numitor qu'Amulius avait voulu noyer. Alors le peuple s'insurgea contre Amulius, le tua, et choisit pour rois Romulus et Rémus. Mais ceux-ci ne voulurent pas vivre dans cette ville ; ils y laissèrent régner leur grand-père Numitor. Eux-mêmes retournèrent au bord du Tibre, au pied de l'arbre où la louve les avait nourris, et là ils bâtirent une nouvelle ville qui fut Rome.

Le Fils du roi et ses camarades.

Conte.

Un roi avait deux fils. Il avait de la préférence pour l'aîné et lui donna tout son royaume. La mère

plaignit le cadet et intercédâ pour lui auprès du roi. Le roi s'en irrita, et chaque jour, ce fut entre eux un sujet de querelles. Le cadet pensa : « Il vaut mieux que je m'en aille quelque part. » Il dit adieu à son père et à sa mère, s'habilla en paysan et partit voyager. En route, il rencontra un marchand. Celui-ci raconta au fils du roi qu'autrefois il était riche, mais que toutes ses marchandises avaient été perdues en mer, si bien que maintenant il s'en allait à l'étranger chercher fortune.

Ils cheminèrent ensemble. Le troisième jour, ils rencontrèrent un nouveau compagnon. Ils se mirent à causer et le nouveau venu leur raconta qu'il était paysan, qu'il possédait une maison et des terres, mais que la guerre étant survenue, on avait piétiné ses champs et brûlé sa ferme. Il était maintenant sans gîte et allait chercher du travail à l'étranger. Ils poursuivirent ensemble leur chemin. Ils arrivèrent enfin près d'une grande ville et s'assirent pour se reposer. Tout à coup le paysan dit :

— Eh bien ! frères, nous avons assez marché ; maintenant que nous voilà arrivés à la ville, il faut se mettre à travailler, chacun selon ses capacités.

Le marchand dit :

— Je sais faire le négoce ; si j'avais seulement un peu d'argent, je ferais un grand commerce.

Le fils du roi dit :

— Et moi, je ne sais ni travailler, ni faire le com-

merce, je ne sais que régner, si j'avais un royaume, je régnerais très bien.

Le paysan dit :

— Moi, je n'ai besoin ni d'argent, ni de royaume, que seulement mes jambes marchent et mes mains agissent, alors je vivrai bien, et même je vous nourrirai, car l'un de vous attend de l'argent, l'autre un royaume, et, en attendant, vous mourrez de faim.

Le fils du roi répartit :

— Le marchand a besoin d'argent, moi, j'ai besoin d'un royaume, toi, tu as besoin de la force pour travailler, et l'argent, le royaume et la force nous sont donnés par Dieu. Si Dieu le veut, il me donnera un royaume et te donnera la force, et s'il ne le veut pas, tu n'auras pas la force, ni moi le royaume.

Le paysan ne l'écouta point. Il entra dans la ville; là, il se loua pour porter du bois; le soir, on lui donna de l'argent, il l'apporta à ses compagnons et dit :

— Tandis que vous vous préparez à régner, moi, j'ai déjà gagné quelque chose.

Le lendemain, le marchand demanda son argent au paysan et se rendit aussi à la ville.

Au marché, il apprit que dans la ville il n'y avait pas de beurre, et qu'on attendait d'un moment à l'autre un arrivage. Il alla au port et se mit à examiner les vaisseaux. Devant lui, arriva un navire apportant du beurre. Le marchand monta le pre-

mier sur le navire, chercha le propriétaire, acheta tout le beurre et donna des arrhes. Ensuite le marchand courut à la ville et revendit le beurre. Il gagna ainsi dix fois plus que le paysan n'avait apporté à ses camarades. Le fils du roi dit alors :

— Eh bien ! maintenant, c'est à mon tour d'aller à la ville. Vous deux avez eu de la chance, peut-être moi aussi en aurai-je. A Dieu rien n'est difficile ; il peut aussi bien donner un royaume au fils d'un roi que du travail à un paysan et du bénéfice à un marchand.

Le fils du roi entre dans la ville. Il voit le peuple qui marche dans les rues et pleure. Il demande la cause de ces larmes ; on lui répond :

— Ne sais-tu pas que cette nuit notre roi est mort et nous n'en trouverons jamais un pareil.

— De quoi donc est-il mort ?

— Des malfaiteurs l'ont probablement empoisonné.

Le fils du roi se mit à rire et dit :

— Ce n'est pas possible !

Tout à coup, un homme fixa ses regards sur le fils du roi et remarquant qu'il ne parlait pas très couramment la langue du pays et qu'il était habillé autrement que tout le monde, il s'écria :

— Frères, cet homme est envoyé chez nous par nos ennemis afin de prendre des renseignements sur notre ville. Vous voyez qu'il ne parle pas notre

langue et qu'il rit quand nous pleurons tous ! Saissez-le et jetez-le en prison !

On saisit le fils du roi, on le jeta en prison et, pendant deux jours on ne lui donna pas à manger.

Le troisième jour, on vint le chercher et on le conduisit devant le tribunal. Une foule de gens était assemblée pour assister au jugement.

Au tribunal, on demanda au fils du roi qui il était et pourquoi il était venu dans cette ville. Il répondit :

— Je suis le fils d'un roi. Mon père a donné tout son royaume à mon frère aîné. Ma mère voulait me défendre et, à cause de moi, mon père et ma mère se querellaient. Je n'ai pas voulu qu'il en fût ainsi. J'ai dit adieu à mon père et me suis mis à voyager. En route, j'ai rencontré deux compagnons : un marchand et un paysan, et ensemble nous sommes arrivés dans votre ville. Le paysan nous a dit alors que chacun devait travailler selon ses capacités. Le marchand déclara qu'il savait faire du négoce mais n'avait pas d'argent, et moi, je dis que je savais régner, mais n'avais pas de royaume. Le paysan nous a dit qu'en attendant l'argent et le royaume nous pourrions mourir de faim, mais que lui, qui est fort, gagnera sa vie et la nôtre ; et il est allé à la ville, a gagné de l'argent et nous l'a apporté. Le marchand a pris cet argent et l'a décuplé. Alors, moi aussi je suis venu à la ville, mais on m'a arrêté et jeté injustement en prison ; pendant deux jours on ne m'a pas donné à manger et maintenant on

veut me tuer. Mais je ne crains rien, car je sais que tout vient de Dieu, et par la volonté de Dieu vous me ferez roi.

Quoi qu'il eût dit tout cela, le juge garda le silence; il ne savait qu'objecter. Tout à coup un homme du peuple s'écria :

— C'est Dieu qui nous a envoyé ce fils de roi. Nous n'en trouverons pas de meilleur ! Prenons-le pour roi.

Et il fut proclamé roi.

Aussitôt il fit chercher dans la ville ses compagnons. Ceux-ci, apprenant que le roi les demandait, furent pris de peur ; ils pensaient s'être rendus coupables de quelque délit dans la ville, mais ils ne pouvaient s'enfuir et on les amena devant le roi. Ils tombèrent à ses genoux, mais le roi leur ordonna de se relever. Alors ils reconnurent leur compagnon.

Le roi leur raconta alors tout ce qui lui était arrivé et leur dit :

— Vous voyez que j'avais raison. Le mal et le bien, tout vient de Dieu, et il ne lui est pas plus difficile de donner un royaume au fils du roi que le bénéfice au marchand et le travail au paysan.

Il les récompensa et les laissa vivre dans son royaume.

L'Archevêque et le Brigand.

Histoire vraie.

Un brigand était recherché depuis longtemps par la justice. Un jour, ayant changé d'habits, il vint dans la ville. Là, les policiers le reconnurent et se mirent à sa poursuite. Le brigand s'enfuit et courut à la maison de l'archevêque. Les portes étaient ouvertes, il entra dans la cour. Le serviteur lui demanda ce qu'il désirait; ne sachant que répondre, il dit par hasard :

— J'ai besoin de voir l'archevêque.

L'archevêque reçut le brigand et lui demanda quelle affaire l'amenait chez lui.

Le brigand répondit :

— Je suis un brigand. On me poursuit. Cache-moi ou je te tue.

L'archevêque lui dit :

— Je suis vieux et n'ai pas peur de la mort, mais j'ai pitié de toi. Va dans cette chambre, tu es fatigué, repose-toi et je t'enverrai à manger.

Les policiers n'osèrent pas visiter la maison de l'archevêque et le brigand y resta à coucher.

Quand le brigand se fut reposé, l'archevêque vint le trouver et lui dit :

— Je te plains, parce que tu as faim et qu'on te poursuit comme un loup, mais je te plains surtout

parce que tu as fait beaucoup de mal et as perdu ton âme. Renonce à tes mauvaises actions !

Le brigand répondit :

— Non ! Il est trop tard ; je ne saurais maintenant me déshabituer du mal. J'ai vécu brigand et mourrai tel.

L'archevêque le quitta, laissa toutes les portes ouvertes et se coucha.

Pendant la nuit, le brigand se leva et se mit à parcourir les chambres. Il fut surpris de voir que l'archevêque avait laissé toutes les portes ouvertes. Le brigand regarda de tous côtés ce qu'il pourrait voler. Il aperçut un grand candélabre en argent et pensa :

— Je prendrai cet objet, il a beaucoup de valeur, et je m'en irai sans tuer le vieux.

Il mit son projet à exécution.

Les policiers ne s'étaient pas éloignés de la maison de l'archevêque et guettaient le brigand. Aussitôt qu'il sortit de la maison, ils l'entourèrent et trouvèrent le candélabre sous son habit.

Le brigand voulut nier, mais les policiers lui dirent :

— Si tu nies tes anciens crimes, tu ne peux du moins nier le vol de ce candélabre. Allons chez l'archevêque, il te confondra.

On amena le voleur chez l'archevêque à qui on montra le candélabre en lui demandant :

— Cet objet est-il à vous ?

— Oui, répondit-il.

Les policiers ajoutèrent :

— On vous a volé cet objet et voici le voleur.

Le brigand se tut ; ses yeux s'agitaient comme ceux d'un loup. L'archevêque ne dit rien. Il alla dans la chambre, prit le second candélabre de la paire, le tendit au brigand et lui dit :

— Mon ami, pourquoi n'as-tu pris qu'un candélabre, je t'avais donné les deux.

Le brigand se mit à pleurer et dit aux policiers :

— Je suis un voleur et un brigand, emmenez-moi !

Ensuite, il dit à l'archevêque :

— Pardonne-moi, au nom du Christ, et prie Dieu pour moi !

Volga et Vazouza.

Conte.

Il y avait deux sœurs, Volga et Vazouza. Elles se mirent un jour à discuter qui des deux était la plus intelligente et passerait le mieux sa vie.

Volga dit :

— Pourquoi nous disputer ; nous sommes toutes deux assez âgées, sortons demain matin de la maison, chacune de notre côté, et alors, nous verrons qui de nous deux fera le mieux son chemin et arrivera la première au royaume de Khvalinsk.

Vazouza consentit, mais elle trompa Volga. Aus-

sitôt que Volga fut endormie, elle sortit la nuit et fila en droite ligne au royaume Khvalnisk.

Quand Volga se leva et aperçut que sa sœur était partie, elle se mit en route sans se presser et rejoignit Vazouza. Celle-ci eut peur que Volga ne la punit. Elle invoqua qu'elle était la cadette et demanda à Volga de la conduire jusqu'au royaume Khvalinsk. Volga lui pardonna et l'emmena avec elle.

Le fleuve Volga commence dans le district d'Ostachkov, il sort des mares du village Volga ; à cet endroit il y a un petit puits, c'est de lui que coule la Volga. La rivière Vazouza commence dans les montagnes ; elle coule tout droit et la Volga fait des détours.

Au printemps, la Vazouza casse la glace avant la Volga et devient rivière ; la Volga le fait plus tard. Mais quand les deux cours d'eau se réunissent, la Volga a déjà trente *sagènes* de largeur, tandis que la Vazouza n'est encore qu'une petite rivière étroite. La Volga traverse presque toute la Russie. Elle a trois mille cent soixante *verstes* de longueur et tombe dans la mer Khvalinskié (mer Caspienne). Au printemps elle a douze *verstes* de largeur.

Le Lion et le petit Chien.

Histoire vraie.

A Londres, on exhibait des bêtes fauves et l'on

prenait pour prix de l'entrée, soit de l'argent, soit des chiens et des chats pour nourrir les animaux.

Un homme voulut voir les fauves ; il attrapa dans la rue un petit chien et le porta à la ménagerie. On le laissa entrer, et l'on prit le petit chien qu'on jeta dans la cage d'un lion. Le petit chien mit sa queue entre ses pattes et se serra dans un coin de la cage. Le lion s'approcha de lui et le flaira. Le petit chien se coucha sur le dos, leva les pattes et se mit à agiter la queue. Le lion le toucha avec sa patte et le retourna. Le petit chien bondit et se dressa devant le lion sur les pattes de derrière. Le lion regarda le chien, tourna la tête d'un côté et de l'autre et ne le toucha pas.

Quand le propriétaire de la ménagerie jeta de la viande au lion, le lion en déchira un morceau et le donna au petit chien.

Le soir, quand le lion se coucha pour dormir, le petit chien se coucha près de lui et posa sa tête sur sa patte.

Depuis, le petit chien vécut dans la cage du lion ; le lion ne le touchait pas ; ils mangeaient et dormaient ensemble, parfois ils jouaient tous deux.

Un jour, un monsieur vint à la ménagerie et reconnut son chien. Il déclara que le chien lui appartenait et il demanda au propriétaire de la ménagerie de le lui rendre. Celui-ci y consentit. Mais dès qu'on se mit à appeler le chien pour le faire sortir de la cage, le lion se hérissa et rugit. Le lion et

le chien vécut une année ainsi dans la même cage. Au bout d'un an, le chien tomba malade et mourut. Le lion refusa de manger ; il flairait sans cesse le chien, le léchait, le touchait avec sa patte.

Quand il comprit que le chien était mort, tout à coup il bondit, se hérissa, se mit à se frapper les flancs de sa queue, et se jeta contre les barreaux de sa cage qu'il mordait avec rage.

Toute la journée, il se frappa et rugit, puis il se coucha près du chien mort et se calma. Le maître de la ménagerie voulut emporter le cadavre, mais le lion ne laissait s'approcher personne.

Le maître pensa que le lion oublierait sa douleur si on lui donnait un autre chien. Il laissa donc entrer dans sa cage un petit chien. Mais, aussitôt le lion le mit en pièces. Ensuite, il prit entre ses pattes le cadavre du chien et resta ainsi cinq jours.

Le sixième jour le lion mourut.

Pierre I^{er} et le Paysan.

Histoire vraie.

Le tzar Pierre rencontra un paysan dans la forêt.
Le paysan coupait du bois.

Le tzar dit :

— Que Dieu te bénisse, paysan !

Le paysan répondit :

— J'en ai grand besoin !

Le tzar demanda :

— As-tu une nombreuse famille ?

— Ma famille se compose de deux fils et deux filles.

— Eh bien, ta famille n'est pas grande. Où mets-tu ton argent ?

— J'en fais trois parts : la première est pour les dettes ; je prête la seconde, je jette à l'eau la troisième.

Le tzar se demanda ce que le vieux pouvait bien vouloir dire avec ses parts.

Et le vieux lui dit :

— La part qui est pour les dettes, est celle avec laquelle je nourris mon père et ma mère ; celle que je prête, est pour nourrir mes fils ; celle que je jette à l'eau, est pour nourrir mes filles.

Et le tzar dit :

— Tu as de l'esprit, vieux, maintenant, reconduis-moi de la forêt dans le champ, car je ne puis trouver mon chemin.

Le paysan dit :

— Tu trouveras la route toi-même ; va tout droit, ensuite tourne à droite, puis à gauche, et encore à droite.

Le tzar répartit :

— Je ne comprends pas ton explication. Conduis-moi.

— Mais c'est que je n'ai pas le temps. Pour nous, paysans, une journée de travail vaut cher.

— Eh bien ! si cela coûte cher, je paierai.

— Si tu paies, j'y consens !

Ils montèrent en cabriolet et partirent.

En route le tzar demanda au paysan :

— As-tu beaucoup voyagé ?

— Oui, un peu.

— Et as-tu vu le tzar ?

— Je n'ai pas vu le tzar et serais bien heureux de le voir.

— Eh bien, quand nous arriverons dans le champ, tu verras le tzar.

— Et comment le reconnaitrai-je ?

— Tous seront tête nue, le tzar seul sera couvert.

Les voilà arrivés dans le champ ; le peuple aperçoit le tzar, et tous se découvrent. Le paysan regarde et ne voit pas le tzar. Et il demande :

— Où donc est le tzar ?

Et Pierre Alexiévitch lui dit :

— Tu vois, nous deux seulement avons la tête couverte, alors c'est l'un de nous deux qui est le tzar.

Mille pièces d'or.

Un homme riche voulait donner mille pièces d'or aux pauvres, mais il ne savait à quels pauvres donner cet argent. Il s'en fut trouver un prêtre et lui dit :

— Je veux donner mille pièces d'or aux pauvres,

mais je ne sais à qui. Prenez l'argent et distribuez-le à qui vous voudrez.

Le prêtre répondit :

— C'est beaucoup d'argent, je ne vois pas non plus à qui le donner, peut-être donnerai-je trop à l'un et pas assez à l'autre. Dites à quels pauvres il faut donner votre argent et combien à chacun.

Le riche dit :

— Si vous ne savez pas à qui donner l'argent, Dieu le saura. Donnez-le au premier qui viendra.

Dans la même paroisse, vivait un homme pauvre. Il avait beaucoup d'enfants et lui-même était malade et ne pouvait pas travailler. Ce pauvre lut un jour dans les psaumes : *J'étais jeune et je suis devenu vieux et je n'ai pas vu un juste abandonné et ses enfants réduits à mendier.*

Le pauvre pensa :

— Eh bien ! moi, je suis abandonné de Dieu et cependant je n'ai rien fait de mal. J'irai trouver le prêtre et lui demanderai comment il se fait qu'un tel mensonge se trouve dans les Ecritures.

Et il alla trouver le prêtre.

Le prêtre l'appela et se dit :

— « Ce pauvre est venu le premier, je lui donnerai les mille pièces d'or du riche. »

Schat et Don.

Conte.

Un vieillard, Ivan, avait deux fils : Schat Ivano-

vitch et Don Ivanovitch. Schat Ivanovitch était l'aîné ; il était le plus fort et le plus grand ; et Don Ivanovitch, le cadet, était plus petit et plus faible. Le père leur montra à chacun le chemin qu'ils devaient suivre et leur ordonna d'obéir. Schat Ivanovitch n'obéit pas à son père et ne suivit pas le chemin désigné ; il erra et se perdit. Mais Don Ivanovitch obéit à son père, il alla où il lui avait ordonné d'aller, il traversa toute la Russie et devint célèbre.

Dans le district Epiphansk de la province de Toula, il y a un village appelé « Ivan-Lac » où se trouve un lac. De ce lac, coulent de divers côtés deux petites rivières. L'une d'elles est si étroite que l'on peut l'enjamber, c'est le Don ; l'autre est plus large, c'est le Schat.

Le Don coule tout droit, et plus il avance plus il s'élargit ; le Schat, au contraire, fait des zig-zag. Le Don traverse toute la Russie et tombe dans la mer d'Azov ; il renferme beaucoup de poissons et porte beaucoup de barques et de bateaux ; le Schat va de travers, ne sort pas de la province de Toula et se perd dans la rivière Oupa.

L'Aigle.

Histoire vraie.

Une aigle s'était fait un nid sur la grand'route, loin de la mer ; elle eut des petits. Un jour, des

ouvriers travaillaient près de l'arbre où se trouvait le nid ; l'aigle s'approchait du nid tenant un grand poisson dans ses serres. Les hommes, apercevant le poisson, entourèrent l'arbre en criant et lancèrent des pierres à l'aigle. L'aigle laissa tomber le poisson, les hommes s'en emparèrent et s'en allèrent. L'aigle s'arrêta au bord de son nid, les petits aiglons levèrent la tête et se mirent à crier, demandant leur nourriture.

L'aigle était fatiguée et ne pouvait plus voler jusqu'à la mer. Elle descendit dans le nid, couvrit ses petits de ses ailes, les caressa, leur lissa les plumes, semblant les supplier d'attendre un peu. Mais plus elle les caressait, plus ils criaient.

Alors l'aigle les quitta et se posa au sommet de l'arbre. Les petits aiglons crièrent encore plus plaintivement. Alors, soudain, l'aigle elle-même poussa un grand cri, et, déployant ses ailes, s'envola lourdement vers la mer. Elle ne revint que tard dans la soirée. Elle volait doucement et très bas sur la terre ; dans ses serres, elle tenait de nouveau un grand poisson.

Quand elle fut près de l'arbre, elle se retourna pour voir s'il n'y avait pas encore des hommes, et, pliant rapidement ses ailes, elle se posa au bord du nid.

Les petits aiglons levèrent la tête et ouvrirent le bec ; alors l'aigle déchira le poisson et le donna à manger à ses petits.

Comment le Paysan partagea l'Oie.

Histoire vraie.

Un pauvre paysan, n'ayant plus de pain, résolut d'en demander au seigneur. Pour ne pas se présenter à lui les mains vides, il prit une oie, la fit rôtir, et la lui porta. Le seigneur prit l'oie et dit au paysan :

— Je te remercie, paysan, seulement je ne sais pas comment partager cette oie. J'ai une femme, deux fils et deux filles. Comment faire pour que chacun soit content ?

Le paysan dit :

— C'est moi qui vais faire le partage.

Il prit le couteau, coupa la tête de l'oie et dit au seigneur :

— Tu es à la tête de la maison, prends donc la tête.

Puis, coupant le derrière de l'oie il le donna à la femme du seigneur :

— Tu dois t'asseoir et rester à la maison, lui dit-il, en conséquence ce morceau te revient.

Ensuite, il coupa les deux pattes, les donna aux deux fils, leur disant :

— Vous êtes les pieds, vous devez marcher sur les traces de votre père.

Enfin, coupant les ailes, il les donna aux deux filles et ajouta :

— Quant à vous, voici les ailes, car vous vous envolerez bientôt de la maison.

Et prenant toute l'oie, il ajouta :

— Et le reste est pour moi.

Le seigneur sourit et donna au paysan du pain et de l'argent.

Un riche paysan, ayant appris que le seigneur avait donné à un paysan de l'argent et du pain pour une oie, fit rôtir cinq oies et les lui porta.

Le seigneur lui dit :

— Merci pour tes oies ! mais je suis bien embarrassé, car avec ma femme et mes enfants nous sommes six ; comment partager tes cinq oies entre nous ?

Le riche paysan réfléchit, mais ne trouva pas de solution. Le seigneur envoya alors chercher le pauvre paysan et lui ordonna de faire le partage.

Notre homme prit une oie pour le seigneur et sa femme et dit :

— Vous voilà trois ensemble avec cette oie.

Il en donna une autre aux fils et leur dit :

— Vous serez trois avec cette oie.

Puis il en donna une aux filles et leur dit :

— Et vous aussi, vous serez trois.

Alors prenant pour lui les deux oies qui restaient, il ajouta :

— Et nous aussi nous serons trois.

Le seigneur sourit, donna encore de l'argent au pauvre paysan et renvoya le riche.

Les Punaises.

Récit.

Je m'arrêtai une nuit dans une auberge. Avant de me coucher, je pris la bougie et examinai les coins du lit et des murs. Partout, il y avait des punaises; je réfléchis alors au moyen de m'installer pour la nuit de façon que les punaises ne puissent arriver jusqu'à moi.

J'avais un lit pliant; je savais que, si je le plaçais au milieu de la chambre, les punaises descendraient le long des murs, et, par les pieds du lit, monteraient jusqu'à moi; aussi priai-je l'aubergiste de me donner quatre coupes en bois; je mis de l'eau dans ces coupes et, dans chacune d'elles, je plaçai un pied du lit. Je me couchai; je mis la bougie par terre et j'observai ce que faisaient les punaises. Elles m'avaient déjà senti et arrivaient en foule; je les vis courir sur le parquet, grimper au bord de la coupe; les unes tombaient dans l'eau, d'autres revenaient sur leurs pas.

— « Je suis plus fin que vous, pensai-je, vous ne m'atteindrez pas! »

J'allais éteindre la bougie lorsque soudain, je me sentis mordre; je cherchai et trouvai une punaise. Comment avait-elle pu venir jusqu'à moi!

Un instant après j'en sentis une autre. Je regardai attentivement autour de moi, ne comprenant pas

comment elles pouvaient arriver jusqu'à moi.

Longtemps je ne pus le comprendre ; enfin, regardant au plafond, je vis une punaise qui s'y promenait, et, lorsqu'elle fut au-dessus du lit, elle se laissa tomber.

— « Non, pensai-je, je ne suis pas aussi rusé que vous ! »

Je mis ma pelisse et sortis dans la cour.

Le Juge équitable.

Conte.

Le roi d'Alger, Bouakas, avait entendu dire que dans une certaine ville, il existait un juge d'une équité extraordinaire ; ce juge, disait-on, reconnaissait infailliblement la vérité, au point que pas un fripon ne pouvait lui échapper.

Bouakas voulut se rendre compte par lui-même si cette affirmation n'était pas exagérée. Il se déguisa donc en marchand, monta à cheval et se rendit à la ville où vivait le juge. À peine entré dans cette ville, un infirme s'approcha de lui et lui demanda l'aumône. Bouakas lui donna quelque chose et il allait poursuivre sa route, quand l'infirme le saisit par les vêtements.

— Que veux-tu ? lui demanda le roi. Ne t'ai-je pas fait l'aumône ?

— Oui, tu m'as fait l'aumône, reprit le mendiant, mais fais-moi encore la grâce de m'emmener sur

ton cheval jusqu'à la place de la ville, car les chameaux et les chevaux pourraient m'écraser.

Bouakas prit en croupe le mendiant, et ils arrivèrent ainsi sur la place. Là, il arrêta son cheval, mais le mendiant ne descendit pas.

— Pourquoi restes-tu là ? lui demanda le roi. Descends, nous sommes arrivés.

Le mendiant répondit :

— Pourquoi descendrais-je ? Ce cheval est à moi. Si tu ne veux pas me le laisser de plein gré, allons trouver le juge.

La foule les entourait. On écoutait leur discussion.

— Allez chez le juge ! leur criait-on, il vous mettra d'accord !

Bouakas et le mendiant se rendirent chez le juge. La foule se pressait au tribunal, le juge appelait à tour de rôle ceux qu'il devait juger. Avant que vînt le tour du roi, le juge appela devant lui un savant et un paysan. Tous deux se disputaient à propos d'une femme. Le paysan affirmait qu'elle était sa femme, et le savant prétendait qu'elle était la sienne. Après les avoir entendus, le juge garda un instant le silence puis leur dit :

— Laissez cette femme chez moi et revenez demain.

Quand ceux-ci furent partis, ce fut le tour d'un boucher et d'un marchand d'huile. Le boucher était tout couvert de sang et le marchand maculé de

taches d'huile. Le boucher tenait dans sa main de l'argent et le marchand d'huile tenait la main du boucher. Le boucher disait :

— J'ai acheté de l'huile chez cet homme et je tirais ma bourse pour le payer lorsqu'il me saisit la main pour me voler mon argent; et nous sommes venus devant toi, moi tenant la bourse et lui me tenant la main, mais l'argent est à moi et lui est un voleur.

— Ce n'est pas vrai ! répartit le marchand d'huile. Le boucher est venu m'acheter de l'huile; quand j'eus rempli une pleine cruche, il me demanda de lui changer une pièce d'or; je pris l'argent et le mis sur le comptoir, mais lui s'en empara et allait s'enfuir; alors je le saisis par la main et l'amenai ici.

Après un silence, le juge leur dit :

— Laissez l'argent ici et revenez demain.

Quand arriva le tour de Bouakas et du mendiant, le roi raconta ce qui s'était passé. Le juge l'écouta et demanda au mendiant de s'expliquer.

Le mendiant dit :

— Tout cela n'est pas vrai; voici la vérité : j'étais à cheval et je traversais la ville; lui était assis à terre et il me pria de le prendre sur mon cheval et de le conduire sur la place. Je le fis monter en croupe et le conduisis où il désirait, mais il refusa de descendre, disant que le cheval était à lui, ce qui est faux.

Le juge réfléchit et dit :

— Laissez le cheval chez moi et revenez demain.

Le lendemain, une grande foule s'assembla chez le juge pour entendre ses arrêts. Le savant et le paysan s'approchèrent les premiers.

— Prends la femme, dit le juge au savant, et qu'on donne au paysan cinquante coups de bâton.

Le savant prit sa femme et le paysan subit sa peine devant tout le monde. Puis le juge appela le boucher.

— L'argent est à toi, lui dit-il ; et, désignant le marchand d'huile : Qu'on lui donne cinquante coups de bâton, ajouta-t-il.

Enfin ce fut le tour de Bouakas et de l'infirm.

— Reconnaitrais-tu ton cheval entre vingt autres ? demanda le juge au roi.

— Oui, répondit-il.

— Et toi ?

— Moi aussi, répondit l'infirm.

— Suis-moi, dit le juge à Bouakas.

Ils se rendirent à l'écurie ; le roi reconnut aussitôt son cheval entre vingt autres.

Puis, le juge fit venir l'infirm dans l'écurie et lui ordonna de désigner le cheval. Le mendiant reconnut le cheval et le désigna.

Alors le juge revint à sa place et dit à Bouakas :

— Le cheval est à toi, prends-le, et qu'on donne à l'infirm cinquante coups de bâton.

Après ce dernier jugement, le juge s'en retourna chez lui et Bouakas le suivit :

— Que me veux-tu ? lui demanda le juge. Serais-tu mécontent de mon jugement ?

— Non ! je suis fort satisfait, répondit Bouakas, seulement je voudrais savoir comment tu as su que la femme était au savant et non au paysan, que l'argent était au boucher plutôt qu'au marchand d'huile, et que le cheval m'appartenait à moi et non au mendiant ?

— Pour la femme, voici comment j'ai su la vérité : Je la fis venir le matin chez moi et lui dis : « Verse de l'encre dans mon encrier. » Elle prit l'encrier, le nettoya vivement et adroitement et l'emplit d'encre. Donc, elle était habituée à cette besogne. La femme d'un paysan n'aurait pas su s'y prendre. Je jugeai par là que le savant avait raison. Quant à l'argent, voici comment j'ai reconnu la vérité : J'ai placé l'argent dans une cuvette pleine d'eau et j'ai regardé ce matin s'il surnageait de l'huile. Si l'argent avait appartenu au marchand d'huile, le contact de ses mains huileuses l'aurait taché ; comme l'eau était restée claire, j'en conclus que l'argent était au boucher. Pour le cheval, c'était plus difficile. Le mendiant l'avait reconnu aussi vite que toi entre vingt autres. Mais je ne vous ai pas fait venir tous les deux à l'écurie pour voir qui de vous reconnaîtrait le cheval, mais pour voir lequel de vous le cheval reconnaîtrait. Quand tu t'es approché de ton cheval, il a tourné la tête de ton côté, tandis que lorsque le mendiant l'a touché,

il a baissé l'oreille et levé un pied. Voilà comment j'ai reconnu que tu étais bien le propriétaire du cheval.

Alors Bouakas lui dit :

— Je ne suis pas un marchand, je suis le roi Bouakas. Je suis venu ici pour voir si ce que l'on disait de toi était vrai. Je sais maintenant que tu es un juge sage et équitable. Demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai.

Le juge dit :

— Je n'ai point besoin de récompense, les compliments de mon roi m'ont déjà récompensé.

Le Tzar et la Chemise.

Le tzar étant malade dit :

— Je donnerai la moitié de mon royaume à celui qui me guérira.

Alors tous les sages se réunirent et tinrent conseil pour guérir le tzar, mais ils ne trouvèrent aucun moyen. Cependant, l'un des sages déclara qu'il était possible de guérir le tzar :

— Si l'on trouve sur terre un homme heureux, qu'on lui enlève sa chemise et que le tzar la mette, il sera guéri, dit-il.

Le tzar fit chercher dans son royaume un homme heureux. Les envoyés du tzar se répandirent par tout le royaume mais ne purent découvrir un homme heureux. Il ne se trouva pas un homme qui

fût content de son sort : l'un était riche, mais malade ; l'autre était bien portant, mais pauvre ; un troisième, riche et bien portant, se plaignait de sa femme ; celui-ci de ses enfants. Tous se plaignaient de quelque chose.

Un soir, très tard, le fils du tzar, en passant devant une pauvre chaumière, entendit quelqu'un s'écrier :

— « Dieu soit béni ! J'ai bien travaillé, bien mangé, je vais me coucher ; que me manque-t-il ? »

Le fils du tzar fut rempli de joie. Il donna l'ordre d'aller sur-le-champ prendre la chemise de cet homme, de lui donner en échange tout l'argent qu'il exigerait et d'envoyer sa chemise au tzar.

Les envoyés se rendirent en hâte chez cet homme heureux et voulurent lui enlever sa chemise. Mais l'homme heureux était si pauvre qu'il n'avait pas de chemise.

Le Loup et le Paysan.

Conte.

Un loup était poursuivi par des chasseurs. Il rencontra un paysan qui revenait des champs portant un sac et un fléau. Le loup lui dit :

— Paysan ! cache-moi ! Les chasseurs me poursuivent.

Le paysan eut pitié du loup, le cacha dans son sac et le mit sur son épaule.

Les chasseurs vinrent et demandèrent au paysan s'il n'avait pas vu le loup.

— Non, je ne l'ai pas vu ! répondit le paysan.

Les chasseurs s'éloignèrent, le loup sortit du sac et se jeta sur le paysan pour le dévorer.

Alors le paysan s'écria :

— Oh ! loup ! n'as-tu pas honte ! Je viens de te sauver la vie et maintenant tu veux me dévorer !

Le loup lui répondit :

— Un bienfait s'oublie.

— Non, reprit le paysan, un bienfait ne s'oublie pas ; interroge qui tu voudras, on te le dira.

Et le loup reprit :

— Soit ! Allons ensemble sur la route, et nous demanderons à la première personne que nous rencontrerons si oui ou non un bienfait s'oublie. Si l'on me répond « non », je te laisserai vivre ; dans le cas contraire je te mangerai.

Ils poursuivirent leur route et rencontrèrent une vieille jument aveugle.

Le paysan lui demanda :

— Jument, dis-moi si un bienfait s'oublie ou non ?

La jument répondit :

— Quant à moi, voici ce que je sais : j'ai vécu douze ans chez mon maître, je lui ai donné douze poulains et, en même temps, j'ai labouré et charroyé. L'année dernière je devins aveugle, alors il me fit travailler au moulin. Enfin je perdis mes

forces et, un jour, je tombai sous la roue. On me frappa, on me traîna par la queue et l'on me mit dehors. Quand je revins à moi, je me mis à errer. Je ne sais où aller.

Alors le loup dit :

— Tu vois, paysan, qu'un bienfait s'oublie.

Le paysan répondit :

— Attends encore et interrogeons un autre.

Ils allèrent plus loin et rencontrèrent un vieux chien qui se traînait avec peine. Le paysan demanda :

— Chien, dis-nous si un bienfait s'oublie ou non ?

— Voilà ce que je dirai, répondit le chien ; j'ai vécu quinze ans chez mon maître, je gardais sa maison, j'aboyais, je mordais ceux qui entraient. Mais je suis devenu vieux, je n'ai plus de dents, on m'a chassé de la cour, on m'a poursuivi à coups de brancard sur le dos et je me traîne comme je peux, je ne sais où, le plus loin possible de mon ancien maître.

Et le loup reprit :

— Entends-tu ce qu'il dit ?

Le paysan répondit :

— Attends la troisième rencontre.

Plus loin ils rencontrèrent un renard.

Le paysan dit :

— Dis-moi, renard, un bienfait s'oublie-t-il ou non ?

Le renard demanda :

— Pourquoi veux-tu savoir cela ?

Le paysan répondit :

— Voici pourquoi : Le loup était poursuivi par des chasseurs ; sur sa prière je l'ai caché et, maintenant, il veut me dévorer.

Le renard répartit :

— Est-ce qu'un si grand loup peut entrer dans un sac pareil ? Si je voyais cela je vous mettrais d'accord.

Le paysan dit :

— Il s'y est introduit entièrement et te le dira lui-même.

— C'est vrai, dit le loup.

Alors le renard dit :

— Montre-moi comment tu as pu te glisser dans le sac, je ne le croirai qu'en le voyant.

Le loup mit la tête dans le sac et dit :

— Voilà comment j'ai fait.

— Entre entièrement, car je ne vois pas, dit le renard.

Le loup entra tout à fait dans le sac, et le renard dit au paysan :

— A présent, lie-le.

Le paysan lia le sac et le renard lui dit :

— Maintenant, paysan, montre-moi comment tu bats le blé.

Le paysan tout réjoui se mit à frapper sur le loup, puis il dit :

— Renard, regarde comment on bat le blé, et vois le grain s'ouvrir sous le fléau !

Puis donnant un coup sur la tête du renard, il le tua en disant :

— « Un bienfait s'oublie. »

Le Saut.

Histoire vraie.

Un navire revenait au port après avoir fait le tour du monde.

Le temps était beau, tout l'équipage était sur le pont. Au milieu des passagers un grand singe amusait tout le monde : il gambadait, sautait, faisait des grimaces, imitait les gens, et, voyant qu'on s'occupait de lui, continuait de plus belle.

Soudain il s'élança sur un petit garçon de douze ans, le fils du capitaine du navire, lui arracha son chapeau, le mit sur sa tête et grimpa lentement au mât. Tout le monde se mit à rire ; mais l'enfant, resté tête nue, ne savait s'il devait rire ou pleurer.

Le singe s'assit sur la vergue, et avec ses dents et ses ongles, commença à déchiqueter le chapeau. Il semblait prendre plaisir à la peine de l'enfant, il lui montrait le chapeau, lui faisait des grimaces.

Le gamin avait beau le menacer, crier, le singe continuait à déchirer le chapeau. Les matelots riaient de plus en plus. Tout à coup, le gamin, rouge de colère et de dépit, jeta son habit et grimpa

sur le mât à la poursuite du singe. D'un bond il attrapa la corde et atteignit la vergue, mais l'animal, plus agile et plus adroit, lui échappa au moment où il croyait atteindre son chapeau.

— Tu ne m'échapperas pas ! s'écria le gamin en poursuivant le singe.

Le singe, peu à peu, l'attirait de plus en plus haut ; excité par la lutte, l'enfant le poursuivait, et bientôt singe et enfant arrivèrent en haut du mât. Là, le singe se tenant d'une main à une corde, mit le chapeau à l'extrémité de la plus haute vergue et lui-même grimpa jusqu'au bout. De là, il riait et montrait ses dents. Du mât à l'extrémité de la vergue où était suspendu le chapeau, il y avait deux *archines*, aussi ne pouvait-on le saisir qu'en lâchant la corde et le mât.

Mais l'enfant était très excité. Il lâcha le mât et passa sur la vergue.

Sur le pont, tout le monde regardait et riait de cette lutte entre le singe et le fils du capitaine, mais dès qu'on s'aperçut qu'il avait lâché la corde et qu'il se mettait sur la vergue, en balançant les bras, tous les matelots restèrent paralysés de frayeur : un seul faux mouvement et il pouvait s'écraser sur le pont. Si même il réussissait à saisir le chapeau, il lui serait très difficile de se retourner et d'atteindre le mât.

Tous regardaient en silence, attendant ce qui allait se passer.

Tout à coup, quelqu'un poussa un cri d'effroi. L'enfant, ramené à la réalité par ce cri, regarda en bas et chancela.

A ce moment, le capitaine du navire, le père de l'enfant, sortait de sa cabine, tenant un fusil pour tuer des mouettes. Il vit son fils sur la vergue et, dirigeant sur lui son arme, il cria :

— A l'eau ! Immédiatement à l'eau, ou je te tue !

Le garçon, sans comprendre, perdait l'équilibre.

— Saute ! ou je tire ! une, deux !

Et au moment où le père cria « trois » l'enfant s'élança dans la mer.

Le corps de l'enfant tomba dans l'eau comme un boulet, mais les ondes l'avaient à peine englouti que vingt braves matelots se jetaient à la mer. Au bout de quarante secondes, qui parurent un siècle aux spectateurs, le corps de l'enfant reparut à la surface. On le saisit et on le transporta sur le vaisseau. Quelques minutes après, il rendit de l'eau par la bouche et commença à respirer.

Quand le capitaine le vit sauvé, il jeta un cri comme si quelque chose l'eût étouffé, et il se sauva dans sa cabine pour que personne ne le vît pleurer.

L'Habit neuf du Tzar.

Conte.

Un tzar aimait beaucoup les habits somptueux. Il ne pensait qu'à se parer le mieux possible. Un

jour, deux tailleurs vinrent chez lui et lui dirent :

— Nous pouvons te faire un habit si beau que jamais homme n'en posséda un pareil, seulement quiconque est sot ou indigne de ses fonctions ne peut distinguer cet habit. Celui qui est intelligent le verra parfaitement, tandis que celui qui est sot restera à côté sans voir l'habit que nous aurons confectionné.

Le tzar, ravi de cette proposition des tailleurs, leur commanda l'habit.

On donna aux tailleurs une chambre dans le palais, on leur fournit du velours, de la soie, de l'or, enfin tout ce qu'il faut pour confectionner un habit.

Huit jours s'écoulèrent. Le tzar chargea son ministre de s'informer si le nouvel habit était prêt. Le ministre arriva et demanda l'habit. Les tailleurs répondirent qu'il était prêt et désignèrent une place vide.

Le ministre, sachant que les hommes sots ou indignes de leurs emplois ne pouvaient voir cet habit, feignit de le voir et complimenta les tailleurs. Le tzar se fit livrer l'habit. On le lui apporta et on lui désigna une place vide. Il feignit, à son tour, de le voir. Il ôta celui qu'il portait et ordonna qu'on le revêtit de ce riche habit,

Quand le tzar sortit ainsi se promener dans la ville, tout le monde croyait que le tzar n'avait pas pas d'habit, mais personne n'osait le dire, ayant entendu dire que les sots seuls ne pouvaient voir le

nouvel habit, et chacun pensait être seul à ne pas le voir alors que pour les autres il était visible.

Le tzar se promena ainsi à travers la ville, et tous ses sujets admiraient son nouvel habit. Tout à coup, un innocent aperçut le tzar et s'écria :

— Regardez ! le tzar se promène dans les rues sans habit !

Le tzar se sentit honteux de n'être pas habillé, et tout le monde comprit qu'il n'avait réellement pas d'habit.

Le Moulin qui moud de soi-même.

Histoire vraie.

Un paysan se fit meunier et construisit des moulins à eau, à vent et à chevaux. Puis, il eut l'idée d'en construire un qui marcherait sans eau, ni vent, ni chevaux. Il voulait qu'une lourde pierre, en montant et descendant, fit mouvoir continuellement la roue, par son poids, de façon que le moulin marchât tout seul.

Il alla trouver le seigneur et lui dit :

— J'ai inventé un moulin qui peut marcher tout seul, sans eau, ni chevaux, il n'y a qu'à le mettre en mouvement et après, il marchera tant qu'on voudra, seulement je n'ai pas d'argent pour acheter de la fonte et du bois ; prête-moi trois cents roubles, et le premier moulin pareil que je construirai sera pour toi.

Le seigneur demanda au paysan s'il savait lire et écrire. Le paysan répondit négativement.

Alors le seigneur lui dit :

— Si tu savais lire, je te donnerais un livre qui traite de la mécanique et tu verrais qu'on ne peut construire un pareil moulin, que beaucoup de savants sont devenus fous à chercher le moulin qui tourne tout seul.

Le paysan n'ajouta pas foi aux paroles du seigneur et lui répondit :

— On écrit bien des mauvaises choses dans vos livres. Je connais un mécanicien qui a construit un moulin pour un marchand, mais il l'a manqué ; eh bien, moi, qui ne suis qu'un ignorant, d'un seul coup d'œil, j'ai reconnu le défaut, je l'ai arrangé et il a marché.

Le seigneur dit :

— Et comment lèveras-tu la pierre, lorsqu'elle sera descendue ?

— Elle remontera toute seule avec la roue, répondit le paysan.

Le seigneur reprit :

— Oui, elle remontera, mais pas assez haut, et la seconde fois moins haut encore ; puis elle s'arrêtera, malgré toutes les roues que tu monteras. C'est comme si tu t'élançais sur un traîneau d'une haute montagne sur une plus petite ; tu ne pourrais de cette petite t'élancer sur la grande.

Le paysan n'abandonna pas son idée. Il se rendit

chez un marchand et lui promit de lui construire un moulin sans eau, ni chevaux. Le marchand lui avança l'argent. Le paysan construisit, construisit, les trois cents roubles y passèrent et le moulin ne marcha point. Alors le paysan vendit tout ce qu'il possédait pour continuer cette entreprise, mais il perdit tout sans succès.

Alors le marchand lui dit :

— Livre-moi le moulin qui marche sans eau, ni chevaux, sinon, rends-moi mon argent.

Le paysan alla de nouveau trouver le seigneur et lui fit part de son embarras.

Le seigneur lui donna de l'argent et lui dit :

— Maintenant, reste à travailler chez moi, construis-moi des moulins ordinaires, cela c'est ton affaire, mais à l'avenir ne t'engage pas à faire des choses auxquelles de plus intelligents que toi ont dû renoncer.

La Pierre.

Histoire vraie.

Un pauvre vint trouver un riche et lui demanda l'aumône. Le riche ne lui donna rien et lui dit :

— Va-t'en !

Mais le pauvre ne partit point. Alors le riche se fâcha, prit une pierre et la lança contre le pauvre. Celui-ci ramassa la pierre, la mit dans son gousset et dit :

— Je porterai cette pierre jusqu'à ce que j'aie l'occasion de la lui jeter.

Cette occasion se présenta. Le riche commit une mauvaise action. On le déposséda de tous ses biens et on le mit en prison. Le pauvre s'approcha de lui, tira de son gousset la pierre et s'apprêta à la lancer contre lui. Mais il réfléchit, jeta la pierre à terre et dit :

— C'est en vain que j'ai porté si longtemps cette pierre. Quand il était puissant et riche, je le craignais, et maintenant je le plains.

Les Esquimaux.

Il existe dans le monde, un pays où l'été ne dure que trois mois ; tout le reste de l'année, c'est l'hiver. Pendant l'hiver, les jours sont si courts que le soleil se couche peu après s'être levé ; et, pendant trois mois, il ne se lève pas du tout, de sorte que, pendant ces trois mois, il fait nuit. Ce pays est habité par des gens qu'on appelle des Esquimaux. Ils ont un langage à eux, ne comprennent pas les autres langues et ne sortent jamais de leur pays. Les Esquimaux sont de petite taille, mais ils ont la tête énorme ; leurs cheveux sont noirs et raides ; ils ont le nez mince, les pommettes larges, les yeux petits. Les Esquimaux se font des huttes dans la neige et voici comment ils s'y prennent : ils font des briques de neige et construisent des maisons

de la forme d'un fourneau. Au lieu de vitres, ils posent des glaçons, et, en guise de portes, ils pratiquent dans la neige une ouverture par laquelle ils entrent dans leurs maisons. L'hiver venu, ces maisons sont complètement ensevelies sous la neige, et ils sont à l'abri du froid.

Ils se nourrissent de la chair des cerfs, des loups et des ours blancs; ils pêchent aussi, dans la mer, au moyen de longues perches et de filets. Ils tuent des animaux au moyen de flèches et de lances. Les Esquimaux mangent de la viande crue, comme les animaux.

Ils ne filent ni le lin, ni le chanvre pour faire des chemises ou des cordes; ils n'ont pas non plus de laine pour fabriquer le drap. Leurs cordes sont faites avec les nerfs des animaux et leurs habits avec les peaux. Ils appliquent deux peaux, le poil à l'extérieur, et les piquent avec une arête de poisson, et, dans les trous, ils enfilent des nerfs. Ils font de même des chemises, des pantalons, des bottes.

Ils ne connaissent pas le fer et font leurs lances et leurs flèches avec des os. Ils préfèrent à tout, la graisse des animaux et des poissons.

Les femmes s'habillent comme les hommes, mais elles portent des bottes à tiges plus larges afin d'y pouvoir mettre leurs enfants, car c'est ainsi qu'elles les portent.

Au milieu de l'hiver, les Esquimaux ont trois

mois de nuit absolue, et l'été, le soleil ne se couche pas du tout, il n'y a pas du tout de nuit.

Comment ma Tante apprit à coudre.

J'avais six ans, quand je demandai à maman de me donner de quoi coudre. Elle me dit :

— « Tu es encore trop petite, tu te piquerais les doigts. »

Mais moi, je le lui redemandais sans cesse. Ma mère prit dans son coffre un morceau d'étoffe rouge et me le donna. Puis, elle enfila une aiguille de fil rouge et me montra comment la tenir. Je me mis à coudre, mais je ne pouvais pas faire les points réguliers ; ils étaient tout de travers, jusqu'au bord même. Ensuite je me piquai les doigts, mais me retins de pleurer. Cependant quand maman me demanda : « Qu'as-tu ? » je ne pus me retenir et me mis à pleurer. Alors maman m'ordonna d'aller jouer.

Dans mon lit, toute la nuit, je rêvai de coutures. Je rêvais que j'apprenais à coudre très vite et cela me semblait si difficile que je pensais n'y jamais parvenir. Maintenant je suis grande, je ne me souviens même pas comment j'ai appris à coudre, et quand je montre à coudre à une fillette, je m'étonne qu'elle ne puisse pas tenir son aiguille.

La Vitesse fait la Force.

Histoire vraie.

Une locomotive était lancée à toute vitesse sur la voie ferrée. Juste sur son chemin, se trouvait un chariot attelé d'un cheval : un paysan traversait la voie, mais son cheval ne pouvait tirer le chariot parce qu'une roue de derrière était brisée. Le conducteur cria au mécanicien d'arrêter ; mais le mécanicien ne l'écouta point. Il comprit que le paysan ne pouvait pas faire avancer son cheval, qui n'avait pas la force de tirer le chariot, et qu'il ne pouvait pas arrêter instantanément la locomotive. Il ne l'arrêta donc pas, mais, au contraire, la lança à toute vapeur et heurta le chariot. Le paysan s'était écarté. La machine projeta le cheval et le chariot en côté de la voie comme un copeau, elle-même ne chancela pas et fila plus loin.

Le mécanicien dit alors au conducteur du train :

— Nous n'avons tué qu'un cheval et brisé un chariot ; mais si je t'avais écouté nous serions tous morts, nous et les voyageurs. Lancée à toute vitesse, la machine a rejeté le chariot sans ressentir de secousse, tandis que si nous avions ralenti, nous aurions déraillé.

Les Chiens des Pompiers.

Dans les villes, il arrive souvent que, pendant un

incendie, les enfants restent dans les maisons et qu'on ne peut les sauver parce que, dans leur frayeur, ils se cachent et se taisent et que la fumée empêche de voir où ils sont. A Londres, il y a des chiens dressés pour remédier à cela. Ces chiens vivent avec les pompiers et, aussitôt qu'une maison prend feu, les pompiers les lancent à la recherche des enfants. Un de ces chiens, à Londres, sauva douze enfants ; ils'appelaient Bob.

Une fois, une maison s'enflamma et quand les pompiers arrivèrent, une femme accourut à eux. Elle pleurait et disait qu'une fillette de deux ans était restée dans la maison. Les pompiers envoyèrent Bob. Bob courut dans l'escalier et disparut dans la fumée. Cinq minutes après, il sortait de la maison, tenant dans sa gueule une fillette en chemise. La mère se jeta sur sa fille et pleura de joie en voyant qu'elle était vivante. Les pompiers caressèrent le chien et l'examinèrent pour voir s'il n'avait pas de brûlures, mais Bob s'arracha de leurs mains pour retourner dans la maison. Ils pensèrent que quelqu'un se trouvait encore dans les flammes et ils le laissèrent partir. Le chien courut à la maison et il en sortit bientôt tenant quelque chose entre les dents. Quand les gens virent ce qu'il apportait, tous éclatèrent de rire : c'était une grande poupée.

Où disparaît l'Eau de la mer.

Des sources et des marais, l'eau coule dans les ruisseaux, des ruisseaux, dans les rivières, des rivières, dans les mers. De tous côtés, des fleuves arrivent dans la mer, et depuis que le monde est créé, tous les fleuves coulent à la mer. Où passe l'eau de la mer ? Pourquoi ne déborde-t-elle pas ?

L'eau de la mer se transforme en brouillard, le brouillard monte dans l'air et se transforme ensuite en nuages. Le vent pousse les nuages et les disperse sur tout le globe. Des nuages, l'eau tombe sur la terre. De la terre, elle coule dans les marais et les ruisseaux ; des ruisseaux, elle coule dans les fleuves ; des fleuves, à la mer. De la mer, l'eau s'élève de nouveau en nuages et les nuages se dispersent sur tout le globe.

L'Éléphant.

Un Indien avait un éléphant. Il le nourrissait mal et le faisait travailler beaucoup. Un jour, l'éléphant se fâcha et écrasa son maître. L'Indien mourut. Alors la femme de l'Indien se mit à pleurer et, prenant ses enfants, elle les déposa aux pieds de l'éléphant en lui disant :

— Éléphant ! tu as tué le père ; tue aussi les enfants !

L'éléphant regarda les enfants ; sur sa trompe, il

prit l'aîné, le souleva doucement et le mit sur son cou ; et depuis, l'éléphant obéit à cet enfant et travailla pour lui.

L'Impératrice chinoise Silentchi.

Histoire vraie.

L'empereur chinois, Goantchi, avait une femme favorite qui s'appelait Silentchi. Voulant que le peuple se souvînt de la reine favorite, il lui montra un ver à soie et lui dit :

— « Apprends ce que l'on peut faire de ce ver et comment on l'élève, et le peuple ne t'oubliera jamais. »

Silentchi se mit à observer les vers. Elle remarqua que, lorsqu'ils mouraient, ils étaient entourés d'une fine enveloppe. Elle déroula cette enveloppe, la transforma en fils, et de ces fils fit un mouchoir de soie. En outre, elle remarqua que ces vers préféraient à tous les arbres le mûrier.

Alors elle ramassa des feuilles de cet arbre et en nourrit les vers. Elle propagea l'espèce, et enseigna au peuple la façon de l'élever.

Depuis lors, cinq mille ans se sont écoulés et les Chinois se souviennent encore de l'impératrice Silentchi et célèbrent une fête en son honneur.

La Souris petite fille.

Conte.

En passant près d'une rivière, un homme aperçut un corbeau qui s'emparait d'une souris. Il lui lança une pierre, le corbeau lâcha la souris et elle tomba dans l'eau. L'homme la retira et l'emporta chez lui. Il n'avait pas d'enfants et se dit :

— « Ah ! si cette souris pouvait se transformer en petite fille ! »

Et aussitôt, la souris fut ainsi transformée. La petite fille grandit, et, un jour, l'homme lui demanda :

— Qui veux-tu épouser ?

Elle répondit :

— Je veux épouser celui qui est le plus fort au monde.

L'homme alla trouver le soleil et lui dit :

— Soleil ! ma fille veut épouser celui qui est le plus fort, tu es le plus fort au monde, épouse donc ma fille !

Le soleil lui répondit :

— Je ne suis pas le plus fort, les nuages m'obscurcissent.

L'homme alla trouver les nuages et leur dit :

— Nuages ! vous êtes les plus forts au monde ; épousez donc ma fille !

Et les nuages lui répondirent :

— Non, nous ne sommes pas les plus forts, le vent nous chasse.

L'homme alla trouver le vent et lui dit :

— Vent ! tu es le plus fort de tous ; épouse ma fille !

Le vent lui répondit :

— Je ne suis pas le plus fort, les montagnes m'arrêtent.

L'homme alla trouver les montagnes et leur dit :

— Montagnes ! épousez ma fille, vous êtes plus fortes que tout !

Les montagnes lui répondirent :

— Le rat est plus fort que nous, il nous ronge.

Alors l'homme alla trouver le rat et lui dit :

— Tu es l'être le plus fort au monde ; épouse ma fille.

Il consentit.

L'homme revint près de sa fille et lui dit :

— Le rat est le plus fort de tous : il ronge les montagnes, les montagnes arrêtent le vent, le vent chasse les nuages, et les nuages obscurcissent le soleil ; et le rat consent à t'épouser.

Mais la jeune fille objecta :

— Alors, comment faire ? Comment épouser un rat ?

Et l'homme, de nouveau, prononça :

— Ah ! si ma fille pouvait se changer en souris !

Aussitôt la jeune fille se changea en souris et épousa le rat.

Lipounuchka.*Conte.*

Il y avait un vieux et une vieille qui n'avaient pas d'enfants. Le vieux partit travailler dans les champs, la vieille resta à la maison pour faire des crêpes. Tout en faisant ses crêpes, la vieille songeait :

— « Si j'avais un fils, il porterait les crêpes à son père. Mais par qui pourrais-je les lui envoyer? »

Tout d'un coup, d'un flocon d'étaupe, sortit un tout petit garçon qui lui dit :

— Bonjour maman !

La vieille demanda :

— D'où viens-tu, mon fils, et comment t'appelles-tu ?

Le petit garçon répondit :

— Tu as tillé l'étaupe, petite mère, et c'est là dedans que je me suis formé. On m'appelle Lipounuchka. Donne-moi les crêpes, petite mère, je les porterai au petit père.

La vieille reprit :

— Mais, auras-tu la force de les porter, Lipounuchka ?

— Oui, je les porterai très bien, petite mère !

La vieille fit un paquet de crêpes et le remit au petit garçon.

Lipounuchka prit le paquet et courut aux

champs. Sur sa route, il rencontra un monticule et se mit à crier :

— Petit père ! petit père ! Aide-moi à passer ce monticule ; je t'apporte des crêpes !

Le vieux entendit des champs que quelqu'un l'appelait. Il alla à la rencontre de l'enfant, l'aïda à franchir le monticule et lui dit :

— D'où viens-tu, mon fils ?

Et l'enfant répondit :

— Petit père, je me suis formé dans l'étaupe.
Et il tendit les crêpes au père.

Le vieux se mit à manger et l'enfant lui dit :

— Laisse-moi labourer, petit père.

Le vieux répondit :

— Mais tu n'en auras pas la force.

Et Lipounuchka prit la charrue et se mit à labourer. Il travailla et chanta. Un seigneur vint à passer près du champ. Il aperçut le vieux qui déjeunait tandis que le cheval labourait tout seul. Le seigneur descendit de voiture et dit au vieillard :

— Comment se fait-il, vieux, que ton cheval laboure tout seul ?

Et le vieux répondit :

— J'ai là un petit gamin qui le conduit. C'est lui que vous entendez chanter.

Le seigneur s'approcha, entendit chanter et vit Lipounuchka.

Il dit alors :

— Vieux, vends-moi ce petit !

Et le vieux répondit :

— Non, je ne puis pas le vendre, car je n'ai que lui.

Lipounuchka dit alors au vieillard :

— Vends-moi, petit père, je m'enfuirai de chez lui et reviendrai.

Alors le paysan vendit l'enfant pour cent roubles.

Le seigneur paya, prit l'enfant, l'enveloppa dans un foulard et le mit dans sa poche ; en rentrant chez lui il dit à sa femme :

— Je t'apporte quelque chose qui te fera plaisir.

Elle dit :

— Montre ce que c'est.

Il retira le foulard de sa poche, le déplia et n'y trouva plus rien.

Il y avait déjà beau temps que Lipounuchka s'était enfui chez son père.

Le Loup et la vieille Femme.

Un loup affamé cherchait sa proie. A l'entrée du village un enfant pleurait dans une isba et il entendit qu'une vieille lui disait :

— Si tu ne cesses pas de pleurer, je te donnerai au loup.

Le loup n'alla pas plus loin, il s'arrêta, attendant qu'on lui donne l'enfant. Il attendit un jour, et il entendit la vieille qui disait de nouveau :

— Ne pleure pas, mon enfant, je ne te jetterai pas au loup. S'il ose venir, nous le tuons.

Le loup pensa :

— Evidemment, ici on dit une chose et on en fait une autre.

Et il partit loin du village.

Comment les Boukhariens apprirent à élever le ver à soie.

Histoire vraie.

Pendant longtemps les Chinois seuls savaient élever le ver à soie, ils n'enseignaient cet art à personne et vendaient très cher la soie. Le roi de Boukharie, informé de cela, voulut se procurer ce ver et apprendre à l'élever. Il demanda aux Chinois des œufs de ver et des graines de l'arbre servant à les nourrir. Les Chinois refusèrent. Alors le roi de Boukharie demanda en mariage la fille de l'empereur de Chine et recommanda de dire à la fiancée que tout était en abondance dans son royaume, excepté la soie. Elle devrait donc dérober des œufs de ver à soie, autrement elle n'aurait pas ce beau tissu pour se parer.

La princesse prit des œufs et de la graine et les cacha dans sa coiffure. A la frontière, lorsque les gardes vérifièrent ce qu'elle emportait, aucun d'entre eux n'eut l'idée ou n'osa défaire sa coiffure. Alors les Boukhariens, guidés par les conseils de la

princesse, cultivèrent le mûrier et élevèrent les vers à soie.

Tante raconte à grand'mère comment le brigand Emelka Pougatchev lui donna dix kopeks.

Histoire vraie.

J'avais alors huit ans ; nous habitions notre domaine de la province de Kazan. Je me rappelle que mon père et ma mère étaient très inquiets et parlaient souvent de Pougatchev. Mais j'appris bien plus tard ce qu'était ce brigand de Pougatchev. Il se faisait passer pour le tzar Pierre III. Il avait réuni sous ses ordres un grand nombre de bandits qui pendaient tous les nobles et libéraient tous les serfs. On disait qu'il était déjà avec sa bande, tout près de chez nous. Mon père avait l'intention de partir à Kazan, mais il n'osait pas nous emmener, nous autres enfants, car le froid était très vif et les routes mauvaises. On était en novembre et les routes étaient dangereuses. Mon père et ma mère firent leurs préparatifs pour aller à Kazan, et promirent de ramener de la ville des Cosaques pour nous protéger. Ils partirent et nous restâmes seuls avec notre vieille bonne Anna Trophimovna, et nous logeâmes tous dans la même chambre au rez-de-chaussée.

Je me rappelle qu'un soir, la vieille bonne berçait ma sœur dans ses bras et marchait de long en

large, ma sœur avait des coliques, et moi, j'habillais ma poupée. La fille de service, Paracha, et la femme du sacristain étaient assises près de la table et causaient de Pougatchev, en prenant le thé. Tout en habillant mes poupées, j'écoutais les horreurs qu'elles racontaient.

— « Je me souviens, disait la femme du sacristain, que Pougatchev vint, un jour, à quarante verstes de chez nos voisins, il pendit les seigneurs et tua tous les enfants. »

— « Et comment ces brigands pouvaient-ils tuer les enfants ? demanda Paracha.

— « Ah ! voilà, ma petite amie, Ignatitch a raconté qu'ils prenaient les enfants par les pieds et leur frappaient la tête contre le mur.

— « Assez ! Raconter de pareilles horreurs devant une enfant ! Va, Katenka, va dormir, c'est l'heure. »

J'allais aller me coucher, quand, tout à coup, nous entendîmes frapper à la porte cochère : les chiens se mirent à aboyer ; des voix criaient.

La femme du sacristain et Paracha coururent pour voir et revinrent aussitôt en criant :

— C'est lui ! C'est lui !

La vieille bonne oublia que ma petite sœur avait mal au ventre ; elle la déposa sur le lit et fouilla les coffres. Elle en tira une chemise et un petit *sarafan*, me déshabilla complètement, me déguisa en paysanne, me mit un mouchoir sur la tête, puis me dit :

— Ecoute, si l'on te demande qui tu es, dis que tu es ma petite fille, entends-tu ?

A peine étais-je habillée que nous entendîmes, en haut, un bruit de bottes, comme si plusieurs personnes marchaient.

La femme du sacristain accourut vers nous :

— C'est lui ! C'est lui qui est venu ! Il ordonne qu'on tue des brebis, et il demande du vin et des liqueurs.

Anna Trophimovna répondit :

— Donne tout, mais ne dis pas que ce sont les enfants des maîtres, dis qu'ils sont tous partis et que celle-ci est ma petite-fille.

Toute cette nuit, on ne dormit pas. Des Cosaques ivres entraient à chaque instant chez nous. Mais Anna Trophimovna n'avait pas peur d'eux. Aussitôt qu'il en entra un, elle lui disait :

— Que veux-tu mon pigeon ? Nous n'avons rien ; il n'y a ici que des petits enfants et moi une vieille femme.

Et les Cosaques s'en allaient.

Vers le matin, je m'endormis. Quand je m'éveillai, j'aperçus un Cosaque en pelisse de velours vert, et Anna Trophimovna qui lui faisait de grands saluts. Il montra ma sœur et demanda :

— A qui est cet enfant ?

Anna Trophimovna répondit :

— C'est l'enfant de ma fille. En partant avec mes maîtres, elle me le confia.

— Et celle-ci ? reprit-il en me désignant.

— C'est aussi ma petite-fille, votre majesté.

— Viens ici, ma petite !

De la main il me fit signe d'approcher. J'eus peur. Mais voilà qu'Anna Trophimovna me dit :

— Va, Katenka, n'aie pas peur.

Je m'approchai ; il prit ma joue et dit :

— Tu vois comme elle est blanche, ce sera une beauté !

Il tira de sa poche une poignée de pièces blanches, en prit une de dix kopeks et me la donna :

— Voilà, dit-il, garde-la en souvenir du tzar.

Et il sortit.

Il resta chez nous encore deux jours, mangeant, buvant, brisant tout, mais ne brûlant rien. Enfin, il partit.

Lorsque mes parents revinrent, ils ne surent comment remercier la bonne Anna Trophimovna. Ils lui offrirent de l'affranchir ; mais elle refusa et resta jusqu'à sa mort avec nous.

Pour moi, depuis ce temps-là, on m'appelle en plaisantant la fiancée de Pougatchev.

Et j'ai gardé les dix kopeks qu'il me donna ; quand je les regarde, je me souviens de mon jeune âge et de la bonne Anna Trophimovna.

Le Vizir Abdul.

Conte.

Le schah de Perse avait un grand-vizir nommé Abdul, qui était très équitable.

Un jour que le grand vizir se rendait chez le schah, en traversant la ville, il vit un commencement de révolte. Aussitôt qu'on l'aperçut, on arrêta son cheval, on l'entoura et on menaça de le tuer s'il ne faisait pas ce qu'on voulait. Quelqu'un fut même assez audacieux pour lui tirer la barbe.

Quand il fut libre, le vizir se rendit chez le schah, le supplia de venir en aide à son peuple et de ne point châtier ses agresseurs. Le lendemain matin, un épicier vint trouver le grand-vizir. Celui-ci lui demanda ce qu'il voulait. L'épicier répondit :

— Je viens dénoncer celui qui t'a insulté hier. Je le connais, c'est mon voisin ; il se nomme Nazim. Envoie-le chercher et punis-le.

Le vizir renvoya l'épicier et fit appeler Nazim.

Nazim, comprenant qu'on l'avait dénoncé, arriva plus mort que vif et se jeta aux pieds du vizir.

Le vizir le releva et lui dit :

— Je ne t'ai point envoyé chercher pour te punir, mais pour te prévenir que tu as un mauvais voisin : il t'a dénoncé ! Méfie-toi et que Dieu soit avec toi !

Comment un Voleur se trahit lui-même.

Histoire vraie.

Un voleur entra une nuit dans le grenier d'un marchand. Il s'empara de toutes les pelisses et de toute la toile qu'il trouva, puis il voulut descendre ; mais il fit un faux pas, s'accrocha à l'huis de la porte, ce qui fit du bruit. Le marchand, entendant du bruit au-dessus de sa tête, réveilla son domestique et monta avec lui au grenier, une chandelle à la main.

L'ouvrier, encore tout endormi, dit au marchand :

— A quoi bon chercher, il n'y a personne ; c'est peut-être un chat.

Néanmoins, le marchand monta. Dès que le voleur entendit venir quelqu'un, il remit tout en place et chercha une cachette. Il aperçut un énorme ballot. C'était du tabac en feuilles. Il écarta le tabac, se glissa au milieu et se recouvrit de tabac. De sa cachette, il vit les deux hommes qui marchaient et causaient. L'un d'eux disait :

— Je viens d'entendre un bruit produit par quelque chose de lourd.

L'ouvrier demanda :

— Mais qui est-ce qui peut faire ce bruit ? Un chat peut-être ou un farfadet.

Le marchand passa près du tabac, ne vit rien et dit :

— En effet, je me suis trompé, il n'y a personne. Partons.

Le voleur, les voyant s'en aller, pensa :

— Maintenant, je vais de nouveau tout ramasser et je me sauverai par la lucarne.

Tout à coup, il sentit un picotement dans le nez et comprit qu'il allait éternuer ; il se couvrit la bouche de sa main, mais il ne put se retenir. Le marchand allait sortir, lorsqu'il entendit, dans le coin, quelqu'un qui éternuait.

Les deux hommes se retournèrent et attrapèrent le voleur.

Le Fardeau.

Deux hommes marchaient ensemble, chacun portant sur ses épaules un fardeau. L'un d'eux le portait tout le temps, sans le déposer, tandis que l'autre s'arrêtait à chaque pas, déposait son fardeau et s'asseyait pour se reposer. Mais à chaque fois, il devait soulever le fardeau et le remettre sur ses épaules. De sorte que, celui qui déposait son fardeau était plus fatigué que celui qui marchait sans le déposer.

Un Noyau.

Histoire vraie.

Une mère avait acheté des prunes pour les distribuer à ses enfants après le dîner. Elle les avait mises sur une assiette. Vania n'avait jamais mangé de prunes. Ces fruits le tentaient beaucoup, il rôdait sans cesse autour et les flairait. Resté seul dans la chambre, il ne put résister à la tentation : il prit une prune et la mangea. Avant le dîner, la mère compta les prunes et vit qu'il en manquait une. Elle en informa le père. A table, le père demanda :

— Eh bien, mes enfants, l'un de vous n'a-t-il pas mangé une prune ?

Tous répondirent :

— Non.

Vania devint rouge comme une écrevisse et dit aussi :

— Non, je n'en ai pas mangé.

Alors le père reprit :

— Si quelqu'un de vous l'a mangée, ce n'est pas bien, mais le malheur n'est pas là. Le malheur, c'est qu'il y a des noyaux dans les prunes et que si l'on avale un de ces noyaux, on meurt dans les vingt-quatre heures. Voilà ce que je crains !

Vania pâlit et s'écria :

— Non, j'ai jeté le noyau par la fenêtre !
Tout le monde rit et Vania se mit à pleurer.

Pourquoi un Paysan aima son Frère aîné.

Histoire vraie.

J'aimais déjà beaucoup mon frère aîné, mais, depuis qu'il m'a remplacé sous les drapeaux, je l'aime encore davantage. Voici comment la chose se passa :

Nous tirâmes au sort, et je fus désigné pour partir au régiment ; j'étais marié depuis huit jours à peine. J'étais très attendri d'être obligé de laisser ainsi ma jeune femme. Ma mère se mit à pleurer et dit :

— « Comment Pétrouchka pourra-t-il partir ? il est si jeune ? »

Mais il n'y avait rien à faire ; on commença les préparatifs de départ.

Ma femme me fit des chemises, me donna de l'argent, car je devais me rendre le lendemain à la ville, au bureau de recrutement. Ma mère se désolait, pleurait, et moi, quand je songeais que je devais partir, je sentais mon cœur se serrer comme si je devais aller à la mort.

Le soir, nous étions tous réunis pour le souper ; personne ne pouvait manger : mon frère aîné, Nicolas, restait couché sur le poêle et ne disait rien.

Ma jeune femme sanglotait, mon père restait sombre, et quand ma mère apporta le gruau sur la table, personne n'y toucha. Ma mère se mit à appeler Nicolas pour souper. Il descendit, se signa, s'assit à table et dit :

— Ne pleure pas, mère, je remplacerai Petrouchka ; je suis plus âgé que lui, je ne serai peut-être pas perdu, je ferai mon temps et reviendrai à la maison. Quant à toi, Pierre, pendant mon absence, secours mon père et ma mère, respecte ma femme.

A cette nouvelle, je devins très gai, ma mère cessa de pleurer et l'on commença les préparatifs du départ de Nicolas.

Le lendemain, quand, en me réveillant, je songeai que mon frère allait partir à ma place, j'eus le cœur gros et je lui dis :

— Ne pars pas, Nicolas, c'est à moi de partir. Le sort l'a voulu, j'irai !

Il ne répondit rien et continua ses préparatifs. Moi, je me préparais aussi. Nous partîmes tous deux pour la ville. Arrivés au bureau de recrutement, il se présenta et moi aussi. Nous sommes tous deux de solides gaillards ; nous restons ; on ne nous réforme pas. Mon frère aîné me regarde, sourit et me dit :

— Assez, Pierre, retourne à la maison et ne vous attristez pas à cause de moi, je pars de mon plein gré.

Je fondis en larmes et revins à la maison. Depuis, quand je songe à mon frère, je me sens prêt à donner ma vie pour lui.

La Petite Fille et les Champignons.

Histoire vraie.

Deux petites filles revenaient à la maison, rapportant des champignons. Elles devaient traverser la voie ferrée. Croyant le train très éloigné, elles gravirent le talus et s'engagèrent sur les rails. Tout à coup, on entendit le bruit de la locomotive. L'aînée revint en arrière et la plus jeune courut en avant à travers la voie.

L'aînée cria alors à sa sœur :

— Ne retourne pas en arrière.

Mais la machine était si près et faisait tant de bruit que la petite fille n'entendit pas. Elle pensa, au contraire, qu'elle lui ordonnait de revenir. Elle revint donc sur ses pas, et, trébuchant, elle tomba sur les rails où les champignons s'éparpillèrent. Elle se mit à les ramasser.

La machine approchait de plus en plus vite, et le mécanicien sifflait tant qu'il pouvait.

L'aînée cria :

— Laisse, laisse les champignons !

Mais la petite, croyant qu'elle lui disait de les ramasser, resta accroupie sur la voie.

Le mécanicien ne put arrêter sa machine ; elle siffla de toutes ses forces et passa sur l'enfant.

L'ainée criait, pleurait, tous les voyageurs étaient aux portières, et le conducteur courut à la dernière voiture pour voir ce qu'était devenue la petite fille.

Quand le train fut passé, on la vit d'abord étendue, immobile entre les rails, la tête inclinée, puis, quand le train fut plus loin, la petite fille releva la tête, se mit à genoux et acheva de ramasser ses champignons. Ensuite elle courut vers sa sœur.

La Rosée sur l'Herbe.

L'été, si, par un matin ensoleillé, on va faire un tour dans la forêt ou dans les champs, on voit sur l'herbe des diamants qui brillent avec des feux multicolores, jaunes, rouges, bleus. Quand on s'approche et qu'on examine de près ce que c'est, on s'aperçoit que ce sont des gouttelettes de rosée réunies sur les feuilles triangulaires de l'herbe et qui brillent au soleil.

La face interne de cette feuille d'herbe est velue comme du velours et les gouttelettes glissent sur elle sans la mouiller.

Quand on cueille, sans précaution, une de ces feuilles pleines de rosée, alors la gouttelette, comme une petite bille très claire, roule si rapidement qu'on ne la voit pas disparaître.

On peut enlever cette coupe naturelle, la porter

doucement à ses lèvres et boire cette rosée. Cette rosée a un goût plus savoureux que la plus délicieuse des boissons.

L'Indien et l'Anglais.

Récit.

A la guerre, les Indiens firent prisonnier un jeune Anglais : ils l'attachèrent à un arbre et voulurent le tuer.

Un vieil Indien s'approcha et dit :

— Ne le tuez pas ! Donnez-le-moi.

On le lui laissa.

Le vieil Indien détacha l'Anglais, l'emmena dans sa cabane, le fit manger et lui donna asile pour la nuit. Le lendemain matin, l'Indien ordonna à l'Anglais de le suivre.

Ils marchèrent longtemps. Lorsqu'ils furent près du camp anglais, l'Indien dit au jeune homme :

— Les tiens ont tué mon fils ; moi, je te sauve la vie ; retourne près des tiens, va, et continue à tuer les nôtres.

L'Anglais surpris, répondit :

— Pourquoi te moques-tu de moi ? Je sais que les miens ont tué ton fils, tue-moi donc au plus vite !

Alors l'Indien reprit :

— Quand ils ont voulu te tuer, je me suis rap-

pelé mon fils et j'ai eu pitié de toi. Je ne me joue pas de toi ; va chez les tiens et tue-nous, si tu veux.

Et l'Indien laissa partir l'Anglais.

Le Gilet.

Histoire vraie.

Un paysan s'occupait de commerce ; il y gagna tant d'argent qu'il devint l'un des hommes les plus riches de la ville. Il avait des centaines d'employés à son service, et ne connaissait même pas les noms de tous.

Un jour, vingt mille roubles disparurent de chez lui ; les principaux employés recherchèrent le coupable. Le surveillant vint trouver le marchand et lui dit :

— J'ai trouvé le voleur. Il faut le faire déporter en Sibérie.

Le marchand demanda :

— Et quel est-il ?

— C'est Ivan Pétrov. Il l'a avoué, répondit l'employé.

Le marchand réfléchit et dit :

— Il faut pardonner à Ivan Pétrov.

L'employé étonné s'écria :

— Comment, lui pardonner ! Mais alors tous les employés suivront son exemple et ils gaspilleront votre bien !

Le maître dit :

— Il faut pardonner à Ivan Pétrov. Quand j'ai commencé le négoce nous étions camarades ; lorsque je me suis marié, je n'avais pas de quoi me vêtir le jour de la cérémonie et il me prêta son gilet. Il faut pardonner à Ivan Pétrov.

Et Ivan fut épargné.

La Réussite.

Histoire vraie.

Des gens débarquèrent dans une île où abondaient les pierres précieuses. Ils travaillaient hâtivement afin d'en ramasser le plus possible : ils mangeaient peu, dormaient peu et travaillaient presque tout le temps. Cependant l'un d'eux ne faisait rien : il buvait, mangeait, dormait et ne bougeait pas de place. Quand les préparatifs de départ pour retourner au pays furent terminés, ses camarades l'éveillèrent et lui dirent :

— Et toi, que rapporteras-tu à la maison ?

Il prit une poignée de terre sous ses pieds, et la mit dans son sac.

Quand tous furent de retour chez eux, cet homme retira la terre de son sac et y trouva une pierre plus précieuse que toutes les autres.

**Comment un Paysan fit disparaître
un bloc de pierre.**

Histoire vraie.

Sur la place d'une ville, se trouvait une énorme pierre qui était fort encombrante et gênait la circulation. On fit venir des ingénieurs et on leur demanda s'ils pouvaient enlever la pierre et combien cela coûterait !

L'un dit qu'il fallait faire sauter la pierre avec de la poudre, afin qu'on pût l'extraire morceau par morceau, et que cela coûterait huit mille roubles. L'autre dit qu'il faudrait amener un rouleau sur lequel on glisserait la pierre, et que cela coûterait six mille roubles.

Un paysan dit alors :

— Moi, je ferai disparaître la pierre pour cent roubles.

On lui demanda comment il procéderait.

Il répondit :

— Je creuserai près de la pierre une grande fosse, et répandrai sur la place la terre de la fosse. Je ferai tomber la pierre dans le fossé, puis, j'égalerai le terrain.

Il fit ainsi. Il reçut les cent roubles et encore cent autres roubles pour son ingénieuse idée.

Soudoma.*Conte.*

Dans le district de Porkhovsky, de la province de Pskov, il y a une petite rivière, la Soudoma, et sur ses bords se trouvent deux montagnes, l'une en face de l'autre. Sur l'une de ces montagnes, il y avait jadis une petite ville, Vichgorod, et sur l'autre montagne, les Slaves rendaient la justice. Les vieux racontent qu'autrefois une chaîne pendait du ciel sur cette montagne et que celui qui avait raison pouvait atteindre de la main cette chaîne, tandis que celui qui avait tort ne le pouvait pas. Un jour, un homme emprunta de l'argent à un autre et nia sa dette. On les amena tous deux sur la montagne, près de la Soudoma, et on leur ordonna de saisir la chaîne. Le créancier leva la main et l'atteignit. Puis ce fut le tour du coupable. Il ne refusa pas l'épreuve, mais seulement il remit sa béquille au plaignant, afin qu'il lui fût plus facile d'atteindre la chaîne. Il l'atteignit en effet. Tout le monde s'étonna. Comment tous deux pouvaient-ils avoir raison ?

La béquille du coupable était creuse et il avait caché à l'intérieur l'argent qu'il niait posséder. Quand il avait tendu la béquille contenant l'argent, par le fait il avait rendu au créancier ce qu'il lui

devait, voilà pourquoi il avait pu saisir la chaîne. Il avait ainsi trompé tout le monde.

Mais à dater de ce jour, la chaîne remonta au ciel et ne redescendit jamais.

C'est du moins ce que racontent les anciens.

Le Chien enragé.

Histoire vraie.

Un seigneur acheta un jeune chien de chasse et l'emporta chez lui dans la manche de sa pelisse. Sa femme s'éprit du petit chien et l'éleva dans la maison. On l'appela « Ami ». Il allait à la chasse avec son maître, gardait la maison et jouait avec les enfants.

Un jour, un chien étranger s'introduisit dans le jardin, il marchait droit devant lui, la queue baissée, la gueule ouverte, et remplie de bave.

Les enfants se trouvaient au jardin. Le seigneur, apercevant ce chien, leur cria :

— Enfants ! courez vite à la maison. C'est un chien enragé !

Les enfants entendirent l'ordre, mais comme ils ne voyaient pas le chien, ils se mirent à courir juste de son côté.

Le chien allait se jeter sur les enfants, lorsqu'au même moment Ami s'élança et mordit l'animal.

Les enfants se sauvèrent, mais quand Ami revint à la maison, il geignait et son cou était ensanglanté.

Dix jours après, Ami devint sombre. Il ne buvait pas, ne mangeait pas et, un jour, il mordit un jeune chien. Alors on l'enferma dans une chambre vide. Les enfants, ne comprenant pas pourquoi on avait enfermé Ami, allèrent en cachette voir ce qu'il faisait. Ils ouvrirent la porte et l'appelèrent. Ami faillit les renverser en s'élançant dehors, puis il alla se cacher dans le jardin, sous un arbre.

Lorsque la maîtresse vit Ami, elle l'appela, mais le chien ne vint pas, n'agita pas sa queue, et ne la regarda même pas.

Ses yeux étaient troubles, l'écume sortait de sa gueule. La maîtresse appela son mari et dit :

— Viens vite, on a laissé échapper Ami, et il est tout à fait enragé ! Pour l'amour de Dieu, décide quelque chose.

Le seigneur apporta son fusil, s'approcha d'Ami, et l'ajusta, mais sa main tremblait. Il fit feu. La balle au lieu d'atteindre la tête pénétra dans les reins de l'animal. Le chien hurla de douleur et se débattit. Le maître se baissa pour voir la blessure. L'animal avait les reins tout ensanglantés et les pattes de derrière fracassées.

Ami rampa vers son maître et lui lécha le pied. Le seigneur tressaillit, fondit en larmes et s'éloigna rapidement.

Alors on appela un chasseur qui, avec son fusil, acheva l'animal et l'emporta.

Trois Voleurs.*Histoire vraie.*

Un paysan conduisait un âne et un bouc à la ville pour les vendre. Un grelot était attaché au cou du bouc.

Trois voleurs aperçurent le paysan. L'un d'eux dit :

— Je vais lui voler son bouc, il ne s'en apercevra même pas.

Un autre voleur dit :

— Moi, après, je lui volerai son âne.

— Ce n'est pas encore difficile, dit le troisième voleur ; mais moi, je lui volerai tous ses habits.

Le premier voleur s'approcha furtivement du bouc, lui ôta son grelot qu'il attacha à la queue de l'âne et emmena le bouc dans les champs.

Au détour de la route, le paysan se retourna et, n'apercevant plus de bouc il se mit à sa recherche.

Alors le second voleur aborda le paysan et lui demanda ce qu'il cherchait. Le paysan lui répondit qu'on lui avait volé son bouc.

— J'ai vu ton bouc il n'y a qu'un instant, dit le voleur, un homme allait dans la forêt avec l'animal, tu peux encore le rattraper.

Le paysan courut à la recherche de son bouc et confia l'âne au voleur. Celui-ci s'empessa de fuir avec l'âne.

Quand le paysan revint de la forêt et vit que l'âne avait disparu, il se mit à pleurer et s'en alla droit devant lui. Sur la route, près de l'étang, il rencontra un homme qui pleurait aussi. Le paysan lui demanda ce qu'il avait.

L'homme lui raconta qu'on l'avait chargé de porter à la ville une sacoche pleine d'or, qu'il s'était assis au bord de l'étang pour se reposer, s'était endormi, et que, pendant son sommeil, la sacoche était tombée dans l'eau.

Alors le paysan lui demanda pourquoi il ne se jetait pas à l'eau pour la chercher.

— J'ai peur de l'eau, dit l'homme, et je ne sais pas nager, mais je donnerais bien vingt pièces d'or à celui qui me la retirerait.

Le paysan parut tout joyeux. Il pensa :

— « Dieu veut me dédommager de la perte de mon âne et de mon bouc. »

Il se déshabilla, descendit dans l'eau, mais ne trouva pas de sacoche. Quand il sortit de l'eau, ses habits avaient disparu.

C'était le troisième voleur qui l'avait volé.

La Princesse aux Cheveux d'or.

Il y avait aux Indes une princesse aux cheveux d'or ; elle avait une marâtre très méchante. Celle-ci détestait tellement sa belle-fille aux cheveux d'or, qu'elle persuada au roi de l'exiler dans le désert.

Alors on emmena, dans le désert, la princesse aux cheveux d'or et on l'y abandonna.

Le cinquième jour, la princesse revint chez son père, à cheval sur un lion.

Alors, la marâtre conseilla au roi d'égarer sa belle-fille dans les montagnes sauvages où ne vivaient que des vautours. Le quatrième jour, les vautours la rapportèrent chez son père.

Alors, la marâtre fit exiler la princesse sur une île déserte, dans la mer. Des pêcheurs remarquèrent la princesse aux cheveux d'or, et six jours après la ramenèrent au roi.

Voyant cela, la marâtre ordonna de creuser dans la cour un puits profond ; elle y fit descendre la princesse aux cheveux d'or et fit combler le puits. Six jours après, à la place où la jeune fille avait été enterrée vivante, on vit briller une lumière ; le roi fit fouiller le sol, et on trouva la princesse aux cheveux d'or.

Enfin la marâtre fit creuser le tronc d'un mûrier, y fit enfermer la princesse et l'arbre fut jeté à la mer.

Le neuvième jour, la mer rejeta la princesse aux cheveux d'or sur les côtes du Japon. Les Japonais retirèrent de l'arbre la belle princesse vivante.

Mais aussitôt qu'elle vit le jour, elle mourut et se transforma en ver à soie.

Le ver à soie grimpa sur le mûrier et se mit à

ronger les feuilles. Il grandit et, tout à coup, sembla mort ; il ne mangea plus et cessa de se mouvoir. Mais cinq jours après — juste le temps après lequel le lion avait rapporté la princesse du désert — le ver se ranima et, de nouveau, rongea les feuilles de l'arbre. Il grandit et, de nouveau, sembla mort. Mais le quatrième jour — au bout du même temps que les vautours avaient pris pour rapporter la princesse — le ver se ranima et se remit à manger. Et de nouveau il fut comme mort, et après le même temps que la princesse avait pris pour retourner sur le canot, il se ranima de nouveau.

Enfin, pour la quatrième fois, le ver s'endormit et il se réveilla le sixième jour — juste le temps après lequel on avait retiré la princesse du puits. Et de nouveau, pour la dernière fois, il s'endormit et neuf jours après — le même temps que la princesse avait pris pour arriver au Japon — le ver devint un cocon soyeux et doré. De ce cocon sortit un papillon qui se mit à pondre. De ces œufs éclorement de nouveaux vers qui se répandirent dans le Japon.

Les vers s'endorment et s'éveillent cinq fois. Le Japon cultive une grande quantité de vers et fabrique beaucoup de soie.

Les Japonais appellent le premier sommeil du ver : *sommeil du lion* ; le deuxième : *sommeil du vautour* ; le troisième : *sommeil du bateau* ; le quatrième : *sommeil du puits* et le cinquième : *sommeil du tronc*.

Les Deux Frères.

Conte.

Deux frères voyageaient ensemble. Vers le milieu du jour ils s'étendirent dans la forêt pour se reposer. Quand ils s'éveillèrent, ils remarquèrent près d'eux une pierre portant une inscription. Ils la déchiffrèrent et voici ce qu'ils lurent :

« Que celui qui trouvera cette pierre marche dans la forêt vers l'orient ; sur son chemin, il rencontrera une rivière, qu'il la traverse ; sur l'autre rive, il apercevra une ourse et ses oursons ; qu'il prenne les oursons et s'enfuit sur la montagne sans se retourner. Là, il verra une maison et, dans cette maison, il trouvera le bonheur. »

Alors le cadet dit à l'aîné :

— Allons ensemble, peut-être pourrions-nous traverser cette rivière, prendre les oursons, les porter dans cette maison et trouver tous deux le bonheur.

Mais l'aîné répondit :

— Je n'irai pas chercher les oursons et ne te conseille pas de le faire. D'abord, qui prouve que cette inscription soit sérieuse ? Ce n'est peut-être qu'une plaisanterie, et puis, il est possible que nous l'ayons mal lue, ensuite, en admettant que ce soit la vérité, nous passerons la nuit dans la forêt, nous ne trouverons pas la rivière et nous nous égarerons. Si même nous trouvons la rivière, pourrions-nous

la passer ? Elle est peut-être large et rapide, et si nous la passons, est-il si aisé de prendre des oursons ? L'ourse peut nous égorger, et au lieu de bonheur nous trouverons la mort. Quatrièmement, si nous réussissons à prendre les oursons, il ne nous sera pas possible de nous sauver sans nous reposer jusqu'à la montagne. Enfin, on ne dit pas *quel bonheur on trouve dans cette maison ; peut-être un bonheur dont nous n'aurons que faire.*

Mais le cadet reprit :

— Je ne suis pas de ton avis. Cela n'a pas été écrit sans but sur cette pierre. Le sens de l'inscription est clair et précis. Premièrement, il n'y a pas un si grand danger à courir ; deuxièmement, si nous n'y allons pas, un autre pourra découvrir cette pierre et trouver le bonheur à notre place, et nous n'aurons rien ; troisièmement, sans peine, rien dans le monde ne peut vous réussir ; quatrièmement, enfin, je ne veux pas passer pour un poltron.

Alors, l'aîné lui dit :

— Tu connais le proverbe : « Qui veut trop n'a rien, » ou cet autre : « Un moineau dans la main vaut mieux que la grive qui vole. »

Le cadet répliqua :

— Et moi j'ai entendu dire : « Qui craint le loup n'aille point au bois » ; ou bien : « Sous une pierre immobile, l'eau ne coule pas. » Il me semble qu'il est temps de partir.

Le cadet s'éloigna et l'aîné resta.

Un peu plus loin, dans la forêt, le cadet trouva une rivière, la traversa, et sur le bord aperçut une ourse qui dormait. Il saisit les oursons, se mit à courir sans se retourner et arriva à la montagne.

A peine était-il au sommet qu'une foule de gens vint à sa rencontre et on le conduisit à la ville où on le nomma roi. Il régna cinq ans. La sixième année, un autre roi, plus fort que lui, lui déclara la guerre, s'empara de la ville et le chassa.

Alors le frère cadet se mit à errer de nouveau et revint chez son aîné. Celui-ci vivait paisiblement à la campagne et n'était ni riche ni pauvre.

Les deux frères furent bien heureux de se raconter leur vie.

L'aîné dit :

— Tu vois que j'avais raison, j'ai vécu sans tracas ; et toi, qui fus roi, songe combien ta vie fut tourmentée.

Le cadet lui répondit :

— Je ne regrette pas mon aventure de la forêt ; il est vrai que maintenant je ne suis plus rien, mais, pour embellir ma vieillesse, j'ai le cœur plein de souvenirs, tandis que toi, tu n'en as pas.

La Couleuvre.

Conte.

Une femme avait une fille, Mascha. Mascha alla se baigner avec ses amies ; les petites filles ôtèrent

leurs chemises qu'elles déposèrent sur le bord et sautèrent dans l'eau.

Une grande couleuvre sortit de l'eau et se glissa dans la chemise de Mascha. Les petites filles sortirent de l'eau, prirent leurs chemises et coururent chez elles. Quand Mascha voulut prendre sa chemise, elle s'aperçut qu'une couleuvre y était blottie. Elle voulut la chasser avec un bâton, mais la couleuvre leva la tête et lui dit d'une voix humaine :

— Mascha, Mascha, promets-moi de m'épouser ?

Mascha se mit à pleurer et répondit :

— Rends-moi ma chemise et je ferai tout ce que tu voudras.

— M'épouseras-tu ?

— Oui ! répondit la petite fille.

La couleuvre s'échappa de la chemise et rentra dans l'eau. Mascha prit sa chemise et courut à la maison. Là, elle dit à sa mère :

— Petite mère ! une couleuvre s'est posée sur ma chemise et m'a dit : « Epouse-moi, autrement je ne te rendrai pas ta chemise. » Et j'ai promis.

La mère sourit et lui dit :

— Tu as rêvé !

La semaine suivante, une bande de couleuvres rampèrent sur la maison de Mascha. La petite fille, en les voyant, eut peur et dit à sa mère :

— Petite mère ! voilà les couleuvres qui viennent me chercher !

La mère ne croyait pas l'enfant ; mais à la vue des

reptiles, elle-même fut effrayée ; elle ferma la porte d'entrée de l'isba. Les couleuvres rampèrent sous la porte cochère et grimpèrent jusqu'au vestibule, mais ne purent pénétrer dans l'isba. Alors elles se retirèrent, puis se mirent en boule et se jetèrent contre la fenêtre en brisant un carreau. Puis elles tombèrent sur le parquet, se répandirent sur les bancs, sur la table et sur le poêle.

Mascha s'était réfugiée dans un coin, mais les couleuvres la trouvèrent, la firent sortir de là et l'entraînèrent dans l'eau.

La mère courut après elle et ne put la rejoindre. Les couleuvres, avec elle, se jetèrent dans l'eau.

La pauvre mère pleura sa fille, la croyant morte.

Un jour, la mère était près de la fenêtre et regardait dehors, quand, soudain, elle aperçut Mascha qui tenait un enfant par la main et une petite fille sur son bras.

La mère, tout heureuse, embrassa sa fille et lui demanda d'où elle venait et qui étaient ces enfants.

Mascha dit :

— Ce sont les miens. Ma couleuvre m'a épousée, et je vis avec elle dans le royaume de l'eau.

Et la mère demanda à Mascha si l'on était bien dans le royaume de l'eau.

Mascha dit qu'on y était mieux que sur terre. Sa mère la supplia de rester avec elle ; elle refusa, disant qu'elle avait promis à son mari de revenir.

La mère lui dit :

— Mais comment retourneras-tu chez toi ?

— Je crierai : Ossip ! Ossip ! viens me chercher !
Il viendra sur le bord et me prendra.

— C'est bien, mais reste au moins chez moi cette nuit, dit la mère.

Mascha se coucha et s'endormit ; et la mère prit une hache et alla au bord de l'eau. Là, elle cria :

— Ossip ! Ossip ! viens ici !

La couleuvre vint sur le bord. Alors la mère, d'un coup de hache, lui trancha la tête : l'eau se teignit de son sang.

La mère retourna à la maison. Mascha venait de s'éveiller. Elle lui dit :

— Je vais maintenant retourner chez moi, petite mère ; je m'ennuie.

Et elle s'en alla ; elle prit sa petite fille dans ses bras et son fils par la main.

Lorsqu'elle fut près de l'eau, elle appela :

— Ossip ! Ossip ! Viens me chercher !

Mais personne ne sortit. Elle vit que l'eau était rouge et à la surface flottait la tête de la couleuvre.

Alors Mascha embrassa ses enfants et leur dit :

— Si vous n'avez plus de père, vous n'aurez plus de mère. Toi, ma fille, sois hirondelle ! vole au-dessus des eaux ; et toi, mon fils, sois rossignol ! chante à l'aurore ; quant à moi, je serai coucou et pleurerai mon mari mort. Et tous trois s'envolèrent en différentes contrées.

Le Moineau et les Hirondelles.

Récit.

Un jour, j'étais dans la cour et je regardais un nid d'hirondelles sous le toit. Je vis deux hirondelles s'envoler et le nid resta vide. Pendant leur absence, un moineau descendit du toit et se posa sur le nid. Il regarda attentivement tout autour de lui, battit de l'aile et se faufila dans le nid. Puis, il sortit sa petite tête et se mit à piailler.

Bientôt après, une des hirondelles revint au nid ; elle voulut entrer ; mais dès qu'elle aperçut l'intrus, elle se mit à crier, battit de l'aile et s'éloigna. Le moineau resta et continua de piailler.

Tout à coup, arriva une bande d'hirondelles. Chacune, à tour de rôle, s'approchait du nid pour regarder le moineau et s'en allait.

Le moineau n'était point intimidé. Il tournait la tête et chantait. Les hirondelles vinrent de nouveau, firent quelque chose et s'envolèrent.

Ce n'était pas sans but qu'elles allaient et venaient ainsi. Chacune d'elles apportait de la boue dans son bec et, peu à peu, les hirondelles bouchèrent l'entrée du nid. Elles allaient et venaient et l'ouverture se rétrécissait de plus en plus.

D'abord on ne vit plus que le cou du moineau, puis sa tête, puis son bec, enfin on ne vit plus rien.

Les hirondelles l'avaient complètement emmuré dans le nid.

Ensuite elles tournoyèrent en chantant autour de la maison.

LE
PRISONNIER DU CAUCASE

LE
PRISONNIER DU CAUCASE

I

Un gentilhomme servait dans l'armée du Caucase. Il se nommait Jiline.

Un jour, il reçut une lettre de chez lui. Sa vieille mère lui écrivait : « Je suis déjà vieille, et, avant de mourir, je voudrais revoir mon petit fils chéri. Viens me faire tes adieux, m'enterrer et, après, avec l'aide de Dieu, tu retourneras à ton service. Je t'ai trouvé une fiancée. Elle est intelligente, bonne, et elle a un domaine ; si elle te plaît, tu pourras te marier et rester tout à fait avec nous. »

Jiline réfléchit :

— « En effet, ma vieille mère décline... Peut-être

ne la reverrai-je plus. Allons donc la voir, et si celle qu'elle a choisie me plaît, je l'épouserai... »

Il obtint un congé de son colonel, fit ses adieux à ses camarades, offrit à ses soldats de l'eau-de-vie et fit ses préparatifs de départ.

On était alors en guerre au Caucase. Les routes étaient dangereuses, non seulement la nuit, mais le jour. Si quelque Russe s'éloignait de la forteresse, les Tatars le tuaient ou l'emmenaient dans la montagne. Deux fois par semaine, les voyageurs, escortés par des soldats, franchissaient la distance qui séparait les forteresses russes. Les soldats marchaient devant et derrière, et les voyageurs au milieu.

C'était en été. A l'aube, le convoi se réunit hors des fortifications. Les soldats chargés de l'accompagner sortirent et l'on se mit en route. Jiline était à cheval, et la voiture contenant ses effets faisait partie du convoi. Il fallait parcourir vingt-cinq verstes. Le convoi marchait lentement : tantôt c'étaient les soldats qui faisaient une halte, tantôt une roue se détachait, tantôt un cheval refusait d'avancer, et tous s'arrêtaient et attendaient.

Le soleil avait déjà accompli plus de la moitié de sa course et le convoi n'était guère qu'à mi-chemin.

La poussière, la chaleur et le soleil brûlaient, et il n'y avait où s'abriter. La plaine était nue : sur la route, pas un seul arbuste, pas même un buisson.

Jiline, qui était en avant du convoi, s'arrêtait de temps en temps pour l'attendre. Il entendit que derrière, quelqu'un jouait du cor, et qu'on s'arrêtait de nouveau. Jiline se dit :

— « Et si je partais seul sans les soldats ? J'ai un bon cheval ; si je rencontrais les Tatars, je pourrais toujours leur échapper... ou peut-être y rester... »

Il arrêta sa monture et se mit à réfléchir. Un officier, également à cheval, s'approcha de lui. Il se nommait Kostiline, il avait un fusil ; il lui dit :

— Partons seuls, Jiline, je suis à bout de forces, tant j'ai faim et tant la chaleur m'accable. On pourrait tordre ma chemise.

Il faut dire que Kostiline était un gros homme lourd, rougeaud. Il était trempé de sueur.

Jiline réfléchit puis répondit :

— Ton fusil est-il chargé ?

— Oui.

— Eh bien ! alors, allons... Mais à une condition... C'est que nous ne nous séparerons pas.

Ils partirent en avant. Ils allaient sur la route en devisant, et jetaient des regards autour d'eux. On voyait de très loin. Mais quand ils eurent quitté la plaine, la route s'encaissa entre deux montagnes. Jiline dit à son compagnon :

— Il faudrait escalader cette montagne et explorer les environs ; autrement ils peuvent bondir de la montagne sans que nous les remarquions.

— Pourquoi regarder ? fit Kostiline. Allons en avant.

Jiline ne l'écouta pas :

— Non, dit-il, attends-moi en bas, je vais jeter un coup d'œil.

Il monta au sommet. Son cheval était un cheval de chasseur, il l'avait acheté cent roubles dans un troupeau de poulains et l'avait dressé lui-même. Il arriva au sommet comme sur des ailes.

Jiline était à peine là, que, regardant devant lui, il aperçut une trentaine de Tatars à cheval, disposés à la distance d'une *déciatine* à peine. Il tourna bride aussitôt. Mais les Tatars l'avaient aperçu. Ils se mirent à sa poursuite, et, tout en galopant, ajustèrent leurs fusils.

Jiline descendit la montagne de toute la vitesse de son cheval, en criant à Kostiline :

— Arme ton fusil !... vite !...

Lui ne comptait que sur son cheval.

— « Mon bon vieux, lui disait-il mentalement, porte-moi et ne fais pas de faux pas, ou je suis perdu... Si j'arrive à temps au fusil, ils ne m'auront pas. »

Mais Kostiline, dès qu'il aperçut les Tatars, sans attendre son compagnon, fila de toute la vitesse de son cheval dans la direction de la forteresse. Il fouettait tellement sa monture, à droite et à gauche, qu'on ne distinguait, dans la poussière qui l'enveloppait, qu'une queue ondoiyante.

Jiline vit alors que son affaire allait mal. Le fusil étant parti, il lui restait peu de chose à tenter avec le sabre. Il tourna son cheval dans la direction du convoi et essaya de s'échapper par la fuite. Mais il voit que six Tatars lui coupent la route. Son cheval était bon, mais les leurs étaient meilleurs, et, de plus, ils prenaient de biais. Il voulut tourner bride, mais son cheval était si lancé qu'il ne put faire cette manœuvre, et il vint donner droit sur les Tatars. L'un d'eux, à la barbe rousse, monté sur un cheval gris, s'approche. Il hurle en montrant ses dents, et tient son fusil prêt.

— « Je vous connais, diables !... pense Jiline. Si vous m'attrapez, vous me mettrez vivant dans un trou et me fouetterez à coups de cravache... Mais vous ne m'aurez pas vivant... »

Bien que Jiline ne fût pas grand, il était brave. Il tira son sabre et lança son cheval droit sur le Tatar roux, en pensant :

— « Ou je t'écraserai de mon cheval, ou je te hacherai de mon sabre. »

Jiline n'eut pas la possibilité d'approcher : derrière lui, on tirait des coups de fusil ; son cheval atteint tomba et sa jambe se trouva prise sous le corps de l'animal.

Jiline voulut se relever, mais déjà deux Tatars puants étaient sur lui, et lui maintenaient les mains derrière le dos. Il fit un soubresaut et renversa les deux Tatars ; mais les trois autres

étaient descendus de cheval et l'assommaient à coups de crosses sur la tête. Sa vue se troubla ; il chancela.

Les Tatars le saisirent, tirèrent des cordes de leurs selles, lui attachèrent les mains derrière le dos, avec leur nœud spécial, et l'entraînèrent vers les chevaux. On lui arracha son bonnet, on lui retira ses bottes, on le fouilla, on lui prit son argent et sa montre, et on lui déchira ses habits. Jiline regarda du côté de son cheval ; il vit la pauvre bête, étendue sur le flanc, agitant les pieds, sans pouvoir reprendre le sol. Un sang noir coulait à flots d'un énorme trou au front, la poussière en était trempée sur une *archine* de surface.

Un Tatar s'approcha du cheval et lui ôta sa selle. La pauvre bête se débattait toujours. L'homme tira son poignard et lui coupa la gorge. Un sifflement se fit entendre, le cheval tressaillit, puis demeura immobile.

Les Tatars enlevèrent le reste du harnachement. On hissa Jiline en croupe du Tatar roux, auquel, pour qu'il ne tombât pas, on l'attacha avec une courroie de cuir, et on l'emmena dans la montagne.

Jiline, secoué, heurtait à chaque instant de son visage le dos puant du Tatar. Il ne voyait devant lui que ce dos large, surmonté d'un cou musculueux et d'une nuque rasée, bleuie, sous le bonnet. Le crâne de Jiline était tout meurtri, et le

sang lui coulait sur les yeux. Il ne pouvait s'installer plus commodément sur le cheval ni essuyer le sang qui l'aveuglait. Ses mains étaient attachées si serrées, qu'il en avait les épaules endolories.

Ils allèrent ainsi, pendant longtemps, de montagne en montagne ; ils traversèrent une rivière à gué, puis débouchèrent sur la grand'route entre deux collines.

Jiline tâcha de voir où on le menait, mais ses paupières étaient collées par le sang et il ne pouvait se mouvoir.

La nuit vint. Ils traversèrent encore une rivière et escaladèrent une montagne pierreuse. Alors parut une fumée et un aboiement se fit entendre. On était arrivé au village tatar.

Les Tatars descendirent de cheval. Des enfants se rassemblèrent et entourèrent Jiline. Ils lui jetaient des pierres, en poussant des cris joyeux.

Un Tatar dispersa les enfants, descendit Jiline et appela un serviteur.

Un Nogaï, aux pommettes saillantes, vêtu d'une simple chemise déchirée, laissant voir la poitrine, vint. Le Tatar lui dit quelques mots. Le Nogaï rapporta deux morceaux de bois munis d'anneaux de fer s'ouvrant au moyen d'une clé.

On délia Jiline, on passa ses pieds dans les anneaux, qu'on referma à clé, et on le poussa dans

un hangar dont on referma la porte sur lui. Jiline tomba sur la paille. Il resta quelque temps immobile, chercha dans l'obscurité l'endroit le plus moelleux, et s'y étendit.

II

Jiline ne dormit presque pas de toute cette nuit-là. D'ailleurs les nuits sont courtes en cette saison.

Ayant aperçu le jour au travers d'une fente, il se leva, élargit cette fente et se mit à regarder.

Il vit une route, qui descendait de la montagne ; à droite une hutte, à côté, deux arbres ; un chien noir était accroupi sur le seuil ; une brebis se promenait, accompagnée de ses agneaux qui agitaient leurs petites queues. Il vit descendre de la montagne une jeune Tatare vêtue d'une chemise de couleur, d'un pantalon, d'une ceinture, et chaussée de bottes. Sa tête était couverte d'un cafetan sur lequel était posée une cruche en fer étamé. Elle marchait en se balançant et tenait par la main un tout petit Tatar à la tête rasée, couvert seulement d'une chemise. La jeune fille entra dans la hutte. Précisément, le Tatar roux, de la veille, en sortait. Un *bechmett* de soie l'enveloppait. Son poi-

gnard d'argent était attaché à sa ceinture. Ses pieds étaient nus dans ses chaussures. Il était coiffé d'un haut bonnet en peau de mouton noire, posé sur l'oreille. Il s'étira, caressa sa courte barbe rousse, resta un moment debout, donna un ordre quelconque au serviteur, puis s'en alla vers un endroit quelconque.

Deux enfants à cheval se dirigeaient vers l'abreuvoir. Les naseaux des chevaux étaient tout mouillés. D'autres enfants, le crâne également rasé et également vêtus d'une simple chemise, se rassemblèrent et s'approchèrent du hangar.

Ils prirent un long bâton et le passèrent par la fente. Jiline cria :

— Ouh !

Et les enfants s'enfuirent à toutes jambes en criant. On ne voyait que leurs genoux luire au soleil.

Jiline avait grand soif ; sa gorge était sèche. Il pensa :

— Si seulement on venait !...

Il entendit ouvrir le hangar. Le Tatar roux entra accompagné d'un autre, petit et brun, qui avait les yeux noirs et brillants, le teint coloré, une petite barbe bien taillée, le visage gai ; il souriait sans cesse. Il était vêtu plus richement que son compagnon : son *bechmett* de soie bleue était orné de passementeries.

A sa ceinture pendait un grand poignard d'ar-

gent. Ses souliers étaient rouges avec des broderies d'argent ; ils étaient très fins, et par-dessus, il portait d'autres souliers moins fins. Son haut bonnet d'astrakan était blanc.

Le Tatar roux entra et se mit à baragouiner comme s'il proférait des injures. Il s'appuya contre le mur, et, tourmentant son poignard, attacha sur Jiline un regard de loup. Le petit brun, vif comme s'il avait été mû par des ressorts, s'approcha de Jiline, s'accroupit devant lui, sourit, lui tapota l'épaule, baragouina quelques mots en son langage. Tout en clignant de l'œil et clappant de la langue, il lui disait à chaque instant :

— Bon uruss !

Jiline ne comprit rien et dit :

— A boire... Donnez-moi à boire.

L'homme brun continua de rire et de répéter :

— Bon uruss !

Jiline, avec ses lèvres et ses mains, fit comprendre qu'il voulait boire.

Le Tatar comprit et sourit. Il sortit sur la porte et appela quelqu'un.

— Dina !

Une petite fille accourut. Elle était mince, plutôt maigre ; elle pouvait avoir treize ans, et, de visage, ressemblait au petit brun ; on voyait que c'était sa fille. Elle avait les mêmes yeux noirs et clairs et son visage était beau. Elle était vêtue d'une longue chemise bleue à larges manches, garnie de rouge

aux pans, à la poitrine, aux manches, et elle n'avait pas de ceinture. Elle portait un pantalon, et ses souliers fins étaient protégés par d'autres souliers à hauts talons. Un collier fait de demi-roubles russes ornait son cou. Elle était tête nue, sa longue tresse noire nouée par un ruban auquel étaient attachés quelques ornements en métal et un rouble d'argent.

Son père lui ordonna quelque chose ; elle partit et revint avec une petite cruche en fer étamé. Elle tendit sa cruche à Jiline et, vite, s'accroupit de telle manière que ses genoux dépassaient ses épaules. Elle le regardait boire, ouvrant de grands yeux comme devant un animal quelconque.

Jiline voulut lui rendre la cruche. Elle fit un bond en arrière comme une chevrette sauvage. Son père même en éclata de rire. Il l'envoya encore quelque part. Elle prit la cruche et sortit du hangar en courant. Elle revint presque aussitôt, rapportant du pain sur une longue planche. Elle s'accroupit de nouveau et ne quitta pas des yeux Jiline.

Enfin, les Tatars s'en allèrent en refermant la porte sur Jiline.

Un peu après, le Nogai entra et dit à Jiline :

— Aïda ! patron, aïda !

Lui aussi ne savait pas le russe.

Jiline comprit que le Nogai lui ordonnait de se lever et de le suivre. Il sortit en boitant, à cause des entraves qu'il avait aux jambes ; il vit devant lui

un village tatar d'une dizaine de huttes, avec son minaret.

Près d'une hutte, des enfants tenaient par la bride trois chevaux sellés. Le Tatar brun sortit de cette hutte, et, de la main, fit signe à Jiline d'entrer.

Toujours souriant et baragouinant, il franchit le seuil et Jiline le suivit.

La salle était assez convenable ; les murs étaient badigeonnés d'ocre jaune ; plusieurs couettes de plume, de couleurs diverses, étaient entassées au fond de la pièce ; de riches tapis étaient suspendus aux murs. Des fusils, des pistolets, des sabres, tous en argent, étaient accrochés sur les tapis ; une niche, pratiquée dans un coin de la salle, contenait un petit poêle à niveau du sol ; la terre battue qui servait de parquet était bien propre ; un coin de la salle était tapissé de feutre. Là étaient posés des tapis et dessus des coussins de plume. Des Tartares étaient assis sur ces tapis : le brun et le roux et trois invités ; tous étaient adossés à des coussins de plume. Devant eux des plateaux de bois, de forme ronde, étaient garnis de crêpes de millet, de beurre fondu, dans des tasses, et, dans une cruche, de la bière tatare. Ils mangeaient avec leurs mains ; et tous leurs doigts étaient grasseyés.

Le brun se leva, ordonna à Jiline de se tenir à l'écart, non sur le tapis, mais sur la terre nue ; puis il se rassit et invita ses hôtes à prendre des crêpes et de la bière.

Le serviteur fit asseoir Jiline à la place qui lui était indiquée, lui ôta ses souliers, les rangea à la porte, à côté de ceux des hôtes, et s'assit sur le feutre près de son maître, qu'il regarda manger, une bave de désir aux lèvres.

Quand les Tatars eurent fini leurs crêpes, une femme, vêtue, comme la petite fille, d'une chemise et d'un pantalon, la tête couverte d'un fichu, entra, emporta le beurre et les crêpes et apporta un grand baquet et une cruche à goulot étroit. Les hommes lavèrent leurs mains grasses de beurre, puis se mirent à genoux en soufflant de tous côtés, et commencèrent à dire leur prière. Ensuite, ils baragouinèrent un moment entre eux, et un des Tatars, s'adressant à Jiline, lui dit en russe :

— C'est Kazi-Mohammed qui t'a pris...

Il désigna le roux.

— Il t'a donné à Abdul-Mourad.

Il indiqua le brun.

— C'est Abdul-Mourad qui est à présent ton maître.

Jiline garda le silence.

Alors Abdul-Mourad baragouina dans son langage, puis répéta plusieurs fois en désignant Jiline, et riant :

— Bon Uruss ?... Soldat Uruss...

L'interprète traduisit :

— Il t'ordonne d'écrire chez toi afin qu'on envoie ici la rançon... Sitôt l'argent arrivé, tu seras libre.

Jiline réfléchit un moment et dit :

— Et combien veut-il de rançon ?

De nouveau les Tatars se mirent à parler entre eux, et l'interprète traduisit leur réponse :

— Trois mille pièces, dit-il.

— Non, répondit Jiline. Il m'est impossible de payer cette somme.

Abdul se leva et, gesticulant avec animation, il parla à Jiline, comme si celui-ci eût pu le comprendre.

L'interprète demanda :

— Combien peux-tu donner ?

Jiline, après avoir réfléchi, répondit :

— Cinq cents roubles.

A cette réponse, les Tatars se mirent à parler tous ensemble. Abdul s'emportait contre le roux, et criait si fort que l'écume lui en venait aux lèvres.

Le roux ne s'en émut pas. Il ferma les yeux en clappant de la langue.

Enfin, tous se turent et l'interprète dit :

— Cinq cents roubles, ce n'est pas assez. Lui, il t'a payé deux cents roubles. Kazi-Mohamed était son débiteur, il t'a pris pour sa dette .. Il ne peut te mettre en liberté à moins de trois mille roubles... Si tu n'écris pas, on te mettra dans un trou et tu seras fouetté à coups de cravache.

Jiline pensa :

— « Avec eux, plus on a peur, pires ils sont. »

Et il se dressa vivement sur ses jambes et dit :

— Toi, dis à ce chien que s'il veut me faire peur, il n'aura pas un seul kopek, car je n'écirai pas... Je ne vous crains pas, chiens que vous êtes, et je ne vous craindrai jamais.

L'interprète transmit ces paroles aux Tatars, qui se remirent à parler tous à la fois. Après avoir longtemps baragouiné, le brun se leva de nouveau et s'approcha de Jiline.

— Uruss, dit-il, djiguit, djiguit, Uruss.

En tatar djiguit signifie brave.

Toujours riant, Abdul dit quelques mots à l'interprète qui traduisit :

— Donne mille roubles.

Jiline tint bon :

— Je donnerai cinq cents roubles et rien de plus... Si vous me tuez, vous n'aurez rien.

Les Tatars se remirent à causer ; ils donnèrent un ordre au serviteur qui sortit.

Ils continuaient de parler, regardant tantôt la porte, tantôt Jiline.

Le serviteur revint, accompagné d'un gros homme. Cet homme était pieds nus et avait les jambes entravées comme celles de Jiline. Jiline ne put retenir un cri. Il avait reconnu Kostiline. Lui aussi avait été capturé.

On plaça Kostiline à côté de son camarade. Ils se racontèrent leurs aventures. Les Tatars les regardaient silencieux. Jiline raconta ce qui lui était arrivé. Kostiline raconta que son cheval s'était

arrêté et que son fusil avait raté. C'était ce même Abdul qui l'avait capturé.

Abdul se leva, et, montrant Kostiline, proféra quelques paroles. L'interprète leur transmet : que maintenant ils étaient tous deux au même maître et que le premier qui donnerait la rançon serait libre le premier.

— Voilà, dit-il à Jiline, tu t'emportes toujours ; ton compagnon est plus sage... Il a écrit chez lui pour qu'on lui envoie cinq mille pièces... Aussi sera-t-il bien traité. On ne lui fera pas de mal.

Jiline répondit :

— Mon compagnon agit comme il l'entend... Il est peut-être riche ; moi, je ne le suis pas... Pour moi, ce sera comme je vous ai dit. Si vous le voulez, tuez-moi ; mais alors vous n'aurez rien... Je ne veux pas demander plus de cinq cents roubles.

Après un silence, soudain, Abdul seleva vivement, prit une petite cassette, en sortit une plume, du papier, de l'encre, tendit le tout à Jiline, et, lui tapant sur l'épaule, lui fit signe d'écrire. Il acceptait les cinq cents roubles.

— Attends, fit Jiline à l'interprète. Dis-lui d'abord que nous entendons bien manger, être bien vêtus, demeurer ensemble, afin de moins nous ennuyer. Enfin, il faut nous débarrasser de ces morceaux de bois.

Il regarda Abdul et sourit. Celui-ci répondit par un sourire. Il écouta la réponse de Jiline et dit :

— Je vais vous faire donner le meilleur habit, une *Tcherkeska* (1) et des bottes. Vous serez vêtus comme des mariés. Je vous nourrirai comme des princes. Si vous désirez vivre ensemble, j'y consens; on vous logera dans le même hangar... Mais je ne puis vous enlever vos entraves, car vous vous enfuiriez. On ne vous les ôtera que pendant la nuit.

Puis il s'approcha de lui, et, de nouveau, lui tapota l'épaule.

— Toi, bon, dit-il. Moi, bon.

Jiline écrivit, mais il mit une fausse adresse afin que la lettre ne parvint point, et il pensa: « Je m'enfuirai! »

On emmena Jiline et Kostiline dans le hangar. On leur apporta de la paille de maïs, de l'eau, du pain, deux vieilles *tcherkeska* et des bottes éculées provenant, sans doute, de quelques soldats tués.

Quand vint la nuit, on leur retira les entraves et on ferma le hangar.

(1) Sorte de tunique portée par les militaires au Caucase.

III

Jiline vécut ainsi, pendant un mois, avec son compagnon de captivité. Leur maître ne cessait de rire et de répéter : « Toi, Ivan, bon ; moi, Abdul, bon. »

Cependant, il les nourrissait très mal ; il ne leur donnait que du pain sans levain, fait de farine de millet et cuit en galettes. Souvent même, la pâte n'était pas durcie par le feu.

Kostiline avait écrit de nouveau chez lui. Il attendait toujours son argent et s'ennuyait. Il restait assis des journées entières dans le hangar, à compter quand arriverait sa lettre ou à dormir. Jiline, sachant fort bien que sa lettre n'était pas parvenue à son adresse, n'avait pas récrit. « Où ma mère prendrait-elle tant d'argent pour ma rançon ? » pensait-il. Elle, qui vivait plutôt de l'argent que je lui envoyais. Si elle me donnait cinq cents roubles,

elle serait absolument ruinée... Avec l'aide de Dieu j'espère me tirer de là moi-même. »

Et il cherchait, se creusait la tête pour trouver le moyen de s'enfuir. En attendant, il se promenait dans le village, sifflotait, ou restait assis quelque part, faisant un travail manuel quelconque : des poupées d'argile ou des corbeilles d'osier. Jiline était très adroit pour tout travail manuel.

Un jour, il sculpta une poupée avec un nez, des bras, des jambes, la vêtit d'une chemise tatare et la plaça sur le toit. Les femmes tatares passèrent devant pour aller chercher de l'eau. Dina, la fille du maître, aperçut cette poupée ; elle appela les jeunes filles. Elles posèrent leurs cruches et admirèrent avec des rires. Jiline descendit la poupée et la leur tendit. Elles continuèrent à rire sans oser la prendre. Il laissa la poupée à terre et rentra dans le hangar, pour voir ce qu'il adviendrait.

Dina se mit à courir, regarda autour d'elle, saisit la poupée et s'enfuit.

Le lendemain, à l'aube, il ouvrit les yeux : Dina parut sur le seuil de la hutte, elle tenait la poupée déjà vêtue de chiffons de couleur rouge, et la berçait comme un enfant, en chantant. La vieille mère sortit en grondant, lui arracha la poupée, la brisa et envoya Dina au travail.

Jiline, alors, fabriqua une autre poupée, plus belle que la première, et l'offrit à Dina.

Un jour, Dina lui apporta une petite cruche,

s'accroupit devant lui, et, souriant, lui montra la cruche. « Pourquoi est-elle si gaie? » se demanda Jiline. Il but, pensant que c'était de l'eau. C'était du lait. Quand il eut fini de boire il lui dit :

— C'est bon.

Dina fut transportée de joie :

— C'est bon, Ivan ! c'est bon ! cria-t-elle.

Elle se leva vivement, battit des mains, lui reprit la cruche et se sauva.

A dater de ce jour, elle lui apporta tous les jours du lait, en cachette. Parfois, les Tatares faisaient des galettes au fromage avec le lait de leurs brebis et les mettaient à sécher sur les toits. Alors elle en donnait quelques-unes, en cachette, à son nouvel ami.

Un jour, que le maître avait tué un mouton, elle lui en apporta un morceau dans sa manche. Elle le jeta devant Jiline et se sauva.

Un autre jour, il y eut un violent orage et la pluie tomba à flots pendant une heure. Les petits ruisseaux se troublèrent, à l'endroit du gué, l'eau montait jusqu'à trois *archines*. Le courant était d'une telle force qu'il charriait de grosses pierres. Les torrents coulaient avec un bruit que centuplaient les échos de la montagne. Quand l'orage fut passé, il resta plusieurs flaques d'eau dans le village. Jiline demanda un couteau au patron, tailla un petit bateau dans un morceau de bois, y adapta une roue de plumes et plaça deux poupées dessus. Les

petites filles lui apportèrent des chiffons et il habilla les poupées, l'une en paysan, l'autre en paysanne. Il posa son bateau sur un ruisseau, la roue se mit à tourner et les poupées se balancèrent.

Tout le village fut vite réuni : des enfants, des fillettes, des femmes, des hommes accoururent et tous, clappant de la langue, répétaient :

— Aï, Uruss ! aï, Ivan !

Abdulavait une montre de fabrication russe, toute détraquée. Il appela Jiline, lui montra la montre et claquait de la langue. Jiline lui dit :

— Donne-la, je te l'arrangerai.

Il démontra la montre en s'aidant d'un canif, puis il la remonta et la montre marcha.

Le maître en fut si content qu'il lui donna son vieux *bechmett*, qui était tout en loques. Jiline ne put faire autrement que de l'accepter, il était toujours bon pour se couvrir la nuit.

Jiline eut bientôt la réputation d'un homme universel. On venait le voir des villages les plus lointains. L'un apportait un fusil ou un pistolet à réparer, l'autre une montre. Son maître lui donna des tenailles, une vrille et une lime.

Une fois, un Tatar étant tombé malade, l'on vint demander assistance à Jiline. Il ne savait pas un traître mot de médecine, cependant il ne refusa point. « Peut-être le malade s'en tirera-t-il tout seul, » pensa-t-il.

Il entra dans son hangar, prit de l'eau et du sable

qu'il mélangea. Devant les Tatars, il marmonna quelques paroles, et donna cette boue au malade qui la but. Par bonheur, le Tatar guérit.

Jiline commençait à comprendre un peu la langue du pays, et quelques Tatars, qui étaient déjà habitués à lui, l'appelaient tout simplement Ivan. Les autres continuaient à le regarder de travers.

Le Tatar roux n'aimait pas Jiline. Dès qu'il l'apercevait, son front se rembrunissait et il se détournait de lui ou bien l'injurait. Il y avait aussi, parmi les Tatars, un vieillard. Il n'habitait pas le village, sa hutte était bâtie au pied de la montagne, et Jiline ne le voyait que quand il se rendait à la mosquée pour prier. Il était de petite taille ; son bonnet était enveloppé d'une bande de toile blanche ; sa barbiche et ses moustaches, coupées court, étaient blanches comme du duvet ; son visage tout ridé était de couleur rouge brique. Son nez était crochu comme un bec de milan, et ses yeux gris étaient méchants. Il ne lui restait plus dans la bouche que deux grosses canines.

Quand il passait, coiffé de son turban et s'appuyant sur un gros bâton, il jetait autour de lui des regards de loup. Quand il apercevait Jiline, il grognait et se détournait.

Un jour, Jiline alla se promener dans la montagne pour voir la demeure du vieux. Comme il descendait un sentier, il aperçut un petit jardin entouré d'un mur de pierre ; derrière ce mur, il vit des cerisiers,

des pêchers, des abricotiers et une hutte recouverte d'un toit plat.

Il s'approcha davantage et vit des ruches de paille, autour desquelles bourdonnaient des abeilles. Le vieillard, à genoux près d'une ruche, arrangeait quelque chose. Jiline se haussa sur la pointe des pieds pour mieux voir ; ses entraves s'entre-choquèrent avec bruit. Le vieux se retourna. Il poussa un hurlement, et, tirant son pistolet de sa ceinture, il fit feu sur Jiline. Celui-ci n'eut que le temps de s'abriter derrière une pierre. Furieux, le vieillard courut se plaindre au maître de Jiline. Abdul fit appeler le prisonnier et, toujours souriant, lui dit :

— Pourquoi es-tu allé chez le vieux ?

— Je ne voulais pas faire de mal à ce vieillard... Je voulais simplement voir comment il vit.

Le maître traduisit.

Le vieux, très irrité, montrant ses canines, baragouina quelques paroles d'une voix sifflante et désigna Jiline de la main.

Jiline ne comprit pas tout, mais il comprit que le vieux demandait à Abdul de tuer les Russes et de ne pas en garder dans le village.

Puis le vieux retourna chez lui.

Jiline demanda à son maître quel était cet homme.

— C'est un grand personnage, répondit Abdul. Il était notre premier Djiguit .. Il a tué beaucoup de Russes, jadis... Il était très riche. Il avait trois femmes et huit fils... Ils vivaient tous ensemble

dans le même village... Un jour, les Russes arrivèrent, détruisirent le village et tuèrent sept de ses fils. Le survivant se rendit aux Russes. Le vieux alla lui-même se constituer prisonnier des Russes. Il vécut trois mois au milieu d'eux, trouva enfin son fils, le tua et s'enfuit. Depuis, il cessa de guerroyer. Il se rendit à La Mecque prier Allah. Voilà pourquoi il a le droit de se coiffer du turban, car celui qui est allé à La Mecque s'appelle hadji et porte le turban. Il ne vous aime pas, vous autres... Il m'a demandé de te tuer. Mais je ne peux pas. J'ai donné de l'argent pour t'avoir. D'ailleurs, je t'ai pris en affection, Ivan, et non seulement je ne voudrais pas te tuer, mais si je n'avais donné ma parole, je ne te laisserais pas partir.

Il se mit à rire et répéta en russe à plusieurs reprises :

— Toi, Ivan, bon ; moi, Abdul, bon !

IV

Jiline passa encore un mois ainsi. Dans la journée, il se promenait dans le village ou se livrait à quelque travail. Quand venait la nuit et que tout était calme, il fouillait le sol de son hangar. Ce travail était très pénible à cause des pierres ; il devait souvent les user avec sa lime. Il parvint ainsi à pratiquer dans le mur un trou assez large pour livrer passage à un homme : « Il me faudrait, maintenant, pouvoir examiner le pays afin de savoir de quel côté me diriger... Mais personne ne voudra me renseigner. »

Un jour, que son maître était absent, il alla dans l'après-midi, aux alentours du village. Il escalada la montagne pour reconnaître les environs. Mais quand Abdul partait, il recommandait à un de ses enfants de surveiller Jiline et de le suivre partout. Dès que l'enfant le vit prendre une telle direction, il lui cria :

— Ne va pas là!... Mon père l'a défendu... N'y va pas ou j'appelle les gens.

Jiline essaya de lui faire entendre raison.

— Je n'irai pas plus loin, dit-il : je veux monter seulement jusque-là... Je cherche une plante pour guérir... Viens avec moi... Avec mes entraves je ne puis pas me sauver... Demain je te ferai un arc et des flèches.

L'enfant accepta et ils partirent ensemble.

A regarder la montagne, le sommet n'en paraissait pas éloigné, mais pour s'y rendre, et surtout avec des entraves aux pieds, Jiline eut beaucoup de peine.

Quand ils furent au sommet, Jiline s'assit et regarda autour de lui. Au sud, derrière le hangar, on apercevait une route entre deux collines ; un troupeau de chevaux suivait cette route ; tout en bas, on voyait un autre village tatar ; derrière ce village, une autre montagne encore plus escarpée que celle où se trouvait Jiline, et derrière, encore une autre. Une forêt bleuissait entre ces montagnes. Au loin, encore des montagnes de plus en plus hautes. Dépassant toutes les autres et blanches comme du sucre on apercevait des montagnes couvertes de neige. L'une d'elles, semblable à un bonnet, dépassait toutes les autres et se détachait nettement du massif.

A l'est et à l'ouest, toujours des montagnes, entre lesquelles, çà et là, montait du creux la fumée

des villages tatars : « Je suis en plein pays ennemi », pensa-t-il. Il se tourna du côté des Russes. En bas, dans le lointain il aperçut une petite rivière, un village entouré de jardins. Au bord de la rivière, des femmes, qui dans cet endroit semblaient être de petites poupées, lavaient leur linge.

Une montagne se dressait derrière le village. Plus loin encore, des forêts. Entre deux montagnes, bleuissait une plaine unie, qui faisait l'effet d'une nappe de fumée étendue sur le sol.

Jiline, pour s'orienter, se rappela l'endroit où le soleil se levait, en se replaçant, en imagination, dans la forteresse qu'il avait habitée. Il en conclut qu'une forteresse russe devait se trouver dans cette plaine. C'était, par conséquent, dans la direction de ces deux montagnes qu'il devait se diriger.

Le soleil déclinait. Les montagnes neigeuses, de blanches devinrent pourpres, et les montagnes noires s'assombrirent encore davantage. Une vapeur montait des vallées, et la plaine où, dans la pensée de Jiline, devait se trouver une forteresse, paraissait embrasée. Il regarda plus attentivement, et il lui sembla voir des fumées s'élever, comme si elles sortaient de cheminées. Cette observation le confirma encore davantage dans l'idée que la forteresse russe était bien dans cette direction.

Il était déjà tard, le mollah avait déjà lancé son appel aux fidèles. Les troupeaux rentraient, les

vaches mugissaient. A plusieurs reprises l'enfant avait dit à Jiline : « Allons au village. » Mais celui-ci ne voulait point partir. Enfin ils retournèrent chez eux.

« Je sais maintenant de quel côté fuir », se dit Jiline.

Il résolut de s'enfuir cette même nuit. Les nuits étaient sombres. Mais, par malheur, les Tatars revinrent dans la soirée. D'ordinaire leur retour était bruyant et joyeux : ils ramenaient toujours du bétail. Cette fois, ils revenaient sans butin. De plus, ils ramenaient l'un des leurs, le frère du roux, tué dans une rencontre. Ils étaient très excités. Les préparatifs d'inhumation commencèrent.

Jiline sortit pour voir. On avait enveloppé le cadavre d'une toile et, sans bière, on l'avait transporté hors du village, où il gisait dans l'herbe, sous un platane. Le mollah vint. Les vieillards, leurs bonnets entourés d'étoffe, se réunirent, ôtèrent leurs chaussures et s'accroupirent sur un seul rang devant le mort.

En avant, se tenait le mollah. Derrière lui, trois vieillards en turban, et, derrière eux, tous les Tatars. Ils restèrent ainsi longtemps, silencieux.

Enfin le mollah releva la tête et dit :

— Allah !

Il prononça ce seul mot, et, de nouveau, tous demeurèrent silencieux, accroupis immobiles.

Le mollah releva de nouveau la tête et dit :

— Allah !

Tous répétèrent :

— Allah !

Et le silence se fit de nouveau.

Le mort, étendu rigide, sous la toile qui le couvrait, n'était pas plus immobile que les assistants. On n'entendait que le bruissement des petites feuilles du platane qu'agitait le vent. Le mollah fit une prière. Tous se levèrent. On prit le mort et on le porta à bras vers une fosse. Cette fosse n'était point creusée verticalement, comme de coutume, mais horizontalement, en forme de caveau.

On prit le mort sous les aisselles, on le plia en deux, on l'introduisit dans le caveau et on lui croisa les bras sur la poitrine.

Un Nogaï apporta des roseaux fraîchement coupés dont on recouvrit l'ouverture de la fosse. On mit par-dessus de la terre qu'on égalisa. Et on plaça une grosse pierre à l'endroit où reposait la tête du mort.

Tous se groupèrent de nouveau devant la tombe et demeurèrent silencieux.

— Allah ! Allah ! Allah ! dirent-ils, après un long silence. Puis tous soupirèrent et se levèrent.

Le Tatar roux distribua de l'argent aux vieillards. Il se leva, prit une cravache, trois fois s'en frappa le front, et revint à la maison.

Le lendemain matin, le Tatar roux prit une jument et, suivi de trois Tatars, alla derrière le village.

Une fois là, il ôta son *bechmett*, retroussa ses manches et, de ses mains musculeuses, tira son poignard qu'il aiguisa.

Les Tatars soulevèrent la tête de la jument. Le roux s'approcha, lui coupa la gorge, la renversa et la dépeça avec ses poings. Des femmes et des jeunes filles vinrent et lavèrent les intestins de l'animal qu'on découpa ensuite en plusieurs morceaux que l'on emporta dans la hutte. Tout le village était réuni chez le roux pour honorer le mort. On mangea de la jument et l'on but de la bière. Aucun Tatar ne sortit du village pendant ces trois jours-là.

Le quatrième soir, Jiline vit qu'à l'heure du dîner, ils se préparaient à sortir.

Les chevaux furent amenés. Une dizaine d'hommes, parmi lesquels le roux, se mirent en route. Abdul restait seul au village.

C'était encore la nouvelle lune et les nuits étaient sombres.

Jiline pensa :

— Il faut partir ce soir.

Il fit part de son projet à Kostiline. Celui-ci s'effraya :

— Comment nous sauverons-nous?... Nous ne connaissons pas la route.

— Je la connais.

— La nuit ne sera pas assez longue pour que nous soyons hors d'atteinte avant le jour.

— Eh bien ! nous ferons une halte dans la forêt.

J'ai mis de côté quelques galettes. Que feras-tu à rester ici ? Si on envoie de l'argent, bon... mais si on n'en réunit pas assez... Les Tatars sont irrités, les Russes ont tué un des leurs... Le bruit court que le même sort nous attend.

Kostiline réfléchit un moment et se décida.

— Eh bien ! partons.

Jiline élargit le trou pour que Kostiline aussi pût passer. Puis, ils s'assirent, attendant que tout fût endormi dans le village.

Dès que tout bruit eut cessé, Jiline passa par le trou et sortit du hangar. Puis, il chuchota à Kostiline :

— Suis-moi.

Celui-ci rampa à son tour, mais sa jambe accrocha une pierre avec bruit.

Le maître avait un chien tacheté, très féroce, appelé Ouliachine. Jiline, à l'avance, lui avait souvent donné à manger. Ouliachine entendit ; il se mit à japper et se jeta sur eux ; les autres chiens le suivirent.

Jiline le siffla et lui jeta un morceau de galette. Ouliachine le reconnut, agita la queue et cessa de japper.

De sa hutte, Abdul avait entendu. Il cria sans sortir :

— Sus !... sus, Ouliachine !

Mais Jiline caressait le chien sur les oreilles, et celui-ci se frottait aux jambes de son ami en agitant la queue.

Les évadés s'assirent et attendirent un moment. Tout redevint calme. On n'entendait que les brebis renâcler dans leur étable, et, un peu plus loin, le clapotis de l'eau courant sur les pierres. La nuit était noire et les étoiles hautes dans le ciel. La nouvelle lune descendait derrière la montagne. Dans les vallées, le brouillard était blanc comme du lait.

Jiline se leva et dit à son compagnon :

— Eh bien ! frère, allons !

Ils se mirent en route. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils entendirent l'appel du mollah sur le minaret :

— Allah ! Besmillah ! Ibrakman !

C'était l'invite générale à la mosquée.

Les fugitifs s'arrêtèrent de nouveau ; ils s'assirent au pied d'un mur. Ils demeurèrent longtemps cachés ainsi, attendant que la foule des fidèles eût passé. Tout rentra de nouveau dans le silence.

— Et maintenant, à la grâce de Dieu !

Ils se signèrent et partirent.

Ils traversèrent la cour, descendirent vers le

ruisseau, qu'ils franchirent, et s'engagèrent dans la vallée.

Le brouillard était épais et bas. On ne distinguait que les étoiles. Elles servirent à Jiline pour s'orienter. Il était vif et bon marcheur, Mais les bottes usées des fugitifs les gênaient. Jiline ôta les siennes, les jeta et continua sa route, pieds nus. Il sautait d'une pierre sur l'autre et consultait les étoiles. Kostiline avait peine à le suivre.

— Va plus doucement, dit-il. Ces maudites bottes m'écorchent les pieds.

— Ote-les, tu marcheras mieux.

Kostiline marcha aussi pieds nus, mais il souffrait davantage. Les pierres lui coupaient les pieds ; il retardait la marche de son compagnon.

Jiline lui dit alors :

— Ce n'est rien de s'écorcher les pieds... Tu guériras... tandis que, si on nous rattrape, on nous tuera. Ce sera pire...

Kostiline ne répondit pas et continua de marcher avec mille peines.

Ils allèrent ainsi longtemps. Tout à coup, ils entendirent, à leur droite, des aboiements. Jiline s'arrêta, gravit une colline et regarda.

— Eh ! fit-il, nous nous sommes trompés. Nous sommes allés trop à droite. Il y a ici un autre village tatar ; je viens de le voir. Il nous faut revenir et aller vers cette montagne, à gauche, où doit se trouver une forêt.

— Attends au moins un peu, dit Kostiline. Laisse-moi respirer... mes pieds sont tout ensanglantés.

— Hé, frère, cela guérira... Marche plus légèrement... Tiens, comme ça...

Et Jiline revint sur ses pas en courant. Il se dirigea à gauche, vers la montagne, dans la forêt. Kostiline restait toujours en arrière, poussant des : « oh ! » auxquels Jiline répondait par des : « chut ! » tout en continuant sa marche.

Enfin, la montagne fut gravie. Ils trouvèrent, en effet, une forêt. Ils s'y engagèrent par d'impénétrables fourrés où ils déchiraient leurs uniques habits. Enfin, ils trouvèrent un sentier et poursuivirent leur marche.

— Écoute ! On dirait qu'on frappe sur la route, s'écria l'un d'eux.

Ils s'arrêtèrent et écoutèrent.

Ce bruit semblait venir d'un cheval. Dès qu'ils se furent arrêtés, le bruit cessa ; aussitôt qu'ils se remirent en route, il recommença. Ils s'arrêtèrent, le bruit cessa de nouveau. Jiline rampa doucement vers la route et aperçut une ombre qui ressemblait vaguement à un cheval. Quelque chose d'étrange, qui ne semblait point être un homme, montait ce cheval. Il entendit une sorte de reniflement.

— Quel est ce miracle ? pensa-t-il.

Jiline sifflota doucement. L'ombre se dressa et s'enfuit comme un ouragan avec un fracas de branches brisées.

Kostiline, de frayeur, s'était laissé tomber à terre.

Jiline se mit à rire et lui cria :

— C'est un cerf!... c'est un cerf!... Entends-tu quel vacarme il fait avec ses bois? Nous avons peur de lui, et lui a peur de nous.

Ils poursuivirent leur route. L'aube commençait à poindre, le jour était proche. Étaient-ils bien dans la direction du camp russe, c'est ce qu'ils ne pouvaient savoir. Jiline croyait reconnaître cette même route par laquelle on l'avait amené, et estimait qu'il y avait à peu près dix verstes jusqu'au camp russe; mais il n'avait pas d'indice sûr, et, la nuit, il est très difficile de bien se rendre compte.

Enfin, ils trouvèrent une clairière. Kostiline s'assit et dit :

— Fais comme tu voudras, mais je n'irai pas plus loin. Mes jambes n'en peuvent plus.

Jiline l'exhorta.

— Non, reprit-il, je ne puis plus... je ne puis plus...

Alors Jiline se fâcha, cracha, et l'injuria.

— Eh bien! je pars seul. Adieu!

Kostiline se leva vivement et marcha.

Ils firent encore quatre verstes. Le brouillard s'était épaissi. On ne distinguait plus rien, et les étoiles étaient à peine visibles.

Soudain, ils entendirent devant eux le pas d'un cheval; les sabots frappaient sur les pierres. Jiline se coucha sur le sol et écouta.

— C'est bien cela, dit-il. Un cavalier vient dans notre direction.

Ils s'éloignèrent vivement de la route, se cachèrent parmi les arbres et écoutèrent. Puis, Jiline rampa vers la route et aperçut un Tatar à cheval qui chassait une vache devant lui, en fredonnant quelque chose.

Le Tatar passa.

Jiline revint près de son compagnon.

— Dieu nous a gardés de cette rencontre, dit-il. Lève-toi et allons.

Kostiline voulut se lever, mais il retomba.

— Je ne puis plus... je te jure que je ne puis plus... Je n'ai plus de forces...

Il était gros, gras et tout en sueur. Dans la forêt, le brouillard froid l'avait saisi, avec cela ses pieds étaient tout écorchés, si bien qu'il n'en pouvait plus. Jiline resta stupéfait.

— Ne crie pas... Le Tatar n'est pas loin, il va nous entendre.

Et il pensa :

— « Il est sans forces, le malheureux... Que puis-je faire?... Je ne puis pas abandonner un camarade. »

— Lève-toi, lui dit-il, et monte sur mes épaules... Je te porterai, puisque tu ne peux pas marcher.

Il mit Kostiline sur son dos et le soutint en passant les bras sous ses cuisses.

— Seulement, tiens-moi par les épaules... Ne me serre pas le cou, je t'en supplie !

Jiline était fatigué. Ses pieds aussi étaient écorchés. Il se pencha en avant pour que Kostiline fût plus haut et le fatiguât moins, et il se mit en marche.

Mais le Tatar avait sans doute entendu le cri de Kostiline. Jiline s'aperçut que quelqu'un courait derrière eux et appelait en langue tatare.

Il se jeta dans un fourré ; le Tatar tira un coup de fusil dans la direction prise par les fugitifs, les manqua, poussa un cri et partit au trot.

— Nous sommes perdus, frère, dit Jiline. Ce chien va prévenir les autres Tatars et ils se mettront à notre poursuite... Si nous ne gagnons pas trois verstes nous sommes perdus.

Et il pensa :

— « Le diable m'emporte de m'être chargé de cette bûche ! Seul, je serais déjà loin. »

— Va-t'en seul, lui dit Kostiline. Pourquoi te perdre pour moi ?

— Non, je ne m'en irai pas. Abandonner un camarade ce n'est pas bien.

Il remit Kostiline sur ses épaules et fit ainsi une verste à travers la forêt, dont on ne voyait pas la fin.

Le brouillard commençait à se dissiper et les étoiles, pâissant, disparaissaient une à une. Jiline n'en pouvait plus.

Il y avait justement une petite source près de la route. Jiline s'arrêta et déposa Kostiline à terre.

— Laisse-moi me reposer un peu et boire. Puis nous mangerons notre galette... Nous ne sommes sans doute pas loin du but.

A peine Jiline s'était-il penché pour boire qu'un bruit se fit entendre derrière eux. Ils se rejetèrent dans le fourré et s'y couchèrent. Ils entendirent les voix des Tatars à cette même place où eux-mêmes avaient tourné la route. Après avoir causé, ils lâchèrent leurs chiens.

Un froissement de branches fit retourner les évadés. Un chien était en arrêt devant eux. L'animal aboya.

Les Tatars s'approchèrent du chien, aperçurent Jiline et Kostiline, les saisirent, les lièrent avec des cordes, les mirent sur leurs chevaux et les remmenèrent.

Au bout de trois verstes, ils rencontrèrent Abdul, accompagné de deux Tatars. Il s'entretint un moment avec ceux qui avaient capturé les évadés, fit placer ceux-ci sur ses chevaux et reprit avec eux le chemin du village.

Abdul ne riait déjà plus et ne soufflait mot. Ils arrivèrent dans la matinée. On laissa les prisonniers dans la rue. Les enfants se réunirent à grand bruit et se mirent à les martyriser à coups de pierres et de fouet, en poussant des cris aigus. Les Tatars formèrent un cercle auquel s'adjoignit le vieux de la montagne, et ils commencèrent à délibérer. Les uns disaient qu'il fallait les envoyer

plus loin dans la montagne. Le vieux était d'avis qu'on les tuât.

Abdul protesta :

— J'ai payé pour eux et je prendrai la rançon.

Le vieux répliqua :

— Ils ne te paieront rien et ne feront que nous attirer des malheurs, car c'est un péché de nourrir des Russes. Il faut les tuer, et c'est tout.

Le groupe se dispersa et Abdul s'approchant de Jiline lui dit :

— Si je n'ai pas reçu ta rançon d'ici quinze jours, je vous ferai mourir tous deux sous le fouet. Et si tu te risques encore une fois à fuir, je te tire comme un chien. Écris une lettre et écris-la bien.

On apporta du papier aux captifs et ils écrivirent.

On leur remit leurs entraves et on les conduisit derrière la mosquée. Il y avait là un fossé de cinq archines de profondeur. On les y descendit.

VI

A partir de ce jour, on leur rendit la vie beaucoup plus dure. On ne leur ôtait plus leurs entraves et ils ne pouvaient plus sortir. On leur jetait de la pâte crue, comme à des chiens, et on leur descendait de l'eau dans une cruche.

Leur fossé était puant et humide. Kostiline en tomba tout à fait malade : son corps enfla et fut perclus de douleurs. Il passait son temps à dormir ou à gémir.

Et Jiline aussi était triste. Il voyait que cela tournait mal, et la possibilité de sortir de là ne se montrait guère. Il avait commencé à creuser la terre, mais d'abord il ne savait où cacher les déblais, puis Abdul, l'ayant aperçu, le menaça de le tuer.

Un jour qu'il était accroupi dans sa fosse, affreusement triste, rêvant à la liberté, tout à coup, une galette lui tomba sur les genoux, puis une autre,

puis des mûres. Il leva la tête et aperçut Dina. Elle le regarda en souriant et s'enfuit.

Jiline pensa :

— Si Dina pouvait m'aider à fuir.

Il nettoya un petit espace, ramassa de l'argile et se mit à modeler des poupées. Il fabriqua des hommes, des chevaux, des chiens et se dit :

— Quand elle viendra, je les lui jetterai.

Dina ne vint pas le lendemain. Mais Jiline entendit un bruit de chevaux ; il vit les Tatars réunis près de la mosquée et discutant avec animation. Ils parlaient des Russes. Jiline entendit la voix du vieillard. Il ne distingua pas nettement de quoi il s'agissait, mais il devina que les Russes n'étaient pas loin et que les Tatars discutaient pour la défense du village et étaient embarrassés de leurs prisonniers.

Tout à coup, le bruit de la discussion cessa. Puis un léger frôlement se fit entendre. Jiline leva la tête et aperçut Dina accroupie, la tête enfoncée entre ses genoux, penchée de manière que son collier pendait dans la fosse. Ses petits yeux brillaient comme des étoiles. Elle retira de sa manche deux galettes au fromage et les jeta à Jiline.

Jiline les prit et dit :

— Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? Je t'avais fait des jouets. Tiens, les voilà.

Et il les lui jeta l'un après l'autre.

Mais elle fit de la tête un signe négatif.

— Je n'en veux pas, dit-elle.

Elle resta là silencieuse. Soudain, elle dit :

— Ivan, on veut te tuer.

Et elle fit le geste de couper la gorge à quelqu'un.

— Qui veut me tuer ?

— Mon père ; les vieux le lui ont ordonné. Moi, je te plains.

— Si tu me plains, apporte-moi un long bâton, dit Jiline.

Elle fit signe que c'était impossible.

Jiline joignit les mains, suppliant :

— Dina, je t'en prie, ma petite Dina, apporte-moi un bâton.

— Non. On s'en apercevrait à la maison.

Et elle partit.

Jiline demeura songeur toute la soirée :

— Que vais-je devenir ? se disait-il.

Il regarda le ciel, tout était calme. Des étoiles se montraient déjà, mais la lune n'était pas encore levée. Le mollah monta au minaret et lança son appel. Tout devint calme.

Jiline commençait à s'assoupir, n'espérant plus le retour de la jeune fille.

Soudain, quelques morceaux d'argile tombèrent sur sa tête. Il jeta les yeux à l'orifice de la fosse et vit descendre une longue perche.

Jiline, plein de joie, la saisit et l'attira vers lui. La perche était solide ; il l'avait vue quelques jours auparavant sur le toit d'Abdul.

Il leva la tête. Les étoiles étincelaient très haut dans le ciel. Au bord du fossé, les yeux de Dina luisaient comme ceux d'un chat. Elle se pencha davantage et lui dit à voix basse :

— Ivan ! Ivan !

Elle fit un geste pour inviter son interlocuteur à parler doucement.

— Qu'y a-t-il ?

— Tous sont partis. Il ne reste que deux hommes dans le village.

— Eh bien ! Kostiline, dit Jiline, essayons pour la dernière fois... Je vais t'aider.

Kostiline ne voulait pas même entendre parler d'une nouvelle évasion.

— Non, dit-il. Ma destinée n'est pas de sortir d'ici... Où irais-je, moi qui n'ai même plus la force de me retourner ?

— Eh bien ! alors, adieu. Ne m'en veuille pas.

Ils s'embrassèrent. Jiline saisit la perche, recommanda à Dina de la tenir solidement, et se mit à grimper. Deux fois il retomba, gêné par ses entraves. Kostiline lui fit la courte échelle et, enfin, il atteignit le bord de la fosse. Dina le tirait par le col de sa chemise, de toute la force de ses petits poignets, et riait de contentement.

Jiline attira la perche à lui, et dit à Dina :

— Reporte-la à sa place, car si on la trouvait ici, tu serais battue.

Dina partit, en traînant la perche, et Jiline des-

cendit la montagne. Quand il fut dans la vallée, il prit une pierre tranchante et en frappa le cadenas qui fermait ses entraves. Mais le cadenas était solide, il n'en put venir à bout.

Tout à coup il entendit quelqu'un courir causer et descendre la montagne.

Il se dit :

— « C'est probablement encore Dina. »

Dina accourut, elle prit la pierre et dit :

— Donne, j'essayerai.

Elle se mit à genoux et frappa sur le cadenas à coups redoublés. Mais ses petits doigts étaient minces comme des brindilles. Elle jeta la pierre et fondit en larmes. Jiline frappa de nouveau. Dina, penchée sur lui, lui tenait l'épaule. Il se retourna et vit dans le ciel comme une lueur d'incendie. C'était la lune qui se levait.

Il se dit :

— Il faut que je traverse la vallée et gagne la forêt avant le lever de la lune.

Il se leva et jeta la pierre. Il partit avec ses entraves.

— Adieu Dinouchka, dit-il, je ne t'oublierai de ma vie.

Dina le retint et chercha ses poches pour y mettre quelques galettes.

— Merci, petite, dit-il. Qui te fera des poupées à présent? ajouta-t-il en lui caressant la tête.

Dina, cachant dans ses mains son visage en

pleurs, monta la colline avec l'agilité d'une chevrete. On n'entendait dans l'obscurité que le tintement des pièces de monnaie qui s'entrechoquaient parmi ses cheveux épars.

Jiline se signa, souleva le cadenas et le tint à la main, pour éviter de faire du bruit, et s'engagea sur la route. Il traînait la jambe en se hâtant, et, à chaque instant, regardait du côté où se levait la lune. Il reconnaissait bien son chemin.

Il n'avait qu'à aller droit devant lui, l'espace de huit verstes. Seulement il lui fallait gagner la forêt avant que la lune ne parût. Comme il traversait le ruisseau, la lumière pâlit derrière la montagne. Un côté de la vallée s'éclairait de plus en plus et l'ombre de la montagne s'éloignait de lui, de plus en plus.

Jiline marchait toujours dans l'ombre ; il se hâtait, mais la lune allait plus vite que lui. Il la voyait déjà poindre à droite, au sommet de la montagne. Il était sur le point d'atteindre la forêt quand la lune émergea complètement.

Tout devint clair comme en plein jour. On distinguait toutes les feuilles sur les arbres.

Il faisait calme et clair dans la montagne : un silence de mort régnait. On n'entendait que le petit ruisseau murmurer au fond de la vallée.

Jiline entra dans la forêt sans avoir rencontré personne. Il choisit un endroit bien sombre et s'y arrêta un instant. Il se reposa et mangea une

galette. Il chercha ensuite une pierre et se mit de nouveau à frapper sur son cadenas.

Il se meurtrit les mains sans réussir à l'ouvrir. Alors il se leva et poursuivit sa route. Au bout d'une verste il n'en pouvait déjà plus, bien qu'il se fût arrêté tous les dix pas.

— « Il n'y a rien à faire, pensait-il. Je me traînerai tant que j'aurai des forces. Autrement, si je m'assois, je ne me relèverai plus. Certes je n'atteindrai pas la forteresse cette nuit... Dans la journée je me reposerai, et à la tombée de la nuit, je me remettrai en route. »

Il marcha ainsi toute la nuit. Il ne rencontra que deux Tatars à cheval ; mais les ayant entendus de loin, il se cacha derrière un arbre.

Cependant la lune pâlisait, la rosée tombait il allait faire jour, et Jiline n'avait pas encore traversé la forêt.

Il se dit :

— « Soit ! je ferai encore une trentaine de pas, je m'installerai dans un fourré et m'y reposerai. »

Il fit encore trente pas et s'aperçut qu'il était à la lisière de la forêt.

Le jour était venu. Devant lui, il voyait comme à portée de la main, les steppes et la forteresse. A gauche, tout près de la montagne, étaient allumés des feux autour desquels se tenaient des gens.

Jiline regarda plus attentivement et vit luire les fusils des Cosaques et de soldats russes.

Tout heureux, il rassembla ses forces et commença à descendre la montagne. « Que Dieu me protège, fit-il. Si dans cet endroit découvert un Tatar m'apercevait, bien que je sois près des nôtres, je ne lui échapperais pas ! » A peine achevait-il cette réflexion qu'il aperçut, à sa gauche, sur la colline, trois Tatars. Ils étaient à deux *décia-tines* de lui. A sa vue ils se mirent à sa poursuite. Son cœur battit. Il agita les mains au-dessus de sa tête criant de toutes ses forces ,

— Frères ! Au secours ! Frères !

Les nôtres l'entendirent et des Cosaques à cheval partirent au grand galop pour couper la route aux Tatars.

Mais les Cosaques étaient loin et les Tatars s'approchaient de plus en plus.

Jiline, rassemblant ce qui lui restait de forces et tenant ses entraves dans ses mains, courut tout éperdu dans la direction des Cosaques, en faisant maints signes de croix.

— Frères ! Frères ! Frères !

Les Cosaques étaient une quinzaine.

Les Tatars eurent peur. Ils s'arrêtèrent et Jiline atteignit enfin les cavaliers.

Ils l'entourèrent et lui demandèrent qui il était, d'où il venait.

Mais Jiline était comme fou. Il pleurait en répétant :

— Frères ! Frères !

Les soldats accoururent autour de Jiline, lui apportant l'un du pain, l'autre du gruau, un autre de l'eau-de-vie. On l'enveloppa d'un manteau après avoir brisé ses entraves.

Les officiers le reconnurent et l'amènèrent à la forteresse. Les soldats étaient joyeux. Les camarades de Jiline se réunirent chez lui.

Il leur raconta comment il avait été pris par les Tatars et termina son récit en disant :

— Voici fini mon voyage chez moi, et mon mariage. Décidément ce n'était pas ma destinée.

Et il resta à l'armée du Caucase.

Kostiline ne fut racheté qu'un mois après moyennant cinq mille roubles. On le ramena à peine vivant.

ERMAK

ERMAK

Sous le règne du tzar Ivan le Terrible, vivaient à Perm, sur la rivière Kama, de riches marchands, les Strogonov.

Il vint à leur connaissance qu'au bord de la rivière Kama, sur un espace de cent quarante verstes, se trouvait une bonne terre : jamais les champs n'y étaient cultivés ; jamais les forêts, toutes noires, n'avaient été taillées. Beaucoup d'animaux vivaient dans les forêts ; le long de la rivière, se trouvaient des lacs très poissonneux, et personne ne vivait sur cette terre que, seuls, les Tatars traversaient à de longs intervalles.

Les Strogonov écrivirent au Tzar :

« Donne-nous cette terre ; nous nous chargeons d'y bâtir, nous-mêmes, des bourgades, de les peupler et de fermer le passage aux Tatars. »

Le Tzar consentit et leur donna cette terre. Les Strogonov envoyèrent leurs commis recruter des gens. Et il leur vint une grande foule de gens sans travail. A tout colon, les Strogonov donnaient de la terre, du bois, du bétail, sans redevance, mais à vie seulement, et à charge, si besoin était, d'aller combattre les Tatars.

Ainsi se peupla cette terre d'une population russe.

Vingt années s'écoulèrent. Les marchands Strogonov étaient devenus encore plus riches. Ces cent quarante verstes de terre ne leur suffisaient plus. Ils voulaient en avoir encore d'autres. A cent verstes environ se dressaient les hautes montagnes de l'Oural, et ils apprirent que derrière celles-ci existait une bonne terre, une terre sans limites. Cette terre appartenait à un prince de Sibérie, Koutchoum. Koutchoum s'était d'abord soumis au Tzar russe; mais par la suite, il entra en révolte et menaça de ruiner les bourgades des Strogonov.

Et ceux-ci écrivirent encore au Tzar :

« Tu nous as donné une terre ; nous l'avons mise sous ta puissance ; maintenant le prince séditionnaire, Koutchoum, se révolte contre toi : il veut nous prendre cette terre et nous ruiner. Ordonne-nous d'occuper la terre qui se trouve derrière les monts Ourals ; nous nous emparerons de Koutchoum et de sa terre entière et nous la mettrons sous ta puissance. »

Le Tzar consentit et répondit :

« Si vous en avez la force, emparez-vous de la terre de Koutchoum. Seulement, n'attirez point trop de gens de la Russie. »

Dès que les Strogonov eurent reçu la lettre du Tzar, ils envoyèrent leurs commis recruter d'autres gens ; en outre, ils voulurent s'assurer du concours des Cosaques du Volga et du Don. En ce temps-là, une foule de Cosaques habitaient les rives du Don et du Volga. Ils se réunissaient par bandes de deux cents, trois cents, six cents hommes, éalisaient parmi eux un hetman, et, montés sur de grandes barques, arrêtaient, dévalisaient les bateaux, hivernant sur la rive, dans quelque bourgade.

Les commis arrivèrent au Volga et demandèrent :

— Quels sont les plus fameux Cosaques ?

On leur répondit :

— Les Cosaques sont nombreux et ne nous laissent pas un moment de repos. Il y a Michka Tcherkachenine, il y a Sari-Azman... Mais le plus terrible, c'est Ermak Timophéitch, l'hetman. Il commande près de mille hommes ; et non seulement le pauvre monde, mais les marchands eux-mêmes le redoutent, et les troupes du Tzar n'osent point se mesurer à lui.

Les commis s'en furent trouver l'hetman Ermak pour le persuader de se rendre auprès des Strogonov. Ermak les accueillit, écouta leurs propos

et promet de venir avec les siens vers le jour de l'Assomption.

Vers l'Assomption, six cents Cosaques, avec l'hetman Ermak Timophéitch, arrivèrent chez les Strogonov. Ils les lâchèrent d'abord sur les Tatars voisins. Les Cosaques les défirent, puis, ne voyant plus rien à faire, ils se répandirent dans la contrée, volant et pillant.

Alors, Strogonov appela Ermak et lui dit :

— Je ne veux plus vous garder chez moi si vous maraudez ainsi.

Ermak répondit :

— Moi-même, j'en suis fort mécontent ; mais tu ne viendras pas à bout de mes gens, ils sont gâtés. Donne-nous de la besogne.

Alors, Strogonov dit :

— Allez donc derrière les monts Ourals, guerroyez contre Koutchoum et prenez sa terre ; le Tzar vous récompensera.

Et il montra à Ermak la lettre du Tzar.

Ermak se réjouit. Il rassembla ses Cosaques et leur dit :

— Vous me faites honte devant le maître, car vous êtes toujours à piller ! Si vous ne vous amendez pas, il vous renverra, et où irez-vous ? Sur le Volga, les troupes du Tzar sont nombreuses, on vous atteindra, et vous aurez à payer pour vos méfaits antérieurs. Mais si vous vous ennuyez, voici de la besogne pour vous.

Et il leur montra la lettre du Tzar, permettant à Strogonov de prendre la terre, derrière les monts Ourals. Les Cosaques discutèrent et décidèrent d'y aller. Ermak se rendit auprès de Strogonov, et, ensemble, ils se mirent à chercher les moyens de mener à bien cette entreprise.

Ils calculèrent ce qu'il fallait de barques, de pain, de bétail, de fusils, de poudre, de plomb, combien il fallait d'interprètes (Tatars prisonniers), combien d'Allemands armés de fusils.

Strogonov pensait :

— « Cela va me coûter cher, mais il faut leur donner tout cela, sinon, ils resteront ici et me ruineront. »

Il consentit donc, puis, ayant réuni tout ce qu'il fallait, il équipa Ermak et ses Cosaques.

Le 1^{er} septembre, les Cosaques, commandés par Ermak, remontèrent la rivière Tchoussovoïa sur trente-deux grandes barques, chacune chargée de vingt hommes. Après quatre jours de navigation à rames, sur cette rivière, ils débouchèrent dans la rivière d'Argent. Mais là, il fut impossible de voguer plus loin.

Ils interrogèrent les interprètes et apprirent qu'il leur fallait traverser les montagnes et faire environ deux cents verstes par terre et, qu'ensuite, ils trouveraient d'autres rivières.

Les Cosaques résolurent de s'arrêter à cet endroit. Ils bâtirent une ville, débarquèrent toute la

cargaison et abandonnèrent leurs barques. Puis, s'étant construit des chariots, ils y mirent tout ce qu'ils avaient et repartirent, par terre, à travers les montagnes. Partout des forêts et pas un seul habitant. Au bout de dix journées de marche, ils arrivèrent à la rivière Jarovnia.

Là, ils s'arrêtèrent de nouveau quelque temps et se mirent à fabriquer des barques sur lesquelles ils descendirent la rivière. Ils voguèrent cinq jours et arrivèrent dans un site des plus riants ; partout des champs, des lacs, des forêts ; beaucoup de poissons et d'animaux, nullement sauvages.

Ils voguèrent encore un jour et débouchèrent dans la rivière Toura. Là, ils commencèrent à rencontrer du monde : des villages tatars se trouvaient çà et là.

Ermak envoya des Cosaques reconnaître un village, savoir ce qu'il y avait au-delà et s'il y avait beaucoup de monde dans ce village. Vingt hommes débarquèrent. Ils terrifièrent tous les Tatars, prirent le village et s'emparèrent de tous les animaux. Des Tatars furent tués, d'autres furent emmenés vivants.

Ermak fit demander aux Tatars, par les interprètes, qui ils étaient et sous quel prince ils vivaient ? Les Tatars répondirent qu'ils faisaient partie du royaume de Sibérie et que leur roi s'appelait Koutchoum.

Ermak renvoya les Tatars, mais retint près de

lui les trois plus intelligents pour lui montrer le chemin.

Les Cosaques voguèrent plus loin. Plus ils avançaient, plus la rivière s'élargissait et plus le pays devenait charmant. Et, à mesure, ils rencontraient un plus grand nombre de gens. Mais ils n'étaient pas redoutables ; et les Cosaques s'emparaient de tous les bourgs situés sur la rivière.

Dans une bourgade, ils capturèrent un grand nombre de Tatars, dont le chef, qui était un vieillard. Ils lui demandèrent qui il était.

— Je suis Taouzik, répondit-il, le serviteur de mon tzar Koutchoum, et son lieutenant dans cette ville.

Ermak se mit à l'interroger sur son tzar. Il lui demanda si sa capitale Sibir était éloignée, si Koutchoum avait de grandes forces et de grandes richesses.

Taouzik raconta tout :

— Koutchoum, dit-il, est le premier tzar du monde et sa ville Sibir, la plus grande des villes. Dans cette ville, on voit autant de gens et d'animaux que d'astres au ciel. Les forces du tzar Koutchoum sont innombrables ; tous les tzars réunis ne sauraient le vaincre.

Et Ermak répondit :

— Nous, Russes, nous sommes venus ici pour vaincre ton tzar, prendre sa ville et le soumettre au Tzar russe. Nous avons des forces considéra-

bles. C'est seulement l'avant-garde qui m'accompagne ; ceux qui nous suivent, sur des barques, sont innombrables, et tous ont des fusils. Et nos fusils percent les arbres ; ce n'est point comme vos arcs et vos flèches. Regardez plutôt.

Et Ermak tira sur un arbre, et l'arbre fut percé. Et, de tous côtés, les Cosaques se mirent à tirer. Taouzik, de peur, tomba à genoux. Alors, Ermak lui dit :

— Va trouver ton tzar Koutchoum et dis-lui ce que tu as vu. Qu'il se soumette, autrement il est perdu.

Et il laissa Taouzik.

Les Cosaques voguèrent plus loin. Ils débouchèrent dans une grande rivière, le Tobol, se dirigeant toujours vers la ville Sibir. Ils arrivèrent à une petite rivière, le Babassan, et virent sur la rive une bourgade, et, autour de cette bourgade, une foule de Tatars.

Ils envoyèrent un interprète demander aux Tatars qui ils étaient. L'interprète revint et dit :

— Ce sont les troupes de Koutchoum. Leur commandant est le gendre de Koutchoum, Mahmed-koul. Il m'a fait venir et m'a chargé de vous dire à tous de rebrousser chemin, sinon, il vous mettra en pièces.

Ermak réunit les Cosaques, débarqua avec eux et tira sur les Tatars. Au bruit de la fusillade, les Tatars prirent la fuite. Mais les Cosaques les attei-

gnirent, tuèrent les uns, capturèrent les autres. Mahmedkoul lui-même eut peine à s'échapper.

Les Cosaques voguèrent plus loin. Ils débouchèrent dans une large et rapide rivière, l'Irtich. Ils voguèrent une journée sur l'Irtich et arrivèrent près d'une belle ville. Ils s'arrêtèrent, débarquèrent et se dirigèrent vers la ville. Comme ils s'en approchaient, les Tatars les accueillirent à coups de flèches et blessèrent trois Cosaques. Ermak envoya l'interprète dire aux Tatars de livrer la ville sous peine d'être tous mis en pièces.

L'interprète alla, revint et dit :

— C'est dans cette ville que réside le serviteur de Koutchoum, Ali Mourza Katchara. Il a des forces considérables et dit qu'il ne rendra pas la ville.

Ermak réunit les Cosaques et dit :

— Eh bien ! enfants, si nous ne prenons pas cette ville, les Tatars festoieront et ne nous laisseront point passer. Plus nous leur ferons peur, plus vite nous en viendrons à bout. Sortons tous et jetons-nous sur eux tous à la fois.

Ainsi firent-ils. Il y avait là de nombreux Tatars et des plus braves. Quand les Cosaques s'élancèrent, les Tatars se mirent à les cribler de flèches, les renversant dans la poussière, tuant les uns, blessant les autres. Les Cosaques, pris de fureur, coururent sus aux Tatars et tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent.

Ils trouvèrent dans la ville de grandes richesses :

du bétail, des tapis, des fourrures, et beaucoup de miel. Ils enterrèrent leurs morts et se reposèrent quelque temps. Puis, ils chargèrent leur butin et voguèrent plus loin.

Peu de temps après, ils virent sur la rive une ville, avec des troupes innombrables, entourée d'un fossé, et le fossé muni de palissades.

Les Cosaques s'arrêtèrent. Ermak tint conseil.

— Eh bien ! enfants, que décider ?

Les Cosaques éprouvèrent quelque crainte. Les uns dirent :

— Il faut passer devant.

Les autres :

— Il faut reculer.

Et tous s'emportèrent, accablant Ermak et disant :

— Pourquoi nous as-tu amenés ici ? Combien des nôtres sont déjà morts ou blessés ! Nous périrons tous ici.

Et ils se mirent à pleurer.

Alors, Ermak dit à son lieutenant, Ivan Koltzo :

— Et toi, Vania, quel est ton avis ?

— Mon avis ? C'est que si on ne nous tue pas aujourd'hui, on nous tuera demain ; et si l'on ne nous tue pas demain, alors nous mourrons sans honneur dans notre lit. Mon avis est de débarquer et de fondre sur les Tatars comme une lave, et à la grâce de Dieu !

— Très bien ! brave Vania, s'écria Ermak. C'est

ainsi qu'il faut faire. Et vous, enfants, vous n'êtes pas des Cosaques, mais des femmelettes. C'est sans doute uniquement pour pêcher le grand esturgeon ou faire peur aux femmes tatares que je vous ai pris!... Mais, ne voyez-vous pas vous-mêmes?... Si vous reculez, on vous tuera; si vous passez devant, on vous tuera; si vous demeurez, on vous tuera. Que devenir, donc? Après la peine, le repos... C'est comme la jument de mon père. En pente, elle tirait, en plaine, elle tirait également; mais à la montée, elle s'obstinait, ne voulait plus tirer, allant à reculons, trouvant cela plus facile. Que fit mon père? Il prit un gourdin et frappa la jument. Mais elle, à force de ruer, se blessa et cassa le chariot. Alors mon père la détela et l'assomma de coups. Tandis que si elle eût tiré, elle n'aurait eu aucun mal. Il en est de même pour nous, enfants. Nous n'avons plus d'autre ressource que de fondre sur les Tatars.

Les Cosaques se mirent à rire et s'écrièrent :

— Tu as raison, Timophéitch, tu es plus intelligent que nous, tu n'as donc point besoin de prendre conseil de nous, qui sommes des sots. Mène-nous où tu croiras qu'il faut aller. On ne meurt qu'une fois.

Alors, Ermak leur dit :

— Écoutez, enfants, voici ce qu'il vous faut faire : les Tatars ne nous ont pas encore vus tous ensemble. Nous nous diviserons en trois troupes. Les

uns, au milieu, marcheront droit contre eux ; les deux autres troupes resteront en observation à droite et à gauche... Lorsque ceux du milieu commenceront à s'approcher, les Tatars, convaincus que nous sommes tous là, sortiront. Et, pendant ce temps, nous les culbuterons des deux côtés. Voilà, mes enfants. Et si nous tuons ceux-là, nous n'aurons plus personne à craindre. Nous serons nous-mêmes les chefs.

Ils firent ainsi. Quand ceux du milieu s'avancèrent avec Ermak, les Tatars sortirent en poussant des cris. Alors, à droite Ivan Koltzo, à gauche l'hetman Mitcheriak, les assaillirent. Les Tatars, épouvantés, prirent la fuite et les Cosaques les tuèrent. Alors, personne n'osa résister à Ermak. Ce fut ainsi qu'il prit la ville de Sibir où il s'installa comme un tzar.

Les chefs vinrent saluer Ermak, et les Tatars affluèrent à Sibir. Koutchoum, et son gendre Mahmedkoul, craignant d'affronter directement Ermak, rôdaient aux alentours et guettaient l'occasion de le perdre,

Au printemps, au moment des grandes crues, des Tatars vinrent trouver Ermak et lui dirent :

— Mahmedkoul va marcher contre toi ; il a réuni une nombreuse armée ; il est sur la rivière Vaha.

Ermak, avec des Cosaques, franchit ruisseaux, marais, forêts, rivières, s'approcha furtivement,

tomba soudain sur Mahmedkoul et lui tua beaucoup de gens. Il prit même Mahmedkoul vivant et l'emmena à Sibir. Quelques Tatars refusèrent de reconnaître son autorité. Il battit l'année suivante ceux qui ne s'étaient pas soumis, et Ermak conquit une telle étendue de terre, sur l'Irtis et sur l'Obi, qu'en deux mois il n'en put faire le tour.

Dès qu'il eut terminé cette conquête, Ermak envoya un courrier à Strogonov avec cette lettre :

« J'ai pris la ville de Koutchoum, fait Mahmedkoul prisonnier et soumis le peuple entier. Mais j'ai perdu beaucoup de Cosaques. Envoyez-nous du monde, ce sera plus gai pour nous. Ici, la bonne terre s'étend à l'infini. »

Et il joignit à sa lettre de précieuses fourrures de renards et de zibelines.

Deux années se passèrent. Ermak occupait toujours la Sibérie, mais les renforts n'arrivaient point de Russie et il ne restait plus beaucoup de monde.

Un jour, le tatar Karacha lui envoya un courrier :

« Nous nous sommes soumis à toi, disait-il, mais les Nogaïs nous attaquent. Envoie des braves à notre secours. Nous soumettrons ensemble les Nogaïs. Nous te jurons de ne pas faire de mal à tes braves. »

Ermak eut foi en leur serment et envoya Koltzo avec quarante hommes. Dès qu'ils arrivèrent, les

Tatars se jetèrent sur eux et les massacrèrent, ce qui réduisit encore le nombre des Cosaques.

Une autre fois, les marchands de Boukharie envoyèrent dire à Ermak qu'ils s'étaient réunis pour apporter des marchandises dans sa ville Sibir, mais que Koutchoum barrait la route avec ses troupes et ne leur permettait point de passer.

Ermak, avec cinquante des siens, partit pour ouvrir le chemin aux Boukhariens. Il arriva au bord de l'Irtich et ne trouva pas de Boukhariens. Il s'arrêta pour passer la nuit.

La nuit était noire et il pleuvait. Comme les Cosaques venaient de se coucher, des Tatars, sortis on ne sait d'où, se jetèrent sur les dormeurs et se mirent à les frapper. Ermak, se levant, lutta énergiquement. Blessé au bras, il courut se jeter dans la rivière. Les Tatars le poursuivirent. Il était déjà dans les flots. Mais on ne put l'atteindre. Son corps ne fut jamais retrouvé ; et nul ne sait comment il est mort.

L'année suivante arrivèrent les renforts du Tzar russe, et les Tatars ne tardèrent pas à se soumettre.

RÉCITS DE PHYSIQUE

RÉCITS DE PHYSIQUE

L'AIMANT

I

Il y avait, au bon vieux temps, un berger qu'on appelait Magnès. Ayant perdu une brebis, il partit dans la montagne pour la chercher. Il arriva à un endroit où l'on ne voyait que des pierres. Il chemina sur ces pierres et sentit que ses bottes s'y attachaient. Il se baissa, toucha les pierres avec la main : elles étaient sèches et ne s'attachaient pas aux mains. Il se remit à marcher, de nouveau ses bottes s'attachèrent. Il s'assit, se déchaussa, saisit une botte dans sa main et en toucha les pierres. S'il touchait la pierre avec le cuir et la semelle, la botte ne s'attachait pas ; elle s'attachait, au contraire, dès qu'il la touchait avec les clous.

Magnès avait un bâton ferré au bout. Il toucha la pierre avec le bois, le bois ne s'attacha pas ; il la toucha avec le fer, le fer s'attacha si fortement qu'il fallut l'arracher.

Magnès examina la pierre et vit qu'elle ressemblait au fer, et il en rapporta quelques morceaux à la maison.

Depuis, on étudia cette pierre, et on l'appela aimant magnétique.

II

On trouve l'aimant dans la terre, mêlé au minéral de fer. Les mines où on le rencontre donnent le meilleur fer. L'aimant a l'aspect du fer.

Un morceau de fer posé sur l'aimant attire un autre morceau de fer. Si l'on pose sur l'aimant une aiguille d'acier et qu'on l'y laisse quelque temps en contact, alors l'aiguille s'aimante et attire le fer.

Assemble-t-on deux aimants par les deux bouts, les uns se repousseront, les autres s'attireront.

Si l'on casse en deux un barreau d'aimant, chaque moitié sera attirée d'un côté, repoussée de l'autre. Si l'on casse encore ces morceaux, le même phénomène se produira et ainsi de suite : les bouts semblables se détourneront l'un de l'autre, les bouts différents s'attacheront ensemble : un côté

repoussant l'aimant, l'autre l'attirant. Et on aura beau le casser, toujours il repoussera d'un côté et attirera de l'autre. C'est comme un cône de sapin : en quelque endroit qu'on le casse, il sera toujours, d'un côté, bombé comme un nombril, de l'autre, creux comme une tasse. Les bouts différents s'adapteront, le nombril avec la tasse, mais non le nombril avec l'autre nombril, ni la tasse avec l'autre tasse.

III

Si l'on aimante une aiguille en la laissant quelque temps en contact avec l'aimant, et qu'on la fixe, par le milieu, sur la pointe d'une tige métallique, de manière qu'elle se meuve librement sur cette pointe, on constate alors qu'en tournant l'aiguille aimantée dans n'importe quel sens, dès qu'on la lâchera, elle se dirigera d'un bout vers le Sud, de l'autre vers le Nord.

Avant de connaître l'aimant, on ne naviguait pas bien loin. Une fois en pleine mer, quand on ne voyait plus la côte, on n'avait pour s'orienter que le soleil et les autres astres. Mais quand le temps était couvert, plus d'astres et plus de soleil, on ne savait où naviguer, et le vaisseau, incertain de la route à suivre, s'abandonnait au caprice des vents et, jeté à la côte, se brisait contre les rochers.

Jusqu'à la découverte de l'aimant, les navires ne pouvaient s'éloigner des côtes. Mais une fois que l'aimant fut trouvé, on fixa une aiguille aimantée sur une tige qui lui permit de tourner librement. Grâce à cette aiguille, on commença à savoir dans quel sens marchait le navire, et l'on put s'en aller très loin des côtes. Dès lors, on découvrit un grand nombre de mers, inconnues jusque-là.

Tous les vaisseaux ont à bord une aiguille aimantée, — c'est la boussole, — et une corde à nœuds installée à l'arrière, de telle façon qu'elle se déroule d'elle-même, indiquant à mesure la vitesse du bâtiment.

C'est ainsi qu'on sait toujours, sur un bateau, où l'on est, si la côte est éloignée, et dans quel sens l'on marche.

L'HUMIDITÉ

I

Lorsque l'araignée a tissé une toile épaisse, tantôt elle se tient immobile au milieu de son nid, tantôt elle quitte ce nid et s'en va plus loin se tisser une nouvelle toile. Pourquoi ?

L'araignée tisse sa toile suivant le temps qu'il fait et qu'il fera. L'examen de la toile permet de reconnaître le temps qu'il fera : si l'araignée est immobile, tapie au milieu de sa toile, sans chercher à la quitter, signe de pluie. Sort-elle, au contraire, du nid pour tisser plus loin une nouvelle toile, signe de beau temps.

L'araignée a les sens tellement subtils qu'à peine l'humidité commence-t-elle à se condenser dans l'air, alors que nous ne sentons pas cette humidité et que, pour nous, le temps est toujours serein, que pour l'araignée il pleut déjà.

De même qu'un homme déshabillé sentira l'hu-

midité, et, habillé, ne s'en apercevra pas, de même il pleut pour l'araignée, alors que le temps nous semble seulement incertain.

II

Pendant l'hiver, les portes se gonflent et ne ferment pas, et, pendant l'été, elles sèchent et ferment très bien. Quelle est la cause de ce phénomène ? La voici. Pendant l'automne et l'hiver, le bois se remplit d'eau comme une éponge et se gonfle ; tandis que l'été, l'eau s'évapore et le bois se resserre.

Pourquoi un arbre tendre, comme le tremble, se gonfle-t-il davantage que le chêne ?

Parce qu'un arbre dur, comme le chêne, offre moins de pores vides, et l'eau n'y peut entrer ; tandis qu'un arbre tendre, comme le tremble, offre une plus grande quantité de pores vides, dans lesquels l'eau peut entrer. Le bois pourri offre encore plus de pores vides, et c'est pourquoi un arbre pourri se gonfle et se contracte davantage.

Les troncs, pour les abeilles, sont du bois le plus tendre et le plus pourri : les meilleures ruches se font avec le saule pourri. Pourquoi ? Parce que l'air circule mieux à travers un tronc pourri, et que les abeilles respirent plus aisément.

Pourquoi les planches se courbent-elles ?

Parce qu'elles sèchent inégalement. Si l'on appuie contre un poêle le bout d'une planche humide, l'eau en sortira et le bois se contractera de ce côté, tirant à soi l'autre côté ; mais le côté humide ne pouvant se contracter à cause de l'eau, toute la planche se courbera.

Pour empêcher les planches de se courber, on débite en lames des planches sèches et on les plonge dans l'eau bouillante. Quand toute l'eau a bouilli, on les ajuste ensemble, et elles ne se courbent pas (c'est ainsi que l'on procède pour les parquets).

DIFFÉRENCES DANS LA COHÉSION DES PARTICULES

Pourquoi se sert-on du bouleau de préférence au chêne pour tailler les coussinets d'un chariot ou pour façonner au tour les moyeux des roues ? Coussinets et moyeux doivent être résistants, et le chêne n'est pas plus cher que le bouleau.

En voici la raison : le chêne se fend en long, tandis que le bouleau ne se fend pas, mais se sépare en filaments ; le chêne, quoique plus compact que le bouleau en vertu de sa cohésion, se fend en long, tandis que le bouleau échappe à cet inconvénient.

Pourquoi courbe-t-on, pour les roues des chariots et les arbres des traîneaux, le chêne et l'orme plutôt que le bouleau et le tilleul ?

Parce que le chêne et l'orme, une fois amollis à la vapeur d'eau, peuvent se courber sans rompre ; tandis que le tilleul et le bouleau s'en vont par filaments. Toujours par cette même raison, que les particules du chêne et du bouleau sont inégalement cohérentes.

LES CRISTAUX

Si l'on jette du sel dans l'eau et qu'on les mélange, le sel se dissout, et de telle façon qu'on ne le voit plus. Mais si l'on ajoute encore et encore du sel, à la fin, le sel cessera de se dissoudre, et l'on aura beau l'agiter, il restera toujours une poudre blanche dans l'eau. L'eau s'est saturée de sel ; elle n'en peut plus dissoudre.

Mais si on chauffe l'eau, elle en prendra encore, et le sel que n'aura pas dissout l'eau froide, l'eau chaude le dissoudra. Si on ajoute encore du sel, l'eau chaude elle-même n'en prendra plus ; et si on chauffe davantage, l'eau s'évaporerait et le sel resterait.

Ainsi, pour tous les corps solubles dans l'eau, il existe une limite au delà de laquelle l'eau ne peut plus dissoudre. Chaude, elle dissout mieux les corps que froide ; mais l'eau chaude, une fois saturée, cesse son action dissolvante ; les corps resteront, tandis que l'eau s'en ira en vapeur.

Si, après avoir saturé l'eau, de salpêtre en poudre, et surajouté du salpêtre, on chauffe et laisse refroidir le tout, sans mélanger, le salpêtre en excès ne tombera pas en poudre au fond de l'eau, mais, s'agrégeant en petits prismes hexaèdres, il tapissera les parois du vase.

Si on laisse, sur le feu, l'eau saturée de salpêtre, celle-ci s'évaporerait, et le salpêtre en excès se condenserait également en prismes hexaèdres.

L'eau saturée de sel ordinaire étant chauffée jusqu'à évaporation, le sel en excès, au lieu de se réduire en poudre, s'agrégerait en petits cubes.

Si l'on sature l'eau de sel et de salpêtre à la fois, le salpêtre et le sel en excès ne se combineront pas, mais chacun se condensera selon sa nature : le salpêtre en prismes, le sel en cubes.

Si on sature l'eau, soit de chaux soit d'un autre sel, ou de quelque autre corps, chaque corps, une fois l'eau évaporée, se condensera suivant sa nature ; l'un en prismes trièdres, l'autre en octoèdres, celui-ci en petites briques, celui-là en étoiles. Et ces divers cristaux se retrouvent dans tous les corps durs. Les uns sont parfois grands comme la main ; telles certaines pierres qu'on rencontre dans la terre. D'autres fois, ces cristaux sont tellement petits qu'on ne les distingue pas à l'œil nu ; mais chaque corps a les siens propres.

Lorsque les cristaux commencent à se former dans l'eau saturée de salpêtre, si on casse avec une

aiguille le bord d'un de ces cristaux, de nouvelles particules de salpêtre viendront se fixer sur le bord cassé et reconstituer exactement la forme normale, prisme hexaèdre. De même pour le sel et tous les autres corps, jusqu'aux plus petits grains de poussière, qui se tournent et s'agrègent du côté qu'il faut.

Même phénomène quand la glace se forme.

Un flocon de neige vole ; il ne présente aucune forme définie ; mais qu'il se pose sur un corps foncé et froid, sur le drap, sur la fourrure, on distinguera des contours précis : on verra une étoile, une figure hexagonale.

Ce n'est pas au hasard que la vapeur, en se congelant, se dépose sur les vitres ; à mesure qu'elle se congèle, elle se condense en étoiles.

Qu'est-ce que la glace ? C'est de l'eau refroidie et solidifiée. Quand l'eau passe de l'état liquide à l'état solide, elle se condense en cristaux, et elle perd de la chaleur.

De même pour le salpêtre : quand il se résout en cristaux, il perd de la chaleur. De même pour le sel, pour la fonte de fer, passant de l'état liquide à l'état solide. Quand un corps liquide se solidifie, il perd sa chaleur et se condense en cristaux. Mais lorsque de solide, il redevient liquide, le corps reprend sa chaleur, et les cristaux se dissolvent.

Prenez de la fonte de fer, et laissez-la refroidir ; prenez de la pâte chaude, et laissez-la refroidir ;

prenez de la chaux vive et laissez-la refroidir : il se dégagera de la chaleur.

Prenez de la glace et faites-la fondre, il se dégagera du froid. Prenez du salpêtre, du sel, n'importe quel corps soluble dans l'eau, dissolvez-le dans l'eau, il se refroidira.

C'est en vertu de ce principe que pour glacer les sorbets, on verse du sel dans l'eau.

LE MAUVAIS AIR

Au village Nikolskoié, le jour de la fête, les gens étaient allés à la messe. Il ne restait, dans la cour du seigneur, que la vachère, le *starosta* et le garçon d'écurie.

La vachère s'en fut au puits tirer de l'eau. Le puits se trouvait dans la cour même. Elle voulut tirer le seau dehors, mais ne put le retenir : il lui échappa, heurta contre la paroi du puits et arracha la corde. La vachère retourna à l'*isba* et dit au *starosta*.

— Alexandre ! Petit père, descends dans le puits. J'ai laissé tomber le seau.

Alexandre répondit :

— C'est toi qui l'as laissé tomber, c'est à toi de le repêcher.

La vachère dit :

— C'est bien, je descendrai moi-même ; seulement tu m'aideras.

Le *starosta* se mit à rire.

— Eh bien ! Allons ! dit-il. Tu es encore à jeun, et je te tiendrai ; mais après le repas, c'eût été impossible.

Le *starosta* attacha un bâton au bout de la corde, et la femme, à cheval sur le bâton, empoigna la corde et se mit à descendre dans le puits, tandis que le *starosta* déroulait la corde en tournant la roue. Le puits avait en tout six *archines* de profondeur, l'eau, seulement une *archine*. Le *starosta* déroulait lentement la corde et demandait sans cesse :

— Encore ? Encore ?

Et d'en bas la vachère lui criait :

— Encore un peu !

Tout à coup, le *starosta* sentit que la corde molissait. Il appela la vachère : elle ne répondit pas. Il regarda dans le puits et vit que la vachère gisait dans l'eau, la tête en bas, les pieds en l'air.

Il se mit à crier, à appeler du monde ; mais il n'y avait personne. Seul le garçon d'écurie accourut. Le *starosta* lui ordonna de tenir la roue ; puis il remonta la corde, se mit à califourchon sur le bâton et descendit dans le puits.

Dès que le garçon d'écurie eut descendu le *starosta* au niveau de l'eau, le même fait se reproduisit. Le *starosta* lâcha la corde et tomba, la tête en bas, sur la vachère.

Le garçon d'écurie se mit à crier, puis il courut à l'église chercher du monde. La messe finissait, les gens sortaient de l'église. Tous s'élancèrent vers

le puits. Ils s'attroupèrent autour de la margelle, criant tous à la fois ; mais nul ne savait ce qu'il fallait faire.

Le jeune charpentier Ivan fendit la foule, s'approcha du puits, saisit la corde, et s'asseyant sur le bâton, ordonna qu'on le descendît. Ivan s'attacha seulement à la corde par la ceinture.

Deux paysans le descendirent, tandis que tous les autres regardaient dans le puits pour voir ce qui arriverait à Ivan.

Dès qu'il fut près de l'eau, il lâcha la corde et serait tombé la tête la première s'il n'eût été retenu par la ceinture. Tout le monde s'écria :

— Retire-le !

Et on retira Ivan.

Il était suspendu par la ceinture, comme un mort. Sa tête pendait aussi et heurtait contre les parois. Son visage était violacé. Il fut saisi, détaché, couché à terre. On le croyait mort. Mais soudain, il respira lourdement, toussa, et revint à lui.

Alors on voulut redescendre, mais un vieux paysan déclara qu'on ne le pouvait pas parce qu'il y avait dans le puits du mauvais air et que ce mauvais air tuait les hommes. Alors les paysans coururent chercher des crocs et se mirent à retirer le *starosta* et la femme.

La femme et la mère du *starosta* poussaient des cris lamentables près du puits. On les consolait, et les paysans, ayant accroché leurs crocs, essayèrent

de tirer les morts. Deux fois ils hissèrent par ses vêtements le *starosta* jusqu'à la moitié du puits, mais il était lourd, ses vêtements craquèrent, et il retomba. Enfin, avec deux crocs, on parvint à le retirer. Puis ce fut le tour de la vachère. Tous deux étaient déjà morts; rien ne put les ranimer.

Lorsqu'on examina le puits, on reconnut qu'en effet, il y avait au fond du mauvais air.

Cet air est tellement lourd que ni l'homme, ni aucun animal n'y peuvent vivre. On descendit dans le puits un chat; à peine eut-il atteint la couche du mauvais air qu'il mourut.

Non seulement un animal n'y peut vivre; mais une bougie n'y peut brûler. On descendit une bougie allumée dans le puits; elle s'éteignit en arrivant à cet air.

Il y a sous terre des endroits où cet air s'accumule; si on y pénètre, on ne tarde pas à tomber asphyxié. C'est pourquoi, dans les mines, on emploie des lampes qu'on descend dans ces endroits-là avant qu'un homme ne s'y aventure. Si la lampe s'éteint, l'homme n'y doit pas pénétrer, on fait alors arriver de l'air pur, jusqu'à ce que la flamme puisse brûler.

Près de la ville de Naples, se trouve une grotte de ce genre. Le mauvais air séjourne sur le sol à une *archine* de hauteur; au-dessus l'air est bon. Dans cette grotte un homme peut marcher, sans danger,

tandis qu'un chien, à peine entré, perd la respiration.

D'où vient ce mauvais air ? Il vient de ce même bon air que nous respirons. Lorsqu'on entasse un grand nombre de gens dans une pièce dont les portes et les fenêtres sont si hermétiquement closes que l'air frais du dehors n'y puisse accéder, il se forme le même air qu'au fond du puits, et les gens meurent asphyxiés.

Il y a une centaine d'années, à la guerre, les Indous firent prisonniers cent quarante-six Anglais et les enfermèrent dans un souterrain où l'air ne pouvait pénétrer.

Au bout de quelques heures les prisonniers commencèrent à haleter, et à la fin de la nuit, cent vingt-trois d'entre eux étaient morts. Les autres sortirent à peine vivants et gravement malades.

Au début, l'air du souterrain était bon ; mais quand les prisonniers eurent respiré tout le bon air, comme il ne se renouvelait pas, il se forma un air irrespirable, semblable à celui du puits, et ils moururent.

Pourquoi le bon air se change-t-il en mauvais air, là où les gens sont entassés en grand nombre ? Parce que les gens, quand ils respirent, absorbent le bon air et rejettent le mauvais.

Comment on fait les aérostats.

Si l'on plonge dans l'eau une vessie gonflée et qu'on l'abandonne à elle-même, elle reviendra sur l'eau et se mettra à surnager. De même, si l'on met de l'eau à bouillir dans une marmite en fonte, on verra au fond, au-dessus du feu, l'eau se réduire en vapeur, et, dès que cette vapeur se sera un peu accumulée, elle ne tardera pas à se dégager sous forme de bulles. Il sortira d'abord une bulle, puis une autre ; et quand toute l'eau sera complètement chauffée, les bulles sortiront sans interruption. On dit alors que l'eau bout.

Les bulles gonflées de vapeur montent dans l'eau parce qu'elles sont plus légères que l'eau ; de même une bulle gonflée de gaz *hydrogène* ou d'air chaud, montera dans l'air, parce que l'air chaud est plus léger que l'air froid, et que l'hydrogène est le plus léger des gaz.

Les aérostats se gonflent à l'hydrogène et à l'air chaud. Voici comment l'on procède avec l'hydrogène. On construit un grand ballon, on le fixe par des cordes à des pieux, et on le remplit d'hydrogène. Dès qu'on détache les cordes, le ballon s'élève et vole de plus en plus haut, tant qu'il traverse un air plus lourd que l'hydrogène ; et lorsqu'il arrivera tout en haut, dans l'air léger, il se mettra à flotter dans l'air comme la bulle sur l'eau.

Voici comment on opère pour les aérostats à air chaud. On fait un grand ballon, avec une espèce de goulot en bas, comme une bouteille renversée. Dans le goulot, on place un paquet de coton qu'on imbibe d'esprit-de-vin et on allume. L'air du ballon s'échauffe au contact de la flamme, devient plus léger que l'air froid et le ballon monte comme la bulle dans l'eau. Et il volera de plus en plus haut jusqu'à ce qu'il rencontre un air plus léger que celui qui le remplit.

Il y a une centaine d'années que des Français, — les frères Montgolfier, — ont inventé les aérostats. Ils en fabriquèrent un avec de la toile et du papier et l'emplirent d'air chaud ; le ballon s'éleva. Ils en firent alors un autre, un peu plus grand, attachèrent au-dessous un mouton, un coq et un canard et le lâchèrent. L'aérostat s'éleva et descendit heureusement. Après, on plaça sous le ballon une petite nacelle où s'assit un homme. Le ballon monta si haut qu'on ne le vit plus, puis il redescendit heureusement. Depuis on imagina de gonfler d'hydrogène les ballons, qui, dès lors, volèrent plus haut et plus vite.

Pour aller en ballon, on attache au-dessous de l'aérostat une nacelle et l'on monte deux, trois, jusqu'à huit hommes, avec des vivres et des boissons.

Pour descendre et s'élever à volonté, une soupape est ménagée dans l'aérostat, l'aéronaute peut

l'ouvrir ou la fermer au moyen d'une corde. Quand, se jugeant trop haut, il veut redescendre, il ouvre la soupape : le gaz s'échappe, le ballon se contracte et se met à descendre. En outre la nacelle renferme toujours un certain nombre de sacs remplis de sable : quand on jette un sac, le ballon, allégé, remonte ; si l'aéronaute, dans sa descente, s'aperçoit que l'endroit au-dessous de lui, rivière ou forêt, ne se prête pas à l'atterrissage, alors, il jette du sable, et l'aérostat, plus léger, s'élève de nouveau.

Le Galvanisme.

Il y avait, en Italie, un savant nommé Galvani. Il avait une machine électrique et montrait à ses élèves ce que c'est que l'électricité. Il frottait fortement du verre avec de la soie imbibée d'onguent, et, ensuite, en approchait une barre de cuivre : une étincelle jaillissait du verre à la barre de cuivre. Il leur expliquait qu'une pareille étincelle se produit, avec la cire à cacheter et l'ambre ; il leur montrait que des plumes légères, des petits morceaux de papier sont tantôt attirés, tantôt repoussés par l'électricité, il leur expliquait ces phénomènes, et faisait devant eux un grand nombre d'expériences analogues.

Un jour, sa femme tomba malade. Il appela le

médecin et lui demanda ce qu'il fallait lui donner. Le médecin ordonna de préparer pour elle un bouillon de grenouilles. Galvani envoya chercher des grenouilles comestibles. On lui en apporta, on les tua et on les déposa sur la table.

En attendant que la cuisinière vint les prendre, Galvani continua de montrer à ses élèves la machine électrique et à produire des étincelles.

Tout à coup, il crut remarquer que les grenouilles mortes remuaient les pattes sur la table. Il regarda plus attentivement et s'aperçut qu'en effet, à chaque étincelle de la machine les pattes des grenouilles remuaient.

Il se fit apporter d'autres grenouilles et recommença ses expériences avec elles. Toutes les fois qu'une étincelle se dégageait, les grenouilles mortes se mettaient à remuer les pattes comme des grenouilles vivantes.

Alors Galvani supposa que les grenouilles vivantes remuaient peut-être parce que l'électricité les traversait. Il savait que l'électricité, plus sensible dans la cire à cacheter, l'ambre et le verre, se trouve aussi dans l'atmosphère et que les orages et la foudre sont engendrés par l'électricité atmosphérique.

Il reprit donc l'expérience pour voir si les grenouilles mortes, soumises à l'électricité atmosphérique, remueraient les pattes. A cet effet, il prit des grenouilles, les écorcha, leur coupa la tête et les

pattes de devant et les suspendit, par de petits crochets de cuivre, au-dessous du chéneau de fer du toit. Il supposait qu'un orage survenant, l'électricité, dont l'air serait alors saturé, passerait par les fils de cuivre dans les grenouilles, et que celles-ci se mettraient à remuer.

Mais plusieurs orages éclatèrent, et les grenouilles ne remuèrent pas. Galvani les ôtait déjà, mais en les décrochant, il toucha le chéneau avec la patte, et la patte remua.

Ayant décroché les grenouilles, il fit une expérience : il attacha, au crochet de cuivre, un fil de fer, qu'il mit en contact avec la patte, et la patte remua.

Et Galvani conclut de là, que ce qui fait vivre tous les animaux, c'est l'électricité qui est en eux, qu'elle passe du cerveau dans les muscles et qu'elle engendre le mouvement. A cette époque, personne n'étudia à fond cette question ; on ne savait pas, et tout le monde crut Galvani.

Mais en même temps, un autre savant, Volta, reprenait l'expérience. Il démontra que Galvani s'était trompé. Il imagina de toucher la grenouille, non plus comme Galvani, avec un crochet de cuivre et un fil de fer, mais tantôt avec un crochet de cuivre et un fil de cuivre, tantôt avec un crochet de fer et un fil de fer : les grenouilles ne remuaient pas ; elles remuèrent seulement quand il les toucha avec un fil de fer attaché à un fil de cuivre.

Alors, Volta supposa que l'électricité ne provenait pas de la grenouille morte, mais du fer et du cuivre en contact. Il poursuivit ses expériences, et il reconnut qu'en assemblant le fer et le cuivre, il se produisait de l'électricité qui faisait contracter les pattes de la grenouille.

Il eut alors l'idée de faire de l'électricité autrement qu'on ne l'avait faite jusqu'à présent. Auparavant, on l'obtenait en frottant du verre ou de l'ambre. Volta, lui, l'obtint à l'aide du fer et du cuivre mis en contact. Il essaya de combiner ensemble le fer et le cuivre, et les autres métaux et reconnut que la combinaison des métaux argent, platine, zinc, étain, fer, produisait des étincelles électriques.

Après Volta, on imagina d'accroître la puissance de l'électricité en versant entre les plaques des métaux, différents liquides tels que l'eau acidulée. L'électricité ainsi produite était si intense qu'on n'eut dès lors plus besoin de frotter. Il suffit de placer dans une tasse des plaques de différents métaux et d'y verser tel ou tel liquide, et l'électricité se produira dans cette tasse et l'étincelle jaillira du fil.

Une fois qu'on eut trouvé cette électricité, on l'appliqua à l'industrie ; on découvrit l'art de dorer et d'argenter par l'électricité, la lumière électrique, l'art de transmettre, par l'électricité, des signaux entre deux points éloignés l'un de l'autre.

A cet effet, on place dans de petits verres des plaques de différents métaux et on y verse des liquides. L'électricité s'accumule dans les verres : au moyen d'un fil, on la dirige où l'on veut, et de là, on fait passer le fil dans le sol. L'électricité, dans le sol, court de nouveau à reculons du côté des verres où elle remonte par un autre fil ; de telle sorte que l'électricité tourne sans cesse, comme dans un anneau, passant du fil dans le sol, revenant en arrière dans le sol, pour remonter par le fil et, de nouveau, passer dans le sol.

L'électricité peut marcher dans l'un ou l'autre sens ; ou aller par le fil et revenir par le sol, ou aller d'abord par le sol et revenir par le fil.

Au-dessus du fil, au point d'où partent les signaux, est fixée une aiguille aimantée ; elle est déviée dans *un sens, si on lance l'électricité dans le fil pour revenir par le sol*, et, dans *un autre sens, si on lance l'électricité dans le sol pour revenir par le fil*.

Chaque signal se compose d'un certain nombre de déviations, et c'est au moyen de ces signaux qu'on peut correspondre d'un poste télégraphique à l'autre.

Le soleil. La chaleur.

Par une journée claire et glacée d'hiver, si l'on sort dans les champs ou dans la forêt, si l'on re-

garde autour de soi et si l'on écoute, on ne voit partout que la neige, les rivières gelées, les herbes desséchées sous la neige, les arbres nus. Tout est immobile.

En été, au contraire : les rivières courent avec bruit ; dans la plus petite mare, les grenouilles sautent, coassent ; les oiseaux volettent çà et là, pépient, chantent ; les mouches et les cousins tournoient en bourdonnant ; les arbres, les herbes croissent et se balancent au vent.

Faites geler de l'eau dans une marmite en fonte, elle deviendra solide. Mettez la marmite d'eau gelée sur le feu, la glace se crevassera, fondra, remuera un peu ; l'eau tressaillira, dégagera des bulles ; puis, se mettant à bouillir, elle sautera en tourbillonnant. Ainsi va le monde : pas de chaleur, tout est mort ; que vienne de la chaleur, tout se meut et vit. Peu de chaleur, peu de mouvement ; plus de chaleur, plus de mouvement ; beaucoup de chaleur, beaucoup de mouvement ; encore plus de chaleur, encore plus de mouvement.

D'où vient la chaleur de notre globe ? Du soleil.

Le soleil est bas, en hiver, ses rayons obliques, ne pénètrent pas dans la terre ; rien ne bouge. Commence-t-il à s'élever plus haut, au-dessus de nos têtes, et à darder sur la terre, tout l'univers se réchauffe et se met en mouvement : la neige fond, la glace s'échauffe ; sur les rivières, les eaux se précipitent des sommets, et des vapeurs s'élèvent

de l'eau sous forme de nuages, il pleut. Qui fait tout cela ? Le soleil.

Les semences dégèlent, poussent des germes ; les germes grandissent dans la terre ; des vieilles racines, surgissent des pousses nouvelles, et les arbres, les herbes se mettent à croître. Qui fait cela ? Le soleil.

Les ours, les taupes sortent de leur torpeur, les mouches et les abeilles se réveillent ; les cousins et les œufs de poissons éclosent à la chaleur. Qui fait tout cela ? Le soleil.

L'air, s'échauffant, s'élève, de l'air un peu plus froid vient à sa place, et le vent souffle. Qui fait cela ? Le soleil.

Les nuages montent, rapprochés tour à tour et écartés ; la foudre éclate. Qui a produit ce feu ? Le soleil.

Les herbes croissent, et les blés, et les fruits, et les arbres ; les animaux, les hommes se rassasient ; provisions et combustibles sont ramassés pour l'hiver ; les hommes construisent des maisons, établissent des voies ferrées, des villes. Qui a préparé tout cela ? Le soleil.

L'homme bâtit une maison. Avec quoi la fait-il ? Avec des poutres. Les poutres sont tirées des arbres, et c'est le soleil qui a fait grandir les arbres.

Le poêle se chauffe avec le bois. Qui a fait pousser le bois ? Le soleil.

L'homme mange du pain, des pommes de terre. Qui les a fait croître ? Le soleil.

L'homme se nourrit de viande. Qui a nourri les animaux, les oiseaux ? L'herbe. Et l'herbe ? C'est le soleil qui l'a fait pousser.

L'homme construit une maison avec des pierres, des briques et de la chaux. Les briques et la chaux sont cuites au moyen du bois, et le bois, c'est le soleil qui l'a fait croître.

Tout ce qu'il faut aux hommes, tout ce qui sert directement à leurs besoins, c'est le soleil qui le leur procure, c'est la chaleur solaire qui s'y trouve. Le pain est nécessaire à tous parce qu'il est l'œuvre du soleil et qu'il recèle en lui beaucoup de chaleur solaire. Le blé chauffe qui le mange.

Le bois et les poutres sont nécessaires parce qu'ils recèlent de la chaleur. Qui achète du bois pour l'hiver, achète de la chaleur solaire ; en brûlant ce bois, l'hiver, c'est de la chaleur solaire qu'il produit dans sa maison.

Et, où il y a chaleur, il y a mouvement. Et tout mouvement provient de la chaleur, soit directement de la chaleur solaire, soit de la chaleur accumulée par le soleil dans le charbon, le bois, le blé, l'herbe.

Les chevaux, les bœufs tirent ; les hommes travaillent ; qui les fait *mouvoir* ? La chaleur. Et d'où leur vient cette chaleur ? De leur nourriture ; et cette nourriture, c'est le soleil qui l'a produite.

Les moulins à vent ou à eau tournent et moulent. Qui les fait mouvoir ? Le vent et l'eau. Et qui pousse le vent ? La chaleur. Et qui pousse l'eau ? La chaleur encore. Elle réduit l'eau en vapeur, sans quoi celle-ci ne tomberait pas.

La machine fonctionne, la vapeur la fait mouvoir. Qui produit la vapeur ? Le bois ; et le bois recèle la chaleur solaire.

La chaleur engendre le mouvement, et le mouvement engendre la chaleur. Et la chaleur et le mouvement viennent du soleil.

RÉCITS DE ZOOLOGIE

RÉCITS DE ZOOLOGIE

Le Hibou et le Lièvre.

La nuit est venue. Les hiboux commencent à voler dans la forêt, dans le ravin, guettant leur proie.

Un grand lièvre gris bondit dans le champ, et se met à faire le beau.

Un vieux hibou regarde le lièvre et se pose sur une branche. Et un jeune hibou lui dit :

— Pourquoi ne fonds-tu pas sur ce lièvre ?

Le vieux répond :

— C'est au-dessus de mes forces. Ce lièvre est trop grand. Accroche-toi à lui et il t'entraînera dans le fourré !

Le jeune hibou reprend :

— Mais je m'accrocherai à lui d'une patte et de l'autre, je me retiendrai à l'arbre.

Et le jeune hibou, se jetant sur le lièvre, d'une

patte s'accrocha si bien à son dos que toutes ses griffes y entrèrent, et, de l'autre, se prépara à saisir l'arbre. Comme le lièvre l'entraînait, il s'accrocha à l'arbre de l'autre patte en se disant :

— Il ne m'échappera pas.

Mais le lièvre, s'élançant, écartela le hibou dont les pattes restèrent prises, l'une à l'arbre, l'autre dans le dos du lièvre.

L'année suivante, un chasseur tua le lièvre et fut fort étonné de trouver sur son dos des griffes de hibou desséchées.

Comment les Loups dressent leurs Louveteaux.

Je marchais sur une route, lorsque j'entendis un cri derrière moi. C'était un petit berger. Il traversait hâtivement un champ, et, en criant, montrait quelque chose.

Je regardai et vis dans le champ deux loups qui couraient : l'un vieux, l'autre jeune. Le jeune portait sur son dos un agneau déchiré, dont il avait la patte dans sa gueule. Le grand loup courait derrière.

En les apercevant, nous nous élançâmes, le berger et moi, à leur poursuite, en poussant des cris. Des paysans, avec leurs chiens, accoururent à nos appels.

A la vue des chiens et des gens, le grand loup, s'approchant du jeune, lui arracha l'agneau, le jeta

sur son dos, et tous deux, redoublant de vitesse, disparurent à nos regards.

Alors le berger nous raconta ce qui s'était passé : un grand loup, bondissant du ravin, s'était jeté sur l'agneau, l'avait déchiré et emporté.

Un jeune loup était venu à sa rencontre et avait sauté sur l'agneau. Le vieux loup avait donné l'agneau à porter à son louveteau, et lui-même, ainsi déchargé, s'était mis à courir à ses côtés.

Mais, à la première alerte, le vieux loup, laissant là sa leçon, avait lui-même repris l'agneau.

Les Lièvres et les Loups.

Les lièvres des bois, pour se nourrir, mangent la nuit l'écorce des arbres ; ceux des champs, les semailles d'automne et l'herbe ; ceux des enclos, les grains de blé des granges.

Pendant la nuit, les lièvres laissent dans la neige une trace visible. Or, les hommes aiment beaucoup le lièvre ; les chiens, les loups, les renards, les corbeaux, les aigles, partagent ce goût avec lui. Si le lièvre rentrait tout droit à son gîte, on aurait bientôt fait de le suivre à la piste, le matin, et de le surprendre. Mais Dieu lui a donné la poltronnerie, et c'est ce qui le sauve.

La nuit, il va sans peur, laissant à travers champs et bois une piste toute droite. Mais dès que vient l'aurore, ses ennemis se réveillent ; aussitôt le

lièvre s' imagine entendre ou les abois des chiens, ou le grincement des traîneaux, ou les cris des paysans, ou le bruit des loups dans la forêt ; et alors, pris de peur, il bondit de côté et d'autre. Il s'élance en avant, quelque chose l'épouvante, il revient en courant sur ses pas. Entend-il quelque autre bruit, d'un saut, il se jette de côté et détale hors de sa piste. Qu'un son frappe de nouveau son oreille, et le lièvre aussitôt retourne en arrière, et bondit encore de côté. Quand il commence à faire jour, il entre dans son gîte.

Au matin, les chasseurs examinent la trace du lièvre ; ils s'embrouillent dans ces voies doublées, ces brusques écarts et admirent la ruse de l'animal. Pourtant le lièvre ne songeait guère à ruser ; c'est seulement la peur qui l'a fait agir ainsi.

L'Odorat.

L'homme voit avec les yeux, entend avec les oreilles, sent avec le nez, goûte avec la langue et touche avec les doigts. L'un a de meilleurs yeux, l'autre de plus mauvais. Celui-ci entend de loin, cet autre est sourd. Celui-là possède un odorat plus fin, sent de loin, l'autre, un œuf pourri sous le nez, ne sentira rien. L'un reconnaît chaque chose au toucher, un autre ne distingue pas même le bois du papier. L'un n'a qu'à goûter du bout des lèvres

pour discerner ce qui est doux, l'autre avale sans distinguer le doux de l'amer.

De même, les différents animaux ont les divers sens plus ou moins développés. Mais chez tous, l'odorat est plus puissant que chez l'homme.

L'homme, pour connaître une chose, la regarde, écoute le son qu'elle rend, parfois la flaire et la goûte; mais il a surtout besoin de la toucher.

Presque tous les animaux ont surtout besoin de flairer. Le cheval, le loup, le chien, la vache, l'ours ne reconnaissent les choses qu'en les flairant.

Quand le cheval a peur de quelque chose, il s'ébroue, renifle pour mieux sentir, et tant qu'il n'a pas senti, il a peur.

Souvent le chien suit la piste de son maître, l'aperçoit et s'effraye, ne le reconnaissant pas. Il aboie contre lui tant qu'il n'a pas flairé et senti que ce qui épouvantait ses regards, c'est son propre maître.

Les bœufs voient tuer d'autres bœufs, ils les entendent beugler à l'abattoir, et ils ne comprennent pas ce qui se passe. Mais qu'une vache ou un bœuf rencontre sur sa route du sang de bœuf et flaire, alors il comprendra, frappera du pied le sol, en mugissant, et on ne pourra lui faire quitter cette place.

La femme d'un vieillard étant tombée malade, il alla lui-même traire la vache. La vache renifla, sentit que ce n'était pas sa maîtresse, et refusa de donner son lait. La femme fit mettre à son mari

sa pelisse, avec son mouchoir sur la tête, et la vache donna son lait ; mais le vieillard ayant écarté les pans de la pelisse, l'animal flaira et, de nouveau, refusa son lait.

Quand les chiens courants flairent une piste, ils ne courent jamais sur la piste même mais à côté, à une vingtaine de pas. Si le chasseur ignorant veut ramener le chien sur la piste de la bête, quand il la touchera du nez, toujours l'animal sautera de côté.

Pour le chien, la voie sent tellement fort lorsqu'il a le museau dessus qu'il ne distingue rien et ne sait même pas si le gibier a fui en avant ou en arrière. Ce n'est qu'en s'écartant un peu, qu'il reconnaît d'où vient le fumet le plus vif, et alors il s'élance du côté de la bête.

Il fait juste ce que nous faisons quand on nous parle fort dans l'oreille : nous nous éloignons un peu et distinguons alors ce qu'on nous dit.

De même, quand l'objet que nous voulons voir se trouve trop près de nous, nous nous reculons pour le regarder.

Les chiens se distinguent et se reconnaissent entre eux à l'odeur.

L'odorat des insectes est encore plus subtil. L'abeille vole tout droit vers la fleur dont elle a besoin ; le ver rampe vers sa feuille ; la punaise, la puce, le cousin, sentent un homme à une centaine de milliers de leurs pas.

Si les particules qui se détachent d'une substance et s'insinuent dans notre nez sont petites, combien infinitésimales doivent être les particules qui affectent l'odorat des insectes !

Le Toucher et la Vue.

Si l'on croise son index sur son médius et, si entre ses deux doigts ainsi croisés, on roule une petite boulette et que l'on ferme les yeux, on croira rouler deux boulettes. En rouvrant les yeux, on verra qu'il n'y en a qu'une. Les doigts ont trompé, mais les yeux ont rectifié.

Si l'on regarde dans une glace bien nette, de côté de préférence, on croira voir une fenêtre ou une porte, et il semblera que là, derrière, il y a quelque chose. En touchant avec le doigt, on verra que c'est une glace. Les yeux ont trompé, mais les doigts ont rectifié.

Le Ver à soie.

Il y avait dans notre jardin de vieux mûriers, qui avaient été plantés par mon grand-père.

A l'automne on me donna un *zolotnik* (1) de graines de vers à soie pour les faire éclore et en avoir

(1) 4 grammes 266.

des cocons. Ces graines sont gris foncé et si petites que dans mon *zolotnik*, j'en comptai cinq mille huit cent trente-cinq. Elles sont plus menues que la plus petite tête d'épingle. Elles ont l'air tout à fait mortes, seulement, quand on les écrase, elles craquent.

Je les déposai en tas sur ma table et les oubliai presque.

Un jour, au printemps, en me promenant dans le jardin, je m'aperçus que les bourgeons s'épanouissaient sur les mûriers et ceux-ci avaient déjà des feuilles. Je me souvins de mes graines et me rendis dans ma chambre pour les arranger, leur donner de l'espace. La plupart n'étaient plus de ce gris foncé que j'avais remarqué auparavant : les unes étaient gris clair, et les autres d'une nuance encore plus claire avec des tons laiteux.

Le lendemain, de bonne heure, je regardai les petits œufs, et je vis que les uns étaient déjà éclos et les autres gonflés et pleins. Evidemment les vers avaient senti, dans leurs enveloppes, que leur nourriture était prête.

Les vers étaient noirs, velus et si petits qu'on avait peine à les examiner. Je regardai à travers une loupe et vis que, dans l'œuf, ils se tenaient enroulés comme des anneaux, et qu'ils se redressaient une fois éclos.

Je m'en fus au jardin cueillir des feuilles de mûrier ; j'en pris trois brassées et les déposai chez

moi, sur la table, et je me mis à installer mes vers comme on me l'avait indiqué.

Pendant que je préparais le papier, les vers ayant senti leur nourriture sur la table, se mirent à ramper de ce côté. Je me reculai et essayai de tromper les vers ; mais eux, comme des chiens à qui l'on montre un morceau de viande, se traînaient vers les feuilles, sur le drap de la table, à travers les crayons, les ciseaux et les papiers. Je découpai alors du papier que je criblai de trous avec mon canif, et que je recouvris entièrement de feuilles ; puis je le posai sur les vers. Les vers, rampant par les trous, montèrent tous sur les feuilles, et se mirent aussitôt à manger.

Dès que les autres vers furent éclos, je posai également sur eux un papier garni de feuilles, et tous, passant par les trous, s'empressèrent de manger. Tous les vers s'arrêtèrent ainsi sur les feuilles de papier et rongèrent toutes les feuilles par les bords. Quand ils eurent tout dévoré, ils rampèrent sur le papier, en quête d'une nouvelle nourriture. Je remis alors d'autres papiers percés et couverts de feuilles de mûrier, et ils passèrent sur leur nouvelle nourriture.

Je les avais rangés chez moi, sur une étagère, et quand ils manquaient de feuilles, ils rampaient sur l'étagère, et venaient jusque sur le bord, mais sans jamais se laisser tomber en bas, bien qu'ils soient aveugles. Lorsqu'un ver arrive ainsi près du

vide, avant de descendre il émet, de la bouche, un fil qu'il colle au bord, puis descend, s'arrête un moment, suspendu, reconnaît ce qui l'environne et, s'il veut, se laisse glisser ou, s'il le préfère, remonte au moyen de son fil.

Pendant toute la journée, les vers ne cessèrent de manger. A chaque instant, il fallait remettre de plus en plus de feuilles. Quand on leur en apportait de fraîches et qu'ils avaient rampé sur elles, on entendait alors un bruit semblable à celui de la pluie sur la ramée : c'étaient les vers qui attaquaient les feuilles fraîches.

Les vers éclos les premiers vécurent ainsi cinq jours. Ils avaient déjà sensiblement grandi et mangeaient dix fois plus qu'auparavant. Je savais que le cinquième jour ils devaient s'endormir et j'attendais. En effet, vers le soir du cinquième jour, l'un d'eux s'aplatit contre le papier, et resta sans manger ni bouger.

Le lendemain, je l'examinai attentivement. Je savais que les vers muent plusieurs fois ; à mesure qu'ils grandissent, se sentant à l'étroit dans leur peau, ils en prennent une nouvelle.

Un de mes camarades et moi observions tour à tour.

Le soir il me cria :

— Il commence à se déshabiller, venez vite !

J'accourus et vis, en effet, le ver qui, accroché au papier par sa vieille peau, s'était fait une déchirure.

rure près de la bouche et, poussant de sa tête, s'efforçait et se tortillait pour sortir; mais la vieille chemise tenait bon.

Longtemps je le regardai s'agiter infructueusement; je voulus l'aider. Je grattai légèrement avec l'ongle; mais je m'aperçus bientôt que j'avais fait une sottise.

Mon ongle rencontra quelque chose de liquide, et le ver s'engourdit. Je crus d'abord que c'était son sang; mais j'appris par la suite que le ver a sous la peau un suc liquide, pour que la chemise glisse plus facilement. Mon ongle avait dû déranger la nouvelle chemise, car le ver bien que dégagé ne tarda pas à mourir.

Je me gardai bien de toucher aux autres, et tous sortirent de leurs chemises: il est vrai qu'il en mourut quelques-uns et que presque tous se donnèrent beaucoup de peine, mais enfin réussirent à se dégager de la vieille chemise.

Après la mue, leur appétit redoubla et il fallut accumuler les feuilles de mûrier. Au bout de quatre jours, ils s'endormirent de nouveau, et de nouveau firent peau neuve. Ils dévoraient encore plus de feuilles et leur taille atteignait déjà un huitième de *verchok* (1).

Après six autres jours, nouveau sommeil, nouvelle peau, et ils étaient devenus si grands, si gros,

(1) Le *verchok* vaut 4 centimètres 443.

que nous avions peine à les fournir de feuilles.

Le neuvième jour, les vers les plus âgés cessèrent tout à fait de manger, et se mirent à ramper en haut, sur les rayons et sur les poutres. Je les rattrapai et leur donnai des feuilles fraîches; mais ils détournèrent la tête et s'éloignèrent. Je me rappelai alors que les vers sur le point de faire leur cocon, n'absorbent plus aucune nourriture et montent.

Je les laissai libres et me mis à regarder ce qu'ils allaient faire.

Ils rampèrent au plafond, se dispersèrent çà et là, et commencèrent à tendre une toile en divers sens. J'en examinai un. Il se glissa dans le coin, tendit six fils sur un rayon d'un *verchok* autour de lui, s'y suspendit, se recourba en fer à cheval, puis se mit à mouvoir sa tête en rond et à filer sa toile à soie, de manière à s'en envelopper. Vers le soir il était déjà dans sa toile comme dans un brouillard : on le voyait à peine. Le lendemain on ne le voyait plus; la soie l'enveloppait complètement, mais il filait toujours. Au bout de trois jours, il cessa de filer et s'engourdit.

J'ai su depuis ce qu'un ver file de soie pendant ces trois jours. Lorsqu'on dévide le cocon, le fil a parfois mille mètres de longueur et rarement moins. Si l'on calcule combien de fois, en ces trois jours, le ver doit tourner la tête pour filer toute cette soie, on trouve que le ver tourne sur lui-même trois cent

mille fois, faisant ainsi, sans s'interrompre, un tour à chaque seconde. Mais aussi, lorsqu'après ce labeur, prenant quelques cocons, nous les coupâmes, nous trouvâmes dedans des vers tout à fait secs et blancs comme de la cire.

Je savais que de ces cocons, de ces choses d'un blanc de cire, inertes, devaient sortir des papillons ; mais en les regardant je ne pouvais le croire. Cependant, vers le vingtième jour, je me mis à observer ce qu'il allait advenir des cocons que j'avais laissés.

Je savais que le vingtième jour devait amener un changement, mais rien n'apparaissait ; je croyais à quelque mésaventure, lorsque je m'aperçus que la pointe d'un des cocons devenait noire et humide. Je me demandais déjà s'il n'était point gâté, et j'allais le jeter. Mais, me ravissant aussitôt, je pensai :

— « Qui sait, ça commence peut-être ainsi ? »

Et je me mis à regarder.

En effet, à la place humide, je vis remuer quelque chose. Quoi ? Je ne pouvais le distinguer. Mais ensuite apparut quelque chose qui ressemblait à une tête avec des palpes. Les palpes s'agitaient. Puis je vis une patte passer par le trou, puis une autre ; les pattes s'accrochaient et sortaient avec effort du cocon. Plus loin sortit quelque chose, et je reconnus un papillon mouillé.

Lorsque les six pattes furent sorties, le reste du

corps suivit ; le papillon dégagé demeura immobile au même endroit. Quand il fut tout à fait sec, il était blanc. Il déploya ses ailes, voleta un moment du côté de la fenêtre et vint se poser sur la vitre.

Deux jours après, le papillon, sur l'appui de la fenêtre, pondait ses œufs côte à côte. Ils avaient une teinte jaunâtre.

Les vingt-cinq papillons pondirent à leur tour. Je recueillis cinq mille œufs.

L'année suivante j'élevai une plus grande quantité de vers et j'obtins plus de soie.

RÉCITS DE BOTANIQUE

RÉCITS DE BOTANIQUE

Les Pommiers.

J'avais planté deux cents jeunes pommiers. Pendant trois ans, au printemps et à l'automne, je les entourais d'un fossé, et, l'hiver venu, je les enveloppais de paillis pour les protéger contre les lièvres.

La quatrième année, après la fonte de la neige, j'allai voir mes pommiers. Ils avaient grossi pendant l'hiver ; leur écorce était brillante et nourrie, les branches, intactes, portaient à chaque pointe, à chaque bifurcation, des boutons de fleurs ronds comme des petits pois. Ça et là, les boutons s'étaient ouverts et laissaient voir les bords rosés des pétales.

Je savais que ces boutons épanouis allaient devenir des fleurs et des fruits ; la vue de mes arbres me réjouissait. Mais, lorsque j'eus développé le

paillis du premier pommier, je m'aperçus qu'en bas, au ras du sol, l'écorce en était rongée tout autour jusqu'à l'aubier, — comme un anneau blanc. C'était l'œuvre des souris. Je développai le second pommier, même chose. Sur deux cents pommiers, pas un seul n'était demeuré indemne.

Je mastiquai les parties rongées avec de la résine et de la cire ; mais à peine les fleurs s'étaient-elles épanouies qu'elles tombaient. Il poussa de petites feuilles ; elles se flétrirent et se desséchèrent. L'écorce se racornit, devint noire.

De deux cents pommiers, neuf seulement survécurent.

Ces neuf n'avaient pas eu leur écorce entièrement rongée ; dans l'anneau blanc, une bande d'écorce était restée. Au point de rencontre de ces bandes avec l'écorce, il se produisit des excroissances, et les pommiers, bien qu'ayant un peu souffert, continuèrent à croître. Tous les autres furent perdus ; seulement, au-dessous des parties rongées, des surgeons poussèrent, mais sauvages.

L'écorce, chez les arbres, c'est comme les veines chez l'homme ; le sang circule dans l'homme à travers les veines, comme la sève circule dans l'arbre à travers l'écorce, et monte dans les branches, les feuilles, les fleurs. On peut évider l'intérieur d'un tronc, comme il arrive aux vieux saules ; que seulement l'écorce vive, l'arbre vivra ; si l'écorce meurt, il est perdu. Si l'on coupe des veines à

l'homme, il mourra, d'abord parce que le sang se répandra, ensuite parce que la circulation ne pourra plus se faire.

C'est ainsi que le bouleau se dessèche peu à peu lorsque les enfants creusent dans le tronc un trou rond pour boire la sève ; et la sève s'en va toute par là.

C'est ainsi que mes pommiers furent perdus : les souris ayant rongé l'écorce tout autour, dès lors, la sève ne pouvait plus monter dans les branches, les feuilles ni les fleurs.

Le vieux Peuplier.

Depuis cinq ans notre jardin était abandonné. Je louai des ouvriers avec des haches et des pelles et me mis moi-même à travailler avec eux dans le jardin.

Nous élaguions ferme, coupant les branches sèches, les sauvageons, les arbustes, les arbres superflus. Plus haut que tous les autres arbres, les étouffant, avaient grandi les peupliers et les putiets.

Le peuplier se propage par les racines : impossible de l'arracher ; il faut couper les racines dans le sol. Derrière l'étang se dressait un grand peuplier de deux brasses de tour. Ses rejetons couvraient tout le champ qu'il entourait. J'ordonnai de les couper ; je voulais dégager l'endroit ; je voulais

surtout soulager le vieux peuplier, pensant bien que tous ces jeunes arbres venaient de lui, et tiraient de lui la sève.

J'étais parfois navré de voir couper dans le sol leurs racines humides de sève. Un petit peuplier surtout... Nous nous mîmes à quatre pour l'arracher ; après l'avoir coupé, impossible de le tirer. Il résistait de toutes ses forces ; il ne voulait pas mourir.

Je pensai :

— « Évidemment, il faudrait les laisser vivre puisqu'ils tiennent si fortement à la vie. »

Mais je devais élaguer, j'élaguais. J'appris trop tard qu'il n'eût pas fallu les anéantir.

J'avais cru que les rejetons tiraient la sève du vieux peuplier, et c'était tout le contraire. Lorsque je les coupai, le vieil arbre déjà se mourait. Lorsque ses feuilles s'épanouirent, je m'aperçus (il se séparait en deux branches) qu'une de ses maîtresses branches restait nue, et le même été, elle se dessécha. Elle dépérissait depuis longtemps déjà, c'est pourquoi elle avait infusé sa vie dans ses rejetons.

C'est pourquoi ils croissaient si vite et si vigoureux. Et moi, pour soulager le vieux peuplier, j'avais tué tous ses enfants.

Le Putiet.

Un putiet avait grandi sur le sentier de la cou-

draie ; son ombre étouffait les noisetiers. J'hésitai longtemps à le couper ; cela me serrait le cœur, le putiet croissait non en arbuste, mais en arbre, il avait environ trois *verchoks* d'épaisseur et quatre *sagènes* (1) de hauteur ; il était fourchu, touffu, et tout couvert de fleurs blanches, brillantes et odorantes. Son parfum embaumait au loin.

— « Non, dis-je, je ne le couperai pas ! »

Mais l'un des ouvriers (à qui j'avais dit auparavant de couper le putiet) se mit à la besogne en mon absence.

Quand je revins, l'arbre avait déjà une entaille d'un *verchok* et demi et sa sève jaillissait sous la cognée, à chaque coup frappé dans l'entaille.

— « Il n'y a rien à faire. C'était évidemment sa destinée, pensai-je. »

Et moi-même, prenant une hache, je me mis à frapper avec le paysan. Toute besogne est joyeuse à besogner. C'est un plaisir même d'abattre un arbre. C'est un plaisir d'entrer profondément la hache en travers, et de tailler ensuite tout droit, et de planter sa cognée en plein tronc, plus loin, toujours plus loin.

J'avais complètement oublié le putiet et ne songeais qu'à l'abattre plus vite. Quand je fus hors d'haleine, je déposai ma hache, et, le paysan et moi, nous nous arc-boutâmes contre l'arbre, es-

(1) La sagène vaut 2^m 134^{mm}.

sayant de le renverser. Il se fit un mouvement ; l'arbre se mit à balancer son feuillage, secouant des gouttes de rosée ; et les pétales brisés des fleurs blanches, des fleurs odorantes, tombèrent sur nos fronts.

A ce moment même, quelque chose, me semblait-il, cria, craqua dans le milieu de l'arbre. Nous redoublâmes d'efforts ; un nouveau craquement se fit entendre, semblable à un sanglot, et l'arbre tomba.

Il se cassa près de l'entaille, et, se balançant, vint se coucher, branches et fleurs, sur l'herbe. Après la chute, branches et fleurs tremblèrent un moment, puis redevinrent immobiles.

— Oh ! le bel arbre ! fit le paysan, c'est vraiment dommage !

Et pour moi, c'était si « vraiment dommage » que je m'enfuis bien vite vers les autres ouvriers.

Comment marchent les arbres.

Une fois, nous nettoiyions, sur la colline, près de l'étang, un petit chemin couvert. Après avoir, à coups de hache, taillé force églantiers, saules, peupliers, nous arrivâmes à un putiet. Il avait poussé au beau milieu du chemin, tellement grand et vigoureux, qu'il ne pouvait avoir moins de dix ans.

Or, je savais que le jardin avait été nettoyé cinq ans avant. Je ne pouvais nullement comprendre

comment un si vieux putiet avait pu croître là. Nous le coupâmes et continuâmes notre besogne.

Plus loin, dans le fourré opposé, nous trouvâmes un autre putiet, au moins aussi grand et même plus épais que le premier.

J'examinai ses racines et vis qu'il poussait sous un vieux tilleul. Comme le tilleul l'aurait étouffé de son ombre, le putiet avait lancé, à cinq *archines*, son tronc couché au ras du sol, et là, arrivé à la lumière, il avait redressé la tête, et s'était mis à fleurir.

Je le coupai à la racine et fus étonné de voir comment l'arbre était frais et la racine pourrie. Après l'avoir coupé, je voulus l'emporter, aidé des paysans ; mais loin de le tirer, nous ne pûmes pas même bouger de place ; il semblait collé. Je dis :

— Vois donc si nous ne sommes pas accrochés quelque part.

L'ouvrier se glissa dessous et s'écria :

— Mais il y a une autre racine ; la voilà sur le chemin, là.

Je m'approchai et reconnus qu'il disait vrai.

Pour ne pas être étouffé par le tilleul, le putiet, s'en écartant, s'était porté sur le chemin à trois *archines* de la racine primitive. La racine que j'avais coupée était sèche et pourrie, mais la nouvelle était toute fraîche. Il avait évidemment senti qu'il ne vivrait pas sous le tilleul ; et, s'étendant, s'accrochant au sol par un rejeton, il s'en était fait une

nouvelle racine et avait abandonné l'ancienne.

Alors seulement, je compris comment le premier putiet avait pu grandir ainsi sur le chemin. Il avait sûrement fait de même, mais en se débarrassant si complètement de sa racine primitive que je n'avais pu la retrouver.

ESSAIS D'UNION

De diverses variantes de bylines mises
en vers réguliers.

ESSAIS D'UNION

De diverses variantes de *bylines* mises en vers réguliers.

Les *bylines* sont les chansons épiques de la Russie. Toutes, et les plus anciennes remontent au onzième siècle, se sont conservées par la tradition verbale; leur étude et leur publication n'ont guère commencé que vers 1850. Parmi les *bylines*, les unes se rapportent aux traditions les plus anciennes des paysans slaves, et leurs personnages sont plus près de la mythologie que de l'histoire; les autres gravitent autour des deux centres anciens de la vie russe, Kiev et Novgorod. Les personnages du cycle kiévien sont groupés autour du héros Vladimir: le thème principal de ces *bylines* est la lutte contre l'ennemi extérieur. Dans le cycle de Novgorod, les héros sont presque uniquement de braves et valeureux bourgeois ne connaissant guère que les querelles intestines. Chaque *byline* comporte un grand nombre de variantes. L. Tolstoï a choisi quelques variantes d'une *byline* et les a fondues en une seule qu'il a écrite en vers réguliers. Nous donnons la traduction des quatre *bylines* ainsi remaniées par L. Tolstoï. (N. du T.)

(Pour l'étude des *bylines*, voir A. Rambaud, *La Russie épique*.)

Le Géant Sviatogor (1).

Sviatogor est parti dans les champs et Sviatogor n'a rencontré personne avec qui mesurer sa force extraordinaire. Et il sent en lui une force puissante, il la sent qui coule dans ses veines, elle lui pèse comme un fardeau, et Sviatogor, la Lumière, orgueilleux, prononce les paroles suivantes :

— Si je trouvais un appui, par ma force toute-puissante je soulèverais la terre !

Dès qu'il eut prononcé ces paroles, Sviatogor aperçut un passant. Au loin, dans la steppe, le passant portait un sac, et Sviatogor se dirigea vers lui. Il se mit au trot, le passant était toujours devant lui ; il prit le galop, il ne put rattraper le passant. Alors Sviatogor s'écria à haute voix :

— Ohé, passant ! Attends un peu ! Je ne puis te rejoindre avec mon bon coursier.

De loin, le passant entendit Sviatogor ; il s'arrêta et laissa tomber son sac de ses épaules. Sviatogor s'approcha de ce sac, il voulut le soulever du bout de sa cravache, mais le sac ne remua pas ; il semblait enraciné. Sviatogor le prit du bout de son doigt : le sac ne bougea pas. Sviatogor se pencha sur son cheval et le prit avec la main ; le sac ne

(1) Le géant Sviatogor appartient à ce cycle des héros primitifs, c'est l'un des Titans de la mythologie slave ; orgueilleux de sa force, Dieu veut l'en punir.

bougea pas, il paraissait enraciné. Il sauta à bas de son cheval, et de ses deux mains, avec un grand effort, il essaya de soulever le sac. Une sueur de sang ruissela de son front et il ne souleva le sac qu'à la distance d'un cheveu, et lui-même s'enfonça dans le sol jusqu'aux genoux. Alors Sviatogor dit de sa voix haute :

— Passant, dis-moi la vérité vraie, dis-moi ce que contient le sac !

Le passant répondit à ces paroles :

— Ce petit sac contient l'équivalent du poids de la terre notre mère.

Alors Sviatogor s'adressa au passant :

— Et toi-même, qui es-tu ? Comment te nommes-tu ?

A ces paroles le passant répondit :

— Je suis Mikoula, le paysan, Selianenovitch, je suis Mikoula, et notre mère la Terre m'aime.

Soukhman (1).

Chez le bon prince Vladimir on festoyait : on festoyait en l'honneur des boïards, des princes et des nobles chevaliers. Et, pendant le festin, tous se van-

(1) Soukhman est aussi un des héros primitifs. Son nom signifiant le sec, le desséchant, on s'est demandé s'il n'était pas une personnification du soleil d'été ; d'autre part on pourrait le croire un fleuve, si l'on en juge par la dernière phrase de sa *byline*. (N. du T.)

taient. L'un vantait ses trésors, l'autre son bon coursier ; le fort vantait sa force, le sot vantait sa jeune épouse ; le sage, enfin, vantait sa vieille mère. Seul le chevalier Soukhman Odikhmantiévitch est assis à la table, absorbé dans ses pensées, et ne se vante de rien. Vladimir, le Prince, le Beau-Soleil, se promène dans la grande salle, secouant sa blonde chevelure, et tient à Soukhman ce discours :

— Pourquoi, Soukhman, restes-tu rêveur ? Pourquoi ne manges-tu pas, ne bois-tu pas ? Pourquoi ne goûtes-tu pas au cygne blanc et ne te vantes-tu de rien à ce festin ?

Et Soukhman prononça les paroles suivantes :

— Puisque tu l'ordonnes, je vais me vanter ! Je vais t'amener un cygne blanc, non pas blessé, ni ensanglanté, mais vivant, entre mes mains.

Et Soukhman se dressa sur ses jambes agiles et harnacha son beau coursier, et Soukhman s'en alla vers la mer bleue, vers la baie calme. Et Soukhman arriva vers la première baie et n'y trouva pas le cygne blanc. Il s'en alla vers une autre baie et n'y trouva ni oie, ni cygne ; et de même, dans la troisième baie, il ne trouva ni oie grise, ni cygne blanc. Alors Soukhman demeura songeur :

— « Comment retournerai-je à la belle ville de Kiev ? Que dirai-je au prince Vladimir ? »

Il s'en alla vers le fleuve Dniéper. Là, il regarda et vit que le Dniéper n'était plus comme autrefois : tout son aspect avait changé ; son eau était chargée

de sable. Alors Soukhman demanda au fleuve Dniéper :

— « Fleuve, pourquoi es-tu ainsi? Ton aspect n'est plus celui de jadis, ton eau est souillée de sable! »

Et le fleuve Dniéper lui répondit :

— « Mon aspect n'est plus celui d'autrefois parce que derrière moi, fleuve Dniéper, arrivent quarante mille méchants Tatars qui construisent des ponts du matin au soir, et ce qu'ils font le jour, je l'emporte la nuit. Mais je n'en puis plus! »

Alors Soukhman prononça les paroles suivantes :

— « Où serait mon honneur de chevalier si je ne mesurais pas mon courage avec la force tatar! »

Et il lança son bon coursier; il traversa le fleuve Dniéper sans mouiller les sabots de son cheval. Soukhman courut près d'un vieux chêne, d'un vieux chêne tout rabougri. Il arracha l'arbre et ses racines. Un suc blanc coula du chêne. Il prit le chêne comme un gourdin, et lança son cheval contre les Tatars. Soukhman tournait, retournait, levant et abaissant son gourdin. Quand il frappait en avant, il perçait toute une rue et, en arrière, il faisait une ruelle, et Odikhmantiévitch écrasa ainsi tous les Tatars. Seuls, trois jeunes Tatars s'enfuirent dans les arbustes, sous les ormes. Ils se cachèrent au bord du Dniéper. Soukhman s'approcha du fleuve, et de leur cachette, les trois Tatars lui lancèrent trois

flèches qui frappèrent ses flancs et trouèrent sa peau blanche. Soukhman-la-Lumière retira les flèches de ses côtes, et ferma ses plaies ensanglantées avec des feuilles de coquelicots, et, avec son couteau, il égorga les trois jeunes Tatars. Soukhman revint chez le prince Vladimir. Il attachâ son cheval à un piquet et lui-même pénétra dans la salle du festin. Vladimir-le-Prince-le-Beau-Soleil se promène à travers la salle. Il demande au chevalier Soukhman :

— « Eh bien ! Soukhman, m'apportes-tu un cygne blanc non ensanglanté ? »

Et Soukhman dit les paroles suivantes :

— « Oh ! Vladimir-le-Prince, au bord du Dniéper je n'avais pas à penser aux cygnes. Au delà du fleuve Dniéper, j'ai rencontré une armée de quarante mille méchants Tatars qui marchaient sur la ville de Kiev. Ils construisaient des ponts du matin au soir que le fleuve Dniéper emportait la nuit. Mais il était à bout de forces. Alors, je lançai mon coursier contre les Tatars et je les battis tous, jusqu'au dernier ! »

Vladimir-le-Prince-le-Beau-Soleil n'eut pas foi en ces paroles. Il ordonna à ses fidèles serviteurs de prendre Soukhman par ses bras blancs et de l'enfermer dans de profonds caveaux, et il envoya vers le Dniéper Dobrinouchka pour s'assurer des récits de Soukhman.

Dobrinouchka se dressa sur ses jambes agiles, il

harnacha son rapide coursier et courut dans les champs jusqu'au fleuve.

Là, il vit, gisant à terre, une armée de quarante mille guerriers exterminés, et, auprès d'eux, le chêne avec ses racines, l'arbre fendu en lames.

Dobrinouchka souleva le chêne, l'apporta au prince Vladimir et lui parla en ces termes :

— « Odikhmantiévitch se vante de la vérité. Derrière le fleuve Dniéper j'ai vu gisant quarante mille méchants Tatars, et le gourdin d'Odikhmantiévitch s'est fendu à ce terrible massacre. »

Alors Vladimir-le-Prince ordonna à ses serviteurs d'aller dans les caveaux profonds et d'en faire sortir au plus vite Soukhman, et de l'amener devant ses yeux clairs. Et Vladimir dit :

— « Pour de si grands services, je comblerai de bienfaits ce brave chevalier. Je lui donnerai pour toujours des villes avec leurs faubourgs, des bourgs avec leurs villages, des trésors sans nombre ! »

Les fidèles serviteurs vont, dans les caveaux profonds, chercher Soukhman et lui disent :

— « Sors du caveau, Soukhman, Vladimir-le-Prince te gracie. Pour tes glorieux exploits, notre Soleil te veut accorder des villes avec leurs faubourgs, des bourgs avec leurs villages, et des trésors sans nombre. »

Soukhman sortit dans les champs et prononça les paroles suivantes :

— « Oh ! Vladimir-le-Prince-le-Beau-Soleil, tu

devais à temps me témoigner ta reconnaissance, tu devais à temps me récompenser, car maintenant tu ne me verras plus, tu ne regarderas plus mes yeux limpides ! »

Et Soukhman retira de ses plaies les feuilles de coquelicots et Soukhman-la-Lumière dit :

— « Coule, rivière Soukhman, coule mon sang bouillant ! mon sang versé pour des ingrats ! Ah ! rivière Soukhman, sois sœur du fleuve Dniéper ! »

Le Géant Volga (1).

Ce ne sont pas les petites et multiples étoiles qui se sont répandues sur le ciel. Ce n'est pas la lune argentée qui a brillé dans le ciel haut, c'est le beau soleil qui a éclairé notre terre, la sainte Russie. A notre mère, la sainte Russie, est né un brave, un héros, Volga-Lumière-Bouslaiévitch.

A sa naissance, la terre humide a tremblé, la mer bleue s'est agitée, les poissons se sont enfoncés dans les abîmes marins, les bêtes sauvages se sont cachées dans les forêts. Le royaume turc a tremblé.

(1) Le géant Volga (Volga-Bogatyr) est le premier des héros du cycle primitif. D'abord, sorte de Protée russe, il se revêt peu à peu des attributs princiers, et les bylines qui portent son nom offrent un tableau exact de la vie princière de cette époque. Le Volga des bylines ne serait autre que le prince Oleg, dont le grand exploit fut son expédition contre Constantinople. (N. du T.)

Quand Volga eut sept ans, il voulut acquérir beaucoup de sciences et partit trouver les sages afin d'étudier, et il apprit à comprendre tous les artifices de la magie divine. Il apprit la première magie : se transformer en oiseau ; il apprit la deuxième magie : se transformer en poisson ; il apprit la troisième magie : se transformer en loup gris.

Quand Volga eut quinze ans, il rassembla une bande de gens d'armes, tous égaux à lui, de braves compagnons, trente frères moins un, lui-même était le trentième ; et Volga et ses compagnons s'arrêtèrent sur la montagne près de Kiev. Et Volga-Bouslaiévitch dit :

— « Vous, mes courageux compagnons, trente frères moins un, moi, Volga, le trentième, écoutez votre frère aîné, faites ce qu'on vous ordonne : tendez des filets de soie et plongez-les dans la mer bleue. »

La bande écouta Volga, noua des filets de soie, et les plongea dans la mer bleue. Volga se changea en poisson-brochet. Il descendit jusqu'au fond des eaux, effraya tous les poissons et les chassa dans les filets.

Volga et ses compagnons s'arrêtèrent sur la montagne près de Kiev et Volga-Bouslaiévitch parla :

— « Mes courageux compagnons, trente frères moins un, moi, Volga, le trentième, écoutez votre

frère aîné, et faites ce qu'il vous ordonnera : Nouez des filets de soie et tendez-les dans la forêt sombre, sur les pentes où passent les bêtes sauvages. »

La bande obéit à Volga ; elle noua des filets de soie, les tendit dans la forêt ; ensuite Volga se transforma en loup au pelage gris et se mit à courir à travers les bois sombres, les forêts touffues, et il effraya les bêtes fauves et les chassa dans les filets.

Et Volga et ses compagnons s'arrêtèrent sur la montagne près de Kiev et Volga-Bouslaiévitch dit :

— « Nous avons pris tous les poissons dans les profondeurs de la mer bleue ; nous avons attrapé toutes les martres des forêts sombres et touffues, le héros sera celui qui ira dans le royaume turc, chez le tzar Saltan Bekétovitch pour apprendre ce qu'il médite. »

Là, les compagnons se déroberent, ni les grands, ni les moyens n'y voulurent aller et les cadets, restèrent muets. Alors Volga-Bouslaiévitch dit :

— « C'est donc Volga qui partira lui-même. »

Volga se transforma en oiseau. Il s'éleva dans les nues et il arriva au royaume turc et se posa sur la fenêtre. Le tzar Saltan Bekétovitch est assis avec la tzarine Davidovna. Ils causent entre eux et Saltan Bekétovitch dit :

— « Mon épouse bien-aimée, ma jeune Davidovna, je veux envahir la sainte Russie. Je veux prendre la belle ville de Kiev ; je veux doter chacun de mes

neuf fils d'une ville russe et je veux t'apporter un riche manteau de zibeline ! »

Et Davidovna lui dit :

— « Oh ! toi ! Saltan Bekétovitch, c'est en vain que tu veux conquérir la terre russe. Ne sais-tu pas qu'en Russie les choses ne sont plus comme autrefois. Le beau soleil a éclairé la belle terre sainte de Russie, un brave héros est né : Volga-Bouslaiévitch ! Il est posé maintenant sur la fenêtre, Volga-Bouslaiévitch, et il écoute nos paroles secrètes. Tu ne conquerras pas la belle ville de Kiev, tu ne doteras pas tes neuf fils avec des villes russes, mais tu perdras ta tête à cause de ce Volga-Bouslaiévitch. »

Saltan ne croit pas à ces paroles. Il se fâche contre la tzarine, il frappe son visage blanc, et chasse de sa vue Davidovna. Alors Volga-Bouslaiévitch se transforme en hermine. Il court dans les caves profondes, ronge les cordes des arcs, arrache aux flèches leurs pointes d'acier et les enfonce dans la terre ; et il se transforme de nouveau en oiseau et retourne à la ville de Kiev, rassemble ses compagnons et s'approche du royaume turc.

Le royaume turc est bien barré par une haute muraille de pierre. Dans la muraille, il y a de grandes portes dorées, sur le côté, des verrous de cuivre, le bas est protégé par des dents de poissons. Une fourmi seule pourrait passer dans les inters-

tices. Les compagnons sont devenus tristes :

— « Comment pourrons-nous franchir la muraille de pierre ? Nous y risquerons en vain nos têtes. »

Alors Volga-Bouslaiévitch se transforma en fourmi et transforma en fourmis tous ses compagnons. Et lui et ses compagnons passèrent dans les intervalles des dents de poissons. Et quand Volga-Bouslaiévitch eut pénétré dans la ville, ils reprirent leur aspect de héros armés. Et Volga-Bouslaiévitch dit :

— « Ecoutez votre frère aîné, faites ce qu'il vous ordonne : Dans le beau royaume turc, tuez les vieux et les jeunes, exterminatez tous jusqu'au dernier, épargnez seulement trente des plus belles filles. »

Les compagnons écoutèrent Volga. Dans le beau royaume turc, ils tuèrent les vieux et les jeunes, ils exterminèrent tous jusqu'au dernier, sans en laisser pour la graine. Ils n'épargnèrent que les trente plus belles filles.

Volga lui-même alla chercher le tzar dans son palais de pierre. Les portes de fer sont fermées, et les portes ont des verrous très solides. Et Volga-Bouslaiévitch dit :

— « Je briserai ma jambe, mais j'enfoncerai la porte ! »

Il poussa de la jambe la porte de fer, il cassa le solide verrou, il prit le tzar turc par sa main blanche, et Volga-Bouslaiévitch dit :

— « Est-ce qu'on ne vous tue pas, vous, les rois ? Est-ce qu'on ne vous supplicie pas ? »

Et il renversa le tzar sur les dalles, et il réduisit Saltan en bouillie. Et il récompensa également chacun de ses compagnons : mille chevaux à chacun, un tonneau d'or rouge et une fille.

Mikoulouichka Sélianinovitch (1).

Volga-la-Lumière avec ses compagnons est parti par les villes et les bourgs pour recueillir le tribut des paysans. Il est parti dans les champs, et dans un champ il entend un laboureur. On entend que c'est un paysan qui laboure et siffote ; on entend au loin le bruit d'une charrue, on entend sonner contre la pierre le soc d'acier, et nulle part dans le champ on ne voit le laboureur.

Volga part à la recherche de ce laboureur, mais il marche toute une journée, du matin au soir, sans l'apercevoir, et toujours il entend le paysan qui laboure et siffote ; on entend au loin le bruit d'une charrue ; on entend sonner contre la pierre le soc d'acier, et nulle part dans le champ on ne voit le laboureur.

Seulement, au matin de la troisième journée,

(1) Mikoulouchka Sélianinovitch, le second des héros du cycle primitif, est un paysan, sorte d'Hercule rustique. Mis en présence du représentant de la caste princière, Volga, c'est le paysan qui l'emportera. (N. T.)

Volga rencontre dans le champ le laboureur. Le paysan laboure le champ et stimule son cheval, trace des sillons profonds, extirpe les souches, arrache les pierres. Le paysan part d'un bout et l'on ne voit pas l'autre, et sa charrue de laboureur est d'érable, et un cheval bleu est attelé à la charrue.

Volga salue le laboureur et lui dit :

— Ohé ! paysan laboureur ! que Dieu t'aide à cultiver et à faire œuvre de laboureur, à tracer des sillons et à arracher les pierres et les racines !

Le paysan répondit à ces paroles :

— Merci, Volga, je te remercie. L'aide de Dieu m'est nécessaire, l'aide de Dieu pour labourer et faire œuvre de laboureur. Et toi-même, avec tes compagnons, vas-tu loin ? Est-ce que Dieu t'envoie au loin, ou te traces-tu toi-même ton chemin ?

Et Volga répond à ces paroles :

— Paysan, moi avec mes compagnons, je vais dans les villes et les bourgs pour le tribut. Joins-toi à mes compagnons !

Le paysan enfonça sa charrue dans la terre, il détela son cheval, il monta sur le cheval et partit avec Volga et ses compagnons. Et le paysan dit à Volga :

— Ah ! ce n'est pas bien, Volga, j'ai laissé, sans la ranger, ma charrue dans la terre ; il faut l'arracher du sol, débarrasser les dents de la terre, et jeter le soc dans le buisson.

Volga envoie dix hommes et leur ordonne de re-

tirer le soc du sillon et de le jeter dans le buisson. Les gaillards s'approchent de la charrue; ils descendent de leurs beaux chevaux et saisissent la charrue d'érable. Mais ils ne peuvent l'arracher du sol. Ils tournent autour et ne peuvent l'arracher de la terre, ils ne peuvent débarrasser de la terre les dents de la charrue, ils ne peuvent pas jeter le soc derrière le buisson.

Volga envoie toute sa bande. Il ordonne d'arracher la charrue du sol, de débarrasser de la terre les dents de la charrue, et de jeter le soc dans le buisson.

Tous les compagnons saisissent la charrue d'érable, mais ils ne peuvent l'arracher de la terre. Alors le paysan, le laboureur s'avance, il descend de son cheval; il s'approche de sa charrue d'érable, il prend la charrue d'une seule main et l'arrache du sol; avec la pelle il détache la terre et jette le soc dans un buisson de cytise. Ils sont remontés sur leurs beaux coursiers et s'en sont allés. Ils arrivent sur la route : la jument du paysan marche au pas et le cheval de Volga trotte; le cheval du paysan va au trot et le cheval de Volga reste en arrière. Le paysan marche sans broncher, Volga galope à toute vitesse, et Volga dit au paysan en lui agitant son bonnet :

— Attends! paysan-laboureur, on ne peut pas te suivre.

Le paysan se retourne vers Volga et ralentit le

pas de sa jument et ils marchent au pas sur la route et Volga prononce les paroles suivantes :

— Paysan, tu as une bonne monture. Si ta jument était un étalon, elle vaudrait cinq cents roubles !

Et le paysan lui répondit les paroles suivantes :

— Tu es sot, Volga, et tu dis des sottises. J'ai donné pour le poulain cinq cents roubles, et si c'était un étalon il n'aurait pas de prix.

Et Volga prononça les paroles suivantes :

— Paysan, quel est ton prénom, et comment t'appelle-t-on par le nom de ton père ?

Et le paysan répondit :

— J'ai labouré le seigle et le mettrai en meules, je l'emporterai chez moi pour le faire moudre, et je brasserai la bière et j'inviterai des hôtes, et les paysans boiront à ma santé et crieront :

« Ohé ! Mikoula-la-Lumière ! toi, Mikoulouchka, Mikoulouchka Sélianinovitch ! »

APPENDICE

APPENDICE

I

Comme je l'ai déjà dit dans mes notes pour le premier volume des œuvres pédagogiques de Tolstoï (volume XIII des *Œuvres complètes*), la deuxième période de l'activité pédagogique de Tolstoï fut pour ainsi dire la conclusion et l'application des données acquises au cours de la première période de cette activité.

Le comte Tolstoï, qui, au commencement de l'année 1860, s'occupait des écoles populaires, dut renoncer à ces occupations par plusieurs causes : 1° son activité originale et libre éveilla la suspicion de la police et des autorités locales, et les gendarmes commencèrent à perquisitionner chez lui, à Iasnaïa-Poliana, ainsi que dans d'autres écoles dépendant de lui ; il en résulta un désarroi tel que pendant longtemps Tolstoï et ses amis ne purent reprendre pied ; 2° fatigué par ce rude labeur, Tolstoï tomba malade et dut partir pour se soi-

gner. A son retour, après la guérison, il se maria et les nouvelles conditions de sa vie ne lui permettant pas de consacrer beaucoup de temps aux écoles, tout ce qu'il avait édifié se disloqua. Les écoles continuèrent d'exister, mais le grand esprit qui les animait s'était éloigné d'elles et déployait son activité dans un autre domaine.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au début de l'année 1870. Durant cette période, bien qu'occupé ailleurs et ne prenant pas une part active à l'œuvre scolaire, Tolstoï, néanmoins, suivait très attentivement tout ce qui se faisait dans le domaine de l'instruction populaire et il était loin d'être satisfait de ce qu'il y voyait.

Il fut ainsi amené à une nouvelle appréciation critique des méthodes d'enseignement alors en usage, et il fut pris du désir de donner lui-même un guide pour l'enseignement basé sur son expérience personnelle.

Ces deux courants s'exprimèrent dans les articles qui forment le deuxième volume des œuvres pédagogiques.

Le premier article est la critique de l'instruction publique en Russie, critique basée non sur des idées *a priori*, mais écrite après un travail de dix ans dans les écoles populaires. Cet article est suivi d'une série de récits et de contes les plus divers, qui forment une chrestomathie de lecture graduelle destinée à l'étude de la langue russe.

Dans l'édition russe des *Oeuvres complètes* de L.-N. Tolstoï on ne trouve pas tous ces récits, nous les donnons ici au complet tels qu'ils sont dans le livre de lecture qui fait suite au *Syllabaire*.

Quelques-uns d'entre eux n'ont pas été écrits par L.-N. Tolstoï, mais par divers membres de sa famille ou quelques-uns de ses collaborateurs. Tous néanmoins ont été revus par L.-N. Tolstoï qui en avait lui-même choisi les sujets; c'est pourquoi nous les introduisons

dans ses *Oeuvres complètes*. Ils font tous partie soit du *Syllabaire* de L.-N. Tolstoï, soit du *Manuel de la langue russe* composé sur un plan dont je vais ici donner la description :

Je parlerai d'abord de la première édition du *Syllabaire* qui date de 1872, puis de la nouvelle édition de cet ouvrage qui parut vers 1880 avec des modifications considérables.

Dans la première édition, le *Syllabaire* et la *Chrestomathie* forment quatre livres. Chaque livre est divisé en parties et chaque partie en paragraphes. Le premier livre comporte quatre parties. La première, c'est le « syllabaire » au sens propre du mot, c'est-à-dire l'alphabet, les syllabes, des phrases dont les mots sont décomposés en syllabes, et enfin de courts récits, des devinettes, des proverbes et des dictons qui servent d'exercices pour l'emploi des lettres qui ont une prononciation spéciale. La particularité de l'alphabet proposé par Tolstoï, c'est qu'il donne un dessin simplifié des caractères, sans pleins ni déliés, afin d'éviter que la complexité du dessin ne soit un obstacle pour retenir la forme principale.

La deuxième partie du livre est composée d'une série de récits répartis en quatre paragraphes. Les récits du premier paragraphe servent d'exercice de prononciation de certaines lettres et syllabes; ceux du second sont choisis de telle façon qu'ils fournissent un exercice par chaque signe de ponctuation.

Dans le troisième paragraphe se trouvent groupés les exercices sur les propositions; et enfin, dans le quatrième, ceux spécialement affectés à la lecture des vers. Les sujets de tous ces récits sont très divers. On y trouve des variantes des fables d'Esopé; des contes tirés des légendes indiennes hébraïques et arabes; des récits d'histoire, de géographie, d'histoire naturelle; des lé-

gendes populaires russes, des tableaux de mœurs...

La troisième partie du livre contient des exercices pour l'étude de la langue slave, qui est obligatoire pour les élèves des écoles russes comme langue du service religieux. Ces exercices sont empruntés aux anciennes chroniques, à la Vie des Saints, à la Bible et au Nouveau Testament; on y a joint quelques-unes des prières les plus usitées.

La quatrième partie est consacrée aux premières notions d'arithmétique et fait connaître à l'élève les divers moyens d'écrire et de nommer les chiffres et les nombres d'après le système slave, d'après le calcul romain, arabe et russe, et avec l'aide du boulier-compteur.

Viennent ensuite des exercices de calcul mental avec le boulier.

Enfin, la première partie se termine par quelques indications pour le maître. Nous en reproduisons ici un article : « Indications générales pour les maîtres ».

Indications générales pour les maîtres.

« Pour qu'un élève apprenne bien, il est indispensable qu'il apprenne volontairement, et pour cela deux conditions sont nécessaires. Il faut :

1^o *Que ce qu'on apprend à l'élève soit compréhensible et intéressant*, et 2^o *que ses forces morales se trouvent en de bonnes conditions*.

« Pour que soit compréhensible et intéressant ce que l'on enseigne à l'élève, évitez les extrêmes; ne lui parlez pas de ce qu'il ne peut savoir ni comprendre; gardez-vous également de lui parler de ce qu'il sait aussi bien, sinon mieux que le maître. Pour rester dans le domaine de ce que l'élève peut comprendre, évitez toutes les

définitions, les subdivisions et les règles générales. Les manuels ne sont tous qu'un tissu de définitions, de subdivisions et de règles, et c'est précisément là ce qu'il faut éviter.

« Ecartez les définitions grammaticales et syntaxiques, les subdivisions des parties et des formes du discours et les règles générales ; mais obligez l'élève à faire usage des formes du discours, sans les lui nommer, principalement, à lire le plus possible en comprenant ce qu'il lit, et à écrire quelque chose de son invention. Corrigez-le, parce qu'il a failli non pas à la règle, à la définition et à la subdivision, mais bien à la compréhension, à la construction et à la clarté.

« Dans les sciences naturelles, évitez les classifications, les hypothèses sur le développement des organismes, et les explications sur leur construction ; donnez au contraire à l'élève le plus de détails possibles sur la vie de divers animaux et plantes.

« En histoire et en géographie, évitez les revues générales des pays et des événements historiques, et les subdivisions des uns et des autres. L'élève ne peut pas s'intéresser à des revues historiques et géographiques, quand il ne croit pas encore d'une façon précise à l'existence de quelque chose derrière l'horizon qui borne sa vue, et quand il ne peut avoir la moindre conception de l'Etat, du pouvoir, de la guerre, de la loi, qui font l'objet de l'histoire. Pour qu'il s'intéresse à la géographie et à l'histoire, donnez-lui des impressions géographiques et historiques, parlez-lui avec force détails des pays que vous connaissez et des événements historiques qui vous sont familiers.

« En cosmographie, évitez d'expliquer à l'élève (thème favori de la pédagogie) le système solaire, la rotation de la terre. Pour un élève qui ne sait rien des mouvements apparents de la sphère céleste, du so-

leil, de la lune, des planètes, des éclipses, des observations de ces mêmes phénomènes vus de divers points de la terre, l'explication que la terre tourne elle-même et se déplace, n'est pas un éclaircissement de la question; ni une explication, ce n'est pour lui qu'un galimatias sans aucune nécessité, même apparente. Un élève qui croit que la terre se tient sur les eaux et sur les poissons juge beaucoup mieux que celui qui croit que la terre tourne, sans pouvoir ni le comprendre ni l'expliquer. Donnez le plus de renseignements possibles sur les phénomènes visibles du ciel, sur les voyages, et ne fournissez à l'élève que des explications qu'il peut lui-même contrôler sur les phénomènes apparents.

« En arithmétique, évitez, dès le début, les définitions et les règles générales qui simplifient les calculs. C'est surtout en mathématiques qu'on s'aperçoit combien il est nuisible d'apprendre des règles générales. Plus rapide sera la voie par laquelle vous apprendrez à l'élève à calculer, moins il saura.

« Le calcul le plus rapide, c'est le calcul décimal, et c'est le plus difficile. Le procédé le plus rapide pour l'addition, c'est de commencer par les unités inférieures et d'ajouter un des chiffres obtenus aux unités supérieures suivantes; c'est en même temps le procédé le plus incompréhensible. Pour la soustraction, rien n'est plus facile que d'apprendre à l'enfant à compter pour 9 chaque 0 auquel il empruntera, ou d'apprendre à réduire au même dénominateur par la multiplication croisée; mais l'élève qui apprend ces règles est longtemps sans comprendre le pourquoi de cette méthode.

« Évitez toutes les définitions et règles arithmétiques; faites faire beaucoup d'opérations, et corrigez-les en vous appuyant non pas sur la règle, mais sur le bon sens.

« Évitez l'énumération — très en faveur surtout dans les livres scolaires étrangers — des résultats extraor-

dinaires auxquels la science est arrivée. Par exemple : combien pèse la terre, le soleil, de quelle matière est fait le soleil ; comment l'arbre naît du grain, et quelles machines extraordinaires les hommes ont inventées, etc. Sans parler qu'avec de pareils renseignements le maître s'expose à donner à l'élève l'idée que la science peut dévoiler à l'homme beaucoup de mystères, opinion qui réservera assez promptement à l'élève intelligent de grandes désillusions ; outre cela, ces résultats mêmes agissent d'une manière fâcheuse sur l'élève qu'ils habituent à croire sur parole.

« Évitez ces mots russes incompréhensibles, dont le sens est vague, souvent ambigu, et surtout les termes étrangers. Tâchez de les remplacer par des mots même plus longs, même moins exacts, mais qui éveillent dans l'esprit de l'élève la conception qui leur correspond exactement. En général, évitez de dire : cela s'appelle ainsi, ou cela s'appelle de telle façon ; mais appelez chaque chose comme il convient.

« En général, donnez à l'élève le plus de renseignements possibles et provoquez en lui le maximum d'observations dans toutes les branches de la science, et communiquez-lui le minimum de conclusions générales, de définitions, de subdivisions et de termes de toutes sortes.

« Ne donnez la définition, la subdivision, la règle générale, le nom, que lorsque l'élève possède assez de renseignements pour pouvoir contrôler lui-même la conclusion générale, et seulement lorsque cette conclusion générale n'est pas pour lui une difficulté, et lui facilite la tâche.

« Une autre cause qui rend la leçon pénible et sans intérêt, c'est que le maître explique d'une façon trop longue et trop compliquée, ce que l'élève a compris depuis longtemps. Ce qu'on dit à l'élève lui paraît alors

si simple qu'il veut trouver autre chose dans les paroles du maître, les interprète faussement, ou ne les comprend pas du tout.

« Les interprétations de cette sorte sont très coutumières, surtout quand les sujets de leçon sont pris de la vie. Par exemple, quand le maître commence à expliquer à l'élève ce que c'est que la table, le cheval, ou la différence qu'il y a entre un livre et le bras, ou demande : combien font de plumes, une plume et une plume ?

« En général, expliquez à l'élève ce qu'il ne sait pas, et ce qu'il serait intéressant de savoir pour vous-même si vous ne le saviez pas.

« Malgré l'observation de toutes ces règles, il arrivera souvent que l'élève ne comprendra pas. Il y aura à cela deux causes : ou l'élève a déjà réfléchi au sujet que vous lui expliquez et se l'est expliqué à sa manière, alors tâchez de l'amener à exposer son opinion, et si elle n'est pas juste, réfutez-la ; si elle est juste, montrez à l'élève que vous et lui envisagez également le sujet, mais de points de vue divers. Ou l'élève ne comprend pas, parce que le moment n'est pas encore venu. On remarque particulièrement cela en arithmétique : la chose pour laquelle vous avez dépensé en vain des heures entières, en quelques instants devient très claire. Ne vous hâtez jamais, attendez, et retournez aux mêmes explications.

« Pour que les forces morales de l'élève se trouvent dans les meilleures conditions, il faut :

1^o Que dans l'endroit où il étudie, il n'y ait ni gens ni objets nouveaux ; 2^o que l'élève n'ait honte ni devant le maître, ni devant ses camarades ; 3^o c'est là un point très important, qu'il n'ait pas peur d'être puni pour avoir mal appris ce qu'il n'a pas compris. L'esprit de l'homme ne peut fonctionner que s'il n'est pas poussé

par des influences extérieures ; 4^o que l'esprit ne se fatigue pas. Il est impossible, à n'importe quel âge, de définir le nombre d'heures ou de minutes après lesquelles l'esprit de l'élève est fatigué. Mais un maître attentif a toujours des indices sûrs de la fatigue. Aussitôt que l'esprit est fatigué, faites faire à l'élève des mouvements physiques. Il vaut mieux se tromper et laisser partir l'élève quand il n'est pas encore fatigué que de le retenir quand il l'est déjà. L'obstination, l'abrutissement ne viennent que de là ; 5^o que la leçon soit adaptée aux forces de l'élève : ni trop facile, ni trop difficile. Si la leçon est trop facile, l'élève s'occupera d'autre chose et ne prêterait nulle attention ; est-elle trop difficile, ce sera la même chose. Il faut faire en sorte que la leçon retienne toute l'attention de l'élève ; pour cela chaque leçon doit se présenter à l'élève comme un pas en avant dans ses études.

« Plus il est facile au maître d'enseigner, plus il est difficile à l'élève d'apprendre ; plus c'est difficile pour le maître, plus c'est facile pour l'élève. Plus le maître travaille, prépare chaque leçon et tâche de l'adapter aux forces de l'élève, plus il suivra la marche de la pensée de l'élève, plus il provoquera les réponses et les questions de l'élève et plus facilement l'élève comprendra.

« Plus l'élève sera livré à lui-même et aux occupations qui n'exigent pas l'attention du maître, telles que copie, dictée, lecture à haute voix, sans explications, récitation par cœur, poésies, plus grande sera la difficulté pour lui.

« Mais si le maître consacre toutes ses forces à son œuvre, alors il comprendra toujours — non seulement avec plusieurs élèves, mais même avec un seul — qu'il est loin de faire tout ce qu'il faut.

« Malgré ce mécontentement perpétuel de soi-même,

pour avoir la conscience de sa propre utilité, une qualité est nécessaire, et c'est elle qui supplée à chaque talent du maître, car s'il la possède, il acquerra facilement le savoir qui lui manque. Le maître qui, pendant trois heures, n'a pas senti un moment d'ennui, la possède.

« Cette qualité, c'est l'amour. Si le maître aime son œuvre, il sera un bon maître ; un maître qui n'aime que son élève, comme un père ou une mère, vaudra mieux qu'un maître qui aura lu tous les livres mais qui n'aimera ni sa besogne ni ses élèves.

« Le maître qui aime à la fois son œuvre et ses élèves, est le maître idéal (1). »

Les livres II, III et IV sont établis sur le même plan, à l'exception du syllabaire qui forme la première partie du 1^{er} livre, aussi chacun ne comprend-il que trois parties.

La première partie renferme des récits pour la lecture graduelle, la deuxième des exercices de lecture en vieux slave, et la troisième, l'arithmétique.

Chaque livre se termine par des observations au maître.

Les observations les plus intéressantes se rapportent à l'enseignement de l'arithmétique. Nous croyons utile d'attirer l'attention du lecteur sur les méthodes arithmétiques de Tolstoï, qui renferment beaucoup de choses originales.

Le but principal poursuivi par Tolstoï dans l'enseignement de l'arithmétique, c'est de familiariser l'élève avec le nombre dans toutes ses combinaisons, dans sa

(1) *Syllabaire* de L.-N. Tolstoï, Saint-Petersbourg, 1872. Livre I^{er}, page 180.

composition et sa décomposition par tous les moyens possibles : visuel, matériel et mental.

Pour l'enseignement visuel, Tolstoï emploie beaucoup les bouliers-compteurs russes avec lesquels il fait le plus d'exercices possible sur l'addition et la soustraction.

Pour les exercices de mémoire et la compréhension complète du nombre, Tolstoï introduit dans l'enseignement élémentaire de l'arithmétique divers systèmes de calcul, outre le calcul décimal, en faisant toutes les opérations dans ces divers systèmes.

Après avoir donné l'idée des fractions décimales, comme suite du calcul décimal, à droite de la virgule, et après avoir expliqué une série entière d'exercices dans divers systèmes de calculs, Tolstoï aborde les fractions ordinaires, qu'il considère comme des exemples particuliers de divers systèmes de calculs, méthode tout à fait nouvelle et imprévue qui permet de donner une nouvelle généralisation aux nombres entiers et aux fractions.

Voici ce remarquable passage :

« Les nombres entiers sont toujours calculés dans le système décimal et très rarement dans d'autres systèmes, tandis que les fractions sont rarement calculées dans le système décimal, et presque toujours en divers systèmes. Les fractions, dans le système décimal, s'écrivent toujours de la façon suivante : 0,35 : trente-cinq centièmes ; 1,017 : une unité et dix-sept millièmes. Et les fractions, en d'autres systèmes, s'écrivent ainsi : le nombre, et, en dessous, la base d'après laquelle le calcul est fait, et cette base s'appelle *dénominateur*, et le nombre lui-même *numérateur*. Par exemple, $\frac{5}{11}$; 5 est le numérateur, 11 est le dénominateur, et la fraction s'énonce cinq onzièmes.

$\frac{1}{2}$ s'énonce : un demi.

$\frac{7}{15}$ — sept quinzièmes.

$\frac{221}{367}$ — deux cent vingt-et-un, trois cent

soixante septièmes (1). »

Tolstoï donne un grand nombre d'exercices gradués sur les opérations, les fractions, et la réduction au même dénominateur.

Ces procédés indiqués par L.-N. Tolstoï méritent, selon nous, une grande attention. Pour terminer, nous citerons quelques passages des observations indiquées par Tolstoï, à la fin de chacun des quatre livres, au sujet de l'enseignement de l'arithmétique :

Livre I. — *Calcul.*

« Le calcul décimal renferme en lui toute l'arithmétique. Celui qui sait compter de 1 à 100 et de 100 à 1, fait de tête l'addition, la soustraction, la multiplication et la division, l'élévation à une puissance, et l'extraction des racines.

« Celui qui comprendra bien ce calcul, comprendra facilement toute l'arithmétique ; c'est pourquoi il faut enseigner le calcul prudemment, sans se hâter, sans permettre à l'élève d'apprendre rien par cœur, mais en expliquant chaque opération.

« Montrez à l'élève les lettres slaves, puis les lettres du calcul romain : M, D, C, L, X, V, I, et les dix signes du calcul arabe et forcez-le de lire le tableau et de compter sur le boulier de 1 à 100 et de 100 à 1. Attirez l'attention de l'élève, dans le calcul romain, sur la formation des cinquaines, des dizaines, des cinquan-

(1) *Syllabaire* de L.-N. Tolstoï, Saint-Petersbourg, 1872. Livre IV, page 189.

taines, des centaines, et dans le calcul arabe, sur les divers moyens de compter sur le boulier et d'écrire les nombres se terminant par un 0.

« En étudiant le tableau de 1 à 100 et de 100 à 1, forcez l'élève, sous la dictée, à écrire les chiffres en romain, et à lire à compter sur le boulier et en arabe les nombres écrits avec divers caractères.

« Prolongez ensuite le tableau jusqu'à 1000, et de même, forcez l'élève à lire et à écrire les nombres avec les deux sortes de chiffres et à compter sur le boulier.

« Montrez aussi le calcul avec les lettres slaves, mais uniquement pour que l'élève comprenne les avantages des caractères romains et arabes.

« Forcez l'élève à compter, c'est-à-dire à additionner, avec les chiffres romains (sans abrégé).

« Le calcul romain, le plus compréhensible et le plus simple, a encore cet avantage qu'il habituera les élèves à diviser les dizaines en deux fois cinq, ce qui, ensuite, leur facilitera beaucoup le calcul. C'est pourquoi il faut obliger l'élève à compter surtout d'après le système romain. Proposez, de votre côté, des centaines d'exemples. Tout le temps que vous dépenserez à cela sera largement récompensé.

« Il ne faut pas faire de calcul romain abrégé si l'élève n'est pas très intelligent, il faut seulement le lui indiquer.

« Avant de commencer le calcul arabe sur le papier et sur le boulier, faites plusieurs fois des exercices d'écriture de nombres avec des 0, en désignant d'une petite étoile les dizaines : par exemple $1000 = 10$ centaines $= 9$ centaines et 10 dizaines, $1000 = *00 = 9*0 = 99*$; et des exercices sur les divers moyens d'énoncer les nombres; par exemple : $5673 = 56$ centaines 73 unités $= 567$ dizaines 3 unités.

« Mieux l'élève comprendra et fera cet exercice, plus

le reste lui sera facile. Faites compter avec les chiffres arabes en même temps qu'avec le boulier (1). »

Livre II. — *Addition et soustraction.*

« Faites l'addition sur le boulier, et inscrivez le résultat sur du papier quadrillé.

« Au commencement, forcez l'élève d'écrire les chiffres, sans le boulier, par ordres, sur le papier quadrillé. Faites des exercices plus ou moins compliqués suivant les capacités de l'élève, mais obligez-le toujours à faire en même temps l'addition et la soustraction de la somme des unités composées. Faites le plus d'exercices possible avec les élèves sur l'addition de nombres élevés et sans inscrire les mêmes unités les unes sous les autres. C'est plus clair et plus utile pour l'élève que de commencer par les unités inférieures, il est plus naturel de savoir la somme des mille que celle des unités.

« Après avoir étudié l'addition avec les chiffres, attirez l'attention de l'élève sur la signification des étoiles et sur la possibilité de représenter à l'aide de ces signes, par les chiffres comme avec le boulier, les nombres renfermant des 0.

« La soustraction, non mécanique, est une des opérations arithmétiques les plus difficiles, et pour faciliter son étude, ne vous hâtez pas dans son enseignement; n'épargnez pas la craie ou le crayon, mais faites recopier plusieurs fois le nombre duquel on soustrait, comme c'est indiqué dans les exercices.

« Attirez l'attention de l'élève sur ce fait qu'en soustrayant les nombres composés d'unités de divers ordres, il faut chaque fois les diviser en ordres et soustraire séparément les centaines, les dizaines et les unités.

(1) *Syllabaire* de L.-N. Tolstoï, Saint-Petersbourg, 1872, Livre I, page 178.

« Pour la soustraction aussi, il est plus naturel de commencer par les unités supérieures, c'est pourquoi il faut y exercer plus longuement les élèves.

« Ne donnez aucune règle sur la retenue qui se fait de mémoire, pendant l'addition, mais surtout ne donnez pas de règle sur l'emprunt et sur ce fait que le 0 duquel on soustrait devient 9. Que l'élève déduise ces règles lui-même (1). »

Livre III. — *Multiplication et division.*

Division. — La division est la plus difficile des opérations arithmétiques; mais l'élève, lorsqu'il l'aura bien comprise, n'éprouvera aucune difficulté dans l'étude des fractions, tandis que celui qui n'aura pas compris la division ne comprendra jamais les fractions.

« Ne vous hâtez donc pas dans l'étude de la multiplication, mais tâchez de vous en servir pour expliquer à l'élève l'opération contraire : la division.

« Je conseille, sans se hâter, d'exercer toujours l'élève simultanément à la multiplication et à l'opération inverse, sur des petits nombres, en appelant le multiplicateur, par exemple, une cinquaine, une douzaine, une septaine, même une dix-huitaine, une vingt-deuzaine. Dans la multiplication laissez à l'élève le choix de n'importe quel multiplicande, forcez-le seulement à changer de multiplicateurs. Ces exercices sont utiles pour habituer l'élève à calculer rapidement.

« Laissez à l'élève, pour la division ainsi que pour la multiplication, le choix du procédé de soustraction ou de décomposition et forcez-le à contrôler l'un par l'autre. Ensuite montrez-lui le procédé ordinaire de ces opérations et expliquez-lui-en l'avantage, qui consiste à ne pas recopier deux fois le nombre qu'il faut additionner. Mais pour la multiplication, ne montrez

(1) *Syllabaire*, Livre II, page 157.

pas à l'élève le procédé de l'omission du 0 dans les nombres qui proviennent de la multiplication par les unités supérieures; et, dans la division, ne lui montrez pas d'écrire le quotient sans les 0, mais forcez-le toujours d'écrire au quotient tous les 0 provenant de la multiplication, et ensuite d'additionner.

« La difficulté de comprendre la multiplication et la division provient en partie de ces procédés d'abréviation.

« La table de multiplication et les procédés de simplification viennent d'eux-mêmes et insensiblement (1). »

LIVRE IV. — *Les fractions.*

« Montrez à l'élève que l'addition et la soustraction des fractions décimales ne se distinguent en rien de l'addition et de la soustraction des nombres entiers. Ensuite, par une série d'exercices, montrez-lui que dans les nombres entiers, la multiplication par une unité d'un ordre supérieur augmente le résultat autant de fois que le multiplicateur est plus grand que l'unité ou fait monter le résultat, à gauche, d'autant de rangs qu'on déplace le multiplicateur.

« Quand l'élève a très bien compris cela, montrez-lui que quand on multiplie par un chiffre d'un ordre inférieur à celui qu'on prend pour unité, le résultat diminue autant de fois que le multiplicateur est inférieur à l'unité (ou le résultat descend à droite et se met à la même place que le multiplicateur.)

« Montrez ensuite que la multiplication et la division des fractions décimales ne se distinguent en rien de la multiplication et de la division des nombres entiers » (2).

(1) *Syllabaire*, Livre III, page 180.

(2) *Ibid.*, Livre IV, page 224.

La première édition du syllabaire de Tolstoï n'eut pas un très grand succès, mais cela ne refroidit pas le zèle pédagogique de l'auteur.

Il se mit à reviser et à transformer son ouvrage, dans lequel lui-même avait sans doute remarqué quelques défauts et, à la fin de l'année 1870, le « Syllabaire » parut sous une nouvelle forme.

La première partie du premier livre, c'est-à-dire le syllabaire proprement dit, fut éditée à part sous le titre *Nouveau Syllabaire*. Dans la préface de cette nouvelle édition, l'auteur définit ainsi le but qu'il s'est proposé :

« Ce syllabaire a pour but de donner aux élèves, pour le prix le plus minime, la plus grande quantité de choses compréhensibles, disposées graduellement, depuis les plus simples et les plus faciles jusqu'aux plus compliquées, afin que cette graduation serve de moyen principal pour apprendre à lire et à écrire par n'importe quelle méthode. Pour atteindre ce but, nous avons groupé tous les mots faciles à comprendre qui se prononcent comme ils s'écrivent, et nous les avons disposés d'après les accents, afin que l'élève apprenne la signification de chaque mot qu'il lit et puisse l'écrire sous la dictée. Ensuite nous avons uni ensemble les mots les plus simples, puis les mots plus compliqués et nous sommes arrivés progressivement aux contes, récits et fables.

« Les récits, les contes et les fables sont composés de telle façon que l'élève puisse, sans questions inductives, raconter ce qu'il a lu, c'est pourquoi on les peut employer et pour la lecture et pour la dictée.

« Comme la principale difficulté de la lecture tient à la longueur des mots, dans la première partie du *Syllabaire* nous n'avons fait entrer que des mots n'ayant pas plus de deux syllabes et six lettres.

« Dans la deuxième partie n'entrent que des mots de trois syllabes au plus ; ce n'est que dans la troisième et dernière partie que se trouvent des mots de quatre et cinq syllabes (1). »

C'est cette partie, consacrée à la lecture graduelle, qui fait la différence principale entre les deux éditions. En outre, dans la nouvelle édition, l'auteur a fait quelques coupures assez importantes. Ainsi tout ce qui concerne l'enseignement de l'arithmétique est supprimé.

L'auteur atteignit avec beaucoup de succès le but qu'il s'était proposé, car ce *Nouveau Syllabaire* est déjà à sa vingt cinquième édition, et chacune des cinq dernières fut tirée à cent mille exemplaires.

Si l'on admet une moyenne de soixante mille exemplaires par édition, on obtient le chiffre respectable de un million cinq cent mille exemplaires qui représente le nombre d'exemplaires répandus en Russie. Et comme il faut compter qu'un exemplaire sert à plus d'un écolier, nous arrivons à cette conclusion que plusieurs millions de Russes connaissent ce syllabaire. Si l'on tient compte du petit nombre de gens sachant lire et écrire, en Russie, nous sommes forcé d'admettre que toute la Russie lettrée connaît cet ouvrage.

Un fait augmente encore son importance : selon les lois russes, seuls les manuels approuvés par le ministère de l'Instruction publique peuvent être employés dans les écoles primaires. Le *Nouveau Syllabaire* de L.-N. Tolstoï n'eut pas l'honneur de cette approbation ; il n'a donc pas été répandu officiellement. Celui qui l'achetait et le recommandait n'agissait donc pas par ordre des autorités, il n'agissait que parce qu'il était convaincu de ses qualités indiscutables.

(1) *Nouveau Syllabaire* de L.-N. Tolstoï, 25 août 1903, page 1.

Même succès et même popularité ont eu ses quatre livres de lecture qui font suite au syllabaire et forment la chrestomathie de la langue russe, que nous avons donnée dans le présent volume.

II

L'article qui se trouve en tête de ce volume, « Sur l'instruction du peuple », a paru en français, en 1890, dans un volume intitulé : *Les Progrès de l'Instruction publique en Russie*, traduit par Tseytline et Jaubert et édité chez Savine.

La plupart des fables, des contes et des récits ont déjà été traduits et sont entrés dans les volumes suivants :

Contes et fables, traduction Halpérine Kaminsky. Plon, éditeur.

Pour les Enfants, traduction Tseytline et Jaubert. Savine, 1891.

Quelques-uns se trouvent dans le recueil intitulé :

Autour du Samovar, traduction Jaubert. Lecène et Oudin, éditeurs.

Le récit : *Le Prisonnier du Caucase*, fait partie du volume intitulé : *Deux Générations*, traduction Halpérine Kaminsky. Perrin, éditeur, 1886.

Notons aussi que plusieurs des fables et récits que nous donnons dans le présent volume sont traduits, ici, pour la première fois.

P. BIRUKOV.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES PÉDAGOGIQUES (1875).	1-100
SUR L'INSTRUCTION DU PEUPLE	1
COMPOSITIONS ET ADAPTATIONS POUR LES	
ENFANTS (1869-1872)	101-310
LES FABLES D'ESOPÉ ; FABLES ADAPTÉES DE L'IN-	
DIEN ET IMITATIONS	103
LE PRISONNIER DU CAUCASE	311-362
ERMAK.	363-378
RÉCITS DE PHYSIQUE.	379-408
RÉCITS DE ZOOLOGIE	409-424
RÉCITS DE BOTANIQUE.	425-434
ESSAIS D'UNION DE DIVERSES VARIANTES DE BYLINES	
MISES EN VERS RÉGULIERS.	435-452
APPENDICE.	453-474
Indications générales pour les maîtres	458

FIN DU TOME QUATORZIÈME
DES ŒUVRES COMPLÈTES DU COMTE LÉON TOLSTOÏ

ÉMILE COLIN ET C^{ie} IMPRIMERIE DE LAGNY

